N° 612 34e Année. Tome CLXVIII 15 Décembre 1923

MERCVRE DE FRANCE

Parait le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France....... 3 fr. 50 | Étranger .... 4 fr.

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

BULLETIN FINANCIER

Les nouvelles politiques sont beaucoup plus rassurantes, aussi le marché s'est-il orien- à la hausse, dès qu'il eût constaté que la crainte de reports élevés et que l'on redou- it voir s'établir entre 7 1/2 et 8 3/4 o/o pour la liquidation de fin novembre, étaient en oyenne de 4 1/2 o/o seulement. Il y eut de nombreuses levées de titres provoquées r une situation plus satisfaisante et le marché du comptant a retrouvé son ampleur des aux jours. Notons également que les places étrangères sont bien disposées, et que les anges anglo-saxons ont, depuis quelque temps, trouvé une stabilité qui est favorable- nt interprétée, puisqu'elle contribue à la fermeté des nombreuses valeurs internatio- les traitées à la bourse de Paris.

Bonne tenue de nos Rentes : 3 o/o Perpétuel 54.55 ; 4 o/o 1917 59,25 ; 4 o/o 1918 .70 ; 5 o/o 1920 (amortissable) 85.50 ; 6 o/o 1920 86.90. En fonds étrangers les exicains ont fait l'objet de demandes importantes dues à la reprise des intérêts de la tte que l'on escompte comme imminente : Mexique 4 o/o 1910 130, les fonds Ottomans méliorent lentement : Turc Unifié 54.50 ; le groupe russe est très négligé : 5 o/o .90 ; Consolidé 23.10.

Le compartiment bancaire est soutenu, mais sans offrir jusqu'ici de grands change- nts, signalons toutefois la hausse du Crédit foncier de France à 1490 et le succès que nporte son émission d'obligations communales : reprise du Comptoir d'Escompte à 3, du Crédit Lyonnais à 1620, de la Société Générale à 734, de la Banque de Paris 548. En banques étrangères la Banque du Mexique est très ferme à 825 ainsi que la nque Ottomane à 772. Tendance satisfaisante de nos grands chemins : Midi 890 ; P.-L.- 1110 ; Nord 1332 ; Est 882. Aux transports en commun, le Métropolitain se tasse à 5 et le Nord-Sud à 232.

Les valeurs de cuivre sont soutenues, en conformité avec les valeurs similaires à New- rk : Rio 2585 ; Tharsis 288 ; Montecatini 178. Fort courant d'affaires en valeurs de trate : Lautaro 685 ; Lagunas reste à 117 et mérite cependant mieux. La grande usse de l'étain métal a sa répercussion sur l'action de jouissance Kinta qui passe de à 429 ; Tekkah s'avance également à 680 et la part à 1645. Parmi les autres valeurs nières, nous trouvons encore d'importantes plus-values, citons : Peñarroya 1290 ; lia 195, part Douaria 938.

Le groupe des valeurs d'électricité est des plus actifs : Distribution 812 ; part Electricité Gaz du Nord 13.000 après 13225 ; part Nantaise d'Electricité et de Force (nouvelle- nt introduite aux environs de 800) 1512. Excellente orientation des valeurs de pro- its chimiques qui font l'objet d'un marché ranimé. Les matières colorantes et produits miques de Saint-Denis cotent 810. on dit que le dividende sera porté de 35 à 40 fr. ; Usines du Rhône s'améliorent à 653, les Salines de Djibouti à 217, l'Electro-Chimie 25, Bézel-Lamotte à 345. En valeurs diverses, de nombreuses sociétés ont vu progres- leurs cours de façon suivie, telles la Société Centrale des Bois à 650 ; le Mécanique Gennevillers à 620 : les Tabacs du Maroc à 3200.

Sur le Marché en Banque les pétrolifères ont retrouvé une grande activité : Royal Dutch 950 ; Shell 325,50 ; Concordia 375 ; Franco-Polonaise des Pétroles 578 l'action, 1209 part. Valeurs russes généralement fermes, valeurs de caoutchouc en progrès. Mines d-Africaines calmes.

L'Emprunt de la Ville de Paris. — La Chambre a adopté, dans sa séance du 28 no- mbre, le projet autorisant la ville de Paris à contracter un emprunt de 300 millions vue de la construction d'habitations à bon marché.

Le Masque d'Or

Bi M C rouge 7

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Philosophie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires, une Table par Noms d'Auteurs et une Table des Rubriques de la Revue de la Quinzaine.

Complété de tables générales méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro du mois

FRANCE			ÉTRANGER		
Un an............	60	fr.	Un an............	75	fr.
Six mois..........	32	»	Six mois..........	40	»
Trois mois.........	17	»	Trois mois.........	21	»

Depuis juillet 1920, le prix du numéro est de 3 fr. 50 : tous les numéros antérieurs se vendent 2 fr. 50, quels que soient les prix marqués.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue sur Paris. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 10 centimes, s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux. *PARIS-259,31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 15 centimes, s'abonner au moyen d'un chèque postal modèle 1418 B, dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Notre adresse devra y être libellée ainsi : *Paris-259-31, Société du Mercure de France, rue de Condé, 26, Paris.* Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 8 et le 23, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France, Marc Texier.

GEORGES RODENBACH

—

Lorsqu'on ouvre un livre de Georges Rodenbach, on craint toujours d'être le promeneur importun dont le geste, au bord d'une eau morte, effarouche une ronde de cygnes.

Dans un contraste de blanc et de noir dégradé par des gris ou rehaussé de teintes légères, sous une trame de nuances flottantes, de tonalités fanées, on se sent vite captivé par la recherche de quelque chose d'immatériel qui vit et qui souffre de vivre.

Voici le béguinage muet avec ses ombres silencieuses et ses fuites d'ailes, le canal immobile entre ses rangées d'arbres, les quais noirs, les becs de gaz que le soir dédouble dans les flaques de pluie, la plainte des carillons perdus dans la brume : attirance du calme, attirance du silence, gouffre aussi du songe où l'on entend trop le tic-tac de son cœur. C'est cela même, Villes du Nord, que je vécus de vous, vers ma vingtième année, et que je retrouve avec une âme un peu angoissée !

Ah ! certes Georges Rodenbach, malgré ses reprises et ses faibles vouloirs, n'est pas un donneur d'énergie à la manière d'un Vigny, mais il est de ceux-là, si peu nombreux, qui ont su nous apprendre à mieux supporter la tristesse, à en faire cette compagne familière qu'on repousse d'abord puis qu'on finit par aimer, qui ont su

amenuiser la mélancolie jusqu'à la volupté, rare et précieusement artiste.

Au désespoir farouche des romantiques, il a opposé le spleen plus résigné, plus délicatement nuancé des symbolistes : celui-là même auquel saura également goûter Albert Samain et dont la notion ne sera pas perdue dans la poésie contemporaine. On rencontre chez lui une conception plus chrétienne de l'existence considérée comme une épreuve passagère et qu'illumine l'espoir d'un monde meilleur. Mais pour surmonter cette épreuve, le poète ne se croira pas interdit de se créer de nobles divertissements. Son idéal ne sera sans doute pas fortement circonscrit, il englobera néanmoins tout ce qui peut faire naître une idée de beauté.

Et l'Art ne sera pour le poète qu'un moyen d'évasion que toute sa vie durant il s'efforcera de perfectionner.

§

Georges Rodenbach peut donc nous apparaître dès l'abord comme un taciturne toujours replié sur un rêve inquiet.

Cependant,dès son entrée dans les lettres, il affirma un esprit combattif qui lui fit prendre une part prépondérante aux batailles littéraires de son temps. Cet esprit de lutte pour l'idée semble avoir été préparé chez lui par un atavisme complexe où l'intellectualité et le goût des arts se mêlent aux exploits militaires.

Les trois frères de l'aïeul paternel du poète ne mirent-ils pas tout en œuvre, au moment de la Révolution de 1830, pour combattre le régime hollandais et rendre l'indépendance à leur patrie ?

Un de ses oncles, surtout, Alexandre Rodenbach, surnommé en Belgique « l'Aveugle de Roulers », tête fortement organisée, auteur de remarquables travaux sur les sourds-muets et les aveugles, ne fut-il pas l'adver-

saire violent et téméraire des Nassau, le meneur d'hommes dont la parole enflammée recrutait des partisans et lançait des bandes armées à la conquête de la liberté ?

Et cette culture classique que Georges Rodenbach reçut par la suite chez les Jésuites du Collège Sainte-Barbe, à Gand, ses ascendants ne l'avaient-ils point trouvée dans les lycées de France ?

Avant de la diviser et de l'épanouir en mille fleurs de mélancolie, le poète extériorisa d'abord par la parole cette sève héréditaire. Docteur en droit, il était venu à Paris écouter les conférenciers et les avocats célèbres. Lui-même fut éloquent, étincelant, causeur mondain plein de distinction, charmeur, écouté. A Bruxelles, où il s'établit ensuite, il devint un remarquable avocat d'assises ; par une plaidoirie aiguë et décisive, il fit triompher la cause de Max Waller, directeur de la *Jeune Belgique*, qu'une critique trop acerbe avait fait traduire en justice.

Dès ce moment, il prit sa place parmi ceux qui, à cette époque, s'efforcèrent de réagir contre le mauvais goût du public belge, contre la littérature d'amateurs et de circonstances, de discours officiels soporifiques et de cantates nationales. Baudelaire, s'étant rendu en Flandre vers 1864, pour y faire des conférences, s'était en effet heurté à la plus complète indifférence pour les choses littéraires.

Georges Rodenbach quitta le barreau pour se consacrer exclusivement à la littérature. Après Charles de Coster et avec Camille Lemonnier, il fut un des premiers artisans de la résurrection de 1885, à partir de laquelle commence dans la littérature belge une période véritablement française et s'établit cette liaison intellectuelle qui devait par la suite être si féconde sous tous rapports.

Or une appréciation de Jules Lemaître a fait de Georges Rodenbach l'*envoûté* d'une ville. Selon cette opinion qui s'est peu à peu renforcée, il aurait à tel point subi les impressions du pays où il a vécu qu'il n'aurait jamais pu

s'en libérer et qu'elles auraient exercé une déprimante influence sur sa vie et son inspiration.

Sans doute chacun de nous demeure par certains aspects psychiques la résultante du milieu où il est né : les atavismes de sa race impliquent tout le lot des influences autochtones qui l'ont façonnée et déterminée. Nous tenons à la terre de nos premiers pas non seulement par des liens psychiques, mais aussi par des fibres physiques. Chaque déraciné ne ressent-il pas en lui une activité organique intense lorsqu'il revient dans le pays de son origine ?

Ceci ne saurait néanmoins impliquer que les impressions de l'enfance, si déterminantes soient-elles, se puissent condenser chez l'homme au point d'imposer une véritable hantise et de peser sur son évolution ainsi qu'une terrible servitude biologique.

Rodenbach nous apparaît bien davantage avoir été entraîné par une attitude lyrique. Il s'était rendu compte que ceux-là seuls qui projettent le poids d'une forte personnalité laissent une empreinte durable dans la mémoire des hommes ; mais à cette personnalité il convenait de lui frayer un chemin neuf, — même au prix de quelque errement, — plutôt que de la laisser s'exténuer sur des routes tracées. Il avait aussi au plus haut point le souci de son originalité.

Verhaeren qui fut son camarade de classe hardi, violent, abondamment lyrique, exaltait la vie tumultueuse. C'est sans doute par réaction artiste que Rodenbach chanta la vie paisible. Au lyrisme débordant, il opposa un lyrisme exact, concentré, un peu géométrique : à côté du torrent déchaîné, il fit couler l'eau tranquille et contenue d'un canal. Les impressions de son enfance lui fournirent tout naturellement les prétextes nécessaires et lui permirent cette attitude poétique qu'il s'ingénia pendant toute sa vie à consolider avec un effort parfois un peu visible.

Il semble que Rodenbach, qui eût pu être un poète ardent et exaspéré, se soit d'abord contraint à la douceur et à la mélancolie. Nourries par la méditation de chaque jour et peu à peu prenant corps, elles ont fini par régner en maîtresses sur son génie et sur son œuvre.

A vrai dire, il ne chanta pas la ville où il vécut : il trouva une exaltation créatrice à l'évoquer, à en déformer les aspects réels, à n'en découvrir que les caractères douloureux et moribonds tant qu'elle ne ressemble plus à sa ville imaginaire. Celle-ci est véritablement une ville morte, mais c'est lui qui l'a tuée.

§

Les thèmes poétiques de Georges Rodenbach, dont ses premiers livres portent déjà l'indication, se précisent dans la *Jeunesse blanche* où les choses de l'enfance commencent à chanter.

Les souvenirs de l'adolescence studieuse, des chères habitudes, des promenades de collégiens, arrachent déjà le regret du chemin parcouru.

Quoique le poète n'ait pas encore atteint la qualité d'émotion concentrée que l'on découvre dans les œuvres consécutives, ce livre intériorise virtuellement toute la floraison lyrique qu'épanouira l'avenir. Le premier amour s'y agenouille, le béguinage avec ses clochers noirs y commence sa vie de pureté recluse, déjà la pluie y coule des larmes muettes, les quais dorment leur sommeil séculaire tandis que les carillons tintent dans l'air glacé. Le dimanche assoupi colle aux carreaux des fenêtres des visages de femmes, des communiantes, si frêles, y frissonnent sous leurs voiles et des processions étalent la pompe des fêtes de l'Église triomphante.

Déjà la souffrance secrète d'un contact trop brutal avec le réel y perce dans une mélancolie à laquelle l'art seul semble offrir un douloureux refuge.

Ces thèmes, nous allons les retrouver en manière de

leitmotiv dans l'œuvre de Georges Rodenbach, mais amplifiés, artistement brodés avec une richesse et un luxe intarissables d'émotions toujours neuves.

Le Règne du Silence marque la première étape de repliement du poète sur lui-même. Le voici réfugié dans les chambres familiales dont il ausculte toute la vie intime. Dans leur quiétude, le rêve flotte en bulles errantes qu'attirent et engloutissent les froides profondeurs des glaces. Les lustres y figent des fleurs de givre et de cristal, les meubles sont pleins de souvenirs, les secrets bourdonnent au fond des tiroirs et les vieux portraits s'animent pour chuchoter des confidences.

Derrière la transparente barrière que font les rideaux de tulle, comme il est bon, tandis que la pendule déchiquette les heures à petits coups, de s'exiler de la vie trop impérieuse.

Les reflets des miroirs et des vitres qu'il a su capter au vol ont conduit le songeur à se pencher sur ceux que retient le métal de l'eau. Le cœur de l'eau devient alors, pour ce subtil dissociateur d'idées et d'images, plus compliqué qu'un cœur de femme. Par identification, il lui découvre également des rides, des replis secrets, des aspects changeants et tous ces frissons qui la secouent sous un grand coup de vent « troublant comme un baiser ». Elle est l'amante du ciel, gaie ou triste, suivant le caprice du maître auquel le soir la réunit et la confond. Ces reflets que l'un et l'autre se renvoient ne symbolisent-ils pas cette communion spirituelle que Baudelaire a magnifiée dans *la Mort des amants* ? Quand elle jaillit, retombe brisée et s'éparpille en perles, qu'est-elle sinon une âme qui s'élance et dont le sanglot se pulvérise dans le vent ? Lorsqu'elle stagne dans la prison de verre de l'aquarium n'est-elle pas aussi cette même âme délivrée de passions, mais pleine de choses confuses et de rêves léthargiques ?

Le poète sent pleurer en lui cette âme solidaire de celle

de la rue morne où sanglotent des accordéons et la vie l'obsède de ses inquiétants retours.

La tristesse de la ville qu'afflige l'hiver est proche de la sienne en vérité et pourquoi ne se découvrirait-il pas en elle ?

La vision se déforme alors, mais juste assez pour ne point devenir fantastique. Les anciennes maisons deviennent des aïeules pensives dont les fenêtres ont reflété dans leurs yeux tant de visages disparus ! Derrière les murs décrépis, souffrants et sacrés comme une « chair », dans le clair obscur où l'humble foyer réchauffe une théière, des vieillards sans joie semblent accroupis comme pour quelque veillée mortuaire. Ah ! comme il sent suinter en lui l'humidité de la pluie, comme il se sent captivé par le silence qui tisse un impalpable réseau autour de toute chose ! Cette clarté frileuse d'un reverbère n'est-ce pas une rose jaune souffreteuse dans l'ombre ou, si l'on veut, quelque oiseau sans nid s'épuisant dans une cage de verre? Puis ce sera le décor des quais noirs dormant en enfilade, des pignons, des rampes de bois que dominent les beffrois militaires, des remparts dénudés sur lesquels les tambours font retentir une tristesse voilée.

Comme il sera doux de se mêler à toutes ces choses, de se griser de leur prenante mélancolie, de s'identifier à elles par une sorte de mimétisme intellectuel jusqu'à devenir un pieux errant entraîné au fil du songe.

Sur ce fond de grisaille et de monotonie combien lents seront à mourir ces dimanches de Flandre longs, odieux, que la pluie interminable et fine remplit d'un spleen artiste ! Dimanches traversés de cloches et de chants religieux ; le long des murs gris du séminaire des femmes en mante, des pauvres orphelines, des béguines aux frissonnantes cornettes se hâtent vers l'église ; le plain-chant y réveille les tonnerres des voûtes quand les soprani filent entre les lourds piliers ces notes frêles et acides auxquelles répondent les orages de l'orgue. Ces dimanches jette-

ront comme un pont liturgique vers l'enfance pieuse et feront glisser dans l'air des déroulements de parfums qui seront aussi des souvenirs. Dans une poésie sans grand coup d'aile,mais volontairement mineure, douce, persuasive et sournoisement enveloppante défilent tous les visages qu'emprunte le silence : âme qui vit « dans le doux nonchaloir des rêves mi-rêvés » ; la neige , les cygnes, les fumées, les brumes légères l'illustreront de leur fugitive immatérialité, mais sa plus secrète figure ne sera point dérobée : celle du néant qui s'apparie même à la gloire.

Cependant c'est dans les *Vies encloses* que l'intériorisation du poète semble s'être surtout accentuée d'une manière décisive et avoir glissé vers un egocentrisme plein de subtiles mobilités qui s'apparente avec celui du Mæterlinck des *Serres chaudes,* mais laisse moins de part à l'inconscient et maintient, dans leur déroulement, une plus forte liaison avec les images. Ainsi replié sur lui-même, il analyse son âme avec un art auquel le procédé mallarméen de l'analogie et de l'allusion donne une expression raffinée. A quel spectacle peut ainsi assister le moi dédoublé : cet aquarium mental qu'il interroge lui livre la vie occulte de son être, abyssale, sournoise, pleine de drames, vie occulte et sous-marine où luisent des rêves. Que de choses contenues et prisonnières n'y découvre-t-il pas ?

Parfois, avec cette sûreté de trait dont un Okusaï dégage le coup de nageoire d'un poisson, un souvenir surgi des profondeurs glauques s'efforce vers la transparence des parois de verre,à moins que ce ne soit quelque âme captive dans un purgatoire et dont les larmes montent comme des bulles à la surface de l'oubli. De ce sommeil semi-animal semi-végétal qui crispe les actinies, il retire la notion d'une mémoire sensitive en laquelle frémissent tant de survivances, tant de peines, tant de chagrins légèrement effacés.

S'il se détourne de ces douloureux combats intérieurs,

ce sera pour les retrouver dans les vitres où passent et disparaissent tant de reflets et de formes fuyantes, s'il se contemple fixement dans les glaces, il verra son image reculer et s'abolir. Mourir ne lui paraîtra plus que « se chercher en se voyant s'enfuir ».

Dès lors, à travers toute sa réalisation lyrique, pour se guérir du mensonge de la vie, il demandera au rêve une amitié sûre. Et comme une grâce, il priera le Seigneur d'augmenter en lui cette richesse.

§

Lorsqu'on se penche sur l'œuvre de Georges Rodenbach, on peut être, à première vue, conduit à penser que l'opulence de l'imagerie et le don du détail précis sont les attributs d'une minutieuse observation. A la réflexion, le poète paraît avoir davantage été un hypersensible qu'un observateur patient. Les jours ont longuement concentré en lui une étonnante variété d'impressions ; sa jeunesse s'est inconsciemment saturée de la vie des Flandres. Mais ce n'est pas sous l'empire de rapports directs que s'est opérée la cristallisation. Il est curieux de noter que c'est l'éloignement qui déclenchera l'inspiration.

Rodenbach appartenait au nombre de ceux qui, dans l'exil, emportent avec eux leur terre natale et la retrouvent tout entière dans le souvenir. Les plus beaux poèmes du *Règne du silence* ont été composés à Paris. On put s'étonner alors que, dans la vie abondante et tumultueuse de la capitale, le poète écrivit sur des villes mortes des notations en grisaille ; mais Rodenbach ne se dénonçait-il point, en vérité, lorsqu'il donna sur l'art de Mistral, tout frémissant des lumières de Provence, ces lignes significatives : « Heureux les écrivains qui ont une province dans le cœur ! Ils en seront dans la littérature l'équiva-

lent. Ils feront leur œuvre à son image et à sa ressemblance. Chaque livre aura la couleur de son air et sera comme le visage même de la race. »

Les mobiles de l'inspiration de Georges Rodenbach ne se révèlent-ils point dès lors dans toute leur simplicité : au milieu de la vie agitée d'une capitale, retrait du poète sur lui-même, indifférence totale du fait divers, de la politique, des courants d'opinion, puis, dans une sorte de repliement intellectuel, un alliage de nostalgie avec un désir de silence, une haute ambition d'art, un tourment d'infini et un espoir de ne pas trop mourir dans la mémoire des hommes.

D'un geste lent que reprendra plus tard Charles Guérin dans le *Cœur solitaire*, Rodenbach fermera « la fenêtre ouverte sur la vie » pour se réfugier dans une poésie d'intérieur où le songe qui déforme et recrée va dérouler tout le panorama des mélancolies de l'enfance. Le dynamisme du rêve forcera le ressort secret qui gardait le trésor enfoui dans le grenier de l'inconscient. Alors des bas-fonds de la personnalité du poète se déclenchera, avec une étonnante précision et une curieuse prodigalité, toute la mécanique des images.

C'est donc volontairement que le captif s'est renfermé dans sa ville où tout résonne et retentit sourdement : bruit de rames, cloches dans la brume, tintement de marteaux, où le rêve tantôt corbeau, tantôt tourterelle, semble recommencer « un combat blanc et noir ».

Dans son remarquable traité sur le *Caractère empirique de la personne*, Louis Prat, le disciple et l'ami de Renouvier, insiste sur le pouvoir créateur de la nolonté dont il définit le rôle en psychologie et en morale. Par elle, au lieu de subir les représentations, l'artiste sait les dominer, en donner une interprétation logique et nouvelle et tirer des combinaisons inattendues d'images perçues, de sons, de lignes, de couleurs et de mots. Cette possession de lui-même lui permet de choisir les éléments propres à sa

construction : c'est de ce contrôle par la raison que naît sa création.

Rodenbach semble *a priori* avoir cédé à l'attrait des images. En réalité, sa nolonté lui a permis d'écarter celles qui, s'imposant à lui, ont pu paraître inutiles : il en a conservé le contrôle et le choix. Il fut certes un rêveur, mais un rêveur conscient, une manière de faux-halluciné.

De ses fortes études classiques, il avait acquis le goût de la construction, de la déduction, de la simplicité, de la clarté. Aussi ne saurait-on s'étonner de la sûreté avec laquelle il savait dissiper le chaos du rêve, pour faire un choix parmi les matériaux qu'il propose et les distribuer dans sa création.

Il n'a pas à proprement parler décrit, il a suggéré, il s'est efforcé de dégager l'âme des choses davantage que d'en préciser les contours et de nouer toutes ces secrètes correspondances, toutes ces affinités qui relient et identifient l'individu au paysage. Une chose étonne chez lui, c'est la prodigieuse fécondité avec laquelle, proscrivant le banal et le convenu, il sait épuiser un sujet. Il apporte une intarissable variété d'émotions pour animer les mêmes thèmes. Il en détermine les multiples aspects sensibles et curieux : il les fait viroter devant les yeux de manière à réveiller le jeu de mille facettes, non point sous une clarté capable de brusquement éblouir, mais sous une lumière atténuée, dégradant l'échelle mystérieuse des ombres, suffisante cependant pour faire chatoyer dans une fuite de reflets la vie secrète que chaque objet porte en lui.

Toutes ces qualités d'analyste sensible et profond se retrouvent dans sa critique : Rodenbach a écrit en effet sur les peintres et les sculpteurs de son temps des pages d'une pénétration qui révèle non seulement une émotivité subtile, mais aussi une intelligence souple et avisée, apte à saisir, à démêler les liens subtils qui nous relient spontanément à l'œuvre. Cette intelligence et

cette sensibilité se conjuguent chez lui avec une telle interpénétration qu'on discerne mal la prédominance de l'une ou de l'autre en suivant le jeu de chacune.

Bien qu'il ait pu prendre la figure d'un désespéré et d'un vaincu,il a toujours senti arder en lui la flamme haute de l'art. Il est néanmoins permis de se demander si, à force de ne rechercher que les aspects douloureux des paysages et de la vie et de nous montrer une Flandre jamais exubérante, rieuse et grasse à la manière d'un Rubens et d'un Jordaëns, si, à cause d'une quotidienne communion avec la tristesse, Rodenbach n'a pas été psychiquement absorbé par son rêve comme un de ces inventeurs chez lesquels s'impose l'idée fixe.

§

De ses fréquentations à Paris chez Mallarmé, Carrière, Monet, Renoir, les Goncourt,le poète n'a retenu que la noble leçon par chacun proposée.

A leur contact, une brusque lumière se fait dans son esprit. Il peut ainsi mesurer tout ce qui sépare ses premières productions des réalisations plus hautes auxquelles il faut atteindre. Il ne craint pas de renier ses premiers livres où il a cru s'être exprimé avec quelque maladroite ingénuité.

De Mallarmé il apprendra la souple stylisation, l'art de l'analogie, des nuances voilées, de ces éléments impondérables par quoi le poème laisse après lui flotter une musique de songe.

Jules Lemaître a pu écrire de Rodenbach qu'il était « un Baudelaire chaste », appréciation fort discutable d'ailleurs. Rodenbach avait une admiration profonde pour Baudelaire. Comme on se sent pleinement d'accord avec lui lorsqu'il écrit à son sujet :

Il est exceptionnel : il représente l'élite en face du nombre ; en regard des faits, il est la loi ; il conçoit l'ordre de l'univers et méprise le désordre des événements. Lui est incapable de

pouvoir épouser la foule. Il est si différent d'elle, si différent des autres — et toujours égal à lui-même ! Il est l'être dépareillé. Il est unique de son espèce. Il est le grand célibataire, ainsi qu'il est dit dans Maldoror de l'Océan.

Mais si le poète a pu s'émouvoir de l'art suprême de l'auteur des *Fleurs du Mal* uniquement préoccupé de la construction philosophique du poème, il ne s'apparente guère à lui que par l'édonisme du spleen et par le souci des correspondances, notamment de celles qui relient les sensations de l'oreille et de l'œil.

Le symbolisme naissant l'a pris dans son remous et l'influence baudelairienne, si tant est qu'on la puisse quelque peu percevoir dans ses poèmes, il ne la subira guère qu'à travers le crible de Mallarmé.

Rodenbach a le mérite d'avoir été un de ceux qui, les premiers, ont le plus profondément pénétré l'art énigmatique du visionnaire de *l'Hérodiade* et de *l'Après-midi d'un faune*. Il a su démêler son souci de faire du poème une suggestion précise et multiple à la fois, riche de résonances, procédant par allusion, condensation, amphibologie même, de manière à juxtaposer dans l'esprit du lecteur les éléments intellectuels aux éléments sensibles. C'est à lui sans doute qu'il devra le goût d'une poésie concentrée, sobre et sans déclamation lyrique inopportune.

Comme le maître de Valvins, il aura le sens du mystère et de l'infini parce qu'il aura été de ceux qui, selon le mot de Carlyle, savent assez regarder le réel pour percevoir l'invisible.

Rodenbach, par réaction d'esthète, soucieux de dégager sa propre personnalité, ne se laissera pas cependant éblouir par les brillantes jongleries du procédé mallarméen. Il n'usera point de syntaxe savante ni d'inversion, ni d'ellipses, ni d'autres tropes pour escamoter le réel.

Mallarmé pensait que pour évoquer une chose il fallait surtout ne pas la nommer. « Je n'ai jamais procédé que

par allusion », disait-il. Au lieu de s'attacher comme Mallarmé à ne donner que *le négatif* des choses, Rodenbach en projette le *positif dégradé*. Mallarmé ne prolonge la vie d'une verrerie éphémère qu'en réveillant la subtile sensation d'absence d'une rose expirant dans les ténèbres. Il déploie un art précieux à suggérer une imaginaire agonie de parfums dans le décor de ce qui logiquement eût dû être et qui n'a pas été. Il est le grand magicien qui nous entraîne à sa suite, se dérobe brusquement et, nous abandonnant à notre vitesse acquise, nous laisse accomplir seuls le reste du parcours. Rodenbach nous conduit jusqu'au bout, mais, lorsque arrivés au but nous voulons interroger, nous ne trouvons plus autour de nous que de l'ombre : son bouquet meurt d'une mort réelle, d'une agonie délirante et sensuelle, mais chaque détail diminue progressivement cette agonie, chaque calice s'exténue peu à peu, il semble se détacher du monde sensible ; déjà les fleurs ne nous apparaissent plus que vaporeuses et irréelles, puis le parfum fané qui les prolonge s'évapore lui-même, se dissout, s'abolit...

Du trait net et précis d'abord tout s'est lentement effacé : il ne reste à peine qu'un souvenir. Et cette poésie où, suivant le précepte de Verlaine, « l'imprécis au précis se joint », demeure d'un charme singulièrement émouvant.

Il n'est pas impossible d'admettre que chez un tel artiste dont la sensibilité allongeait d'aussi frémissantes antennes, les peintres qu'il a connus et aimés n'aient pas suscité tout un monde de pénétrantes émotions.

De quelles préoccupations Rodenbach ne dut-il pas se sentir assailli en présence d'un Whistler faisant chanter les nuances en sourdine qui propagent les harmonies mineures et l'orchestration des gris par les gris ?

N'est-ce pas le clair obscur de Carrière qui le conduisit à simplifier et à ennoblir les formes en les baignant d'irréalité ? A la manière du peintre laissant seulement émerger de la toile l'émanation psychique d'un visage délesté

de tout ce qui l'alourdit de matière, et s'évertuant à en dégager seulement la quantité spirituelle au sein d'une atmosphère de songe, le poète déformera les apparences. Il en fera des reflets noyés dans une eau mystérieuse, il en estompera volontairement les contours de manière à ne laisser survivre des choses passagères que leur accent d'éternité.

Verhaeren a écrit que Rodenbach avait recueilli le dernier soupir de la Flandre du XVe siècle, « une Flandre belle et triste, sur laquelle volaient comme une nuée d'anges blancs les esprits de Memling, de Van der Veyden, de Juste de Gand, de Pierre Christus ». On s'est, après lui, évertué pour faire de Rodenbach une sorte de fils spirituel des primitifs flamands. Nul doute que les attitudes priantes des vierges et des saints de triptyques ou de missels dans leurs robes brodées et leur stylisation simple et roide n'aient par certains côtés éveillé en lui le goût de l'enluminure et du décor. Dans certains poèmes de la *Jeunesse blanche* ou du *Règne du silence* n'ira-t-il pas jusqu'à donner de ses aimées une idéalisation mystique ? Et quand il dessinera ses béguines, ses femmes en mante ou ses communiantes, ce sera d'un trait fin et patient d'une remarquable sobriété : il les stylisera à la manière des primitifs avec le même soin d'équilibre, le même goût dans la composition, mais avec une vigueur moindre, il les enluminera non point de couleurs hautes ou à fortes réactions assourdies, mais avec des teintes plates et harmonisées, des colorations pâles et mates juxtaposant un chant mineur de nuances. De sorte que son art, à travers celui des enlumineurs ou des primitifs du XVe siècle, rejoindra par certains côtés celui d'un Puvis de Chavannes.

Enfin lorsque ses yeux ne se détourneront pas trop du réel et qu'il regardera vivre des êtres falots en de pauvres paysages, il ne s'exprimera point dans les dures notations de l'eau-forte.

Les Japonais ont été de son temps mis à la mode par

les Goncourt. Ne lui suggéreront-ils pas des effets de noirs légers entre lesquels jouent les réserves de blancs soutenus par une gamme étendue de gris ?

Georges Rodenbach demeure ainsi un poète d'images minutieuses, fouillées, stylisées, sourdement harmonisées, d'un relief volontairement effacé, mais où un souffle sentimental retient une vie sensible et ralentie.

Pour faire papilloter cette vie, il a procédé par petites touches juxtaposées, par décomposition de sensations comme Monet et Renoir, divisant la couleur et faisant jouer les tons, font chanter la lumière. Lorsque son art sera arrivé à sa suprême expression, chacun de ses poèmes ne sera plus qu'une sorte de kaléidoscope frémissant de lumières atténuées, de reflets assombris, mais animé de transparences d'eau profonde, de paysages en fuite, de ciels en mouvement, de songes inexpliqués dont l'inquiétude ne sait où se reposer.

Mais impressionniste par son art de notation, Rodenbach demeure symboliste par le soin qu'il prend d'interposer son rêve entre lui et le réel et de tout ramener à lui du monde extérieur en une sorte de condensation où se reflète le moi.

Dans les miroirs qu'elle s'est ainsi créés cette âme exilée mirera la nostalgie d'on ne sait quel idéal mal défini qui se cristallise dans le mot de beauté.

§

De son enfance priante Rodenbach a gardé une étonnante fraîcheur d'impressions. Comme il a su faire revivre les naïves adorations du mois de Marie où le printemps s'avance parmi des floraisons blanches et des parfums d'encensoir. Au fil déroulé de la prière en famille, l'enfant était déjà conquis par le charme incantatoire des versets haut-psalmodiés et tout le ciel semblait alors descendre dans sa chambre. Dans l'ombre des chapelles, toute sa piété glissait jusqu'à l'extase musicale sur la mer

des grands sanctus. Il tressaillait de ces intenses frissons que la foi délivre dans l'être harmonieusement déchiré, il savourait les délices et les réconforts dont la prière illumine les âmes avides d'aimer.

Toutes ces fortes impressions de mysticité demeureront plus tard liées au souvenir de l'enfance inquiète ; elles ressurgiront dans l'œuvre de l'homme mûr avec une tendre spontanéité. Mais la nolonté du poète écartera les naïvetés trop puériles. Rodenbach demeurera pour nous à coup sûr un croyant, mais un croyant d'un zèle tempéré par une sorte de sens artistique de la piété.

Mysticisme plus liturgique que celui d'un Verlaine, soucieux du décor et de l'apparat sans devenir aussi artificiel que celui du Laurent Tailhade des *Vitraux*. Mais rien de la tendresse désemparée du Pauvre Lelian, rien d'une âme tourmentée qui se confronte, se déchire, s'accuse, confesse son iniquité, point de ces violents remords mal contenus qui, soudainement, éclatent en sanglots. Rodenbach ne se contemplera point dans sa faute comme Baudelaire étalant la lèpre de ses vices, dans laquelle il voit tout le mal de l'humanité et s'épouvantant avec une sorte de perversité à en détailler l'horreur. Une sorte de pudeur aristocratique semble, sinon exclure, du moins éloigner la notion de péché. L'art a lutté contre la foi et semble avoir pris le dessus : foi évidente mais pleine de charmes, foi qui se complaît et se lénifie dans la psalmodie des répons brefs, les voix irréelles des soprani, les agenouillements sous les orages de l'orgue répercutés par les voûtes, les prostrations où la prière chavire au fil de quelque rêve à la dérive. La piété du poète sera la sœur de celle de ces moines enlumineurs dont le pinceau subtil auréolait et illuminait les saintes des rayons d'un or terrestre.

L'hostie exalte davantage pour lui un symbole de pureté que la présence virtuelle de Dieu. Car Rodenbach, aimant ce qui est beau, aime ce qui est pur. Les communiantes, les béguines, les cygnes ne sont pour lui que des

âmes blanches, les voix des soprani vont rejoindre les colombes de quelque séjour de lumière. Et la vieillesse même qu'est-elle sinon un retour vers la pureté initiale de l'enfance ?

Pourtant le paganisme des cérémonies du culte ne lui échappera point et dans les gestes consacrés n'ira-t-il pas jusqu'à retrouver le sens primitif des danses par lesquelles, religieusement, s'exprima d'abord l'humanité ?

Rodenbach s'est complu dans un sensualisme mystique en quête de vieilles odeurs d'encens évaporées, de fleurs mortes, de nappes défraîchies sur les autels ; il s'est enivré avec une jouissance rare du « vin d'or des prières latines ».

Autour des Christs flamands, frères de ces Christs espagnols dont la tête retombe avec un rictus parfois effrayant sur un corps livide aux membres convulsés par la douleur, devant les meurtrissures de la lance et des clous, il a respiré comme une odeur âcre de sang, une odeur de plaie, une volupté de la mort : synesthésie vite réprimée parce que trop barbare et qui s'est vite transmuée en celle plus raffinée d'une odeur de néant et de siècles morts.

Dans cette atmosphère de tombeau veille cependant une lampe vacillante au fond d'un sanctuaire ; l'idée d'une immortalité suivie d'une résurrection, d'une renaissance à la vie avec une âme neuve.

§

Peu de poètes ont eu, autant que celui-ci, le sens de la mort. Baudelaire a senti toute l'attirance du gouffre, mais d'une manière toute intellectuelle. Un incurable ennui a pesé sur sa vie, mais un ennui exagérément romantique. Lorsqu'il invitera son cœur à se taire et à dormir son « sommeil de brute », la résignation n'aura été que momentanée. Toute sa vie, il aura souffert d'une inextinguible soif

d'évasion. Son mal d'infini, il cherchera à le guérir dans les ivresses étranges où le réel se déforme, où les aspects se divinisent, où tout enfin s'idéalise. Les paradis artificiels lui ouvriront leur refuge. Désormais transposé le réel y sera baigné dans ces flottantes harmonies où toutes choses sont reliées par de subtiles correspondances.

A ceux qui n'osent point les tenter, il proposera le voyage. Le voyage sera le dérivatif qu'il jettera comme une formule de guérisseur aux âmes inquiètes. Seule la mort qui vient de Dieu sera le remède final contre le spleen : une consolation, une fuite, un « portique ouvert sur des cieux inconnus » en un lieu où tout est transfiguration et définitive paix.

Rodenbach a une hantise plus physique de la mort. Dès sa jeunesse, il l'a sentie rôder autour de lui. Elle se promènera dès lors dans les allées silencieuses de son rêve. Sa présence devinée agira sur son esprit comme une sorte de tropisme. Son action destructrice demeurera inséparable de la notion de temps et rien ne lui échappera de son emprise lente et sûre ; de cette œuvre obscure de négation chaque jour lui apportera la preuve nouvelle. Il découvrira la trace indélébile de son passage sur les choses familières : les vieilles pierres lépreuses qui s'effritent rongées par l'humidité et la mousse le long des quais endeuillés, les bouquets qui agonisent, les rubans qui se décolorent, les parfums qui vieillissent, les lettres chères qui jaunissent entre les doigts fanés. Son pessimisme se nourrira de cette sensation d'instabilité, de fragilité, de néant. Il se sentira lui-même chaque jour mourir un peu.

Alors, par réaction biologique pour ainsi dire, le poète cherchera à retenir, à immobiliser, à fixer la minute de vie de tout ce qui est mobile et périssable, de tout ce qui passe, dépérit, s'effrange, s'efface, se ronge, se détruit : jeux fugaces des miroirs, fuite des reflets, lueurs tremblantes de lampes, volutes de fumées, aspects changeants

de l'air et de l'eau, visages du souvenir. Il cherchera à en capter au vol l'instant d'éternité. Et n'est-ce pas ainsi en vérité qu'il sera lui-même un peu sauvé ?

Car Georges Rodenbach veut avant tout laisser un peu de lui « dans les barques humaines ». Quoiqu'il considère la gloire comme une vaine fumée, il a le désir de se survivre. S'il semble par moments vouloir fuir la vie, avoir sommeil de mourir, c'est qu'il souffre de ce qu'elle a de trop matériel. Il extériorise le désir de se perpétuer sur un plan nouveau où tout lui semble devoir n'être plus qu'harmonie.

De ce mal d'infini, comme beaucoup d'autres poètes, Rodenbach a beaucoup souffert. Les paradis artificiels lui étaient offerts : il n'a pas osé céder à la tentation de Baudelaire.

Et le voyage ? Rodenbach le considère comme une fausse évasion, un remède inutile et dont il a par avance mesuré toute la déception :

> Tout défile, s'écoule en panorama d'êtres et de choses. Escales momentanées ! Embarquements ! Dérives ! On a beau changer de pays, de costumes, d'amours, changer d'Océan même ! Partout, que ce soit la face grise de la mer de Bretagne, la face bleue du Pacifique, la mer a le visage de l'Eternité. Et les heures brèves se brisent et se reforment comme les vagues.

Le rêve seul offre un refuge, un séduisant refuge. Mais il ne saurait s'agir du rêve métaphysique tendu jusqu'à l'extase que la contemplation a découvert aux sages de l'Inde, où une sorte de lumière spirituelle engloutit le voyant dans un océan sacré. Le rêve qui déforme seulement les aspects du monde lui peut suffire.

Rodenbach a compris et apprécié les artistes japonais à la fois réalistes et fantastiques : comme eux, il s'appuiera sur les aspects sensibles pour créer un réel chimérique agrandi où le monde extérieur pourra prolonger ses limites et se confondre avec l'irréel. De ce point de vue, il pourra reprocher à Pierre Loti sa vision trop exacte des

choses : les lanternes peintes auront davantage pour lui « l'air d'étoiles dans des robes à fleurs ».

Dans cette déformation des apparences, son art trouvera de curieuses transpositions d'idées. L'impressionniste s'évertuera à coups de notations précises non point à décrire, mais à fixer des intensités de vie. Il n'ignorera point l'art de délimiter le contour exact, de rendre sa vision avec netteté, mais il créera autour des choses évoquées cette atmosphère enveloppante qui les enrobera de brume et les rendra quasi immatérielles tout en laissant survivre ce qu'elles ont en elles d'essentiel.

Par cette déviation dans le songe, il s'arrachera aux duretés de la vie qui, même dans la solitude des chambres, a des tapotements de doigts sur les cloisons et sur les vitres.

§

Pour cette transsubstantiation du réel, Rodenbach usera d'une langue souple, légère, merveilleusement fluide, indécise et précise à la fois.

Sa strophe est moins nerveuse, moins riche des sonorités de l'allitération que celle de Baudelaire. Elle est aussi d'une matière moins dense, d'une structure moins massive, mais elle passe avec une noble simplicité, enrobée de langueurs musicales, de demi-teintes, de tendresses auditives, d'harmonies flottantes et adoucies. Son vers coule plein, harmonieux, limpide et calme comme l'eau lente de ces canaux où se reflète son ciel natal.

Son vocabulaire est dépouillé de ces expressions rares, de ces termes recherchés dont abusèrent maints symbolistes, limité aux mots simples, justes, expressifs, mais employés avec des alliages heureux et souvent imprévus. L'épithète est sobre, toujours exacte, même quand elle est inattendue et presque toujours utilisée avec une fréquence sans abus.

Ne nous étonnons pas de ne pas trouver chez ce

poète les virtuosités d'un Mallarmé. Rodenbach, ne l'oublions pas, est Belge et par cela même conduit à réagir contre les déformations de la langue française en Flandre. Il s'est contenté de fixer sa pensée suivant la pure tradition de notre pays, sans tenter de faire rendre à notre langue, par des recherches rythmiques ou des jeux subtils de syntaxe, le maximum de ce qu'elle pourrait exprimer. Ce souci de pureté classique, il l'alliera au symbolisme d'un bout à l'autre de son œuvre. Cette connaissance précise de la langue française fera de lui un des rares auteurs de son pays dont l'œuvre ne soit point entachée de belgicismes.

Ceci ne signifie point que Rodenbach soit demeuré indifférent à toute évasion des formes traditionnelles et demeuré à l'écart de toute recherche nouvelle. On trouve chez lui la strophe composée de deux alexandrins et de deux vers de six pieds aux rimes alternées dont P.-J. Toulet fera sa musique particulière. Au moment où il y avait quelque courage à s'affranchir, il a su tirer du vers libre des effets qui s'harmonisent admirablement avec son art de notations fluides et voilées.

Il demeure ainsi lié au mouvement symboliste non seulement par son esthétique, mais aussi par ses moyens d'expression. A la manière d'un Verlaine, il a tordu le cou à l'éloquence pour ouvrager des motifs précis et vaporeux à la fois comme une dentelle des Flandres. Dans la cathédrale symboliste belge, dont les beaux soutiens se nomment Mæterlinck, Van Lerberghe, Verhaeren, Max Elskamp, Grégoire Le Roy, il demeure, selon l'expression du noble poète russe Constantin Balmont, «la rose unique du vitrail».

Du côté français, il prend place près de Baudelaire, Verlaine et Mallarmé et comme eux a sa part de rayonnement sur la formation de l'actuelle jeunesse littéraire. Il peut être considéré comme le maître virtuel d'une école impressionniste et sentimentale, rameau issu du symbolisme et qui a fleuri dans le sens de la pure tradition française.

On lui doit les notes initiales d'un Albert Samain, cette poésie d'intérieur et de souvenances faite de petites sensations émues et juxtaposées qui sera la note dominante de la *Chambre blanche* d'Henry Bataille, des mélancoliques repliements de Charles Guérin, des fines aquarelles de Frédéric Saisset, des sensibles tendresses d'André Rivoire, certains aspects de Francis Jammes, Fernand Gregh, Georges Périn.

D'ailleurs, avec quelle sollicitude de grand aîné Georges Rodenbach ne se penchait-il pas vers les jeunes qui le saluaient comme un maître. Il écrivit des préfaces élégantes pour les *Joies grises* de Charles Guérin et au *Fil du Rêve* de Frédéric Saisset. A celui-ci, dès la publication des *Soirs d'ombre et d'or*, il envoya cette lettre si noblement affectueuse.

J'ai lu, relu et je suis bien content. Vous savez que je vous aime beaucoup, que je désire pour vous des inspirations heureuses et ce vert laurier de maître Banville.

Eh ! bien, en ce nouveau livre, il y a maints poèmes délicieux où se retrouve votre art d'un si curieux mélange, fougueux et tendre, un lion dans des roses, des rochers au clair de lune. Il y a toujours chez vous des douceurs et des cris, de la lumière et du sang et comme une noce dans le mistral...

Vous avez fait ainsi et déjà un grand effort qui vous met au premier rang des poètes nouveaux.

Faut-il rappeler que, dans ses mémorables chroniques du *Figaro*, il ne cessa de lutter pour la cause de l'art pour l'art et qu'il fut un de ceux qui contribuèrent le plus à jeter un pont spirituel entre la France et la Belgique.

Il fut chez ses compatriotes un véritable ambassadeur des lettres françaises. Le premier il contribua à ce rapprochement intellectuel de deux peuples dont il sentait communes les aspirations et qui porte aujourd'hui ses fruits. De sorte que Gustave Larroumet a pu dire de lui : « Rodenbach a deux patries : celle de sa naissance et celle de son tombeau. »

ANTOINE-ORLIAC.

LA MARSEILLAISE ET ROUGET DE LISLE [1]

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

Le 25 avril 1792, Rouget de Lisle, alors âgé de trente-deux ans, officier du génie en garnison à Strasbourg, adressait au maréchal de Luckner un hymne en six couplets (paroles et musique) qu'il avait composé la nuit précédente à l'intention de l'armée du Rhin. Le maréchal dut en être content, car il en faisait aussitôt remettre la copie à un typographe de la ville avec ordre de l'imprimer sans retard et d'en distribuer les exemplaires aux différents corps de troupes sous son commandement. L'impression, terminée dans le courant de mai (2), parut en quatre pages, petit in-quarto oblong, avec musique pour le premier couplet, sous ce titre : *Chant de guerre pour l'armée du Rhin, dédié au maréchal Lukner* (sic) *à Strasbourg. De l'imprimerie Ph.-J. Dannbach, imprimeur de la municipalité.*

(1) Il n'est question ici que des *paroles* et non de la *musique* de *la Marseillaise*. Pour ce qui est des variantes de la mélodie, du rythme et de l'harmonie, on peut se reporter à l'étude de M. C. Pierre, dont voici la conclusion : « La musique de *la Marseillaise* n'émane pas entièrement de Rouget de Lisle ; la mélodie qu'il a écrite a reçu plusieurs modifications importantes d'auteurs inconnus dont Gossec s'est inspiré pour former un texte qui a longtemps été en usage, mais auquel Rouget de Lisle ne s'est pas complètement rallié malgré la tradition, de sorte que le chant qui nous a été transmis est composé d'éléments de diverses sources. » *La Marseillaise, comparaison des différentes versions, variantes de la mélodie, du rythme et de l'harmonie avec quatre planches de musique hors texte.* Paris, 1887, in-8°, p. 21-22.

(2) Le 17 mai 1792, l'an IVe de la Liberté, le Maréchal Rochambeau et le Maréchal Luckner signaient la *Relation de ce qui s'est passé à Bavay*, ce même jour. *Supplément de l'Argus du Département de l'Armée du Nord* (2 ff., Valenciennes).

En l'absence de tout autographe daté de cette composition établissant son antériorité sur l'édition de Strasbourg, c'est cette dernière qui doit être considérée comme étant l'original.

Dans son nº 67 du 23 juillet 1792, *La Trompette du Père Duchesne* insérait une lettre de son correspondant, en date d'Huningue, 18 juillet, où il était dit :

La Fédération du camp de Hiesinguenn, sous Huningue, a été magnifique ; on n'a point dit de messe, mais seulement un *Te Deum*, le *Louons-Dieu* étant de toutes les religions. Plus de trois mille patriotes suisses étoient à la fête : on a porté des santés sans nombre ; pas un homme n'a manqué à l'appel, ny n'étoit sou..... Les régimens ont usé quarante cartouches par chaque homme : on est allé dîner après cela, et la musique de chaque régiment jouoit pendant le dîner le chant de guerre que je t'envoie... (p. 6).

Suit le *Chant de guerre pour l'armée du Rhin dédié au maréchal Luckner* (p.7), et, en note :

Comme il n'est pas possible de donner ici l'air en musique, je me suis contenté d'en donner les paroles.

Ce texte est la reproduction de l'édition originale de Strasbourg.

Le 30 juillet 1792, les fédérés marseillais, au nombre de cinq cent seize, entraient à Paris chantant le *Chant de guerre* qui prit leur nom, *la Marseillaise* : ils le renouvelaient le 10 août à la prise du château des Tuileries.

Le 4 septembre suivant, le *Courrier de Strasbourg* publiait sous le titre : *la Marseillaise*, l'hymne de Rouget de Lisle, en six couplets, et le faisait précéder de cette remarque :

Quoique l'ardeur des François marchant à la défense des frontières n'ait pas besoin d'être excitée, des auteurs patriotes ont cru que rien n'étoit plus propre à entretenir ces dispositions que des chansons guerrières. Parmi plusieurs pièces qui ont été publiées à cet effet, la suivante nous paroît mériter particulièrement d'être connue.

Suit *la Marseilloise*, avec une légère variante dans le refrain et dans les vers 5 et 6 du cinquième couplet où on lit : « Mais le despote sanguinaire, Mais les complices de *Condé*... »

Dans le courant du même mois de septembre, *la Marseillaise* était reproduite sous le titre de *Marche des Marseillois*, et publiée par le Département de la Guerre (1). Le mardi 16 octobre 1792, les *Annales patriotiques et littéraires de la France* rapportent que le dimanche précédent, à la célébration de la fête savoisienne, le citoyen Loys avait chanté *l'hymne des Marseillois*, et tous les assistants l'avaient repris en chœur.

On y a joint, ajoutait le rédacteur de cette feuille, un couplet pour les enfans dont nos lecteurs qui doivent connoître ce chant patriotique nous sauront peut-être gré de leur en faire part ; le voici :

Nous entrerons dans la carrière
Quand nos aînés n'y seront plus ;
Nous y trouverons leur poussière
Et la trace de leurs vertus.
Bien moins jaloux de leur survivre
Que de partager leur cercueil,
Nous aurons le sublime orgueil
De les venger et de les suivre.
Aux armes, etc... (2).

De même, dans l'*Almanach des Muses* de l'année 1793, figure, comme première pièce du recueil, l'*Hymne des Marseillois*, dérivé de l'édition originale de Strasbourg, avec quelques variantes : après le sixième et dernier couplet est mentionné pour la première fois le nom de l'auteur « Par M. Rougez » (*sic*) (3). Vient ensuite le *couplet des En-*

(1) En voir la reproduction textuelle dans *la Vérité sur la paternité de la Marseillaise par A. Rouget de Lisle*, Paris, 1865, in-8°, pièce A. — Cf. *le Patriote François*, numéro du 1er octobre 1792.

(2) *Annales patriotiques et littéraires de la France, n. CCXC. Du mardi 16 octobre 1792, l'an Ier de la République française, p. 1293.*

(3) A la Table, on lit : « Le C. Rougez, officier du génie ; *Hymne des Marseillois.* »

fans « ajouté à la pièce précédente dans la fête civique du 14 octobre ».

Dès son apparition, des copies imprimées et manuscrites de *la Marseillaise* s'étaient répandues par toute la France: l'imprimeur Frère, à Paris, en publiait au moins cinq éditions ; la première sous ce titre : *Marche des Marseillois chantée sur diférans théâtres*, chez Frère, Passage du Saumon (sans date, mais fin de l'année 1792 ; la première strophe seule, avec musique ; en tout, six couplets). La seconde édition, sans date, avec un titre identique et huit couplets : celui des *Enfans* (qui n'est pas de Rouget de Lisle) avant le sixième : *Amour sacré de la patrie !* qui forme, par suite, le septième, et un huitième couplet adventice commençant ainsi :

Que l'amitié, que la Patrie
Fassent l'objet de tous nos vœux...

La troisième édition, avec titre semblable aux précédents, également sans date, et comptant les huit couplets déjà signalés, plus un neuvième, anonyme, débutant par :

Dieu de clémence et de justice
Vois nos tirans, juge nos cœurs...

Une quatrième édition, enfin, intitulée :

Chanson des Marseillois chantée sur l'emplacement de la Bastille, avec les six couplets traditionnels de Rouget de Lisle.

Au bas : « Chez Frère, Passage du Saumon. » Une autre édition identique, avec ce simple changement au titre «...chantée sur la *place* de la Bastille ».

Dans une note à ses *Mémoires*, Grétry écrivait, quelques années après, en 1797 :

On a attribué l'air des Marseillais à moi, et à tous ceux qui ont fait quelque accompagnement : l'auteur de cet air est le même que celui des paroles, c'est le citoyen Rouget de Lille (*sic*). Il envoya son hymne : *Allons, enfans de la patrie*, de Strasbourg où il était alors, six mois avant qu'il fût connu à Paris ; j'en fis,

d'après l'invitation de l'auteur, tirer plusieurs copies que je distribuai (1).

Cette affirmation n'est pas complètement exacte ; on a vu que les fédérés marseillais avaient fait leur entrée à Paris en chantant *la Marseillaise*, le 20 juillet 1792. Mais il n'y a pas lieu de poursuivre plus avant la chronologie des éditions de *la Marseillaise*, faites loin de son auteur et en dehors de tout contrôle de sa part. Il est toutefois pénible de penser que, si l'hymne immortel de Rouget de Lisle avait rapidement acquis une notoriété et une diffusion considérables, lui-même était à peine connu et qu'il vivait dans des conditions précaires, voisines de la misère.

Après la journée du 10 août 1792, l'assemblée législative ayant suspendu le pouvoir royal et interné Louis XVI au Temple avec sa famille, avait délégué des commissaires aux armées pour recevoir leur serment de fidélité au nouvel ordre des choses. Carnot avait été envoyé à l'Armée du Rhin et n'avait rencontré partout que des adhésions spontanées sauf de la part d'un petit groupe d'officiers endoctrinés par le duc d'Aiguillon et le prince Victor de Broglie, et parmi lesquels se trouvait Rouget de Lisle. Ceux-ci refusèrent de prêter serment. Carnot s'efforça en vain de les convaincre par la douceur, et, s'adressant en particulier à Rouget de Lisle, comme lui officier du génie, il lui dit, entre autres paroles : « M'obligerez-vous de vous destituer pour cause d'incivisme, vous l'auteur de *la Marseillaise*? » Rouget de Lisle n'en persista pas moins dans son

(1) Cette note vient commenter le passage suivant du texte : « La musique française, de nos jours, vient de prendre un élans (*sic*) terrible : l'on voit cependant qu'à travers les foudres d'harmonie quelques jeunes artistes, déjà célèbres, ont fait éclater dans leurs compositions ; on voit, dis-je, que l'air des Marseillois, composé par un amateur qui n'a que du goût, et qui ignore les accords, l'air *Ça ira, la Carmagnole*, qui nous vient du port de Marseille, ont fait les frais musicaux de notre révolution, pourquoi ? parce que ces avis sont du chant, et que sans chant, point de musique qu'on retienne ; et que toute musique qu'on ne retient pas n'est, comme je l'ai dit ailleurs, qu'une énigme non expliquée. » *Mémoires ou Essais sur la Musique par le Cen Grétry*. A Paris, de l'Imprimerie de la République. Pluviôse, an V, t. III, chap. II, p. 13.

opposition. Carnot alors, remettant quelque peu sa décision pour leur donner le temps de la réflexion, fit procéder à un second appel nominal, sans plus de succès. Il avait épuisé tous les moyens de conciliation, il ne lui restait plus qu'à sévir : il déclara alors les officiers réfractaires suspendus de leur emploi. Telle est l'origine de la haine farouche de Rouget de Lisle contre Carnot, et dans laquelle, il faut le reconnaître, il dépassa toute mesure (1). Obligé alors d'errer en Alsace, comme il l'écrivait plus tard, il ne tarda pas à être arrêté sous la Terreur, en 94, et ne sortit de prison qu'après la chute de Robespierre. Cependant, quelque temps après, Rouget de Lisle reprenait du service et accompagnait le Général Hoche à Quiberon où il fut blessé en combattant contre les Emigrés. Nommé par le Directoire chef de bataillon, il refusait ce grade dans une lettre hautaine adressée au ministre de la Guerre (2), et donnait

(1) On lit ce passage dans le fragment d'une lettre reproduite en fac-similé : « Paris, 16 thermidor, an V. —.. Je vous avouerai que dans ce moment tous les partis me paraissent être la dupe d'un seul homme.

Je vous avouerai que toutes ces convulsions dont les suites peuvent être si désastreuses, me paraissent résulter des machinations infernales de ce même homme que je regarde comme le plus lâche, le plus astucieux, le plus féroce des scélérats qui ont égorgé la France.

Et cet homme, c'est Carnot.

Rouget de Lisle. »

L'Autographe, Paris, 1872, p. 172. Cf. en particulier sa lettre à Carnot où il se refuse à toute réconciliation avec lui, et où il lui déclare qu'il est son ennemi ; dans Alfred Morrison, *Catalogue of the Collection of autograph Letters and historical Documents*, Londres, 1891, t. V. (lettre du 12 prairial an IV = 31 mars 1796). Dans son rapport au Président de l'Assemblée nationale, Carnot s'était simplement contenté de dire, en son nom et en celui de ses trois collègues : « Nous nous sommes cependant vus obligés de suspendre dans cette ville patriote (Huningue), M. Rouget de Lisle, officier du génie, qui n'a pas voulu se soumettre aux décrets de l'Assemblée. » *Correspondance générale de Carnot*, publ. par E. Charavay, Paris, 1892, t. I, p. 100.

« M. d'Aiguillon, écrivait Carnot dans une autre lettre du 29 août 1792, « que nous avons tout lieu de croire aussi mauvais que M. Victor Broglie, mais qui, nous ayant un peu mieux dissimulé ses sentiments, a échappé à la suspension. Au reste, pour le dire en passant, presque tout l'état-major est détestable, les commissaires des guerres surtout, et si nous avions eu de quoi remplacer, nous aurions suspendu tous ces gens plus qu'équivoques... » *Ibid.*, p. 102-103.

(2) Voici un passage de cette lettre à Petiet, ministre de la Guerre, et où il est également fait allusion à Carnot : Paris, 20 ventôse, an IV = 10 mars 1796. «... Vous apprécierez comme moi ce que vous appelez *un témoignage de la confiance du* Gouvernement, lorsque vous saurez que, malgré le nombre in-

sa démission (1796). Agent à Paris, pendant cinq années, de l'ambassade batave auprès du Gouvernement français, il rentrait dans la vie privée en 1802. L'Empire comme la Restauration le tinrent à l'écart et, jusqu'en 1830, il mena une existence de gène et de privations à laquelle ne fut sans doute pas étrangère la susceptibilité excessive de sa nature. Aigri par les injustices dont il avait été victime, froissé dans le fond de son être par cette accusation d' « incivisme » portée contre lui qui avait toujours exalté l'amour désintéressé de la patrie et dont *la Marseillaise* avait si puissamment contribué à la victoire, il rentrait à quarante-deux ans dans un oubli volontaire après avoir vu s'évanouir toutes ses illusions. Néanmoins, dans son malheur, Rouget de Lisle allait trouver une grande consolation dans l'amitié de Béranger qui se surpassa dans le dévouement à sa personne et qui lui sauva la vie.

Parmi les travaux de librairie qu'entreprit Rouget de Lisle pour gagner quelque argent, il convient de mentionner ce recueil de *Cinquante chants français* qu'il avait offert à Béranger vers 1823, et dont celui-ci le remerciait dans une lettre qui est restée (1). Ce fut là le point de départ de leurs relations. Le 29 août de la même année, Béranger lui adressait une seconde lettre où il lui mandait qu'il lui faisait remettre trois cents francs par un de ses amis avec prière de donner un reçu à ce dernier, au nom de Béranger, et comme souscription audit recueil. Il ajou-

nombrable d'individus de tous les âges et de tous les états qui ont été introduits dans le corps du génie et qui tous m'ont passé sur le corps, je n'avais plus qu'un ou deux rangs à franchir pour arriver à ce grade ; lorsque vous saurez que malgré l'ancienneté de mes services et leur nature, sur laquelle il ne vous sera pas difficile d'obtenir des renseignements, que nonobstant un décret de la Convention, en date du 9 thermidor dernier, lequel ordonnait au Comité de salut public de s'occuper de mon avancement, les réclamations les plus indécentes se sont élevées contre l'extraordinaire faveur demandée pour moi par votre prédécesseur, et cela, de la part d'un homme qui, depuis quatre ans... Mais ce n'est pas ici le lieu d'ajouter rien à ce que je vous en ai dit dans ma première lettre. » *Lettres autographes composant la collection de M. Alfred Bovet. Paris, 1885, in-4, p. 126.*

(1) *Correspondance de Béranger publiée par Paul Boiteau*, t. I, p. 253, n° CIX.

tait qu'il venait de rappeler au banquier Jacques Laffitte la promesse que celui-ci lui avait faite de parler en sa faveur au duc d'Orléans dont Laffitte était, comme on sait, l'un des plus chauds partisans (1).

Ce recueil des *Cinquante chants français* constituait à peu près tout l'avoir de Rouget de Lisle et était, par suite, notoirement insuffisant pour lui permettre de vivre. Il ne fut mis en vente qu'en 1825. L'*Hymne des Marseillais* y figure à la page 83, et est précédé de cette déclaration :

HYMNE DES MARSEILLAIS.

Je fis les paroles et l'air de ce chant à *Strasbourg*, dans la nuit qui suivit la proclamation de la guerre, fin d'Avril 1792, intitulé d'abord *Chant de l'Armée du Rhin*. Il parvint à *Marseille* par la voie d'un journal constitutionnel, rédigé sous les auspices de l'illustre et malheureux Diétrick (*sic*) (2). Lorsqu'il fit son explosion, quelques mois après, j'étais errant en Alsace, sous le poids d'une destitution encourue à *Haningue* pour avoir refusé d'adhérer à la catastrophe du 10 août, et poursuivi par la proscription immédiate qui, l'année suivante, dès le commencement de la Terreur, me jeta dans les prisons de Robespierre, d'où je ne sortis qu'après le neuf thermidor (3). (*R. D. L.*) (4).

C'est en ce même moment qu'il luttait courageusement contre la mauvaise fortune que, sur la plainte d'un de ses créanciers, un certain Boudousquié (qui était nommé après la Révolution de 1830 procureur du roi à Cahors, et bientôt ensuite député), il fut incarcéré le 9 juin 1826 à Sainte-Pélagie pour une dette de cinq cents francs. N'entendant plus parler de son ami, Béranger s'en fut frapper à sa porte où il apprit la fâcheuse nouvelle. Béranger s'ar-

(1) *Ibid.*, t. I, p. 254, n° CX.

(2) Philippe-Frédéric, baron de Dietrich, né à Strasbourg en 1748, mourut à Paris, sur l'échafaud, le 28 décembre 1793.

(3) 27 juillet 1794. Il avait été décrété d'arrestation par le Comité de Salut Public le 6 janvier 1794.

(4) Cinquante chants français | paroles | de différents auteurs | mises en musique avec | accompagnement de piano | par | Rouget de Lisle | *R. D. L.* — « A Paris, chez l'auteur, Passage | Saunier n° 21 et aux | adresses ordinaires. Prix 50 fr. » (*S. D.*, mais 1825), in-fol., n° 23, p. 83. (Lithographie d'Engelmann.)

rangea aussitôt à réunir la somme et, après dix-sept jours d'emprisonnement, Rouget de Lisle, grâce à la générosité du poète, recouvrait sa liberté. « Ne faites plus de lettres de change surtout, lui écrivait ce dernier, et espérons que l'avenir se débrouillera enfin (1). » Il n'en devait rien être, hélas ! car les choses, pour Rouget de Lisle, continuaient à aller de mal en pis. C'est à cette époque qu'il fit la connaissance de David d'Angers, l'illustre sculpteur, alors dans tout l'éclat de sa gloire et de son talent. Dans des notes laissées à son fils, il a rapporté des souvenirs personnels sur l'auteur de *la Marseillaise* dont il convient de détacher ce passage :

Quelques années avant 1830, plusieurs patriotes avaient souscrit une cotisation de vingt francs par mois au profit d'un *coreligionnaire malheureux*. Béranger et Bérard savaient seuls que c'était Rouget de Lisle. En 1827, M. Grégoire, ancien évêque de Blois, me chargea de remettre à l'auteur de *la Marseillaise* une somme produite, disait-il, par la vente de sa musique : la musique était dans l'armoire, et Grégoire donnait l'argent.

Ce fut avec un véritable bonheur que je saisis l'occasion de voir cet homme illustre, dont ma mère m'avait appris le chant patriotique. Je me présentai, tout ému, 28, rue du Battoir : au premier étage d'un petit escalier sombre, une vieille femme m'ouvrit la porte et m'introduisit dans l'unique chambre où gisait Rouget de Lisle. Je m'approchai avec émotion du pauvre malade et, mal-

(1) *Correspondance*, t. I, p. 286, n° CXXXIX. Seize ans plus tard, répondant à une question que lui avait adressée sur cette affaire un avocat de Cahors, Cornède-Miramont, l'auteur d'une intéressante notice sur Rouget de Lisle, Béranger lui écrivait : « J'ai, en effet, Monsieur, beaucoup de renseignements sur Rouget Delisle, mais je n'en ai pas sur la circonstance que vous me rappelez. J'étais à la campagne, lorsqu'il fut arrêté pour une dette minime. J'écrivis à un ami de faire pour moi les avances nécessaires et Rouget Delisle recouvra ainsi sa liberté, sans que j'aie su jamais quelle sorte de créance avait causé son incarcération. Lui-même ne me le dit pas, et il s'acquitta avec moi sans que j'aie songé à prendre d'informations à cet égard. Mais j'ai eu sur cet homme célèbre d'autres renseignements que je pourrais vous fournir.

« Recevez, monsieur, mes salutations empressées.

« Béranger. »

[Passy] 12 mars 1842. Au dos : « A M. Cornède-Miramont, avocat. » *Biographie de Rouget-Delisle*... (Paris, 1842, in-8° de seize pages, les deux dernières occupées par *la Marseillaise*, 7 couplets), p. 7.

gré tout mon enthousiasme, je ne puis réprimer un mouvement intérieur en voyant mon idéal enfoui dans un bonnet de laine. Il est impossible de retrouver, dans cet amas de guenilles et d'infirmités, l'auteur de l'hymne qui éveillera éternellement la liberté dans le cœur des peuples. Je lui dis que je voulais faire son portrait. Il refusa obstinément ; mais je revins le lendemain avec de la terre, je m'établis dans sa mansarde, et il comprit qu'il n'y avait plus à reculer. On l'enveloppa de couvertures, et le pauvre rhumatisant se tint à peu près droit sur sa chaise. Pour le tirer de son engourdissement, je lui demandai l'histoire de *la Marseillaise*.

Lorsque mon travail en marbre fut terminé, je l'offris à M. Laffitte, qui m'engagea à le mettre en loterie sur quatre-vingt-dix billets à vingt francs.

La souscription fut bientôt couverte. Le médaillon colossal sur lequel était gravé *la Marseillaise* avec la première strophe en musique échut à M. Justin, agent de change. L'argent fut remis à Rouget de Lisle par Bérard, qui sut trouver un prétexte pour le lui faire accepter : il l'aurait refusé comme don (1).

Mais tout cela n'était que des palliatifs. A ses besoins d'argent vinrent s'ajouter d'intolérables souffrances physiques. C'en était trop. Rouget de Lisle, alors âgé de soixante-huit ans, songea à en finir avec la vie, et il s'ouvrit de son dessein à Béranger dans une lettre (2) en date de Choisy-le-Roi, 22 avril 1828. Béranger était absent de Paris quand la lettre lui parvint. Ce n'est que trois jours plus tard qu'il put la lire.

Très inquiet, il écrivait sans perdre un moment à son ami, M. Montandon (3), pour lui en faire part, avec prière de se rendre aussitôt chez M. Laffitte et de lui mettre la lettre sous les yeux ; en même temps, il adressait à Rouget de Lisle une affectueuse missive où il le dissuadait de

(1) Le Roy de Sainte-Croix : *La Marseillaise et Rouget de Lisle, notice historique sur des documents inédits ou peu connus*, Strasbourg et Paris, 1880, in-8°, p. 7-338.
(2) *Correspondance*, t. I, p. 311.
(3) *Ibid.*, t. I, p. 310, n° CLXVI.

donner suite à son projet, s'il en était temps encore, et où il le conjurait de patienter.

Nous touchons peut-être, lui disait-il, à un moment plus heureux pour vous. Si rien de ce qui a été projeté ne s'achève, il ne s'ensuit pas qu'il n'y ait plus d'espoir ; on n'a point assez essayé pour ne pas compter encore sur la réussite.

Et le bon Béranger de s'accuser de n'avoir pas mis assez d'insistance dans ses démarches et ses demandes :

Patientez encore... mes amis m'aideront, du moins j'ai tout lieu de l'espérer.

Et il terminait sa cordiale épître sur ces mots :

Adieu, je vais m'occuper de vous ; pour Dieu, patientez (1) !

Impressionné par ces paroles, qu'il savait venir du cœur, Rouget de Lisle, revenu à des idées plus calmes, songea à s'acquitter d'une promesse qu'il avait faite à David d'Angers de lui adresser un autographe de sa *Marseillaise*. Cette copie était accompagnée de la lettre suivante, encore inédite :

24 février 1829.

Vous devez m'accuser, cher Phidias, d'oublier la promesse que vous avez bien voulu exiger de moi : du moment où j'ai pu former quelques caractères, je me la suis rappelée ; mais j'ai différé à la remplir dans l'espérance de pouvoir avec peu de temps le faire d'une manière moins informe et plus convenable. Cette illusion est passée comme tant d'autres ; et je ne me flatte plus de voir mon écriture redevenir à peu près ce qu'elle était, quoiqu'elle ne fût rien moins que merveilleuse.

En conséquence, je prends le parti de faire de mon mieux la copie en question et de vous l'adresser, non certes comme une chose qui en vaille la peine ; mais comme une preuve du souvenir que je conserve de vous, de l'honneur que vous avez fait à cet être aussi vulgaire de lui consacrer quelques-uns de vos précieux moments, et de tous vos obligeans procédés.

Que faites-vous de notre ami Masclet ? Que devient-il ? J'ai eu mille fois le désir de lui envoyer aussi un échantillon de mon barbouillage de paralytique, mais je n'ai pu me rappeler le nu-

(1) *Correspondance*, t. I, p. 316, n° CLXVII.

méro de sa maison, tout en me rappelant sa rue (d'Assas). Que vous seriez aimable de lui dire mille choses de ma part, ainsi qu'à Madame, et, si vous avez l'extrême complaisance de m'accuser réception de cette lettre, d'obvier à mon défaut de mémoire, en m'envoyant son adresse.

Adieu, Monsieur. Si la bluette que voici a eu sur mon existence une influence bien longue, bien constante et bien fâcheuse, elle m'a procuré quelques jouissances bien douces, parmi lesquelles je compte en première ligne d'avoir fixé votre attention sur mon triste individu (1), et le bonheur inespéré de vous connaître.

Agréez l'hommage de tout ce que l'estime et le dévouement ont de plus sincère et de plus affectueux.

ROUGET DE LISLE
chez le Bon, général Blein,
à Choisy-le Roi (2).

Cette même année 1829, David d'Angers avait terminé le médaillon en marbre de Rouget de Lisle. La figure regarde à droite et est entourée, dans le champ, des six couplets de *la Marseillaise*, trois à droite et trois à gauche; mais l'artiste, par une singulière inadvertance, a substitué au sixième couplet : *Amour sacré de la patrie*, le *couplet des Enfants* qui n'est pas de Rouget de Lisle mais de Dubois (3). Grâce à cette œuvre remarquable du grand statuaire, le nom de Rouget de Lisle commençait à sortir de l'oubli. De son côté, Béranger s'occupait sans relâche de son ami, et quoique incarcéré lui-même à La Force pour délit politique, il lui écrivait, oublieux de ses propres ennuis, pour relever son

(1) « Mon triste individu » : cette expression avait déjà été employée par Rouget de Lisle dans cette douloureuse lettre du 22 avril 1828 où il faisait part à Béranger de son dessein d'en finir av[illegible] vie. Cf. plus haut.

(2) Bibl. nat. n. acq. fr. 4299. Lett[illegible] autographe accompagnée de l'*Hymne des Marseillais*, également autographe. (. ms. a été donné à la Bibliothèque nationale par M. Leferme, en son nom et au nom de sa femme, née David d'Angers. Le texte autographe de la *Marseillaise* est reproduit ici, à la suite de cet article.

(3) Sur cette attribution des plus probables, cf. Tiersot, *Histoire de la Marseillaise*, Paris [1915], in-8°, p. 62. — La reproduction du médaillon est donnée en tête de ce dernier ouvrage.

courage et lui parlait, dans une lettre du 20 août 1829 (1), d'un projet de récompense nationale et d'une souscription en sa faveur. Nouvelles paroles de réconfort dans sa lettre du 29 janvier 1830 (2). Le 2 juin de la même année, il lui disait :

... Vous saurez, ou vous savez, que David a fait d'après vous un très beau médaillon en marbre, grande dimension. Cet artiste qui a autant de générosité que de talent, et qui doit mieux qu'un autre sentir le prix des illustrations patriotiques, vient de mettre ce médaillon en loterie à vingt francs le billet. Or David veut que toute la somme vous soit remise. Vous n'aurez d'obligation qu'à lui, puisque chaque preneur de billet aura la chance de devenir possesseur d'un beau morceau de sculpture. Quant à David, c'est un homme dont on peut être l'obligé, je vous l'assure, je vous engage même à lui écrire d'avance, pour le remercier de cette honorable action. Il demeure rue de Vaugirard, n° 20. Si nous plaçons promptement ces billets, vous aurez encore de quoi renouveler cette maudite garde-robe qui s'en va toujours trop vite pour nous autres pauvres diables (3).

Une bonne nouvelle allait enfin réjouir tous les amis de notre pauvre « ermite éclopé », comme il se qualifiait lui-même dans une lettre à Berlioz de la même année (4).

Le 6 août 1830, Louis-Philippe, alors qu'il n'était encore que lieutenant-général du Royaume, accordait sur sa cassette une pension de quinze cents francs à Rouget de Lisle qui en fut prévenu par une lettre dans laquelle on relève la phrase suivante insérée dans *le Moniteur* du vendredi 6 août :

L'hymne des Marseillais a réveillé dans le cœur de M. le Duc d'Orléans des souvenirs qui lui sont chers. Il n'a pas oublié que l'auteur de ce chant patriotique fut un de ses plus anciens camarades d'armes... (p. 850, col. 3).

(1) *Correspondance*, t. I, p. 380, n° CCV.
(2) *Ibid.*, t. I, p. 396, n° CCXXI.
(3) *Correspondance*, t. I, p. 413, n° CCXXXIII.
(4) « Je ne suis qu'un misérable ermite éclopé », écrivait-il à Berlioz dans une lettre que ce dernier a reproduite dans ses *Mémoires* (Paris, 1878, in-8°), t. I, p. 158, (Choisy-le-Roi, 20 novembre 1830).

Enfin, le 8 décembre 1830, Rouget de Lisle était décoré de la Légion d'honneur. La croix, c'était fort beau ; mais c'était le pain qui manquait ; car les quinze cents francs du roi étaient insuffisants pour un septuagénaire malade, incapable de tout travail suivi.

Gloire à vous, Monsieur le membre de la Légion d'honneur, lui écrivait dans sa bonhomie naïve et charmante Béranger, cela vous était bien dû, en vérité. Mais je dois vous l'avouer, je n'ai pas pensé à vous la faire obtenir, lorsque j'avais quelque crédit. Ce sont là de ces sortes de faveurs dont l'idée ne me vient jamais... (1).

Et Béranger de se dépenser en sollicitations sans nombre auprès de ses relations politiques et autres pour faire augmenter la pension de son ami. C'était chez lui comme une idée fixe qu'il parvint à réaliser à force de persévérance où éclatent son ingéniosité et son grand cœur. Sans être arrêté par le choléra qui sévissait alors avec rage, il n'épargnait ni son temps ni sa peine, tout en conseillant à Rouget de Lisle de rester à Choisy et de n'en pas bouger : « Restez à Choisy, Monsieur le Tyrtée français », lui disait il plaisamment (2). Il savait que la chance n'était pas son fait et qu'en venant à Paris, il courait le risque d'attraper les germes de la terrible épidémie.

Il dut toutefois agir à l'insu de Rouget de Lisle lui-même trop fier pour se prêter à ces démarches ; mais malgré ses instances et toutes les raisons qu'il avait fait valoir, il n'avait pu obtenir du Ministère qu'une promesse de cinq cents francs. Indigné et attristé tout à la fois de la modicité de

(1) *Correspondance*, t. II, p. 18, n° XVII.

(2) *Ibid.* t. II, p. 78 (13 avril 1832). — Béranger faisait sans doute allusion à ce passage d'une proclamation relatée dans le *Moniteur* du 16 vendémiaire an V (7 octobre 1797). « ..Enfin le citoyen Rouget de Lisle, le véritable Tyrtée français par l'influence de son Chant marseillais, dont il est le poète et le compositeur tout ensemble, qui a valu tant de victoires à la République, chant si cher à nos soldats et qui sait encore forcer les ennemis même à le craindre à la fois et à le chanter. » *Proclamation faite au Champ de Mars le 1er vendémiaire de l'an V, anniversaire de la République, conformément à l'arrêté du Directoire.*

cette somme, il adressa au comte d'Argout, ministre du Commerce, la lettre suivante (encore inédite) et qui peut compter parmi les plus belles qu'il ait écrites :

Monsieur le Comte,

Lorsque je me suis hasardé, sans autorisation, à vous adresser une demande pour Rouget de Lille, je ne me doutais pas que je n'oserais me hasarder à lui en faire connaître le résultat. C'est pourtant ce qui arrive. Quoi ! Monsieur le Comte, il ne s'est trouvé de possible à votre Ministère qu'une aumône annuelle de 500 fr. pour l'auteur de *la Marseillaise* ! Je connais les Bureaux ; je ne m'en prends qu'à eux de la réponse que vous me faites l'honneur de m'adresser. Je sais qu'un Ministre en signe beaucoup de semblables faute de tems pour les lire. Je répugne, Monsieur le Comte, à penser que vous avez jetté les yeux sur celle ci.

Le Roi n'aurait donné que 500 fr. de pension à M. de Lille, que certes ce n'eût pas été au chiffre que celui-ci eût mesuré sa reconnaissance. Sa Majesté n'a pas contracté l'obligation d'acquitter sur sa cassette toutes les dettes de ce genre que le pays peut avoir contractées depuis 40 ans ; aussi la pension qu'Elle fait à M. de Lille n'a dû entrer pour rien dans les calculs de vos Bureaux. Eût-il de la fortune, il aurait encore droit de demander des récompenses, comme un Ministre millionnaire a droit à la pension de retraite pour le tems de ses travaux. Les amis de Rouget de Lille devraient surtout tenir à faire reconnaître la valeur de son titre par ceux qui sont à la tête du Gouvernement.

Je vous l'avoue, Monsieur le Comte, un simple refus m'eût semblé moins pénible pour le pauvre recommandé et pour celui qui s'était chargé un peu impertinemment peut-être le droit de protection. Il est possible, Monsieur le Comte, qu'on trouve ces plaintes fort ridicules : car de quoi s'agit-il ? de faiseurs de chansons. N'ayant jamais fatigué les hommes puissans pour mon propre compte, dans ce moment je gémis de l'avoir fait pour le compte d'un autre. En effet, je dois m'en vouloir. Comme le chien de l'aveugle j'ai conduit mon vieux maître au seuil du Ministère. C'est moi qui suis responsable de l'accueil qu'il y reçoit. Tout ce que je puis maintenant, c'est de le lui laisser ignorer. L'aveugle n'a pu s'en apercevoir ; mais son guide, qui a de la mémoire, ne s'arrêtera plus à cette porte.

Je vous prie, Monsieur le Comte, d'excuser cette dernière importunité, et de me croire, avec respect,

Votre très humble serviteur,

BÉRANGER (1).

22 mars 1832.

Toutefois, ayant appris que Rouget de Lisle avait été mis au courant de ses négociations, Béranger lui écrivait le 18 mai 1832, au sujet de cette affaire, cette lettre qui apporte les précisions nécessaires pour l'intelligence de ce qui suit.

Vendredi, 18 mai 1832.

Je n'ai pu deviner qu'une partie de l'énigme, mon cher ami, il y en aurait long à vous conter sur cette affaire que je négocie depuis les premiers jours de mars avec M. d'Argout d'abord, puis avec Barthe ou plutôt son appui. Je vous dirai, en substance, que je ne voulais pas pour vous moins de 1500 francs. D'Argout prétendait ne pouvoir donner que 500 francs. Barthe, dans son intérim à l'Intérieur, fit porter la somme à 100 francs, par M. de Montalivet; et, c'est avec surprise que j'ai reçu il y a quatre jours, une lettre de celui-ci qui ne m'annonçait pour vous que les 500 francs que d'Argout avait déjà ordonnancés, et dont vous venez aussi de recevoir avis. J'ai répondu sur le champ à Montalivet que j'avais espéré mieux, d'après les promesses du Garde des Sceaux ; et, ce matin, j'ai été à la Chancellerie pour m'en expliquer avec ce dernier. Il doit en parler à Montalivet, et j'espère encore que nous obtiendrons sur le Ministère de l'Intérieur un surplus d'indemnité, car c'est comme ministre du Commerce et des Travaux publics que Montalivet vous a informé de la détermination.

Quand vous pourrez vous transporter ici, je vous donnerai plus de détails sur cette détermination. Il me reste à vous demander pardon de l'avoir entreprise sans votre autorisation, ce que, du reste, j'ai eu grand soin de dire à M. d'Argout dans les deux lettres que je lui ai écrites.

Quant à vous, mon cher ami, si vous n'avez pas encore répondu, répondez et remerciez comme si le présent en valait la

(1) Bibl. nat. Rés. Ln 27 59301. Ce volume, bien qu'entièrement manuscrit, sauf deux feuillets en typographie, est classé parmi les imprimés.

peine, et laissez-moi le soin de le rendre un peu plus digne de vous... (1).

Déférant à ce conseil, Rouget de Lisle adressait au ministre cette lettre encore inédite :

Monsieur le Ministre,

La faveur que vous venez de m'accorder est d'autant plus précieuse que, n'ayant aucun droit à votre bienveillance, j'étais plus éloigné de m'y attendre, et que dans la retraite où je suis confiné, j'ignorais absolument les démarches par lesquelles l'amitié l'a provoquée.

Veuillez, Monsieur le Ministre, accueillir avec bonté l'hommage de ma reconnaissance et les vœux bien sincères que je forme pour que vous receviez à la fois le prix de vos bienfaits et de vos travaux.

Je suis avec respect,
Monsieur le Ministre,
Votre très humble et très obéissant serviteur.

ROUGET DE LISLE (2).

Choisy-le-Roi, 30 mai 1832.

Ainsi donc, grâce aux efforts infatigables de Béranger, Rouget de Lisle, outre la pension de 1500 francs qu'il touchait déjà sur la cassette royale, obtenait deux autres pensions de mille francs chacune, l'une « sur un arrêté du ministre de l'Intérieur M. de Montalivet, l'autre, sur un arrêté du ministre du Commerce, M. d'Argout ». Aussi Béranger, plein de joie devant cet heureux résultat, dont il pouvait justement s'attribuer le mérite, était-il autorisé à écrire à son protégé ce billet :

Avez-vous reçu ou non l'avis d'un surcroît de fortune ? L'argent vous pleut, mon cher ami. M. d'Argout charge Mérimée, chef de son secrétariat, de m'instruire que votre pension, au Ministère du Commerce, vient d'être portée à 1000 francs. Il désire savoir (m'écrit-on particulièrement) si enfin je suis content. Certes, je le suis, et à l'instant j'écris à Monseigneur pour le remercier et lui annoncer que sans doute vous en ferez autant

(1) *Correspondance*, t. II, p. 80, n° LXVII.
(2) Bibl. nat. Rés. Ln. 27 59301.

dès que vous aurez connaissance de sa décision... (Passy, 19 juillet 1832) (1).

Le lendemain, Béranger écrivait au comte d'Argout cette lettre restée inédite :

Monsieur le Comte,

Je reçois l'avis que vous voulez bien me faire donner concernant la nouvelle décision que vous venez de prendre à l'égard de M. Rouget de Lille.

J'étais persuadé que mon plaidoyer en faveur de l'auteur de *la Marseillaise* trouverait en vous, Monsieur le Comte, un juge rempli de bienveillance et que vous saisiriez la première occasion de reconnaître les droits de mon client à la munificence nationale.

Veuillez croire à toute ma reconnaissance pour ce que vous avez la bonté de faire aujourd'hui pour M. de Lille. Je m'empresse de le lui apprendre, et il aura l'honneur, Monsieur le Comte, de vous remercier lui-même de cette nouvelle marque de votre bienveillance.

Quant à moi, je me félicite de l'occasion qui m'est offerte de vous réitérer l'expression de mes sentimens d'estime et de considération respectueuses.

J'ai l'honneur d'être,
Monsieur le Comte,
Votre très humble serviteur.

BÉRANGER (2).

Passy, 20 juillet 1832.

Rouget de Lisle était sauvé. Avec ses goûts modestes, trois mille cinq cents francs de rente, en écartant de lui les préoccupations matérielles, allaient enfin lui permettre de poursuivre sa vie, si agitée jusqu'alors, dans la quiétude de l'esprit et du cœur: mais il ne devait pas jouir longtemps de sa situation nouvelle. L'illustre vieillard s'éteignait quatre ans après, à Choisy-le-Roi, le 26 juin 1836, à l'âge de 76 ans (3).

(1) *Correspondance*, t. II, p. 86, n° LXII.
(2) Bibl. nat. Rés. Ln 27 56301.
(3) On trouvera, sur les dernières années de Rouget de Lisle les plus grands détails dans l'excellent ouvrage de Tiersot: *Histoire de la Marseillaise*, Paris [1915], in-8°

Il reposait en paix dans le petit cimetière de la commune lorsque, le 14 juillet 1915, le gouvernement décrétait le transport des cendres de Rouget de Lisle aux Invalides qui, pour plusieurs raisons, ne sauraient lui convenir. Sa vraie place est au Panthéon dont l'inscription du fronton, œuvre superbe de David d'Angers, rappelle la destination à ceux qui seraient tentés de l'oublier :

AUX GRANDS HOMMES LA PATRIE RECONNAISSANTE.

—

LA MARSEILLAISE

Dans sa retraite de Choisy-le-Roi où on allait le voir, Rouget de Lisle racontait volontiers à ses visiteurs les circonstances qui avaient présidé à la création de *la Marseillaise*. De là, ces relations qui sont parvenues jusqu'à nous comme autant *d'interviews*, dont celles de deux de ses amis, Masclet et De la Barre, publiées plus loin. Fréquemment, pour honorer ses visiteurs, Rouget de Lisle leur offrait un autographe de son hymne national, ce qui explique le nombre assez élevé des copies qui en existaient alors, mais dont je ne pourrais citer aujourd'hui que les quatre suivantes . la première est celle adressée à David d'Angers, datée du 24 février 1829, conservée à la Bibliothèque nationale, n. acq. fr. 4299, et imprimée ici: la deuxième fait partie de la collection Bixio, à la Bibl. nat., n. acq. fr. 22740 ; la troisième, entrée avec une partie des papiers de Kastner à la Bibliothèque du Conservatoire de Musique, à Paris, et reproduite en fac-similé par Tiersot dans son ouvrage, *Histoire de la Marseillaise*, p. 51-53; la quatrième avec la date du 7 juin 1834, et donnée en fac-similé dans *l'Autographe* (Paris, 1872), p. 135. Les très rares variantes que présentent entre elles ces quatre copies autographes seront relevées à leur place; il en est de même de celles de l'édition originale de Strasbourg et du texte donné par l'auteur, en 1825, dans les *Cinquante chants français*.

Voici d'abord la relation de Masclet, parue dans le *Temps* du 12 août 1830.

Chant de guerre de l'Armée du Rhin, dédié à M. le maréchal Luckner par Rouget de Lisle...

Tel est le titre originaire du chant patriotique qui a été répandu et publié en Alsace dans toute l'armée du Rhin près de dix mois avant qu'il ne portât le nom de *Marseillaise*, qui lui fut donné le jour où il annonça l'arrivée des fédérés marseillais à Paris pour la journée du 10 août. Il n'appartient pas plus aux Marseillais qu'à l'armée de Sambre-et-Meuse ou à celle des Pyrénées ; il a cessé même d'être le chant de guerre de l'armée du Rhin en devenant celui de toutes les armées françaises. On n'apprendra pas sans intérêt quelle a été l'origine de cette production dont l'effet a été si prodigieux.

Rouget de Lisle étoit capitaine du génie de l'armée du Rhin, et le signataire de cet article y remplissait les fonctions d'adjoint aux adjudants généraux sous le maréchal de camp Broglie, chef de l'état-major. Tous deux assistaient à une réunion chez M. Dietrich, maire de Strasbourg, avec Caffarelli Dufalga, adjoint aux adjudants généraux et Veygousse, aide de camp du général Broglie, si connu depuis sous le nom du général Dessaix.

« Nous devons bientôt, dit Dietrich, entrer en campagne, il nous faut un chant de guerre pour animer et guider nos jeunes soldats : le corps municipal décernera un prix au meilleur. Parlez-en à vos amis; je vais faire annoncer le concours dans les papiers publics. »

Le lendemain, à 7 heures du matin, Rouget de Lisle était chez moi. « La proposition de Dietrich, me dit-il, m'a empêché de dormir cette nuit. Je l'ai employée à essayer une ébauche de son chant de guerre, même de le mettre en musique; lis et dis-moi ce que tu en penses, *je te le chanterai ensuite*. » Je lus avec admiration, et j'entendis avec enthousiasme le chant de guerre, tel qu'il existe aujourd'hui, à l'exception des deux vers suivants de la dernière strophe :

Et que les trônes des tyrans
Croulent au bruit de notre gloire !

« Il y a un peu de Bréheuf dans ces vers, dis-je à Rouget de Lisle, d'ailleurs nous pouvons nous en fier aux trônes constitu-

tionnels ; c'est par eux que doivent crouler les trônes des tyrans. » Les deux vers furent remplacés par ceux-ci :

Que tes ennemis expirans
Voient ton triomphe et notre gloire.

C'est un superbe bataillon de Rhône-et-Loire, commandé par Cerisiat, qui eut les prémices du chant de guerre de l'armée du Rhin...

Un peu différente est la relation de De la Barre, tout en concordant avec la précédente, dans ses grandes lignes. C'est la copie autographe de ce document qui est ici reproduite.

Notice historique. — L'auteur de l'hymne, les Marseillais, M. Rouget de Lisle m'a raconté plusieurs fois sur ma demande les circonstances de la composition de cet hymne. Dans la nuit du 29 au 30 avril 1792 (1) qui suivit la déclaration de guerre que Louis XVI fit à l'Autriche et à la Prusse (la date du décret de l'Assemblée législative est du 20 avril, il fut rendu en séance sur la demande de Louis XVI) et pendant un souper où assistaient avec l'auteur MM. Victor de Broglie, d'Aiguillon, Alexandre Duchâtelet et Dietrich, ce dernier maire de Strasbourg, on ouvrit l'avis de composer un chant nouveau pour le soldat, qui fût en harmonie avec les idées nouvelles et les motifs de cette guerre.

M. Rouget de Lisle était connu comme amateur musicien et comme homme de lettres faisant avec facilité le couplet. M. Dietrich, s'adressant à lui, l'engagea à se charger de cette double composition (musique et paroles), tous les convives se réunirent à la pensée de M. Dietrich, et, vers une heure de la nuit, après avoir sablé nombre de verres de vin de champagne, il rentra chez lui, et trouvant son violon sur son lit où il l'avait laissé en sortant, il le prit, et plein de l'idée de ce qu'on lui avait demandé, il racla dessus en cherchant un motif d'air. Croyant l'avoir trouvé, il fit immédiatement les paroles, le tout dans sa tête et sans les jeter sur le papier, puis se mit au lit.

Le lendemain, en se levant à 6 heures du matin, il fut assez heureux pour se ressouvenir du tout, l'écrivit (musique et paroles) et se rendit de suite chez M. Dietrich à qui il soumit son

(1) C'est dans la nuit du 24 au 25 avril qu'il faut lire ; mais à plus de quarante ans d'intervalle, cette légère erreur de date s'explique aisément.

œuvre et qui ne fut pas peu étonné d'une aussi prompte conception.

Il était dans son jardin : il jeta les yeux sur le chant. Musicien amateur lui-même, il dit à M. Rouget de Lisle : « Montons à mon salon que j'essaie votre air sur le piano ; à la première vue je juge qu'il doit être bien bon ou bien mauvais. »

M. Dietrich chantait fort bien comme en général les Alsaciens, Allemands d'origine. Il fut frappé de la beauté de cet air, il fit lever sa femme qui était encore au lit, et lui dit d'écrire de suite aux convives du souper de la veille de venir déjeuner chez lui, qu'il avait quelque chose d'important à leur communiquer. Tous y vinrent croyant qu'il avait déjà reçu des nouvelles de combats livrés par les généraux Luckner et Lafayette. Il s'obstina à ne point satisfaire leur curiosité que vers la fin du déjeuner où le champagne parut de nouveau.

Il entonna l'hymne à pleine voix et produisit un effet admirable. Il reçut le titre de « Chant de l'Armée du Rhin ».

Des journaux et des voyageurs de commerce le portèrent dans le Midi. Le bataillon des volontaires marseillais, se rendant à Paris, chanta cet hymne sur toute la route ; et en entrant dans la capitale les volontaires brandissaient leurs sabres ou portaient leurs chapeaux au bout de leurs bayonnettes en chantant à gorge déployée. L'effet fut magique, et le chant de l'armée du Rhin prit le nom de *la Marseillaise*.

C'est dans la retraite de Choisy-le-Roi où je l'ai vu plusieurs fois depuis la Révolution de 1830 que M. Rouget de Lisle m'a raconté ces particularités, en me donnant un exemplaire de ses œuvres.

DE LA BARRE,
septembre 1833 (1).

Dans une seconde note autographe, De la Barre ajoute d'autres détails qu'il tenait de Rouget de Lisle lui-même et qui viennent compléter ses déclarations :

Le feuilleton du journal *le Constitutionnel* du 17 juillet 1833 insinue que l'air de la Marseillaise a quelque rapport avec un chœur de l'opéra de Sargines, c'est une erreur ; mais le refrain du *Chant du Départ* de Méhul « La République nous appelle »

(1) Bibl. nat. n. acq. fr. 4299 (copie autographe).

a bien de la ressemblance avec un air de cet opéra de Sargines, de Dalayrac.

M. Rouget de Lisle m'a raconté l'à-propos qui fournit à Gossec l'occasion de composer l'opéra intitulé : *Offrande à la Liberté* dans lequel il intercala *la Marseillaise* que chanta le célèbre acteur Laïs.

Voici cet à-propos:

En Thermidor, an II, les acteurs de l'Opéra en sortant de présenter une pétition à l'Assemblée nationale furent dîner au restaurant à droite de la grille d'entrée du Bois de Boulogne, à la porte Maillot. Les acteurs Laïs et Chéron se mirent à chanter des airs patriotiques à pleine voix et les croisées ouvertes. Les promeneurs se rassemblèrent sous les fenêtres. Un des spectateurs demanda à ces Messieurs de leur chanter la Marseillaise. Laïs et Chéron sortirent : on avança deux tonneaux vides sur lesquels ils montèrent et chantèrent cet hymne. Quand ils en vinrent au couplet : « Amour sacré de la patrie », spontanément tous les spectateurs se mirent à genoux et chapeaux bas. Gardal, maître des ballets de l'Opéra, Méhul, Gossec et plusieurs autres musiciens célèbres étaient de ce dîner. Gardal dit à Gossec : « Il y a dans cette scène de quoi faire quelque chose pour l'Opéra. » Gossec répondit qu'il était à [sa] disposition, et qu'on n'avait qu'à lui faire un programme ; ce qui fut exécuté sous le titre d'*Offrande à la Liberté*.

A la première représentation des militaires sac au dos parurent sur la scène, et à la fin du dernier couplet rendu genou en terre comme au bois de Boulogne, les sabres furent brandis en l'air : l'effet fut si magique que tout le monde sortit de l'Opéra en chantant par les rues; et les jours suivants des milliers de volontaires s'engagèrent et partirent pour l'armée.

Ainsi c'est dans l'*Offrande à la Liberté* et non dans *le Camp de Grand Pré* comme le dit le feuilleton du *Constitutionnel* que l'on chantait *la Marseillaise* à l'Opéra.

DE LA BARRE.

Septembre 1833 (1).

On peut lire également le témoignage (2) d'un compatriote et ami de Rouget de Lisle qui l'honorait de ses con-

(1) Bibl. nat. n. acq. fr. 4299 (copie autographe).

(2) Cf. *L'Intermédiaire des chercheurs et curieux*, Paris, t. I (1864), p. 203-205.

fidences dans les dernières années de sa vie. Il se rapproche de celui de Masclet.

Mais il est temps d'en venir au texte même de *la Marseillaise.*

HYMNE DES MARSEILLAIS

Allons, enfans de la patrie
Le jour de gloire est arrivé :
Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé.
Entendez-vous dans les campagnes
Mugir ces féroces soldats ?
Ils viennent jusque dans nos bras
Égorger nos fils, nos compagnes !
Aux armes, Citoyens ! formez vos bataillons :
Marchez, qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Que veut cette horde d'esclaves,
De traîtres, de rois conjurés ?
Pour qui ces ignobles entraves,
Ces fers dès longtemps préparés
Français, pour nous ah ! quel outrage,
Quels transports il doit exciter !
C'est nous qu'on ose méditer
De rendre à l'antique esclavage !
Aux armes, Citoyens ! *etc.*

Quoi, des cohortes étrangères
Feraient la loi dans nos foyers !
Quoi, ces phalanges mercenaires
Terrasseraient nos fiers guerriers !
Grand Dieu ! par des mains enchaînées
Nos fronts sous le joug se ployeraient!
De vils despotes deviendraient
Les moteurs de nos destinées !
Aux armes, Citoyens ! formez, *etc.*

Tremblez, tyrans ! et vous, perfides,
L'opprobre de tous les partis,
Tremblez ! vos projets parricides
Vont enfin recevoir leur prix.
Tout est soldat pour vous combattre :
S'ils tombent nos jeunes héros,
La terre en produit de nouveaux,
Contre vous tout prêts à se battre.
Aux armes, *etc.*

Français ! en guerriers magnanimes
Portez, ou retenez vos coups.
Epargnez ces tristes victimes
A regret s'armant contre nous.
Mais le despote sanguinaire,
Mais les complices de Bouillé,
Tous ces tigres qui sans pitié
Déchirent le sein de leur mère !...
Aux armes, Citoyens !... *etc.*

Amour sacré de la patrie !
Conduis, soutiens nos bras vengeurs.
Liberté ! Liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs.
Sous nos drapeaux que la Victoire
Accoure à tes mâles accens ;
Que tes ennemis expirans
Voient ton triomphe et notre gloire.
Aux armes, Citoyens ! formez vos bataillons ;
Marchez, qu'un sang impur abreuve nos sillons.

ROUGET DE LISLE (1).

Tel est le texte de la copie autographe envoyé par Rouget de Lisle à David d'Angers. Quant aux variantes, on remarque :

Aux vers 7 et 8 du premier couplet la leçon : *vos* bras : *vos* fils, *vos* compagnes dans A (l'*Autographe*), contre les trois autres sources. Dans l'édition originale de Strasbourg, on lit également : *vos* bras, *vos* fils, *vos* compagnes, et, dans les *Cinquante chants français*, *nos* bras, *nos* fils, *nos* compagnes ;

Au vers 10, *Marchons*, dans C (Conservatoire).

Troisième couplet. — Par inattention, dans la présente copie, l'auteur a répété au vers 3 le mot : *cohortes* du vers 1 ;

Au vers 6, on lit *ploîraient* dans les autres copies ;

Au vers 8, *Les moteurs de nos destinées*, lit-on dans les quatre copies autographes et dans le texte des *Cinquante chants français* ; dans toutes les éditions du XVIII[e] siècle on lit : *Les maîtres*... leçon qui semble préférable.

Dans l'édition originale de Strasbourg, les deux derniers vers du premier couplet sont :

Aux armes, Citoyens ! formez vos bataillons :
Marchez, marchez ! qu'un sang impur... ;

et, aux autres couplets :

..... formez vos bataillons :
Marchez, qu'un sang impur...

Quant au cinquième et avant-dernier couplet, le refrain, dans cette même édition, est le suivant :

Aux armes, Citoyens ! formez vos bataillons :
Marchez... *que tout leur sang* abreuve nos sillons ;

variante qu'on ne relève dans aucune source autographe ou imprimée.

Dans les *Cinquante chants français*, le texte est la reproduction exacte de C, sauf au refrain du premier couplet où on lit :

Aux armes, Citoyens ! formez vos bataillons :
Marchez, marchez, qu'un sang impur...
Aux armes, Citoyens ! formons nos bataillons :
Marchons, marchons, qu'un sang impur...

Pour les autres strophes : Aux armes, Citoyens ! *etc.* — A noter que la musique accompagne les paroles pour les six couplets.

Dernière remarque : Rouget de Lisle, dans ces quatre autographes, de même que dans le recueil des *Cinquante chants français*, n'a jamais appelé son chant de guerre autrement que : *Hymne des Marseillais*, et cet hymne n'a jamais eu que les six couplets traditionnels.

L. THUASNE.

QUATRE POÈMES

DU PÈRE DE LA RÉVOLUTION CHINOISE

—

Krang Yeou-wé naquit à Canton en 1860. A vingt-six ans, il avait conquis les plus hauts grades littéraires. Il ouvrit une école en 1889 et commença d'adresser au Trône des rapports, restés célèbres, sur la nécessité de réformer l'Empire. L'Empereur le reçut enfin le 16 juin 1898 et, séduit, lança une série de décrets bouleversant l'administration. La terrible Impératrice Douairière Tsre-si, menant la réaction, interna l'Empereur et fit décapiter tous les réformateurs qu'elle put saisir. Krang Yeou-wé s'échappa sur un vapeur anglais protégé par un croiseur, car des torpilleurs chinois avaient été lancés à sa poursuite.

Il vécut au Japon, où il publia, sur le communisme intégral, un ouvrage intitulé *Les Etats-Unis du Monde*, dont les bolcheviks n'ont réalisé qu'une faible part. Il vint en Europe en 1906. La révolution de 1911 accomplie, il fut un moment premier ministre et reçut le titre de « Père de la Révolution ». Ses poèmes ont été publiés récemment dans le recueil *Siènn-taé-cheta-tsia* : « Dix grands poètes modernes ».

LE TEMPLE DES STATUES DE CIRE, ENDROIT LE PLUS ADMIRABLE DE PARIS

Debout devant la porte, je reçus comme un appel.
Je montai dans le palais, et soudain tout m'apparut.

Dans la grande salle mystérieuse, des lumières brillent doucement.
Des rayons de clarté traversent l'ombre par les fissures des fenêtres closes.
Les couleurs des statues sont celles mêmes de la vie;
Le souffle vital semble les animer de son vol.
Il en est qui écrivent, absorbés dans leurs pensées.

Des guerriers brandissent leurs épées avec un air farouche.
Des prisonniers ont un air lamentable et impressionnant.
Des gens sont assassinés ainsi que cela se passe dans les rêves les plus atroces.
Mais des beautés sont pareilles à du jade blanc baignant dans la roseur,
Pareilles à la splendeur vernale, dans les premières lueurs nacrées de l'aurore.
Des bandits féroces ont des barbes et des sourcils trop vivants.
Des hommes intrépides domptent des chevaux fougueux.
Les personnages les plus célèbres de tous les pays
Se voient un par un, images de la vérité.

Napoléon surtout m'a ému.
Vaincu, il est étendu sur un lit aux rideaux ouverts ;
Un officier veille devant sa couche.
L'amère tristesse de ce spectacle est indescriptible.

Bismarck est là, sur la fin de ses jours.
La douleur de l'éternel départ brise ses regards.
Et toute la renommée de son ardente fidélité emplissant le ciel et la terre,
A ce moment, n'est pour lui qu'un désappointement vide.

Des scènes importantes d'histoire ancienne et moderne
Sont reproduites en grand nombre.
Pour l'époque de la Révolution Française,
La neige vole, dans la nuit, devant la porte des prisons ;
Les princes, les ministres, les hommes de talent,
tombent comme des branches sous la hache ou le couteau.
Des femmes aux cheveux d'or, aux chairs de jade,
portent les traces de leur sang ruisselant comme une lourde pluie.

Louanges et critiques sont aussi vaines que le bruit du vent dans les arbres.

Mais, encore bouleversé d'émotion, en traversant chemins et carrefours,
Il me semblait que mon corps malade éprouvât tout ce que j'avais vu.
Si je voulais un jour écrire une longue description
Qui correspondît aux formes et pénétrât ce mystère,
Il me faudrait une force plus grande que celle du dessin,
Afin de faire palper tout ce qui est en ma pensée.

—

WATERLOO

Collines et vallons étalent jusqu'au lointain leur ondulant désordre,
Et les arbres ombreux empiètent sur la ligne du ciel...
Mais quelles sont les blancheurs de ce monument majestueux ?
Des statues de pierre s'y élèvent, nobles et harmonieuses.
Un tigre féroce, abattu, clame dans sa douleur.
Mais, seules, les taupes et les fourmis se lamentent sur son sort.

O champ d'une bataille vieille de cent années !
Étendards et pennons voilant le ciel de leurs lignes mouvantes !
Cuirassiers invincibles massés par centaines de myriades !
Cavaliers et soldats écrasant de leur nombre les collines !
O troupes réunies de sept à huit nations !
Dragons et tigres lancent des éclairs dans leur lutte.
Le sang ruisselle dans les vallons et les teinte de pourpre.
La chair des cadavres cache les herbes sauvages.
Cinquante mille squelettes ont blanchi, entassés.

Et tout ce massacre était l'œuvre d'un homme !
L'Empereur Napoléon se glorifiait dans sa puissance
Et n'acceptait pour lois que les mouvements des plumes de son chapeau.

Il se plaisait seulement aux exploits de ses braves, cavaliers ou fantassins.
Ravageant le monde dans son militarisme pervers,
Au lieu de se soucier, d'abord, de donner le bonheur à son peuple,
Lui-même il se fit tomber des hauteurs où lui-même, il s'était élevé.
Jeté à terre, il dut s'éloigner sur les flots de la mer.

Il n'avait pas saisi les chances de bonheur qu'il avait en lui.
Comment le ciel lui aurait-il donné des chances nouvelles ?
L'immensité de son orgueil a sombré dans les liens...
Trois fois, il était entré en Autriche,
Sans détruire les plans de la coalition.
L'Impératrice qu'il épousa pouvait-elle être son alliée ?
Quand il fut prisonnier, elle se sépara de lui...

Il avait lutté pour devenir Empereur de l'Univers.
Son entreprise manquée, heureux fut son pays de n'avoir pas été détruit.
C'est ainsi que l'Empereur Traé-Tsong de Trang, ayant conquis le monde par ses armées et ses fonctionnaires,
Regrettait encore de n'avoir pu soumettre la Corée.
Il fit une expédition lui-même et se couvrit d'opprobre.
C'est ainsi que l'Empereur Kao-tsou de Rann, ayant apaisé les quatre mers,
N'avait pu conquérir le Paé-teng.
Il envoya ses armées, et son propre pays fut envahi par les gens du Tchrou.

Le Sage ne se maintient que par la connaissance.
O Waterloo ! Je t'ai compris !
Tu prouves à l'univers la vanité lamentable des armes !

—

EN REGARDANT LA STATUE DE BISMARCK PLACÉE DEVANT LA SALLE DES DÉLIBÉRATIONS A BERLIN

Plus haut qu'une falaise, s'élève le palais grandiose.
Une tour d'or s'élance, rigide, de la toiture.
Des arbres l'entourent sur plus de trente lis.

Au carrefour des routes est un monument de pierre,
Sur lequel, touchant au ciel, se dresse la statue de bronze d'un guerrier.
Il tient son épée avec une expression d'indomptable énergie.
Debout sur le Globe de la Terre qu'il domine,
Il écrase du pied un lion farouche.

C'est, m'a-t-on dit, Bismarck.
Celui vers qui se lèvent les regards vénérateurs de myriades d'âmes,
Celui de qui les moindres ordres étaient obéis, tête baissée,
Par les seigneurs et le peuple de vingt-cinq royaumes.
Celui qui, par un exploit aussi terrible qu'un tremblement de terre, sut vaincre les Français.
Mais qui sut aussi enrichir le peuple par la vertu fertilisante de son gouvernement.
Par lui, industrie et commerce firent prospérer les fortunes matérielles.
Par lui, la marine a rangé son pavillon parmi les premiers.
Par lui, il n'est pas une parcelle d'un continent quelconque,
Qui, chaque jour, n'enrichisse ce pays et ses habitants.
Ses commerçants se répandent jusqu'au delà des mers.
L'invincible Angleterre ne peut plus lutter victorieusement contre eux.

Cependant, les Allemands sont accablés sous l'amertume des lois militaires,

Mais, cette source de faiblesse, ils l'utilisent à développer la vraie force ;
Par les efforts unis de leur activité féconde, ils assurent leur tyrannie sur le monde.
Par les boucliers et les lances, ils ont anéanti l'indépendance et la paix de leur corps,
Mais ils ont su protéger les relations de leur Empire.

Ce n'est pas, cependant, pour déverser l'opprobre sur ce vice du militarisme
Que je suis venu visiter Berlin,
Berlin aux rues larges et propres ;
Aux avenues plantées d'arbres sur quatre rangs ;
Aux passants qui marchent en chantant.
Berlin, aux routes polies comme un miroir ;
Où femmes et hommes se promènent avec ordre ;
Où cent théâtres, chaque soir, jouent dans le calme et le silence ;
Là, grâce au gouvernement sévère et harmonieux,
Les sciences et la littérature ont redoublé de prospérité.
Mais, pour un Etat qui aime, qui vénère la violence militaire
L'harmonie ne saurait être ni durable ni sûre.
Ainsi en fut-il pour mon pays,
Quand Tchou-Ko Léang (1) *devint glorieux par suite des troubles.*
Toute force qui s'affirme n'est qu'une tyrannie victorieuse ;
Elle égare la faiblesse des foules qu'elle entraîne.

Si les gouvernements, partout, étaient sans force, les peuples ne seraient pas ennemis.
J'ai, depuis bien longtemps, décrit les sources de la paix.
Mais, hélas, les lois qui régissent le monde sont pareilles aux nuages éclatants
Qui viennent et passent, chassés par le vent du moment.
Il nous faut les subir jusqu'au jour où nous retournerons sous les Neuf-Sources.

---

(1) IIIe siècle après Jésus-Christ.

EN NAVIGUANT SUR LE GRAND OCÉAN DE L'OUEST.

Bouillonnants, écumants, déferlants, les flots immenses nous emportent
Sur des myriades de lis, je scrute l'horizon, et ne puis voir aucun rivage.
Eloigné aussi bien de l'Europe que de l'Amérique, que puis-je attendre ?
Au Sud, plus loin encore, sont les scintillants déserts de sable de l'Afrique...

Qui saura depuis combien d'années la surface du vaste globe s'est durcie ?
Qui saura quand l'océan de l'Ouest a creusé ses gouffres ?
Et vous, montagnes de glace arrachées des Mers Arctiques,
Qui flottez vers le Sud, fondant peu à peu, pour vous perdre dans les vagues infinies,
Depuis combien de centaines de millions d'années dérivez-vous ainsi sans arrêt ?...
Sur cette étendue sans limites, aucune voile ne nous croise d'un côté ou de l'autre.
Il semble que nous soyons retranchés du monde des humains.
Il n'existe plus que baleines dévoratrices et dauphins sauteurs ;
Que tortues géantes jouant avec les tritons.

Mais le soleil disparaît. Les constellations scintillent dans le ciel sans lune.
Les montagnes de neige de l'écume éclairent le jade vert sombre des vagues déchirées...
Comment, devant l'inconnu des dangers, Colomb a-t-il osé
Franchir des dizaines de myriades de lis vers le Nouveau Continent ?
Quand il atteignit ce qui est aujourd'hui le Mexique,
Les indigènes l'accueillirent, dansant comme des renards affolés.

Et maintenant, l'on ne peut même concevoir la civilisation et la prospérité de l'Amérique.
A dix mille lis à l'ouest, est Chicago.
Et voyageant comme un esprit, je vois en rêve le Canal de Panama...

O peuple de mon pays, peuple déjà trop dense,
Où pourras-tu fonder une nouvelle Chine ?
Quel jour commenceras-tu la grande émigration ? Nul ne le sait.
Quand mon grand désir sera satisfait, alors je chanterai...

Depuis quatre cents ans ici,
Les navires se suivent à se toucher.
Etudier le développement merveilleux du Nouveau Monde,
C'est monter jusqu'au ciel et pénétrer dans une nouvelle planète.

Par trois fois, en cinq ans, je vous ai franchi, Océan !
Flots immenses, d'un vert profond, luisants comme un miroir poli!
Debout sur la proue, je lève ma coupe et te supplie, o favorable Océan !
Fais-nous découvrir un nouveau Continent où nous vivions en liberté !

KRANG YEOU-WÉ.

Traduit par GEORGE SOULIÉ DE MORANT.

LA BAVIÈRE

DEPUIS L'ARMISTICE

—

Les conséquences de la dictature communiste, qui fut instaurée à Munich au printemps de 1919 et qui suivit l'assassinat de Kurt Eisner le 21 février, furent particulièrement néfastes. Il est permis aujourd'hui d'affirmer que la révolution communiste a brisé l'évolution démocratique de la Bavière et qu'elle a frayé les voies à la réaction qui la régit actuellement.

L'acte « libérateur » des soldats de la Reichswehr qui sont entrés à Munich, le 2 mai 1919, avec les généraux von Oven et von Moehl, a été la mainmise des ultranationalistes sur la Bavière, et en particulier sur Munich, dont ils ont fait un centre puissant d'intrigues antirépublicaines et, cela va de soi, gallophobes.

Le coup d'État de Kapp-Luttwitz, en mars 1920, a eu sa répercussion la plus durable en Bavière où le terrain était particulièrement bien préparé. C'est à la suite de ce pronunciamento que le gouvernement légal Hoffmann (1) doit démissionner et que le pouvoir est confié à un ministère de compétences, un « Fachministerium », comme on l'appelle, formé d'experts et surtout de fonctionnaires

(1) Il s'agit du même Hoffmanm, social-démocrate, qui représente le Palatinat au Reichstag et qui, à la suite du conflit entre le Reich et la Bavière, voulait proclamer l'autonomie du Palatinat, véritable colonie bavaroise, dans « le cadre du Reich ». Sa tentative instiguée sans doute à l'origine par Berlin, qui désirait exercer une pression sur Munich, a été combattue plus tard et Hoffmann désavoué, puis révoqué, — il est instituteur,— a été inculpé du crime de haute trahison. L'accusation sera-t-elle maintenue ?... Depuis la République rhénane a été également proclamée au Palatinat sous l'égide du Dr Dorten et de Heinz, chef du Parti rural.

fidèles à l'Ancien Régime et dévoués à Ludendorff. Le président du nouveau cabinet est le haut fonctionnaire von Kahr, membre influent de l'aile droite au Centre bavarois.

Les tendances séparatistes de la Bavière sont étouffées; au mouvement fédéraliste qui, sous les auspices du Docteur Heim et du professeur Foerster, s'annonçait plein de promesses, on substitue la campagne en faveur des groupes de milices dites d'auto-protection : Escherich surgit à l'horizon.

Tandis que les partis de gauche avaient la majorité dans la Diète issue de la Révolution et que les social-démocrates en particulier y disposaient d'un nombre écrasant de mandats, à la consultation de juin 1920, la première après la Commune, laquelle a lieu sous l'égide du gouvernement von Kahr, la gauche subit une cuisante défaite. Alors que les social-démocrates n'obtiennent que 25 sièges, les socialistes indépendants 20, les communistes 2, et les ligueurs paysans 11, les démocrates en recueillent 11, les deux partis de droite 21, et les populistes chrétiens, c'est-à-dire le Centre bavarois, 64. Avec la droite ils peuvent constituer une majorité homogène de 85 voix contre 69, en admettant que les démocrates restent avec la gauche, ce qui est douteux.

Au total les trois partis socialistes ne réunissent que 926.807 voix, tandis qu'à eux seuls les populistes chrétiens en groupent 1.154.466 et les deux partis de droite 404.611.

Le résultat de ces élections ne se fit pas attendre. Le cabinet von Kahr fut confirmé en charge et, sous prétexte de combattre des velléités de spartakisme inexistantes, l'armement de la Bavière sur une grande échelle commença. Le conseiller forestier Escherich, homme de paille de Ludendorff et du colonel Bauer, fut le promoteur et l'âme de ce mouvement dont les organisations ont du reste emprunté le nom d'Escherich. L'*Orgesch*

(organisation Escherich, par abréviation Orgesch) est devenue le vivant symbole du néo-nationalisme allemand et essentiellement de la résistance à l'exécution du Traité de Versailles. Ses tentacules s'étendent de la Mer Baltique au Tyrol où son succédané s'intitule *Orka* (organisation Kanzler).

A côté de von Kahr et d'Escherich, le préfet de police von Poehner (1) complète à Munich la néfaste trinité réactionnaire qui anime l'*Ordnungszelle*, car les partisans de ce système ne craignent pas de comparer la Bavière à une « cellule d'ordre » au milieu des autres États qui sont plus ou moins en proie à la contagion des doctrines socialistes et des idées démocratiques.

C'est Poehner qui est l'artisan, ou du moins l'outil complaisant, de la terreur blanche ; cette terreur dont nous avons relaté les forfaits (2) continue en vérité à manifester son action à Munich plus sournoisement peut-être, mais non moins dangereusement. Après les graves sévices dont fut l'objet le médecin berlinois docteur Hirschfeld, venu à Munich pour y donner une conférence, sévices tels que le bruit de sa mort fut propagé, c'est le tour du député social-démocrate Alwin Saenger, molesté par une bande de garnements nationalistes au retour d'une conférence qu'il venait de prononcer à une réunion de la Ligue républicaine du Reich sur « l'Université allemande et la République »; le député Gareis, chef du Parti Socialiste Indépendant, coupable de divulgations éminemment désagréables à l'*Orgesch*, est abattu comme une bête enragée, à coups de revolver, par un inconnu, délégué sans doute par le *Deutschvoelkischer Schutz und Trutzbund* (3), qui est la grande organisation antisémite et anti-communiste; c'est enfin le tour d'Erzberger, puis de

(1) Que Hitler nomma pour quelques heures, après son coup d'Etat, président du conseil bavarois.

(2) Cf. mon ouvrage sur *La Terreur en Bavière*, Perrin, éditeur, Paris.

(3) Ligue nationale allemande de protection et de défense.

Walter Ratheneau qui tombent sous les balles de fanatiques.

L'organe de cette ligue, le *Voelkischer Beobachter*, c'est-à-dire l'Observateur Nationaliste, fait flèche de tout bois pour honnir et discréditer le gouvernement de Berlin dont les membres sont traités couramment de crétins, d'idiots, d'aliénés et même de gibier de potence ! Tel est l'état de choses intolérable qui règne en Bavière depuis la répression du mouvement révolutionnaire.

§

L'action du Dr Wirth, qui réclamait la soumission de la Bavière à la constitution nationale et en particulier l'abrogation de l'état de siège qui y est appliqué impitoyablement, au détriment des démocrates et des socialistes, depuis le renversement du régime communiste, le 2 mai 1919, déclancha dans l'ancien royaume des Wittelsbach un mouvement d'opinion formidable. Après de longues et difficiles tractations, le président du Conseil bavarois, von Kahr, accepta en principe les revendications du gouvernement central ; toutefois il prétendait joindre à la formule d'acceptation la phrase suivante : « Quand les circonstances le permettront. »

C'était renvoyer aux calendes grecques l'abolition du régime d'exception qui régnait en Bavière. Symptôme caractéristique : la commission permanente de la Diète refusa de se rallier au compromis préconisé par le président et qui eût donné satisfaction à von Kahr ; sur les vingt-huit membres présents, il n'y en eut que quatre, appartenant au parti nationaliste et au parti populiste (conservateurs modérés), un seul au centre bavarois, qui votèrent pour l'amendement ; tous les autres membres de la commission, y compris les députés du centre et leur chef Held, votèrent contre. C'est ce vote qui entraîna la démission de von Kahr, le 12 septembre 1921, et avec lui celle du ministre de la Justice, le nationaliste Roth, ainsi

que de quelques autres comparses de moindre envergure : Matt, Krausnicke, Oswald, etc.

Le successeur de von Kahr fut le comte von Lerchenfeld, ministre plénipotentiaire du Reich à Darmstadt et neveu de l'ancien représentant de Bavière à Berlin. En dépit du masque d'opportunisme qu'il s'imposait, il n'était pas moins réactionnaire que son devancier. Dès la promulgation de la loi « pour la protection de la République », il s'empresse de proclamer que les mesures prises par le cabinet de Berlin sont inacceptables, étant donné qu'elles constituent une inadmissible ingérence dans les droits souverains de la Bavière.

A Berlin, le comte von Lerchenfeld et le Dr Schweyer, ministre de l'Intérieur, font valoir que la Bavière n'a aucune mesure d'exception à envisager, puisque le pays est parfaitement calme.

Lorsque la loi fut soumise au Reichsrat, ou Conseil d'Empire, le délégué bavarois vota contre avec ostentation et la presse nationaliste de Munich, la *Münchner Zeitung* en tête, écrivit qu'il s'agissait, pour la Bavière, de savoir si elle conserverait les misérables vestiges de son indépendance. On peut donc dire de la Bavière qu'elle est en état de conflit permanent avec le pouvoir central.

§

Moins d'un an après son accession au pouvoir, au début de novembre 1922, le comte von Lerchenfeld démissionne et est remplacé par l'actuel président de conseil M. von Knilling. Ce changement de personne n'a aucune répercussion sur la politique de la Bavière : la haine du Prussien et de la démocratie du Nord, soi-disant enjuivée, n'a d'égale que celle du Français.

Le fascisme bavarois, dont l'*Orgesch*, dissoute entre temps devant nos menaces de représailles, avait été long-

temps la forme la plus populaire, ressuscitée sous l'accoutrement d'un nouveau parti bizarrement intitulé « national-socialiste », qui est placé sous l'égide d'Adolf Hitler.

Pourtant ce parti ne représente que l'une des tendances, l'un des courants de la Bavière actuelle. Il en est d'autres aussi puissants, dont l'action du reste ne se limite pas à la Bavière, car pour nombre de réactionnaires allemands ce pays doit être le point de départ du *risorgimento* allemand.

Il est assez facile de distinguer en Bavière trois groupes d'agitateurs. Le premier groupe, qui gravite autour du Kronprinz Rupprecht, c'est celui des particularistes, auquel sont affiliés von Kahr, ancien président du conseil de Bavière, qui vient d'être nommé commissaire général, ou dictateur de la Bavière, Held, monarchiste notoire, et le « roi des paysans », Heim, tous trois étoiles du Parti populiste chrétien bavarois, rameau détaché du Centre catholique allemand. Ce parti pratique surtout une politique visant à détacher la Bavière du Reich, ou du moins à lui conférer une indépendance presque complète *dans le cadre du Reich* ; il aspire à restaurer la monarchie des Wittelsbach en Bavière, à incorporer à ce pays l'Autriche, sans Vienne, gangrenée par le socialisme et l'esprit juif et dont personne ne veut ; il aspire enfin à fortifier l'influence cléricale au détriment de l'esprit démocratique.

Le *Bund Blücher*, qui, affirme-t-on, comptait sur l'appui efficace de la France, pour réaliser ses visées « détachistes », ce qui a provoqué l'arrestation et la condamnation récente de ses chefs, dont l'un, Fuchs, se suicida en prison, et de plusieurs comparses, entretenait quelques rapports avec le premier groupe (1).

(1) A en croire les gazettes allemandes, l'action du *Bund Blücher* aurait été alimentée par de l'argent français et un officier français, résidant à Sarrebruck, déplacé depuis, le lieutenant-colonel ou le commandant Richert, se serait rendu à diverses reprises à Munich pour s'y aboucher avec les meneurs. Jamais argent ne fut plus mal dépensé pour des individus dont l'influence et le crédit étaient également nuls.

Le deuxième groupe, c'est celui des nationaux-socialistes de Hitler, qui n'est ni clérical ni particulièrement monarchiste, ni particulariste. Il marche de concert avec le *Bund de la Liberté* berlinoise et se propose essentiellement de combattre les socialistes, d'opprimer et d'éliminer l'élément juif en l'obligeant à s'expatrier et, comme fin dernière, d'établir en Bavière une dictature qui rayonnerait sur tout le Reich et dont le caractère essentiel serait l'anti-bolchevisme. C'est le groupe fasciste par excellence. Les affiliés de ce parti qui succède à l'*Orgesch* sont groupés en centuries qui procèdent à des manœuvres, des exercices de tir et aussi à des attaques en masse sur leurs adversaires.

Enfin le troisième groupe, c'est celui de Ludendorff, qui habite une villa dans le quartier munichois de Ludwigshoehe. Ce groupe n'est pas davantage clérical ; en revanche, il est farouchement antiparticulariste et pangermaniste. Il recrute ses adhérents parmi les anciens officiers et les nationalistes de l'Allemagne du Nord. Son but principal, c'est la restauration de la monarchie allemande, dans son ancienne puissance, c'est-à-dire avec ses frontières de 1914 et le retour de l'hégémonie militariste. Il constitue en somme un trait d'union entre les nationaux-socialistes de Hitler et les contre-révolutionnaires prussiens.

Après avoir marivaudé quelque temps avec les particularistes bavarois, Ludendorff rompit complètement avec eux, comptant surtout sur l'aide des royalistes prussiens pour rétablir un Hohenzollern sur le trône d'Allemagne. Le Kronprinz Rupprecht de Wittelsbach devint un adversaire personnel et déterminé de Ludendorff, témoin les attaques violentes contre ce dernier qui figurèrent, il y a quelques mois, dans le *Regensburger Anzeiger*, qui est l'un des organes influents du groupe Heim.

L'ascendant de Ludendorff sur les milieux de la Reichswehr aurait empêché jusqu'à présent la restauration des Wittelsbach.

Le bruit que l'attitude intransigeante de Ludendorff se serait radicalement modifiée et qu'il se serait rallié à la cause des Wittelsbach, bruit qui a été sans doute lancé de propos délibéré, a été catégoriquement démenti par le putsch du huit novembre, qui n'est en somme qu'un épisode de la lutte pour le pouvoir engagée entre les deux grandes famille détrônées : les Hohenzollern et les Wittelsbach. Le fait que Ludendorff, pour les besoins de sa propagande, aurait acquis la nationalité bavaroise ne change rien à la chose...

Tant il y a que ces divers groupes ont plusieurs points de commun : ils veulent renverser le régime actuel, abolir la constitution républicaine, combattre le communisme, le socialisme et même la démocratie (y compris l'aile libérale démocratique du Centre catholique). Bref, ils sont d'accord pour pratiquer ce qu'on appelle en Bavière l'anti-marxisme.

Dans aucun cas ces groupes ne toléreraient la constitution d'un cabinet sous la direction d'un socialiste, dont il a été question dernièrement, et ils ont donné à entendre sans ambages que la formation d'un pareil ministère amènerait infailliblement une contre-révolution.

§

La contre-révolution, tel est en vérité le but que visent les fascistes allemands, telle est la fin dernière du mouvement frondeur de Munich *en apparence* séparatiste, en réalité nationaliste, voire pangermaniste.

Les fascistes allemands ont devant les yeux, comme autant de stimulants, les succès qu'ont remportés, par la force et au moyen de la dictature, dans tous les pays voisins, les éléments réactionnaires.

L'Europe entière, — et l'Amérique elle-même n'est pas épargnée par cette crise, — est en effet secouée par des mouvements ultra-nationalistes qui sont la consé-

quence de la guerre. C'est ainsi qu'il y a un fascisme hongrois qui revêt le nom de « Ligue des réveillés de Hongrie », un fascisme italien, provoqué par Benito Mussolini, dit « fascio di difesa nazionale » ou faisceau de défense nationale, origine du terme même, un fascisme espagnol essentiellement militaire avec ses juntes et un général Primo de Rivera à sa tête, qu'un Ku-Klux-Klan sévit en Amérique et qu'il ne serait pas difficile de trouver partout ailleurs,— en Grèce et en Turquie par exemple, — des embryons d'organisations fascistes. Seule la Russie, où règne la terreur bolchéviste absolue, ne connaît pas le fascisme, qui est, à vrai dire, le contre-pied du bolchévisme.

Le fascisme est né à la suite de bouleversements de nature bolchéviste ou comme réaction à des menaces bolchévistes. C'est ainsi que la Hongrie, aux « douceurs » du régime de Bela Kun, a préféré le despotisme d'un Horthy et de ses légions fascistes, que la Bavière, après avoir secoué la Commune de 1919, est tombée sous l'empire de l'*Orgesch*, que l'Italie, lasse du désordre et de l'anarchie que causaient les hordes communistes, semble s'accommoder du régime un tant soit peu tyrannique de M. Mussolini, pour qui la force est la première qualité du gouvernement.

Adolf Hitler, qui s'est mis à la tête du fascisme bavarois, est né en 1889 en Haute-Autriche de parents dont la situation était fort modeste et qui ne lui donnèrent qu'une instruction assez rudimentaire. Lorsque éclata la guerre mondiale, il exerçait le métier de peintre décorateur. Devenu Bavarois par naturalisation, il fut incorporé dans un régiment allemand, fit bravement son devoir, fut blessé, resta longtemps sur un lit d'hôpital et faillit devenir aveugle.

C'est à cette époque que se placent ses visions ; comme il arrive souvent aux aveugles, des visions éblouissantes, dont il demeurait bouleversé, traversaient sa nuit. Et ces

visions avaient un sens pour Hitler, évidemment porté au mysticisme, car elles s'accompagnaient de voix. Et ces voix lui ordonnaient de se servir des masses populaires pour entreprendre le relèvement de sa patrie. Guéri et libéré en 1919, il s'attacha d'emblée à la besogne et, encore qu'il jouât un rôle effacé pendant les journées de la terreur bavaroise, — terreur rouge et terreur blanche, — il ne tarda pas à conquérir un réel prestige sur le parti « ouvrier bavarois » dont il devint le chef incontesté.

Son éloquence, exaltée par sa foi, lui conféra une autorité qu'il sut exploiter pour gagner des partisans dans les couches profondes de la nation, surtout dans la Bavière du Sud où la population est plus foncièrement catholique que dans le Nord (1).

La doctrine de Hitler consiste à vouloir des réformes sociales basées sur une rénovation de la religion. Elle s'adresse aux humbles et aux gagne-petit, dont Hitler s'applique à ressusciter parallèlement l'amour du pays et les pratiques religieuses. Aussi ces tentatives sont-elles soutenues par le clergé qui, en Bavière, est un levier d'une puissance formidable. Du reste ses partisans ne se recrutent pas uniquement en Bavière méridionale, il a aussi des adeptes à toute épreuve dans les provinces septentrionales.

Les tendances que Hitler affichait au début s'effacent de plus en plus devant son programme d'action qui pourtant, au point de vue social et économique, n'a pas encore acquis de formes bien nettes. Certes, ce fut de la part de Hitler un coup de maître que de baptiser son parti « national-socialiste ». Du même coup il gagnait à sa cause et les pangermanistes chauvins et les masses travailleuses à l'affût d'un Messie.

Quelles sont donc les réformes que prêche Hitler ?

(1) Le nord de la Bavière, en particulier Nuremberg, est gagné par les idées socialistes et un violent mouvement d'opposition s'y fait jour contre la dictature de la droite.

Elles sont assez vagues et dans ses nombreux discours il s'est tenu jusqu'à présent dans les formules générales telles que : participation des ouvriers aux gains des patrons, « communalisation » des grandes entreprises, mainmise par l'État sur tous les bénéfices de guerre, expropriation du sol, mise à mort des usuriers et des mercantis (1). On ne trouve dans ce programme tapageur et démagogique que des revendications depuis longtemps formulées par les partis de gauche : les communistes et les socialistes indépendants.

Au point de vue national Hitler exige de ses partisans une abnégation complète au profit de la collectivité ; comme remèdes aux maux dont souffre l'Allemagne il préconise la guerre au matérialisme et au culte du veau d'or, et surtout la lutte contre ces trois monstres qui s'appellent : l'internationalisme, le pacifisme et le marxisme.

Il est férocement anti-marxiste parce que Marx était juif et que l'antisémitisme est à la base du « nationalisme social » bavarois. Cet antisémitisme, dont se réclame Hitler, est du reste une nouveauté pour la Bavière où les Juifs, sans être fondus avec la population, n'en vivaient pas à l'écart comme en d'autres régions de l'Allemagne. Il faut rechercher les causes de ce revirement dans la tentative de bouleversement communiste de 1919 dont les chefs étaient Juifs, dans la politique internationaliste du juif Kurt Eisner autant que dans la répercussion qu'eurent en Bavière les mouvements bolchévistes, d'essence juive, qui éclatèrent en Hongrie et en Russie. En somme l'antisémitisme bavarois n'est rien d'autre qu'une réaction violente contre la part prépondérante prise par les Juifs dans le mouvement révolutionnaire allemand et en général européen.

A l'encontre des Heim, des Held et de certains monar-

(1) Cette formule est reprise en ce moment par von Kahr qui expulse en masse les Juifs et les mercantis, menaçant de la peine de mort tous les spéculateurs.

chistes bavarois, Hitler,— et c'est là le grand point pour nous — n'est pas séparatiste. Il ne veut pas que l'unité du Reich soit rompue, mais il trouve que le gouvernement actuel du Reich n'est pas assez vigoureux, qu'il ne résiste pas suffisamment à la pression du bloc franco-belge et qu'il faudrait y substituer un gouvernement fasciste, un gouvernement d'action. La nomination de von Kahr comme dictateur ne l'a satisfait que médiocrement, encore que, dès l'abord, il n'en ait rien laissé transpirer, et les récents événements prouvent que la brouille entre les deux chefs, à laquelle les gazettes faisaient allusion, est bien réelle. Il n'y a pas seulement entre eux rivalité de doctrines et de but, il y a aussi conflit de personnes.

Tant il y a que jusqu'au 8 novembre la ligue de Hitler entretenait des rapports très étroits avec les ultra-nationalistes prussiens, groupés sous plusieurs étendards, et qu'en Bavière même il exerçait une souveraineté incontestée. Le président du conseil bavarois von Knilling et ses ministres tremblaient devant Hitler, leur complaisance était devenue de l'impuissance, voire de la connivence.

§

A seule fin de prévenir les troubles qui pourraient résulter de la fin de la résistance passive, le gouvernement central proclame le 26 septembre l'état de siège qui est mis en vigueur le lendemain 27. En vertu du décret, les sept généraux commandant les régions militaires de la Reichswehr assument les pouvoirs dictatoriaux : von Lossow en Bavière, Müller en Saxe. Mais, prenant les devants, la Bavière, qui n'entend pas marcher à la remorque du Reich, désigne elle-même son commissaire général civil en la personne de von Kahr.

Qu' allait-il advenir ? Les deux commissaires, le mili-

taire prussien et le civil bavarois, allaient-ils entrer en conflit ? Dès l'abord une occasion s'offre au général de montrer qu'il est le maître ; en effet, de Berlin on lui donne l'ordre de suspendre le *Voelkischer Beobachter*, ce libelle dont nous avons déjà parlé et qui, après avoir insulté le Dr Wirth, traîne dans la boue le Dr Stresemanm et ses collaborateurs, poussant à la guerre civile. Von Lossow hésite, cherche des faux-fuyants, puis brusquement refuse d'obéir aux injonctions de Berlin et passe avec armes et bagages dans le camp adverse.

Ultimatum de Berlin, réponse arrogante de Munich, sommation à von Lossow de démissionner. refus de celui-ci. Enfin, pour couronner le tableau, von Lossow annonce à son ministre Gessler, dont le gouvernement bavarois au demeurant réclame la retraite, que la Reichswehr, dont il lui a confié le commandement, sera désormais bavaroise et qu'elle n'obéira plus aux ordres de Berlin. C'est une véritable félonie.

Que va faire le Reich ? Va-t-il déclarer la guerre à la Bavière ? Lui appliquer le même traitement qu'à la Saxe qui, elle, pour des raisons diamétralement opposées, s'insurge contre les ordonnances de son dictateur, le général Müller ? Des régiments de la Reichswehr prussienne vont-ils, comme en mai 1919, abattre la sédition bavaroise, y faire respecter l'ordre national et y instaurer un gouvernement de tout repos ?

Hélas, le Reich n'a ni la force, ni la foi. Non seulement il craint que ses soldats ne subissent un échec en Bavière, mais encore il appréhende leur défection. L'attitude de la Reichswehr a été telle à Küstrin et en d'autres lieux. — les révélations du Dr Zeigner, président du Conseil saxon au sujet des rapports entre la Reichswehr légale et la Reichswehr « noire », ou les corps francs occultes, sont particulièrement édifiantes à cet endroit, — que le gouvernement central peut à bon droit s'attendre à ce que le corps de la Reichswehr qu'il enverrait en Ba-

vière suive l'exemple de von Lossow et que ses chefs mêmes l'encouragent à le faire.

Aussi Berlin s'est-il contenté de bombarder la Bavière de notes comminatoires, voire d'y déléguer des ministres pour négocier, suprême humiliation qui prouve combien grande est sa faiblesse.

Les délégués sont rentrés bredouille, et la Bavière n'a pas cédé d'un pouce. La menace de détachement du Palatinat, — menace purement formelle, agencée par Berlin pour faire impression sur la Baviere, — n'a pas eu plus de succès. La Bavière demeure immuable sur ses positions, protestant au surplus de son nationalisme et déclarant qu'elle ne veut rien savoir du séparatisme. Et quand on lui dit qu'elle a violé la Constitution du Reich, elle rétorque que ses libertés et son droit à l'autonomie sont des biens précieux qu'elle défend par les moyens qui lui semblent le mieux appropriés.

§

Le prononciamento fixé pour le 9 novembre, anniversaire du simulacre de révolution de 1918, qui exerce, dirait-on, une attraction magique sur les contre-révolutionnaires, s'est déclaré à Munich dans la nuit du 8 au 9.

Hitler et Ludendorff s'emparent du pouvoir sans coup férir, au cours d'une réunion à la brasserie Bürgerbräu où le commissaire général von Kahr prend la parole. D'emblée ils réussissent à gagner à leur cause ce dernier et le général von Lossow. Quant aux ministres, ils sont arrêtés.

Le lendemain, coup de théâtre, von Kahr et von Lossow, les deux héros teutoniques, changent d'avis, télégraphient au monde entier qu'on a abusé et de leurs noms et de leur situation, qu'ils n'ont souscrit aux conditions de Hitler que sous la menace des revolvers et qu'ils entendent combattre le coup d'Etat.

Que s'est-il donc passé ? Entre temps le Kronprinz

Rupprecht von Wittelsbach, sentant son ascendant décroître dans la même mesure où montait celui de Ludendorff, — partisan de la restauration des Hohenzollern, alors que Rupprecht, de son côté, rêve d'englober l'Allemagne dans une grande Bavière, — s'est précipité chez von Kahr et a réussi à le dissuader. Von Kahr n'a pas eu de peine à gagner von Lossow chancelant et, la Reichswehr marchant contre les bandes de Hitler-Ludendorff, l'issue du combat n'a plus fait de doute. Hitler s'enfuit, Ludendorff est capturé et remis en liberté dès le lendemain. Quelques jours après Hitler est également arrêté dans les environs de Munich.

Tel est le dénouement de la comédie. Que faut-il conclure ? Que la réaction est définitivement vaincue en Allemagne et qu'elle n'a plus à redouter de « putsch » du genre Kapp-Lüttwitz ou Hitler-Ludendorff ?

Il n'en est rien. Hitler et Ludendorff sont vaincus, mais von Kahr, qui n'est pas moins réactionnaire que ses deux adversaires, demeure le dictateur de la Bavière, et le maître de l'heure en Allemagne est le grand chef de la Reichswehr, l'énigmatique général von Seeckt, qui, à vrai dire, depuis le 27 septembre, exerce des pouvoirs dictatoriaux.

Surtout, ne nous faisons pas d'illusions sur l'état de choses qui règne en ce moment en Bavière et que beaucoup de personnes ont tendance à considérer comme un mouvement séparatiste. Sans doute le particularisme de von Kahr a triomphé des menées pangermanistes du Prussien Ludendorff et de l'Autrichien Hitler. Néanmoins, la Bavière reste, avec la Poméranie et la Haute-Silésie, l'un des bastions de la réaction prussienne et le fait même que le général de la Reichswehr von Lossow pactise avec le protestant von Kahr est assez significatif.

Non, la révolte de la Bavière n'est pas celle du catholicisme méridional contre le protestantisme nordique, c'est la concentration de toutes les forces monarchiques

et nationalistes du Reich contre le gouvernement central auquel on reprochait naguère encore de collaborer avec les socialistes. C'est l'insurrection de tous les réacteurs allemands contre le gouvernement prussien où domine l'élément social-démocrate (1), c'est aussi la revanche de la métropole du Sud, expurgée des factieux de gauche, contre la capitale du Nord qui est le fief des « marxistes ».

Et s'il est un pays qui, en ce moment, est haï en Bavière, c'est la France contre laquelle on déclanche, sans aucune protestation ni démenti, les pires campagnes d'outrages et de calomnies.

En vérité, il convient de surveiller de près les événements qui se déroulent en Bavière ; mais gardons-nous de croire qu'ils évolueront dans le sens que nous souhaitons. Avons-nous rien entrepris pour qu'il en soit ainsi ? Et comment pourrions-nous récolter ce que nous n'avons pas semé ?

Observons surtout attentivement l'attitude du gouvernement du Reich, attitude singulière faite d'atermoiements et de faiblesses. Il est douteux que le Reich persiste à vouloir imposer ses volontés à la Bavière, raidie dans sa résistance : il est vraisemblable qu'il finira par battre la chamade et par accepter, pour sauver les apparences, un maigre compromis. Il n'a pas agi différemment depuis quatre ans que dure la fronde bavaroise. Le Reich désuni, miné par des divergences intestines, jusqu'au sein du gouvernement, est moins puissant que la Bavière homogène, travaillée depuis 1919 inlassablement par une seule propagande, la propagande nationaliste, celle d'Escherich, de l'Organisation Consul (2) et de Hitler.

AMBROISE GOT.

(1) Indépendamment du pouvoir central chaque Etat a sa diète et son gouvernement.

(2) Surnom du capitaine Ehrhardt, chef de bande arrêté pour être déféré à la Haute-Cour et remis en liberté juste à temps pour qu'il vienne prendre en Bavière le commandement d'un corps franc.

LE PROBLÈME
DE
L'ÉDUCATION SEXUELLE

—

Dans le but de discipliner les mœurs, faut-il instruire l'adolescence et, — dans une certaine mesure — même, l'enfance des choses de la vie sexuelle ? Est-il préférable, au contraire, de s'en tenir, sur cette angoissante question, au silence traditionnel si religieusement gardé, du moins chez nous ?

Les deux thèses sont soutenues avec un égal souci du bien public ; les arguments s'entrechoquent, non sans quelque vivacité parfois; chacun sent bien qu'on ne saurait s'en tenir au *statu quo*, en présence du cynisme des excitations à la débauche et du développement impressionnant des maladies qui atteignent la procréation ; mais les avis diffèrent lorsqu'il s'agit de déterminer exactement ce qui doit être fait et par qui il doit être fait.

Jusqu'ici, « on s'est efforcé de civiliser les instincts relatifs à la conservation de l'individu : l'homme a appris plus ou moins bien à ne pas trop manger ni boire. Mais on a totalement oublié de civiliser l'instinct dominateur qui assure la pérennité de la race (1).» Il ne s'agit pas seulement de protéger contre un danger personnel un nombre plus ou moins grand d'individus, mais de lutter contre une calamité qui menace la race entière et risque de devenir mortelle dans un pays de faible natalité comme le nôtre. Qu'on ouvre seulement les yeux et les oreilles sur les mœurs actuelles

(1) M. le Professeur Pinard : *Discours au Congrès international de Propagande d'hygiène sociale.*

et on verra combien elles sont inquiétantes. La dépravation s'étend à toute la population.

C'est le déchaînement d'une sensualité qui est maîtresse de la vie adulte chez les célibataires et aussi chez les autres. Il ne s'agit pas seulement de cette vie qui gravite autour de la prostitution et se complaît ouvertement dans l'obscénité de la rue, du théâtre, du cinéma, des lectures, des conversations, des toilettes. Il s'agit aussi de cette vie cachée, d'apparence honnête et que révèlent des accidents et scandales : avortements, infanticides, procès ou divorces, etc. Juges, policiers, médecins en ont cent fois plus à dire qu'il n'en est connu (1).

Le public ne s'en émeut guère : du moins il accepte sans protester le libre étalage de la pornographie et il n'admet pas volontiers qu'on veuille tenter de prémunir la jeunesse contre les périls physiques ou moraux de l'immoralité.

Aussi convient-il de féliciter le Comité d'hygiène sociale d'avoir, en dépit des indignations vraies ou simulées de certaine presse, inscrit au programme de son récent Congrès international l'*Education sexuelle de la jeunesse*. Composé en majeure partie d'hommes que leur profession met en contact avec la réalité et qui voient croître dans des proportions effroyables le nombre des victimes irresponsables de ce silence qu'on n'ose rompre, il a voulu porter la question devant le pays. Les articles nombreux publiés à l'annonce de l'enquête entreprise rééditent des idées autrefois émises et sont l'expression de la pensée d'écrivains qui, jugeant du présent par le passé, croient traduire l'opinion ; mais l'opinion actuelle, on ne la connaît pas. Et c'est précisément pour la connaître que le Comité national a provoqué cette consultation préalable dans le monde des éducateurs. Le Ministre de l'Instruction publique avait voulu appuyer l'enquête de son autorité ; il avait prescrit d'étendre le référendum au delà de l'Université et de consulter les associations de pères de famille et les associations d'anciens élèves.

(1) M. Charles Chabot (*Revue pédagogique*).

Sur 20.000 questionnaires adressés, 15.000 réponses sont revenues que le Congrès a soigneusement examinées, dans ses séances des 24, 25, 26 et 27 mai 1923, pesant les arguments, les scrupules, les hésitations, les craintes opposées par les unes à la hardiesse confiante ou à la conviction raisonnée des autres.

Le premier paragraphe du Questionnaire, et le plus important sans contredit, puisqu'il contient toute la question, était ainsi conçu : « *Estimez-vous que l'école doive initier la jeunesse aux questions sexuelles ?* » Convenons tout de suite que cette rédaction n'est pas heureuse. Il eût été préférable de demander simplement *si la jeunesse doit être initiée aux questions sexuelles,* — car l'éducation sexuelle en général et l'éducation sexuelle à l'école sont des choses différentes dont il importe de bien faire la discrimination. Et précisément le libellé du Questionnaire sur ce point a quelque peu effarouché : le mot « école », pris dans le sens d' « école primaire élémentaire », a provoqué une réprobation très accentuée chez nombre de gens qui reconnaissent la nécessité de l'éducation sexuelle, mais la considèrent comme inopportune et impossible à l'école. Il y aurait à craindre, prétendent-ils, l'hostilité des familles à tout enseignement de cette nature donné en dehors d'elles et la répercussion de cette hostilité sur l'école publique. Ils déclarent d'ailleurs que les parents, à qui incombe cette éducation, ne la donnent pas et ne sont pas en état de la donner ; mais cette carence des familles ne permet pas de transférer à l'école une fonction qui ne lui appartient pas. Tout ce qu'on peut faire, c'est d'instruire les familles qui, à leur tour, instruiront les enfants. Cet avis est largement exprimé du haut en bas de l'Université et il l'était déjà bien avant le Congrès de 1923. Oui, répète-t-on, qu'on stimule la vigilance des familles, qu'on insiste auprès d'elles sur ce devoir étroit qui leur incombe, qu'on leur indique les meilleurs moyens de l'accomplir, mais qu'on leur laisse le soin d'y pourvoir elles-mêmes et d'intervenir

dans le temps et dans la mesure où cette intervention s'imposerait.

S'il s'agit d'une fillette, ajoute-t-on, la mère seule est maîtresse de l'heure, du silence et de la parole.

Elle seule, par une vigilance de tous les instants, devine ce qui demeure impénétrable à d'autres, même armés de la science la plus sûre, fût ce la physiologie ou l'anatomie. Elle seule procède, sans en avoir l'air, à ces tendres inquisitions, à ces confidences progressives qui lui permettent, par une connaissance unique de son enfant, de doser son enseignement et de soulever toujours davantage un coin du voile. Les professeurs, qui savent beaucoup de choses, des heures opportunes ni des précautions nécessaires ne peuvent rien savoir, ou presque rien. Telle adolescente pourra assister à la leçon d'anatomie avec planches, sans que sa pureté en souffre le moindre dommage; telle autre ne pourra même pas entendre sans émoi ce passage de l'*Ile des Pingouins* : « Tout ce que les païens, dans leurs fables, ont inventé d'impudicités monstrueuses, est dépassé par la simple fleur des champs, et si vous saviez les fornications des lis et des roses, vous écarteriez des autels ces calices d'impuretés, ces vases de scandales ! » (1)

Le père initiant son fils, la mère initiant sa fille, ce serait l'idéal assurément ; mais faudrait-il encore que les parents s'acquittassent de ce devoir sacré. Or, que voyons-nous ? Tant que dure l'enfance, ils en sont insouciants : n'ont-ils pas le temps de « voir » ? Et quand le moment est venu de « voir », d'aviser, d'agir, s'ils s'en aperçoivent, ils arrivent trop tard et ne sont pas préparés. Les uns prétendent qu'en tout cas il n'y a rien à faire en ce qui concerne les garçons, qu'on n'a pas à les élever comme des filles, qu'il faut bien que jeunesse se passe, etc. ; d'autres, vaguement inquiets, voudraient intervenir ; mais ils ne savent comment s'y prendre et, timorés, indécis, ne font rien ; les meilleurs, les plus intelligents, les plus consciencieux, accordent

(1) H. Parigot (*Le Temps*).

vaguement une attention vigilante à cette partie de leur tâche.

Ce sont eux pourtant, on ne saurait trop le redire, qui, les premiers, pourraient et devraient donner à l'enfant, par l'exemple plus encore que par la parole, les bonnes habitudes de propreté et de tenue physique et morale, une volonté durable de dignité, de pureté, une hauteur de pensée, une noblesse de sentiment, une répugnance pour tout ce qui est bas et vil, une générosité qui rendraient singulièrement facile à franchir la passe inquiétante de la puberté (1).

Il y a 150 ans, Rousseau, que prend souvent pour maître la Pédagogie moderne, avait, sans biaiser, abordé hardiment le même problème et, en formules inéluctables, l'avait imposé à l'attention, dans ce livre IV de l'*Émile* qu'on connaît mal de nos jours. De copieuses citations seraient intéressantes ; je me contente de ces deux courts passages :

... Comment se font les enfants ? Question embarrassante qui vient assez naturellement aux enfants et dont la réponse indiscrète ou prudente décide quelquefois de leurs mœurs ou de leur santé pour toute leur vie. La manière la plus courte qu'une mère imagine pour s'en débarrasser sans tromper son fils est de lui imposer silence. Cela serait bon si on l'y eût accoutumé de longue main dans des questions indifférentes et qu'il ne soupçonnât pas du mystère à ce nouveau ton. Mais rarement elle s'en tient là. « C'est le secret des gens mariés, lui dira-t-elle ; les petits garçons ne doivent point être si curieux. » Voilà qui est fort bien pour tirer d'embarras la mère ; mais qu'elle sache que, piqué de cet air de mépris, le petit garçon n'aura pas un moment de repos qu'il n'ait appris le secret des gens mariés et qu'il ne tardera pas de l'apprendre.

..... Ceux qui veulent conduire sagement la jeunesse pour la garantir des pièges des sens lui font horreur de l'amour et lui feraient volontiers un crime d'y songer à son âge, comme si l'amour était fait pour les vieillards. Toutes ces leçons trompeu-

(1) M. Charles Chabot (*Revue pédagogique*).

ses que le cœur dément ne persuadent point. Le jeune homme, conduit par un instinct plus sûr, rit en secret des tristes maximes auxquelles il feint d'acquiescer et n'attend que le moment de les rendre vaines. Tout cela est contre la nature. En suivant une route opposée, j'arriverai plus sûrement au même but. Je ne craindrai point de flatter en Emile le doux sentiment dont il est avide ; je le lui peindrai comme le suprême bonheur de la vie, parce qu'il l'est en effet. En le lui peignant, je veux qu'il s'y livre ; en lui faisant sentir quel charme ajoute à l'attrait des sens l'union des cœurs, je le dégoûterai du libertinage et je le rendrai sage en le rendant amoureux. (J.-J. Rousseau : *Emile*, liv. IV.)

Stendhal, disciple de Rousseau, écrivait il y a un siècle :

... Sous un vain prétexte de décence, l'on n'apprend rien aux jeunes filles qui puisse les guider dans les circonstances ordinaires de la vie... je soutiens qu'on doit parler de l'amour à des jeunes filles bien élevées. Qui osera avancer de bonne foi que dans nos mœurs actuelles les jeunes filles de 16 ans ignorent l'existence de l'amour ? Par qui reçoivent-elles cette idée si importante et si difficile à bien donner ?

§

Mais, que nous le voulions ou non, nous nous trouvons en face d'une déficience quasi générale des parents. Dès lors, nous sommes amenés tout naturellement à nous demander si cette situation peut vraiment laisser les éducateurs indifférents. L'école ne doit-elle pas, avec toute la prudence voulue, cela va sans dire, se substituer aux familles lorsque celles-ci méconnaissent leur devoir ? Si le rôle de l'école est de préparer à la vie, comment exclure de l'enseignement des notions dont l'ignorance pourra peser lourdement sur l'existence ? — Ici, le référendum ne tergiverse pas : si un grand nombre de voix demandent que l'éducation sexuelle soit confiée aux parents et exclue de l'école, la majorité des voix est pour ce même enseignement donné par l'école. De ci de là, quelques réserves se font

jour dans les réponses provenant de la majorité : Un enseignement moral donné de façon systématique, disent les uns, ne suffirait-il pas à combattre le mal ? Ne pourrait-on compter, insinuent d'autres, sur l'efficacité de l'éducation religieuse ? sur la culture générale qui inspire le goût des plaisirs élevés ? sur le développement du sens esthétique ? sur l'éducation physique et les sports ? — Ces réserves sont évidemment puériles : l'instinct le plus impérieux, le plus grossier et le plus subtil, — plus terrible encore chez l'homme que chez l'animal, — ne peut être aussi facilement maté, assagi, domestiqué. Les savants, les artistes, les intellectuels, les étudiants, en un mot les gens les mieux informés, ne subissent-ils pas sa tyrannie et n'y cèdent-ils pas autant que les autres ? Ni la culture générale, ni le développement du sens esthétique n'amortissent ou n'éteignent dans la jeunesse les ardeurs de la chair. Il faut autre chose.

C'est ce qu'a exprimé fortement M. le Professeur Pinard, Président du Congrès, qu'un chroniqueur appelle le « saint Paul de la mission nouvelle » :

Instituons, a-t-il dit, un enseignement sexuel qui soit à la fois instruction et éducation. Commençons-le dès l'école primaire et poursuivons-le jusqu'à ce que le jeune homme fonde une cellule sociale.

... Avant même l'apparition de l'instinct sexuel, l'école apprendra à l'enfant ce qu'est la vie, c'est-à-dire la biologie élémentaire, en mettant à contribution le règne végétal. Prenons un grain de blé, un haricot, montrons comment on le conserve et comment il perpétue l'espèce ; par la culture de la fraise et de la pomme de terre, enseignons les différents modes de reproduction. Expliquons le rôle des abeilles dans la fécondation des fleurs, et, vers la douzième année, ne redoutons pas de dévoiler ce qu'on appelle le mystère de la ruche... A la post-école, nous aborderons les notions concernant la reproduction chez les animaux. Et les filles seront soumises à cet enseignement comme les garçons. Nous passerons ensuite de l'instruction à l'éducation

sexuelle, puis à l'exposé du péril vénérien et aux devoirs qu'ont les procréateurs envers leurs enfants, la société et la race (1)...

§

Donc, en dépit des incertitudes et des hésitations, le personnel de l'enseignement public croit et affirme — dans une imposante majorité — qu'il est nécessaire de donner à la jeunesse l'enseignement sexuel.

Par une coïncidence remarquable, en même temps que le Congrès présidé par M. le Professeur Pinard, se tenait celui de l'*Association internationale pour la protection de l'Enfance* dont l'une des sections s'est occupée de l'*Education en vue du mariage*. Un rapport très étudié, très circonstancié, très judicieux de M. l'abbé Viollet, aboutit à des conclusions qui viennent corroborer dans une certaine mesure les résolutions du Congrès d'Hygiène sociale.

Quand l'enfant atteint l'âge ingrat, a-t-il été dit à l'*Association pour la protection de l'Enfance*, âge qui se confond avec celui de la formation du corps et de la personnalité morale, son esprit éprouve le besoin d'éclaircir le mystère de sa propre existence. C'est à ce moment qu'il lui faut recevoir les enseignements venant de personnes qu'il aime et respecte. Faute de ces lumières, il s'instruira auprès des camarades déjà pervertis et sera la proie des vicieux dont les révélations incomplètes seront accompagnées d'expériences à jamais regrettables. D'où la nécessité d'annihiler

les préjugés des parents et des éducateurs qui s'imaginent à tort que ces révélations sont difficiles et dangereuses. Elles doivent être faites alors que l'imagination de l'enfant n'est encore souillée par aucune représentation obscène... La personne qui en sera chargée devra être choisie parmi celles, parents ou éducateurs, en qui l'enfant a le plus de confiance et de respect (2).

On lui dira d'abord le rôle de la mère dans l'œuvre de la génération. Avec un tact impeccable, il faudra expliquer

(1) Le Professeur Pinard.
(2) M. l'abbé Viollet.

comment la vie est déposée dans le corps de la mère et comment celle-ci nourrit de son sang et de sa tendresse le rejeton qu'elle portera neuf mois dans son sein. On insistera sur les souffrances et les dangers qui accompagnent la naissance, de sorte que l'enfant, tout naturellement, sentira croître en lui l'amour et la reconnaissance qu'il doit à sa mère.

Plus tard, à l'apparition des premiers symptômes de la puberté, des explications nouvelles porteront sur le rôle du père dans l'acte de procréation. Comme les descriptions purement physiologiques risqueraient de heurter la pudeur de l'éducateur et de son disciple, on insistera

surtout sur les sentiments et les dispositions qui ont préparé l'union du père et de la mère... Il sera nécessaire d'appuyer sur sur ce fait que l'amour que se sont porté les parents était dominé par le désir d'avoir des enfants et de leur consacrer le meilleur de leur amour,... que l'amour des cœurs a accompagné l'union des corps et que l'enfant est le fruit du père et de la mère et non celui de la mère seule ;... que le père porte en lui le germe de vie qui devra être déposé dans le corps de la mère pour que l'enfant puisse se former (1).

Les enseignements physiologiques concernant la procréation doivent se donner « isolément et dans le secret » ; mais l'éducation sentimentale doit se faire collectivement. Il est de la plus haute importance de créer dans les groupements de jeunes gens « une opinion et un esprit collectif de respect pour la femme », de telle sorte que ceux dont la conduite est blâmable en éprouvent de la gêne et n'osent plus se targuer de leurs propres vices. Auprès des jeunes filles, la même méthode est à employer si l'on veut créer au milieu d'elles un esprit de pudeur et de respect de soi-même indispensable à la bonne tenue et à la réserve de chacune.

Cette opinion est à rapprocher de celle de M. Charles Chabot dans l'article cité plus haut de la *Revue pédagogique* : si les maîtres ne peuvent pas grand'chose dans un

(1) M. l'abbé Viollet.

enseignement expressément sexuel, ils peuvent beaucoup autrement. Occasionnellement, en telle ou telle leçon, dans une classe qu'ils ont bien en main, rien ne s'oppose à ce qu'ils touchent à ces questions, avec le sérieux et la gravité qu'elles comportent.

Ils peuvent, s'ils reçoivent des confidences, intervenir au bon moment pour sauver un jeune garçon ou une jeune fille qu'ils savent en danger et chercher à savoir pour ceux qu'ils soupçonnent ;... ils peuvent *surtout* élever très haut leur enseignement moral et donner d'abord l'exemple d'une conduite personnelle irréprochable qui seule confère autorité... De loin mais de haut, avec conviction, ils prépareront la jeune fille à la maternité, le jeune homme à la paternité, en les persuadant que là est d'abord pour la femme et pour l'homme la carrière normale, socialement et moralement (1).

§

Mais il est un autre organisme, dont nous n'avons rien dit jusqu'ici, qui a aussi son rôle à jouer, tout au moins auprès des familles : c'est le médecin. Moderne directeur de conscience et confesseur laïque, il voit, il scrute, il sait. Il connait les tares individuelles, les misères cachées, les catastrophes secrètes. Pour exercer une action publique, il se placerait sur le terrain de l'hygiène sociale ou plus particulièrement sur celui de la prophylaxie sanitaire. Pourquoi n'instituerait-on pas, à l'école et au lycée, des réunions de parents présidées par le chef de l'établissement, où un docteur pour les auditoires de papas, une doctoresse pour les auditoires de mamans, en des causeries familières et pratiques, traiteraient les sujets qu'on conteste encore à l'État le droit d'exposer directement à l'adolescence ? Ce serait l'enseignement sexuel au second degré. C'est ce qu'on fait, paraît-il, et non sans succès, dans les pays scandinaves et dans certains cantons de la Suisse.

F. RONDOT.

(1) M. Charles Chabot (*Revue pédagogique*).

DEUX HOMMES [1]

—

VIII

Par le boulevard Saint-Germain et la rue Monsieur-le-Prince, Salavin remonta d'une traite jusqu'en vue du Panthéon. Là, son allure se ralentit. Il entrait dans son pays, dans ce vieux quartier où il avait si souvent et si longuement erré, comptant les pavés, écoutant la rumeur des bouches d'égout, regardant, derrière les vitres de chaque boutique, se flétrir au long du temps des visages humains, butant de pas en pas contre ses rêves, remettant en question, d'une rue à l'autre, toutes ses décisions et toutes ses espérances.

Plus fort que partout ailleurs, Salavin ressentait, sur la colline Sainte-Geneviève, cet engourdissement, horrible et délectable, qu'il appelait « le mal de la rue » et qui lui procurait un avant-goût du néant.

Ce soir-là, pourtant, le mal de la rue n'eut, sur Salavin, qu'une action superficielle. Rien qu'une réminiscence, une simple allusion que l'on perçoit et que l'on déjoue.

Il évita la rue Soufflot, dont le vide pompeux lui était hostile, et, par la rue des Fossés-Saint-Jacques, plus douce qu'un baume au cœur irritable, il gagna la rue Lhomond, où le silence est, la nuit, celui des caveaux.

Peu après, la rue du Pot-de-Fer s'ouvrit au jeune homme, déserte et luisante de pluie. De la rue Mouffetard arrivaient les hennissements d'un orgue mécanique. Ce bruit n'empêchait pas d'entendre l'eau gargouiller dans les gouttières et ruisseler sur les masures ; car les

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 611.

vieilles maisons de ce quartier, toutes inclinées en arrière et appuyées les unes aux autres comme des infirmes dos à dos, offrent aux injures du ciel un visage résigné.

Salavin habitait rue du Pot-de-fer depuis son enfance. Sonner, mouvoir la lourde porte paralytique, cheminer dans le corridor où l'on compte exactement dix pas avant de tourner à gauche, monter quatre étages dans une obscurité plus dense que celle, vertigineuse, des cauchemars, c'étaient là, pour Salavin, de ces actes que la bête accomplit seule : l'âme la devance et patiente comme un chien, là-haut, devant la porte.

La maison de Salavin était antique et usée. Les musiciens assurent que le bois des violons conserve le souvenir sonore des harmonies dont l'archet savant les abreuve. De même la vieille demeure semblait vibrer encore de tous les cris que vingt générations y avaient poussés pour naître, enfanter et mourir. La souffrance, les soucis, l'inquiète joie des hommes l'avaient, depuis plus de cent ans, imprégnée jusqu'à son ossature de chêne que parcouraient, le soir, des craquements douloureux. Les arêtes des murs étaient émoussées par les replâtrages et les badigeons successifs. L'espace habitable y semblait non pas ménagé par les maçons, mais creusé à même la rocaille par des bêtes industrieuses. En s'arrêtant sur les paliers étroits, on pouvait entendre, dans le silence nocturne, à travers les portes minces, soit les plaintes d'un nourrisson, soit les chuchotements de deux époux, soit la toux ou les soupirs d'un dormeur.

Un filet de clarté rayait l'ombre, au quatrième étage, sous la porte de Salavin. Le jeune homme heurta légèrement le bois, du bout de l'ongle, et attendit, retenant son haleine.

Tout de suite la porte s'ouvrit et Salavin aperçut, à contre-jour, la silhouette de Marguerite, sa femme. Elle était blonde et ses beaux cheveux légers retenaient

les rayons de la lampe et formaient, autour de sa tête, une vapeur lumineuse.

Salavin retira son chapeau et son pardessus, puis il prit dans ses bras Marguerite et l'étreignit longuement, en silence. La jeune femme se mit à trembler et dit avec angoisse :

— Qu'y a-t-il, Louis ? Vite ! Qu'est-il arrivé ?

Elle s'était dégagée et, tenant Salavin à distance, l'enveloppait d'un regard chargé de sollicitude et de tristesse. Il l'étreignit encore, le visage grave. Elle lui rendit son baiser, lui posa sur le front une main fine et fraîche et reprit, d'une voix qu'elle s'efforçait d'affermir :

— Parle, Louis, je t'en prie. Qu'est-il arrivé ?

Salavin sourit.

— Rien de mauvais. Au contraire.

Il entraîna Marguerite dans la salle à manger. C'était une pièce de dimensions médiocres, éclairée par une lampe suspendue sous laquelle s'élargissait un cône d'ombre. Près de la table, une machine à coudre assoupie, un carré de toile écrue entre les dents. Aux murs, deux grandes photographies et une vieille peinture enfumée représentant un lac au milieu des montagnes, avec un sapin déraciné. Il y avait encore un buffet pesant et un fauteuil Voltaire aux joues luisantes.

Marguerite poussa son mari dans le fauteuil et s'assit à ses pieds, sur un petit banc. Elle répétait, souriant maintenant de tout son beau visage épanoui :

— Mais parle donc !

Il leva les bras.

— Rien ne presse, puisqu'il s'agit d'une bonne nouvelle.

Il lui prit la tête à deux mains et lui dit quelques mots, bouche contre oreille.

— Oh ! s'écria Marguerite avec élan. Moi qui te connais, moi, cela ne m'étonne pas.

— Où est maman ? demanda Salavin. Elle n'est pas couchée ?

— Non, elle vient seulement de s'en aller.

— Appelle-la, veux-tu ?

Marguerite passa dans la pièce voisine et, de son dé à coudre, heurta discrètement la cloison.

Depuis deux ans, depuis le mariage de son fils, Mme Salavin habitait l'ancienne chambre de Marguerite, abandonnant aux jeunes gens le petit logement où s'était consumée presque toute son existence. Elle passait la plus grande partie du jour en compagnie de sa belle-fille et, le soir, se retirait dans sa chambre pour y penser à ces choses auxquelles pensent les vieilles femmes et s'endormir enfin dans le haut lit paré d'un couvre-pied de dentelle au crochet.

Parfois, chaussant ses lunettes, elle entr'ouvrait les tiroirs d'une commode d'autrefois, une commode pleine de bibelots étranges et qui semblaient dépourvus de signification : un sou percé semblable à tous les sous percés, une crécelle brèche-dent, un citron sec et noirci, ceint d'une faveur déteinte sur laquelle se lisait une date, un petit panier rempli de cailloux, une boîte dans laquelle jaunissait, sur un coussinet de coton, quelque chose qui ressemblait à une dent de lait.

Elle considérait longtemps ces menus objets rangés, comme les événements d'une vie, dans un ordre mystérieux,et,selon qu'il se fixait sur l'un ou l'autre, son regard se colorait de plaisir ou de mélancolie.

La vieille dame, ce soir-là, fut tirée de sa rêverie par le peu de bruit que fit Salavin en pénétrant chez lui. Peu après, comme elle soulevait ses lunettes en soupirant, elle perçut, à travers la cloison, un choc rituel et familier. Elle n'attendait que ce signal et sortit aussitôt.

Salavin était toujours assis dans le fauteuil Voltaire. Marguerite le regardait avec des yeux illuminés de larmes. Il y eut un silence durant lequel l'eau de la bouil-

lotte, sur le poêle, fit entendre une infime musique qui, pourtant, ressemblait au bruit d'un immense et majestueux orchestre entendu dans le lointain.

Mme Salavin considérait attentivement le visage de son fils, et elle se mit à sourire.

— Mère, dit Marguerite, Louis a un ami ; un vrai, un bon, un fidèle ami.

— Mieux que ça, dit Salavin doucement, un ami que j'aime.

Il y eut un nouveau silence. Mme Salavin s'approcha du fauteuil, posa la main sur la tête de son fils et dit :

— Tu vois bien !

Elle ajouta :

— Tu as chaud à la tête et tes souliers sont mouillés. Déchausse-toi. Nous allons te faire du thé.

Salavin se mit à parler avec exaltation :

— Je lui ai tout dit, tout raconté et il m'aime mieux qu'auparavant.

— Tout dit ! répéta la vieille dame en souriant. Et qu'est-ce donc que ce « tout », mon Dieu ?

— Tout moi, murmura Salavin.

Il éleva la voix, joyeusement, de nouveau :

— Vous le verrez ! Vous l'aimerez ! Ah ! qu'il est bien ! Comme il est fort ! Quel bon naturel ! C'est un homme sur l'épaule de qui l'on peut s'appuyer. Un homme sans arrière-pensée. Un cœur pur. Il me comprend, je le sais, et il m'aime quand même.

Salavin parla longtemps. Marguerite lui servit une tasse de thé brûlant qu'il avala sans y prendre garde. Il faisait des gestes comme pour peindre, sur l'ombre des murailles, tantôt à larges coups de brosse, tantôt à la pointe des plus fins blaireaux, un portrait d'Edouard, un portrait digne de l'amitié.

Les deux femmes écoutaient en souriant, Marguerite avec une félicité sans réserve, Mme Salavin avec une nuance d'inquiétude, car elle connaissait son fils et elle

craignait qu'à tant l'exprimer il n'usât trop vite cette joie magnifique.

Il y avait de beaux silences. On percevait alors l'haleine du foyer et les efforts que semblait faire la bouillotte pour chasser un fil d'entre ses lèvres de cuivre.

— Couche-toi, Louis. Couche-toi, maintenant, dit Mme Salavin. Le bonheur te fatigue plus que la souffrance.

Elle embrassa les jeunes gens et se retira.

— Viens voir l'enfant, dit Salavin.

Ils passèrent dans la chambre et se penchèrent sur un petit lit. Un enfant aux traits délicats, aux paupières mauves bordées de longs cils cambrés, dormait, un doigt dans la bouche. De temps en temps, il poussait un soupir et esquissait, des lèvres, un mouvement de succion. Fut-ce la chaleur des haleines qui l'enveloppaient soudain, ou l'effet de la lampe, il se mit à sourire.

— Vois, dit Salavin. Il est content, ce soir, lui aussi.

— Louis, s'écria Marguerite, Louis, tu dis parfois que tu es méchant et pourtant, tu ne peux savoir à quel point, ce soir, nous sommes heureuses à cause de toi.

— Tais-toi ! Tais-toi ! Il ne faut pas provoquer le destin.

Mais ils ne pouvaient se taire et longtemps, cette nuit-là, ils s'abandonnèrent à l'une de ces conversations à voix basse où les âmes se déroulent, s'enlacent dans l'ombre et le silence, comme des bêtes marines au plus noir de la profondeur.

IX

Une horloge frissonne, au cadran historié, râle comme si elle allait mourir ; puis elle lâche huit consonnes sèches, sans timbre, d'un ton militaire.

Salavin sent le tranchant de ses ongles entamer la toile cirée. Il laisse vagabonder sous la table deux pieds

enragés d'inquiétude. Il a fini de manger depuis longtemps. Il saisit son couteau et en frappe, sur son assiette, de petits coups réguliers, plus rapides qu'un cœur fiévreux. Mme Salavin a les dents usées, elle mâche avec circonspection. Le jeune homme ne peut plus se contenir ; il dit d'une voix blanche, un peu rauque :

— Ah ! Dépêchons-nous ! Dépêchons-nous !

— Louis, répond Marguerite, tu sais que l'horloge avance d'une bonne demi-heure.

— Crois-tu ? demande Salavin.

— Mais oui.

Il le sait. Il en était sûr la veille encore. Ce soir, il doute de tout, sauf de son impatience.

La vieille dame se lève et secoue les miettes accrochées à sa robe. Elle assure qu'elle n'a plus faim. Salavin rougit de honte :

— Excuse-moi, mère. C'est plus fort que moi. Assieds-toi. Mange encore. Nous ne sommes pas si pressés.

— Je n'ai plus faim, mon Louis.

— C'est bien vrai ?

— Bien vrai.

— Alors, dépêchons-nous. Vous ferez la vaisselle. Je rangerai la maison. Je vais vous aider. Je vais préparer le service à thé.

Il est encore rouge, mais de joie. Ses mains tremblent un peu. Il va casser la carafe. Il la casse.

Il n'est donc qu'un maladroit ! Un crêpe gris s'étend sur la face des choses. Salavin souhaite d'être un autre homme. Il ramasse les morceaux de verre, en dévorant sa lèvre inférieure. Marguerite dit gaiement :

— C'est la carafe fêlée. Bon débarras !

Salavin retrouve l'équilibre. Sa faute n'est pas si grave qu'il a pu le croire. De nouveau, la lumière sourit dans son cœur, ce cœur farouche que, tour à tour, mille aiguillons lacèrent et mille baumes lénifient.

— Dépêchons-nous. Ils doivent être ici vers huit heu-

res et demie. Edouard est l'homme le plus exact que je connaisse.

Il court derrière le balai de Marguerite, ramasse un fil, une miette de pain. Et, soudain, tout est prêt : la maison est en ordre et il n'est que huit heures moins le quart. Les Salavin seront ridiculement en avance. Ça vaut mieux. Le jeune homme erre dans le logis, déplace une chaise, rectifie l'aplomb d'un cadre, met les mains dans ses poches, les retire, les remet. Ah ! la lampe de la salle à manger file un peu. Celle de la chambre, la toute petite lampe en forme d'œuf, est trop basse et mal mouchée : elle sent quelque peu le pétrole. Salavin l'éteint, la démonte ; le verre est chaud, il s'y brûle les doigts. La mèche est irrégulière, il faut la couper. Où sont les ciseaux ? Ah ! mon Dieu, les Loisel vont arriver et toute la maison sentira le pétrole. Les doigts de Salavin enveloppent la lampe de soins meurtriers. Il a l'air d'un jongleur ivre. Mme Salavin veille, par bonheur ; elle se chargera de tout. Salavin pousse un soupir et court se laver les mains à la cuisine. L'odeur du pétrole est tenace. Impossible de s'en défaire. De l'eau de Cologne. Oui ! Non ! Parfumé comme une catin ? Ce n'est pas son genre. Un peu de savon minéral, plutôt. Il n'y a plus de savon minéral. Il n'y a jamais rien dans cette maison !

Il regagne sa chambre où l'ordre est rétabli. Il roule une cigarette et l'allume. Tout va sentir le tabac. Que pensera la femme d'Edouard ? Il jette la cigarette et se couche sur son vieux canapé. C'est ainsi qu'il attendra, calmement. Il n'est que huit heures moins cinq.

Il rêve. Un rêve plein d'amertume. Edouard va venir. Il va parcourir la hideuse rue du Pot-de-Fer, chercher longuement la maison. Quoi ! pensera-t-il, c'est donc là qu'habite Salavin, dans cette baraque pourrie ! Il va s'engager avec hésitation, peut-être avec dégoût, dans le corridor mal éclairé. Il perdra bien cinq minutes à chercher la concierge, qui loge au premier étage. Et quelle

concierge ! Cette misérable sorcière impotente. Ah ! grands dieux ! Sommes-nous donc responsables des maladies et des erreurs de notre concierge ? Pourvu, surtout, pourvu qu'il ne regarde pas dans la loge, qu'il ne sente pas trop l'offensante odeur de chou qui règne dans cette loge ! Pourvu que la concierge soit polie et qu'elle ne lance pas quelqu'une de ces grossièretés qui lui ont valu, dans tout le quartier, un renom de bête rogneuse ! Et la femme d'Edouard ? Que va-t-elle penser de l'escalier ? Pourvu qu'elle ne voie traîner ni un papier ni une épluchure ! Il y a, au deuxième étage, une marche sur laquelle on trébuche sérieusement. Et ce gaz qui n'éclaire pas, qui siffle, qui chuinte et qui fait danser, sur le mur, l'ombre écarquillée de la rampe.

Salavin est triste jusqu'au désespoir. Jamais il n'aurait dû accepter cette amitié, la laisser gagner son cœur, sa vie et jusqu'à sa vieille maison, ce repaire, cette caverne. Ah ! vraiment, avoir un ami, un véritable ami, c'est trop difficile, trop compliqué, trop dangereux ! Et ce rôle à soutenir, ce rôle d'homme supérieur qu'Edouard lui assigne, lui impose ! De quel droit Edouard a-t-il décidé que Salavin serait un homme supérieur ? Toute l'amitié de Salavin a, ce soir, le visage de la rancune.

Et la machine à coudre !

L'idée de la machine à coudre traverse le cœur de Salavin comme une flèche empoisonnée. Il est tout à coup sur ses pieds. Il vole dans la salle à manger.

— Maman ! Marguerite ! Il faut cacher la machine à coudre.

— Pourquoi donc, mon enfant ?

Oui ! Pourquoi ? Salavin balbutie et baisse la tête. Il n'est pas fier de son idée, pas fier de ses scrupules. Il cherche une raison péremptoire et trouve celle-ci :

— Elle n'est pas esthétique.

— Où la mettre ? demande Marguerite toujours conciliante.

Salavin pousse la machine à coudre au milieu de la pièce. Des yeux, il cherche quelque coin obscur où la dissimuler. Il n'y a pas de coins obscurs. La machine à coudre est immobilisée en travers de la vie de Salavin, comme un os de lapin arrêté dans la gorge d'un mangeur.

Et, juste à ce moment, on sonne. Salavin voudrait pleurer de rage. Il ira ouvrir lui-même. Que les femmes se débrouillent avec cette infernale machine à coudre !

Salavin passe dans l'entrée et, tout à trac, ouvre la porte. Ce n'est pas Edouard. C'est le locataire du troisième qui monte le courrier du soir : une feuille de contributions. Salavin passe dans la salle à manger. Son visage s'éclaire : il n'y a plus de machine à coudre. Mme Salavin vient de jeter sur l'objet maudit un vieux châle-tapis qui a fort bon air. On a coiffé le tout d'un cache-pot en faïence. Il n'y a plus de machine à coudre ; Salavin respire. Il embrasse sa mère, il embrasse Marguerite.

— Ah ! Je suis bête, bête. Pardon !

Il passera toute sa vie à gronder et à demander pardon.

On sonne. Ah ! cette fois, ce coup de sonnette gaillard, ce coup de sonnette courtois mais autoritaire, allègre sous sa réserve, ce coup de sonnette précis, c'est Edouard. Ce ne peut-être qu'Edouard.

C'est lui.

Il entre. Ils entrent. Car voici, derrière Edouard, cette ombre mystérieuse qui est comme un autre visage d'Edouard, un visage encore inconnu et, par cela même, redoutable.

L'ombre mystérieuse est une femme bien vivante. Elle s'appelle Clémentine. On la présente; on se présente. L'antichambre minuscule est pleine de poignées de main et de révérences qui refluent tout de suite dans la salle à manger. Les deux visiteurs apportent avec eux une grosse bouffée d'air froid qui se dissout peu à peu dans l'air de la maison, le baptise, le tempère.

Et voilà cinq personnes assises avec cérémonie autour de la table sur laquelle le service à thé, bien modeste, est dressé d'avance.

Un silence. Une minute d'angoisse. Salavin donnerait tout au monde pour que cette minute fût passée. Il regarde ces quatre visages sur lesquels le sourire fait des plis, comme la peau qui vient sur le lait.

Salavin a tort de s'inquiéter: le sourire n'est pas seulement en surface ; il est dans la pâte, il est dans les cœurs. Edouard prononce tout de suite une chose étonnante.

— Quel quartier pittoresque !

Il a dit « pittoresque » ! Ah ! le cher garçon ! Comme il sait toucher juste ! C'est pourtant vrai que la rue du Pot-de-Fer est pittoresque. Mais une ombre persiste au cœur de Salavin : il sait que l'on juge pittoresques des pays que l'on ne voudrait habiter à aucun prix. Or Edouard poursuit :

— Ceux qui ne viennent jamais se promener dans nos vieilles rues ne peuvent dire qu'ils aiment Paris.

« Nos vieilles rues »,comme cela plaît à Salavin! Clémentine approuve de la tête et ajoute ceci :

— Ces maisons anciennes ont vraiment beaucoup de cachet.

Salavin regarde Clémentine à la dérobée. N'y a-t-il pas, sur cette bouche fine, un peu mince, quelque chose — un rien — de protecteur ? Non ! sûrement non, Salavin se trompe. Toute son angoisse fond comme beurre à la poêle. Il ébauche un couplet d'un lyrisme contenu sur le pays Mouffetard. Puis, d'une voix réticente :

— Notre concierge est vieille et malade.

— Elle s'est montrée charmante, assure Clémentine.

Tout va bien. Salavin entonne, dans le secret de son âme, un hymne de gratitude et de triomphe. Autour de lui, les visages se détendent, s'abandonnent. Mme Salavin contemple Edouard et la femme d'Edouard ; son regard est celui d'un orfèvre qui touche un lingot. « Qui

êtes-vous ? L'aimerez-vous ? Que ferez-vous de lui ? Que lui demandez-vous ? »

Marguerite cherche ce qu'elle pourrait dire d'engageant, de cordial à cette jeune femme inconnue qu'il va lui falloir aimer, puisque c'est la femme de l'ami de son mari. Alors, avec un gracieux élan :

— Venez ! Je vais vous montrer mon petit garçon.

La minute suivante, les deux femmes rentrent dans la salle à manger, les yeux éblouis par l'éclat de la grande lampe. Marguerite est rayonnante et Clémentine répète, avec l'assurance de quelqu'un qui s'y connaît :

— Il est tout à fait bien, et d'un joli type.

Entre les cinq personnages, il y a un grand, un vrai désir de concorde affectueuse. Cela ne suffit pas. Ils ne savent que se dire. De longues minutes passent qu'un sourire ne peut combler. Salavin s'inquiète. Il s'agite sur sa chaise. La conversation vit d'expédients. Salavin dit : « Tu peux fumer, Edouard », et, comme Edouard accepte tout de suite et allume une cigarette, le silence revient, sournoisement. Salavin dit encore : « Nous n'avons pas l'électricité dans cette masure. » Ah ! il est bien évident qu'elle n'y est pas, l'électricité. Salavin dit enfin : « Il n'a pas plu depuis deux jours, heureusement », et cette phrase, dont la prononciation lui a coûté des peines infinies, le plonge dans la détresse. Quoi ! Avoir chez soi, dans sa maison, son cher ami, et la femme de son cher ami, et ne trouver à leur décocher que cette phrase valeureuse sur la pluie! Ah ! c'est indigne, c'est misérable. Au secours ! Au secours !

Le secours tombe du ciel, Salavin est saisi d'inspiration. Il s'écrie :

— Viens dans ma chambre : je vais te montrer mes livres.

Salavin sent qu'il est sauvé. Il a, du fond de sa misère, fait aux héros, aux chevaliers, un appel qui sera sûrement entendu. Il entraîne Edouard dans sa chambre, le

pousse sur le canapé : « Prends tes aises : tu es chez moi ! » Il montre une tablette chargée de paperasses et avoue mystérieusement : « C'est là que je travaille. » Puis, des rayons, il tire quelques livres qu'il présente comme des amis, avec un mélange de solennité et de bonhomie : « Voilà Michelet ! Voilà Montesquieu ! Voilà Montaigne ! »

Le ciel se déchire. Une brise charitable s'élève sur la mer et gonfle toutes les voiles. L'ennui, ce cruel poison de l'amitié, allait s'infiltrer dans les esprits ; mais Salavin a prononcé des mots magiques. Il a dit, presque au hasard et pêle-mêle : Racine, Baudelaire, Pascal, Rabelais, et vous êtes descendus, dieux exorables, au secours des hommes tourmentés.

Salavin ne se contente pas de montrer les livres comme des grigris souverains ; il les ouvre, il les questionne, il les somme de répondre et, satisfait, les remercie avec effusion.

Edouard, assis sur le bord du canapé, les mains posées à plat sur la housse élimée, a le visage d'un communiant. Il lève la tête, parce que Salavin est debout. Il lève la tête, écarquille les oreilles et ouvre la bouche comme pour recevoir la pluie du ciel. Ce n'est pas de l'eau douceâtre qui lui est versée. Salavin exprime les livres comme des grappes. « Bois, mon ami, et tu m'en diras des nouvelles. » Le jus bienfaisant pénètre Edouard jusqu'aux moelles.

Il est ivre. Il est transporté. Comme il n'est pas fait à de telles orgies, il sue à grosses gouttes et se passe la main sur le front en proférant des bouts de phrases qui ont de l'éloquence, dans leur humilité : « Eh bien, vrai ! » ou encore : « Il n'y a pas à dire ! » ou même, plus simplement : « Ah ! mon ami, mon ami ! »

Salavin, pour voir clair, a posé la lampe sur la commode. Il se promène, lisant, récitant au besoin ce qu'il sait par cœur. Dans sa ferveur, il ne répugne pas à l'interpolation. Il prête aux grands hommes. Il ajoute aux

textes illustres. Edouard n'y prend garde. Il est à l'un de ces instants où l'on ne compte pas sa monnaie.

— Allons, messieurs, le thé est prêt.

Le thé ? Déjà ? On le boira sans s'interrompre.

— Si tu savais, s'exclame Edouard, tout ce qu'il vient de me sortir !

— Attends, attends, dit Salavin. Et ça, donc !

Il arrive, une brochure aux doigts. Il lit, d'une voix qui chancelle de passion : « Celui qui vous maîtrise tant n'a que deux yeux, n'a que deux mains,n'a qu'un corps, et n'a autre chose que ce qu'a le moindre homme du grand et infini nombre de vos villes,sinon que l'avantage que vous lui faites pour vous détruire... »

Les paroles pathétiques s'envolent dans la petite pièce comme des oiseaux aux ailes trop lourdes. Elles vont se poser sur les meubles, dans les rideaux, sur les visages ; elles tourbillonnent autour de la lampe. Tout le décor s'en trouve transformé : la peinture tyrolienne offre des perspectives majestueuses ; les bibelots de biscuit, sur le buffet, se parent de noblesse antique ; le papier des murailles laisse tomber ses fleurs ternies et recule, firmament.

Salavin ne voit qu'Edouard, il ne voit que les yeux d'Edouard et, dans les yeux d'Edouard, une image mobile, d'abord minuscule, puis qui grandit, grandit, remplit la petite pièce, remplit le monde : l'image d'un Salavin sublime, d'un Salavin délivré de lui-même, un Salavin qui méprise la machine à coudre, foule sans honte les marches de son escalier branlant, se désintéresse de sa concierge et passe dans son corridor comme sous un arc de triomphe.

Alors Edouard se lève, vient à Salavin et lui prend les mains.

— Tu as été épatant, épatant, dit-il, d'une voix frémissante. Merci !

Pascal, Baudelaire, La Boëtie, Montesquieu et les au-

tres, foule anonyme, s'inclinent modestement en la personne de Salavin. Edouard est un esprit clair et simplificateur. Il lui faut un signe : et c'est bien en Salavin qu'il salue les maîtres du monde.

— Ah ! oui, tu as été épatant.

Le thé fume encore au fond des tasses. Tout cela se passe dans un étroit logement de la rue du Pot-de-Fer, au quatrième étage. Si les rideaux étaient tirés et les fenêtres ouvertes, on verrait, sous la nuée nocturne, le peuple des toitures chaotiques et les lampes fatiguées de ces maisons où la femme travaille le soir. Mais qu'importe ! L'esprit, qui porte besace et bâton, se réfugie où bon lui semble. Et l'amitié est une fée bien indulgente.

Salavin serre à son tour les mains d'Edouard. Il déborde de gratitude, mais aussi d'orgueil, et il regarde Edouard comme les statues regardent le sculpteur : du haut d'un socle.

Tout à coup, il est tard. On prend les manteaux, on cherche les parapluies. On entend Marguerite dire timidement : « Voulez-vous que je vous embrasse ? » et une voix claire répondre : « Pourquoi pas ? »

Une lampe Pigeon à la main, Salavin accompagne ses amis jusqu'à la porte de la rue. Il n'a plus peur de rien ; il joue avec le péril. Il dit : « Prenez garde à cette mauvaise marche, elle est toute usée et vous ferait tomber. » Il ajoute en riant : « Ne touchez pas aux murs, ils sont malpropres. »

Seul, il remonte sans hâte. La lampe se balance à son doigt. Il retrouve le logement, encore plein d'âme et d'une laiteuse buée de tabac, il retrouve deux femmes qui l'embrassent en souriant. Il va droit à la fenêtre, l'ouvre et s'accoude, les joues aux mains.

Il reste là longtemps, longtemps, jusqu'à ce que Marguerite lui vienne poser sa douce main sur l'épaule. Alors, car sa destinée est de toujours s'excuser, même de son bonheur, il dit en se retournant :

— Pardonne-moi ! Je suis si content, si content !

X

C'est vers la fin du mois d'avril qu'eut lieu la grande hécatombe.

Un jour donc, la porte du Petit-Passe-Temps s'ouvrit et deux hommes en sortirent, deux hommes s'en échappèrent à jamais.

Edouard était rouge et volubile, Salavin pâle et muet. Ils suivirent le quai, prirent un petit escalier de granit et descendirent jusqu'au bord du fleuve, entre les troupeaux de futailles et les collines de houille.

— Louis, dit Edouard, je te demande pardon.

Salavin prit la main d'Edouard et la serra sans répondre. Il souriait faiblement. Edouard fronça les sourcils.

— Tu es trop bon, comme toujours. N'essaye pas d'arranger les choses. N'essaye même pas de m'excuser. Comment ai-je pu exposer notre amitié aux attaques de ces paltoquets, de ces galvaudeux ?

Edouard était vite à court d'injures. Il répéta plusieurs fois, en tirant sur sa moustache : « paltoquets », « galvaudeux », chercha quelques instants et ajouta « goujats ». Comme Salavin élevait la main en signe d'apaisement, Edouard reprit :

— Goujats ! Oui ! Malotrus ! Vandeckelen est un rustre ; son cas est simple. Il se permet de te couper la parole, de t'appeler « mon garçon ». C'est dans son style. Cela m'exaspère sans m'étonner. Mais Moineau que je croyais un brave homme, Moineau pour qui j'avais une réelle estime, Moineau à qui j'aurais demandé conseil dans un cas grave ! S'aviser de te dire, et sur quel ton : « Vous n'y connaissez rien ! » C'est un coup monté, c'est une sorte de complot.

— Que nous importe, Edouard ? Ce sont des malheureux.

— Oh ! des malheureux, sans doute ! Plissonneau, cette larve, cet avorton !

— Edouard !

— Plissonneau à qui j'ai rendu des centaines de petits services et qui ose...

— Il n'a rien dit.

— Justement : il n'a rien dit. Il se contentait de ricaner chaque fois que tu ouvrais la bouche. Vipère !

— Edouard, c'est trop !

— Je pardonne à l'autre : il est assez intelligent pour comprendre quel homme tu es. Et, s'il te déteste, c'est dans l'ordre, car il est jaloux.

— Comment donc l'appelles-tu ? dit négligemment Salavin.

— Petit-Didier.

— Pour Petit-Didier, reprit Salavin, je suis navré de voir quelle triste attitude il a prise dans cette affaire. Il me semblait plus fin que les autres et plus instruit.

— Heu, dit Edouard qui sentait gronder en son cœur quelque vieille rancune, tout juste assez instruit pour se plaire à humilier les autres.

D'un geste de la main, il repoussa Petit-Didier dans l'abîme et termina son examen :

— Avec Sautier, on pouvait s'attendre à tout.

— Tu sais, dit Salavin, qu'il a voulu m'assurer sur la vie.

— Oui, j'imagine. Tu as refusé ; il en tire vengeance. Il n'aura pas le dernier mot.

— Edouard, fit Salavin gravement, il ne peut y avoir place pour la haine dans nos cœurs.

Le large visage d'Edouard manifesta de l'émotion. Il s'arrêta devant un cône de gravier qu'une grue nourrissait à pleines pelerées, étendit un bras et dit avec solennité :

— Non ! Tu as raison, toujours raison ! Pas de haine, mais l'oubli. Je ne veux plus compromettre notre chère amitié dans cette galère. A compter d'aujourd'hui, je ne veux plus voir ces hommes. Je ne les connais plus. Je rougis de les avoir connus.

Il avait levé les yeux vers les sphères supérieures où nous logeons les puissances favorables et, silencieusement, il prenait le dieu de l'amitié à témoin de son sacrifice. Petit-Didier, Moineau, Sautier, Plissonneau, Vanderkelen, serait-ce assez de ces maigres brebis pour attester sa ferveur ? Il éprouvait un désir enthousiaste de purifier son cœur et d'accumuler les victimes sur l'autel. Il fouilla sa mémoire, cherchant de nouveaux holocaustes. Il exhuma des ombres. Le Vasseur, cet ami d'enfance qu'il voyait encore une fois le mois ? Hédeline, ce camarade de régiment qu'il priait parfois à dîner? Il ne les verrait plus ; répudiés, eux aussi. Il les jeta sur le bûcher. Puis, saisi d'une ivresse farouche, il immola d'un seul coup toute l'Association des Enfants du Vexin dont les convocations l'avaient trouvé, jusqu'alors, fidèle. Enfin, content, allégé, il offrit à Salavin un visage rayonnant, sans regret et sans ombre. Mais Salavin était soucieux.

— Edouard, dit-il, me voici à peine entré dans ta vie et, déjà, que de désordre !

— Du désordre ? Quelle erreur ! Un coup de rateau, sûrement.

— Ces hommes, tes camarades...

— J'ai supporté d'eux bien des choses sans trop en souffrir : j'ai le cuir solide. Mais je ne supporterai pas le mal qu'ils voudraient te faire. Bien entendu, à partir de demain, nous ne déjeunerons plus au Petit-Passe-Temps. Viens, nous allons chercher une gargote.

Cette idée parut ranimer Salavin.

— Soit ! Il est trop tard aujourd'hui : nous devons aller travailler. Pour demain, c'est entendu.

— Oui, demain. Un petit restaurant où nous serons seuls et où nous pourrons causer en paix.

Pendant une semaine, ils allèrent de traiteur en traiteur, cherchant non la bonne cuisine, mais le lieu favorable aux entretiens à voix basse, la place chaude aux cœurs, la clarté dans laquelle les visages sont assouplis et confiants, la table qui relie les corps au lieu de les séparer, le coin que l'on n'est pas pressé de quitter parce que rien n'y meurtrit l'âme.

Ils finirent par s'accommoder d'un guéridon de marbre à deux places, dans un débit de la rue de l'Arsenal, un guéridon tapi entre une demi-cloison vitrée et un escalier en limaçon qui conduisait à l'entresol.

C'était une vieille maison presque désertée de toute clientèle et qui, sous l'enseigne de la Bécasse, avait sans doute connu de beaux jours aux temps passés.

Tout leur plut : l'enseigne et l'aspect abandonné de la salle, les peintures cuites,la dalle branlante, devant le comptoir, la lumière surtout, pareille à celle qui baigne nos rêveries historiques.

Ils passaient là, chaque jour, une heure bénie qu'ils avaient l'impression d'arracher à toutes les tyrannies conjurées : celle, farouche, de l'argent et celle, caressante et souveraine, du foyer. Une heure de liberté totale. L'heure autour de laquelle la journée tourne,comme une roue aux lenteurs exaspérantes. L'heure où l'on est enfin soi-même, sous le regard complice et stimulant d'un être qui vous aime, vous admire, vous exalte et ne vous connaît quand même pas au point d'être rassasié de vous. Cher regard sans ironie, sans offensante pitié.

Parfois, Edouard arrivait, l'air un peu effaré, encore que prêt au rire,à la détente.Il disait : « J'ai failli rencontrer Sautier. J'ai changé de rue à temps, Dieu merci ! » Un autre jour, il avoua : « Je suis obligé de voir Plissonneau, mais je ne lui parle que pour le service. Et il n'a qu'à bien se tenir. »

Il leva, ce disant, vers Salavin, un regard un peu trouble. Il n'avait pas de regret : il était surpris de sa propre cruauté. Son nez se dressait avec arrogance ; pourtant son menton, son lâche et doux menton semblait dire : « Louis, j'ai fait cela pour toi, et je ferai bien d'autres choses encore ; mais tu ne m'abandonneras pas. »

Salavin lui donna une poignée de main et, brusquement, baissa les yeux.

Ils étaient heureux, entre la demi-cloison et l'escalier. L'amitié avait choisi ce cadre indigne pour opérer ses prodiges. Ils préparaient l'avenir comme une révolution, à voix basse et avec des ruses de conspirateurs.

Ils ne comptaient que sur eux-mêmes. Ils n'espéraient rien des autres, sinon peut-être une légère augmentation de traitement qui leur eût facilité certains projets. Même au sein de la félicité, les hommes souhaitent toujours quelque chose de plus.

XI

Ils sont presque aussi grands l'un que l'autre : Salavin, plus mince, un peu voûté ; Edouard plus trapu, plus lourd. Quand ils sont côte à côte, Salavin se sent plus robuste et Loisel plus fin.

Ils se prennent parfois le bras pour descendre le boulevard, et ils sont pleins d'orgueil parce qu'ils sont grands, parce qu'ils sont deux, parce qu'ils sont eux et non pas deux hommes quelconques, deux hommes comme ceux que l'on rencontre dans la rue.

Ils sont pleins d'orgueil pour mille autres raisons, fraîchement découvertes, mais péremptoires, mais inusables. L'homme était l'ennemi de l'homme ; il ne songeait qu'à l'assujétir, à le voler, à l'abattre. Or Salavin a rencontré Loisel, et l'homme est devenu l'ami de l'homme : il veut lui porter son parapluie, lui payer sa consommation au café et lui prêter son cache-nez si le vent fraîchit.

Ils se sont partagé l'empire du monde ; chacun entend bien que la plus grosse part ne sera pas pour soi-même, mais pour l'autre. Et si Loisel a, d'aventure, la meilleure place dans le tramway, il contraindra Salavin de l'accepter. Salavin fait de même. Belle raison de querelle.

Ils étaient autrefois moins que deux chétifs poissons perdus dans la mer sauvage ; ils voguent aujourd'hui de conserve, comme deux espadons vigoureux qui tiennent le milieu du courant et ne craignent rien de qui que ce soit.

Salavin aux mains blanches possède, avec étonnement, à l'extrémité de deux bras musclés, deux poings pesants comme des marteaux. Edouard aux yeux bleus possède maintenant, derrière des lunettes de fer, deux autres yeux, sombres, inquiétants, qui pénètrent dans l'âme des hommes comme deux aiguilles chaudes dans la cire.

Naguère encore, au sein de ce Paris houleux, erraient deux garçons solitaires qui ne savaient pas grand'chose et vivaient accablés de leur ignorance. Voyez aujourd'hui cette paire d'amis. Ils savent tout : car chacun sait le peu qu'il sait, plus tout ce que sait l'autre, et ce que l'autre sait est incommensurable.

Ils reconstruisent l'univers moral sur des bases neuves et stables. Une grande pitié mêlée de mépris leur est venue à l'égard du reste de l'humanité. « Le monde n'a jamais été si vil et si misérable. Il n'est composé que de canailles et de mazettes. Heureusement, il y a nous. Et c'est assez. »

Si tout va bien, ils seront pour quelque chose dans la rédemption de l'espèce..

En attendant, ils élaborent patiemment un langage qui sera leur langage exclusif, que nul étranger, bientôt, ne comprendra tout à fait. Ils inventent des termes, des locutions, des tournures syntaxiques dont ils sont bien les seuls à comprendre la saveur et la nécessité. Chaque mot a son histoire anecdotique. Chaque mot avance dans

temps, traînant, telle une comète, une longue queue de souvenirs.

Minable couple, celui qui parle le langage de tout le monde.

Dès les premiers jours, ils ont travaillé à leur légende. Chaque minute y apporte quelque épisode, quelque ornement. Par amour de l'amitié et pour embellir la vie, ils apprennent à mentir. Ils mentent d'abord à tour de rôle : celui des deux qui n'a rien dit baisse d'abord la tête, surpris, et cligne des paupières comme un homme qui perd l'équilibre ; mais, vite, il retrouve tout son aplomb et ajoute quelque détail au beau mensonge, pour bien montrer qu'il a compris le jeu et « pour rendre la politesse ».

En vérité, n'aurions-nous fait que quinze kilomètres, pendant cette promenade de mai ? Non, certes! Vingt-cinq, voire trente kilomètres à pied, voilà ce que peuvent faire et ce que font ces gaillards que nous sommes. De combien d'œufs, s'il vous plaît, cette omelette miraculeuse, mangée sous une tonnelle de Montmartre ? Six, croyez-vous ? Fi, Monsieur ! Quinze pour le moins ! et, si vous n'êtes pas content, elle sera de vingt-quatre. Et, si vous protestez, le piccolo deviendra beaujolais ; le cidre sera élevé à la dignité de champagne ; le poulet s'appellera chapon, faisan peut-être. Que savez-vous du monde, si vous ignorez avec quelle aisance, dans la mémoire enchantée des amis, le moindre lapin de chou prend, à la longue, un goût de lièvre ? Ah ! la vie serait morne et l'amitié sans pouvoir s'il fallait s'astreindre à de viles précisions de contrôleur des tramways ou de vérificateur des poids et mesures. Le monde est créé pour être recréé et toute figure veut transfiguration. L'homme seul ne suffit pas à cette noble tâche. Il faut la collaboration de deux cœurs pour donner à la vérité ce coloris surnaturel qui lui permet de braver les injures du temps. Nous sommes deux ! Deux amis ! Le monde est riche ! Il n'y aura jamais moins de mille pommes à l'arbre, jamais moins

de mille jolies filles sur notre chemin, moins de cent bateaux sur le fleuve, moins de cinquante sergents de ville au rassemblement, moins de vingt-cinq plats dans nos festins, moins de dix auberges sur notre route. Mais des hommes exceptionnellement admirables, il n'y en a et n'y en aura jamais que deux. Vous les connaissez, Monsieur.

Ils s'en vont donc, bras dessus, bras dessous, le long du boulevard. Au temps de la solitude, chacun d'eux aimait les petites rues. Ils sont maintenant tout juste à l'aise sur la place de la Concorde.

Ils se font part de leurs enthousiasmes avec une ferveur religieuse. Boire le même vin, c'est peu ; il faut le boire dans le même verre. Ils communient dans le ressentiment et dans l'indignation. Salavin livre ses ennemis à Edouard, pieds et poings liés. Aussitôt, Edouard voit rouge. Les misérables ! Il va les mettre en pièces. Salavin est obligé d'intervenir, de plaider la grâce des coupables. Edouard se calme malaisément. On ne plaisante pas avec Edouard quand il s'agit de Salavin.

Ils ne font que d'elliptiques allusions à ces vagues semblants d'amitié auxquels ils rougissent en secret d'avoir accordé jadis quelque peu d'eux-mêmes. Ils ont oublié tout cela ; leur cœur est vierge. Parlera-t-on d'ingratitude à qui veut rebâtir la ville, conquérir le ciel, sauver l'espèce ?

Ils se racontent interminablement leur existence passée. Ils se font présent d'eux-mêmes à chaque minute, comme des amants, mais comme des amants qui seraient de purs esprits et non des corps avides.

Ils échangent des serments empreints de pudeur. Ils s'engagent à leur façon qui n'est pas celle des amants. Ils disent : « Quand nous reparlerons de ça, dans vingt ans », ou bien : « Plus tard, beaucoup plus tard, je t'expliquerai », ou encore : « Quand nous serons deux vieux types tout ratatinés et que nous nous rappellerons ensemble... »

Ils n'imaginent pas qu'ils pourraient ne plus se chérir dans vingt ans. Ils n'imaginent pas que la vieillesse ne les surprendra pas côte à côte, bras dessus, bras dessous. Et quel cataclysme pourrait donc les disjoindre ? Ne sont-ils pas deux amis, deux hommes, deux esprits du même sexe ? Le lien qui les étreint est pur de toute fange matérielle.

Oui, sans doute, serrer une femme dans ses bras! Ah ! quoi de meilleur ? Mais l'homme, dans l'amour, n'est jamais innocent de tout calcul. Il proteste de sa loyauté, de sa candeur. Et que veut-il donc, sinon être délivré ? Quoi qu'il proclame, il semble attendre de sa compagne quelque ineffable soulagement. Il veut d'abord s'affranchir de ce lourd secret qui l'oppresse, et puis s'en aller, en sifflant ou en fumant une cigarette, s'en aller vers son travail, vers sa gloire, vers d'autres jeux.

Ce qui jette ces deux hommes l'un vers l'autre, ce n'est pas si simple et ce n'est pas moins fort.

XII

Marguerite n'a jamais bu de vin. Elle en boira. Et des meilleurs, et des plus capiteux.

Salavin souffre de l'estomac. Il reprendra quand même de la langouste.

Edouard est congestionné, véhément. Il règne, entre la nappe et le buffet, sous le lustre hollandais aux reflets arrondis.

Si d'aventure, alors qu'ils sont tapis dans le demi-jour complaisant, à la Bécasse, si Salavin se hasardait à demander de la langouste, voire quelque innocente crevette, Edouard s'y opposerait avec verdeur, car il est ménager de l'estomac de son ami.

S'ils se trouvaient tous deux à une table étrangère et que l'amphitryon émît la prétention de faire absorber à Salavin le moindre petit fragment de crustacé, Edouard entrerait dans une grande colère.

Mais Salavin est l'invité d'Edouard. C'est pour honorer Salavin que fut spécialement achetée cette surprenante bête marine. Edouard n'entrera pas en colère si Salavin refuse un supplément de langouste ; pourtant Edouard sera bien attristé ; secrètement, il doutera de l'amitié de Salavin.

Salavin reprend de la langouste.

Il dit : « Ne crains rien, Marguerite, je ne digère tout à fait mal que les choses dont je mange à contre-cœur. » Puis il entreprend l'éloge de la langouste, non pas de la langouste en général, mais bien de la langouste d'Edouard en particulier. Il découvre à ce mets une saveur et un bouquet exceptionnels, qu'il explique avec des mots ingénieux et qu'il lui faut rapporter à l'excellence et à la pureté des eaux au sein desquelles l'animal a prospéré. Il s'élève sans effort à d'amples considérations géographiques, puis, entraîné par les courants et les moussons, erre de golfe en golfe, de détroit en détroit, d'un pôle à l'autre.

Edouard est radieux. Cette langouste lui est une affaire personnelle. Il accueille les éloges comme si la chair de cette langouste était son œuvre de chimiste, une de ses trouvailles de laboratoire. A certains moments, il juge opportun de marquer de la modestie, d'apporter quelque tempérament au lyrisme de Salavin, de se réserver : « Certes, cette langouste n'est pas détestable ; mais ce n'est quand même qu'un début. Une prochaine fois, on fera mieux. »

Salavin reprend encore de la langouste. Une patte. Ah ! le bon ami !

Et voilà le tour de la sauce. A Clémentine d'ouvrir ses oreilles et son cœur. Salavin va parler de la sauce. Bossuet pâlira dans sa tombe, Bossuet qui n'a su faire que l'éloge des morts.

Clémentine hoche la tête à petits coups. Malgré sa prudence habituelle, elle se sent saisie d'estime pour

Salavin. C'est pourtant vrai que cette sauce est harmonieusement mêlée d'huile d'olive et de jaune d'œuf. C'est encore vrai qu'elle doit ses subtiles vertus à des herbes aromatiques dont Clémentine a le secret. C'est même vrai que cette sauce succulente fut, durant cinq minutes, visitée, traversée par une gousse d'ail qui lui laissa moins qu'un parfum : une arrière-pensée.

Marguerite ne mange plus. Elle regarde son mari d'un œil plein d'admiration, mais aussi d'inquiétude. Pourquoi s'inquiéter ? La langouste d'Edouard ne saurait faire mal à Salavin.

Longtemps, longtemps, dans les rues du Pot-de-Fer et autres boulevards de Port-Royal, longtemps on parlera de cet animal mystique avec la plus éloquente piété. Les voix alterneront, comme pour une querelle théologique :

— Il en a pris deux fois.

— Non, trois fois, rappelle-toi.

— Il préférait les pattes à la queue.

— Mais il ne détestait pas la tête, je t'assure.

Que cette langouste entre glorieusement dans notre souvenir ! Qu'elle s'élève, idole de vermillon, sur l'autel de l'amitié ! Il est bon d'avoir une langouste dans son existence, car les hommes sont indécis, tourmentés, sujets à mille maux. L'avenir nous ménage, à coup sûr, des jours sans ardeur, des heures arides. Grâces au ciel, nous avons cette langouste avec nous. Nous ne serons jamais dépouillés de tout crédit.

Ils sont à plaindre, ceux qui, durant les minutes amères où le cœur tarit, ne peuvent même pas trouver, dans leur mémoire, une authentique bouteille de vin blanc.

Quand, sous les coups de la tempête, la galère donne de la bande, ils sont à plaindre, ceux qui ne peuvent empoigner un souvenir solide, turgescent comme une ceinture de sauvetage.

Ils sont à plaindre ceux qui n'ont pas de langouste au fond de leur amitié.

Calice d'allégresse, crustacé miséricordieux, animal sacré, totem ! puisses-tu venir à notre secours quand nous ne serons pas trop contents l'un de l'autre, quand nous serons tout à fait mécontents de nous-mêmes !

XIII

Les gens qui, dans l'espoir de dissimuler l'indigence de leur imagination, affectent de contester les miracles seraient bien empêchés de donner une interprétation satisfaisante au phénomène mystérieux qui se produisit cette année-là, en plein Paris, vers la fin du jour, un samedi du mois de juin. Ce phénomène mérite d'être décrit et commenté, car, à dire vrai, ceux qui en furent les témoins, les objets, ou, plus exactement, les bénéficiaires n'en eurent qu'une conscience obscure, incomplète, et qu'il appartient à l'histoire d'éclaircir et de préciser.

Il était un peu plus de six heures du soir. Les hommes et les femmes vaquaient aux soins de leur métier, de leur ménage ou de leurs amours. Certains, par malheur, cheminaient hors des voies du miracle, sur le boulevard Raspail ou l'avenue des Gobelins, par exemple. D'autres, poussés d'un hasard bienfaisant ou sollicités par des habitudes tendues, descendaient la rue Saint-Jacques, puis traversaient la place du Panthéon, s'abandonnaient ensuite à la rue du Cardinal-Lemoine et gagnaient enfin la Seine en suivant la Halle aux vins. Ceux-là, tous ceux-là furent intéressés dans l'événement, furent compris dans le miracle.

Ils allaient, les uns solitaires, les autres par couples. Ils pensaient à leurs soucis, à leurs fardeaux : « Impossible de rassembler l'argent du terme... Le dernier-né venait, à son tour, de prendre la coqueluche... Pour la troisième fois, Suzanne s'était abstenue de venir au rendez-vous...Le patron se montrait de plus en plus har-

gneux et menaçant... Le paquet de linge mouillé était trop lourd à l'épaule meurtrie... La monotonie des besognes quotidiennes était, en fin de compte, intolérable... Le temps était vraiment trop humide et trop chaud... »

Ils ruminaient toutes ces choses en longeant les boutiques au fond desquelles on devinait, terrés, des commerçants malchanceux, aux jambes rembourrées de varices et au cœur ulcéré de découragement. Ils ruminaient ces choses et mille autres misères. Leur visage trahissait leur détresse ou leur énervement. C'étaient les passants de tous les jours.

Un homme parut qui montait à bonne allure vers le sommet de la colline Sainte-Geneviève. Un homme assez grand, assez fort, doué d'un large visage coloré, d'une crinière compacte et d'un nez remarquable, taillé en pleine étoffe. Il était vêtu sobrement, sans impertinence. Rien, dans son allure, ne le distinguait de la foule. Mais il regardait d'une certaine façon tous les visages de cette foule et le miracle se produisit.

On ne saurait dire par l'effet de quelle puissance occulte le temps devint sec et léger, les fardeaux agréables à l'épaule musclée, les besognes quotidiennes équitables et réjouissantes. L'homme au nez superbe regarda généreusement les passants et tout l'univers apparut ordonné selon les vœux de quelque radieuse sagesse : « L'argent du terme se trouvait toujours... Les enfants malades finissaient toujours par guérir... La maîtresse infidèle implorait en définitive son pardon... Les patrons n'avaient pour leurs employés que mansuétude et considération... »

L'homme au nez majestueux inspecta la foule comme un général son armée et, comme tout général, il ne lut qu'allégresse dans les démarches et satisfaction dans les yeux. Tous les passants étaient des passants de grande fête.

L'homme au nez magnanime jeta même un bref re-

gard au fond des boutiques : elles étaient alléchantes, achalandées, tenues par des commerçants bien portants et ambitieux.

L'homme au nez conquérant se félicita de l'état du monde. Il se sentit prodigieusement heureux. Il répéta plusieurs fois, à voix basse : « Je suis Edouard Loisel, et je viens d'être nommé, par MM. Vedel et Gayet réunis, directeur technique des laboratoires de recherche ! »

Cette journée de juin fut en vérité une grande journée. En ce temps-là, Edouard habitait le troisième étage d'un immeuble neuf qui avait poussé, comme une dent de sagesse, en bousculant toute la région. Edouard, de loin, salua sa maison d'un sourire condescendant. Cette maison pourrait-elle suffire à un directeur technique ? Il remit à une date ultérieure l'examen de cette question et s'élança dans l'escalier. Il en gravit les premières marches quatre à quatre, puis ralentit son ascension, se contint du mieux qu'il put pour ne pas contrevenir à la dignité de son nouveau personnage.

Au troisième étage, il fit jouer le timbre. Rien de plus impersonnel qu'un coup de timbre. Et pourtant Clémentine vint elle même ouvrir la porte et dit aussitôt :

— Eh ! mon Dieu ! Qu'y a-t-il ?

Edouard répondit sans détour :

— Il y a que je suis nommé directeur technique.

Clémentine ne marchanda pas le baiser qu'elle donna tout de suite à Edouard. Puis, comme c'était un esprit précis, elle posa cette question mystérieuse :

— Et alors ?

Edouard hésita une demi-seconde, se ressaisit, répliqua :

— Doublés. Tout simplement.

Clémentine ne tenait pas outre mesure à l'argent. Mais à quoi donc mesurer l'importance des victoires humaines ? Elle embrassa derechef son mari et se déclara satisfaite.

Edouard était pourpre; on eût dit que la joie lui sor-

tait par tous les pores du visage sous les espèces sensibles d'une rosée chaude. Il estima que le faste de ses nouvelles fonctions n'était pas, dans l'intimité, incompatible avec un appareil vestimentaire réduit ; il enleva son gilet, puis il fit un tour dans l'appartement et s'écria :

— J'étouffe. Je ne peux pourtant pas enlever ma peau.

Il revint à Clémentine et demanda :

— Où est Zize ?

— Couchée.

— Déjà ! fit Edouard désappointé.

Il n'avoua pas qu'il avait formé le projet de prendre la petite fille à témoin du bonheur écrasant dont il se trouvait depuis quelques heures la victime. Il jeta vers la cuisine, où végétait une servante bretonne, un coup d'œil découragé. Aucune issue, de ce côté, pour la joie d'Edouard : il eût été plus aisé d'intéresser les murailles aux strophes fameuses de Schiller. Il se reprit à tourner autour de Clémentine et lui retraça, par le menu, l'entretien décisif qu'il avait eu, dans l'après-midi, avec MM. Vedel et Gayet. Puis, soucieux d'assurer du moins un dérivatif physiologique à son contentement, il demanda le dîner et une bouteille de vin fin supplémentaire. Clémentine se prêta de bonne grâce à ce désir.

Le dîner n'apporta pas d'amélioration notable à l'état d'Edouard. Comme d'autres la douleur, il sentait la joie lui obstruer la gorge. Encore que préparés avec goût et sagacité, les aliments passaient mal. Il en vint à se dire : « Ça ne durera pas, heureusement. Ce n'est pas drôle d'être aussi content que je le suis. »

Il se leva de table avant le dessert et se mit à marcher de long en large par la pièce. Il élabora une série de projets magnifiques dont l'expression à voix haute lui procura quelque soulagement. Clémentine l'écoutait d'une oreille distraite, un sourire complaisant aux lèvres. Il disait : « C'est au mois d'avril qu'il faut visiter Floren-

ce... » Et Clémentine répondait : « Le chauffage central est-il vraiment plus sain que la salamandre ? »

Edouard connut les impressions pénibles du chanteur qui s'évertue dans une pièce trop petite et trop basse de plafond. Il fut s'accouder à la fenêtre. La nuit venait de tomber. Le boulevard regorgeait encore de mouvement et les voitures filaient à toute vitesse sur la chaussée pareille à un canal d'ombre. A les regarder passer avec leurs flammes fugitives, Edouard conçut l'espoir qu'elles emporteraient, d'une façon purement mécanique, au moins des parcelles de cette joie anormale qui l'accablait comme un fardeau. Vain espoir. Le fleuve de la rue coulait sans connaître et sans même frôler Edouard qui demeura prisonnier de sa félicité, frémissant comme un bouchon dans un remous.

Il forma furtivement le dessein de sortir, d'aller tuer cette soirée au théâtre, au cirque, au cinéma. Tout de suite, il eut honte de sa faiblesse. « Vrai, je ne suis guère courageux, je ne peux même pas être heureux tranquillement, raisonnablement. Couchons-nous ! Demain, nous verrons clair dans notre bonheur. »

Adoptée bénévolement par Clémentine, cette sage résolution comportait des conséquences, ainsi qu'il apparut presque aussitôt. La volupté n'est pas si petite affaire qu'elle s'accommode de soins parasites. A peine Edouard pressentait-il ce néant ténébreux où peines et joies s'abîment, confondues, il entendit une voix franche de toute émotion qui demandait : « Huit fois neuf ? »

Edouard retint son souffle. La voix reprit, immatérielle comme le pur génie mathématique : « Huit fois neuf ? »

— Soixante-douze, répondit Edouard totalement restitué à son démon et à sa solitude.

Une heure passa, durant laquelle Edouard éprouva les angoisses de l'exil: « Nous sommes tous deux contents, songea-t-il ; mais nous n'avons pas la même joie, et c'est comme si nous ne parlions pas la même langue,

c'est comme si nous appartenions à deux espèces animales différentes. »

Il se tourna et retourna dans le lit, en proie à un malaise croissant. « Si ça continue, sifflait-il entre ses dents, si ça continue, je vais étouffer, je vais crever. Il va falloir qu'on me délivre d'une manière ou d'une autre, qu'on me décongestionne, qu'on me saigne. »

Il comprit que la joie est une chose terrible, en face de laquelle la médecine elle-même se trouve cruellement désarmée.

Clémentine, que la perpétuelle agitation d'Edouard empêchait de dormir, employait les heures à de délicates spéculations arithmétiques. Elle disait de temps à autre :

— Tu ne dors pas ? Tu n'es pas raisonnable. Dans quel état serais-tu s'il arrivait une catastrophe ?

— Oh ! répliquait Edouard, ce n'est pas une catastrophe qui m'empêcherait de dormir.

Il eut soudain une image dans le cœur et un nom sur les lèvres.

— Ecoute, dit-il en posant un pied sur le tapis, je vais me lever, m'habiller et sortir.

— Où veux-tu donc aller ? demanda Clémentine.

— Voir Salavin.

— Tu es fou ! Onze heures viennent de sonner.

Evidemment, il était fou. Déconcerté, vaincu, il se leva quand même et alla boire plusieurs verres d'eau.

Quand il se remit au lit, Clémentine sommeillait. Il l'écouta respirer. Comme elle était sage et sérieuse ! Elle ne perdait pas de temps ; elle s'en allait toute seule sur le noir vaisseau, laissant Edouard au rivage, planté là, avec cette joie ridicule dont il était presque malade.

— Vrai, dit-il, il faut s'endurcir au bonheur ; sans cela, on vieillirait trop vite.

Il passa le reste de la nuit à lutter contre plusieurs cauchemars qui avaient la démarche et le rire même du bonheur.

XIV

Il se leva dès le petit jour, c'est-à-dire fort tôt, car on était au début de l'été.

En pyjama, la pipe aux dents — cette première pipe du matin : initiation, découverte, baptême odorant — il erra de pièce en pièce. Puis il se contempla dans une glace. Il avait les cheveux secs, les yeux douloureux, les lèvres épaisses, les traits tuméfiés. A voix haute, il s'injuria : « Couillon ! » Il haussa les épaules et fit à son image une grimace de mépris. Peine perdue : sa joie était invulnérable. Il pensa : « Je n'ai plus qu'à en prendre mon parti. C'est l'affaire de quelques jours. » Et il alla se laver à grande eau.

A plusieurs reprises, il retourna dans la chambre. Clémentine dormait toujours. Ses boucles noires déferlaient sur l'oreiller. Un souvenir remonta du fond des temps : une poussiéreuse chambre de garçon et, sur un drap blafard, les cheveux d'une femme inconnue, d'une femme jetée là, dans le lit, par un décret des puissances souveraines. Il écarta cette image d'un clignement de paupières : il était loyal et respectueux des contrats. Il vouait à sa femme un amour coloré de gratitude. Il n'en jugea pas moins, ce matin-là, qu'elle représentait, pour l'enthousiasme, un résonnateur insuffisamment généreux. « Je vais, décida-t-il, m'habiller, déjeuner et courir chez Salavin. »

Comme il s'habillait, Clémentine s'éveilla. Edouard se précipita sur elle, l'étreignit et, à brûle-pourpoint :

— Es-tu contente ?

Une fois de plus, Edouard partait *allegro*. Ce fut *andante* que Clémentine reprit le thème. Elle compta une mesure pour rien et articula :

— Certainement.

Ils déjeunèrent. « Elle a raison, songeait Edouard, mille et mille fois raison. Elle ne gaspille pas le bonheur.

Elle le place, à gros intérêts. Mieux que moi, elle sait être heureuse. C'est presque un métier. Moi, je mourrai sur la paille, et je ne l'aurai pas volé. »

Il prit son chapeau et évolua vers l'antichambre. Clémentine s'étonnait :

— Où vas-tu donc ?

Il répondit, non sans embarras :

— Me promener, voir Salavin.

— Il n'est pas encore sept heures et demie.

Toujours la logique ! Toujours l'heure ! Toujours les chiffres ! Il leva, en même temps, les épaules et les sourcils comme un homme qui n'en peut mais, qui cède à des forces supérieures.

—Je ne ferai que passer. Rien que pour lui annoncer la bonne nouvelle.

Un bref silence. Clémentine enveloppait son mari d'un regard clair, attentif, un peu froid, où il y avait de la tendresse et de la compassion.

— Eh bien, va, mon ami !

Il était déjà dans l'escalier. Il était déjà sur le boulevard et sa joie se transformait en mouvement, comme l'énergie emprisonnée dans la houille. Le soleil parut, entre des nuages embrasés. Ce fut pareil au déchaînement des trompettes par-dessus l'orchestre frémissant. Edouard en reçut comme un coup de cravache ; mais il avait devant lui tout l'espace de la terre.

Il usa son premier élan dans les allées du Luxembourg. Assurément, il manquait de sang-froid. Qu'était donc ce triomphe, somme toute, aux yeux d'autrui ? Un succès des plus modestes. Pourtant Edouard savait bien que ce succès en annonçait d'autres, éclatants, innombrables. Il saluait, en la joie présente, toutes les joies futures, toutes les joies qui lui étaient dues et qui viendraient en leur saison, ponctuelles comme des planètes.

Il était à peine huit heures quand il sonna chez Salavin.

Il attendit quelques secondes et ressentit soudain un étrange malaise un peu semblable à la honte. « Qu'allait-il faire ? — Annoncer une bonne nouvelle. — C'est-à-dire ? — Une nouvelle qui lui était bonne, à lui, Edouard. »

Il n'eut pas trop de mal à retrouver l'équilibre : ce qui contentait Edouard devait combler Salavin, c'était convenu.

Ce fut Marguerite qui vint ouvrir. Elle s'enfuit avec un cri, car elle n'était point coiffée.

Edouard entra dans la salle à manger, où l'odeur du café jouait parmi les miettes de pain. Tout de suite, parut Salavin, en manches de chemise, le visage alarmé.

— C'est une bonne nouvelle, se hâta de dire Edouard, bégayant un peu.

Salavin le fit asseoir et resta debout, les bras croisés. Edouard avait l'air d'un prévenu. Il s'ouvrit, il avoua :

— MM. Vedel et Gayet m'ont nommé, hier soir, directeur technique des laboratoires de recherche. Je suis si content que je n'ai pu résister au besoin de venir t'annoncer la chose dès ce matin.

La figure de Salavin se détendait ; mais il ne répondit pas tout de suite ; peut-être attendait-il des éclaircissements. Edouard eut le temps de se juger ridicule. « Qu'était-il venu faire à pareille heure chez son ami ? Etait-il décent de triompher avec tant d'éclat ? Salavin l'allait-il juger immodeste, fanfaron ? » Il leva sur Salavin un regard lourd d'humilité, un regard qui suppliait presque : « Aide-moi ! Assiste-moi ! Prends une part de ce beau fardeau. Tu vois bien que je ne suis pas capable d'être heureux tout seul. »

Salavin remua deux ou trois fois la tête comme pour dire « oui ». Et, gravement :

— Hier, mon ami, hier soir, je disais à Marguerite : « Edouard ira loin ! » Ah ! j'ai vu juste. Oui, tu iras loin !

Te voilà parti ! Et quel départ. Comme je suis heureux ! Tes mains, mon ami !

Les jarrets d'Edouard se détendirent. Il cria presque :

— On s'embrasse, veux-tu ?

Ils s'embrassèrent. Edouard baisa son bonheur sur la barbe de Salavin. C'était la première fois, depuis son enfance, qu'il embrassait un homme. Il se sentit maladroit et transporté. Puis il se prit à tourner autour de la table, donnant enfin libre cours à son délire. Par égard pour les meubles, il avait enfoui dans ses poches deux mains dont il ne se sentait plus le maître. Il parlait, parlait, impatient de publier ce cœur près d'éclater: « Tout cela n'était rien, rien qu'un signe ou qu'un prélude. Il ferait plus, il ferait mieux, il finirait par donner toute sa mesure, par étonner le monde. »

Salavin remuait la tête et les bras en cadence, comme un bohémien qui fait danser un ours. On eût pu croire qu'il rythmait la joie de son ami, qu'il la disciplinait, qu'il en réglait et harmonisait l'expansion.

Puis Edouard donna des précisions, cita des chiffres. Salavin fut admirable d'étonnement :

— C'est la fortune ! Te voilà riche !

— Nous voilà riches, veux-tu dire ! Tout ce qui est à moi est aussi à toi, puisque tu es mon ami.

Et l'homme heureux d'échafauder la plus munificente pyramide de projets. Certes, l'argent, la gloire, il n'y en aurait pas pour tout le monde ; mais lui, Loisel, saurait en prendre pour deux : il avait les mains larges, le râble puissant.

Salavin approuvait toujours, à coups de tête et plus lentement. A un certain moment, Edouard eut l'impression qu'une ombre fugitive venait de passer sur le visage de son ami. Il n'aurait pu l'affirmer : il allait trop vite, il était lancé. Le voyageur du train rapide a-t-il bien le temps de percevoir les sentiments qu'exprime le regard

de la garde-barrière ? Edouard filait, dans un tourbillon, dans un tumulte.

Finalement, à bout de souffle, il se laissa tomber sur une chaise et proféra cette conclusion inattendue :

— C'est maintenant qu'on en va manger, des langoustes !

D'un geste plein de modestie, Salavin affirma qu'une seule langouste devait suffire à son bonheur.

L'homme heureux protesta :

— C'est mon affaire. Laisse-toi dorloter.

Salavin n'accepta pas sans réticences. Mais que refuser à Edouard ?

Le jour même, c'était un dimanche, il fallut improviser une première fête : un déjeuner au restaurant, une promenade à la campagne. A toutes les folies d'Edouard, Salavin opposait des sourires effarouchés. Pourtant il ne laissa pas, jusqu'au soir, de se montrer à la hauteur des événements, et quand, vers la minuit, il regagna la rue du Pot-de-Fer, au bras de Marguerite, il se mit à chantonner un air allègre auquel il n'avait recours que dans les grandes circonstances.

— Ah ! tu es content, dit Marguerite.

— Oui, oui, répondit Salavin.

Il ajouta des mots mystérieux : « De moi ! Content de moi ! »

XV

Edouard avait trouvé la formule : « Je serai heureux, et nous partagerons. »

Les événements qui composent la vie des hommes ne peuvent pas se dérouler à l'aventure. Il faut un ordre, des lois, des rites.

Un ordre s'établit donc, à compter de ce fameux jour de juin. Edouard avait les joies, et il les partageait avec Salavin. La destinée d'Edouard était ainsi faite que tout lui réussissait. Chaque mois, chaque semaine presque

lui apportait, comme un tribut, quelque motif, grand ou petit, de contentement. Alors il mettait son chapeau et s'en allait chez Salavin. Il le surprenait parfois dans son travail, parfois au milieu de son repas, parfois dans son sommeil. Comme le chasseur qui apporte une pièce de venaison, il disait : « Voilà ta part ! » Et Salavin disait toujours « merci », car Salavin avait sa destinée, qui était de dire toujours « merci ».

Il y a une justice dans le monde, une justice qui met les forts à côté des faibles. Et si les faibles ne sont pas contents, vraiment c'est qu'ils ont mauvais caractère. Il y a, dans le monde, des riches qui donnent et des pauvres qui reçoivent. Les pauvres sont parfois las de recevoir et c'est pure ingratitude. Il faut que chacun remplisse son rôle et persévère dans son régime. N'est-il pas doux de savoir que faire et de s'y tenir avec une pieuse application ?

Que chacun reste à sa place : l'ami à côté de l'ami, l'épouse auprès de l'époux. Il ne faut rien brouiller, ni confondre les règnes, ni objecter l'amour à l'amitié. Un jour, Edouard annonça qu'il allait sortir. Clémentine demanda :

— Où vas-tu ?

Edouard avoua :

— Chez Salavin.

Clémentine dit alors, d'une voix imperceptible :

— Encore !

Un mot. Un seul mot. Un petit mot, ni trop long ni trop lourd. Un mot de trop. Un mot regrettable. Clémentine le sentit tout de suite, car elle dominait assez bien ses nerfs et promenait sur toutes choses une intelligence pénétrante, fine et mince comme le jet d'un projecteur électrique, une intelligence bleu pâle.

Edouard jeta son chapeau sur la table et dit :

— C'est bon ! Je reste.

Il piaffait dans l'appartement. Il était pareil au tau-

reau à qui l'on vient de passer un anneau dans le nez. Il renversa deux chaises et jongla quelque temps avec une troisième.

Clémentine le supplia de partir. Il s'y décida tout de suite, mais ne partit qu'une heure plus tard. Il passa toute cette heure à expliquer à Clémentine pourquoi il allait chez Salavin et qu'elle aurait eu grand tort de l'en empêcher.

Clémentine le poussa dehors avec des baisers et des sourires. Elle avait, dans son esprit, la balance et le compas. Edouard ! Salavin ! Elle venait de comprendre qu'il fallait laisser les hommes se débrouiller entre eux, qu'elle avait sa part, qu'elle aurait son heure, qu'il suffisait d'attendre.

Edouard connut l'amertume du bonheur complet. Il songeait parfois : « J'obtiens tout ce que je désire. N'aurais-je bientôt plus rien à souhaiter ? » En fait, il vivait dans la crainte : il ne pouvait plus lui arriver que de la peine, puisqu'il était tout à fait heureux. Il avait besoin, pour se rassurer, pour se maintenir dans la région aérienne où il vivait, d'un apport continu de joies et de succès. Un mois sans réussite, et il était pris de vertige, il suait d'angoisse. Le moindre grain de sable égaré dans la mécanique lui faisait grincer les dents. Il eut, un jour, un bref démêlé avec un cousin, au sujet d'un petit héritage. Il reçut du papier timbré, pour la première fois de sa vie, et s'écria d'une voix tragique : « Encore une affaire ! » Il devint excessivement susceptible et d'autant plus inquiet que le sort semblait soucieux de lui épargner les offenses.

Cependant l'amitié qui liait Edouard et Salavin ne cessait de croître et de fleurir. Les mois passèrent et, pour faire une année, il ne faut pas tant de mois que l'on est communément porté à le croire.

Ils affectaient parfois de lamenter la fuite du temps : tous ceux qui ont le cœur plein se plaisent à amplifier ce

thème. Mais ils mêlaient beaucoup d'orgueil à peu de regrets et vieillissaient leur amitié en toute occasion, pour honorer les ressources de leur cœur et la ténacité de leur attachement. « Te rappelles-tu? Il y a déjà plus d'un an!» — « Deux ans, veux-tu dire ! » — « Deux ans ! Comme c'est vieux ! » Ainsi le jeu menteur des souvenirs précipitait la décadence des jours. Ils en souriaient d'aise sous leur mine contrite. Leur jeune affection voulait au plus tôt ses quartiers de noblesse. Ils avaient grand'hâte d'être de vieux amis et ne désespéraient pas de devenir amis d'enfance.

Un jour qu'ils se promenaient sur la colline de Montmartre, le désir de monter au sommet de la basilique les saisit. Ils n'eurent même pas besoin de se le communiquer : ils l'avaient éprouvé ensemble et y cédaient tacitement. Ils abordèrent les degrés avec recueillement, écoutant battre leur cœur et se prenant la main dans les endroits sombres. Leur amitié semblait attendre de l'altitude quelque sublime récompense, une sanction mystique. Elle leur fut octroyée.

Le gardien, par bonheur, les laissa seuls au pied de la dernière rampe. Ils la gravirent avec une exaltation que l'effort musculaire même nourrissait et purifiait. Debout dans le vent, au-dessus de Paris semblable à un immense rocher miné par quelque vermine opiniâtre, ils restèrent assez longtemps pour que le sentiment de leur élévation matérielle leur donnât l'enivrante illusion de la prééminence morale. Il n'est point que fougue gymnastique dans la passion de l'escalade. Ils partagèrent loyalement l'honneur de cette domination. Ils ne parvenaient pas à s'en lasser. Le gardien les héla.

Ce fut un des épisodes culminants d'une amitié que l'on jugera fertile en aventures,si l'on veut bien considérer que l'histoire du cœur demeure irréductible à l'importance des faits.

Edouard et Salavin éprouvèrent petit à petit les effets

d'une confiance mutuelle et illimitée: chacun d'eux cessa d'imposer à sa nature des contraintes peu propices, leur semblait-il, à une communion totale. Deux vieux amis ont-ils encore besoin de se prouver l'un à l'autre qu'ils sont des gentlemen accomplis ? Deux vieux amis sont-ils tenus à faire montre, l'un en face de l'autre, de cette « parfaite distinction » qu'ils se sont reconnue dès l'abord et une fois pour toutes ? Surveiller son langage, mesurer ses gestes, éviter le désordre de sa toilette, est-ce à de telles futilités que se complaît une vieille et solide amitié? Evidemment non. C'est pour nous-même que nous voulons être aimé, et qui donc oserait soutenir que la façon de tenir notre fourchette à table fait, en quoi que ce soit, partie de ce « nous-même » ?

Ils apprirent à se taire dès qu'ils ne trouvaient plus rien à se dire. Ils apprirent à demeurer ainsi de longues heures sans parler. Ils apprirent à se regarder en bâillant. Ils apprirent même à bâiller sans placer devant leur bouche une main prudente.

Et, petit à petit, le visage de l'amitié se transforma.

GEORGES DUHAMEL.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Histoire de la Littérature française illustrée. Publiée sous la direction de MM. Joseph Bédier et Paul Hazard, tome premier, Libr. Larousse. — François Villon : *Œuvres, édition critique avec notices et glossaire par Louis Thuasne,* 3 vol., Auguste Picard. — *Les Cahiers Balzaciens publiés par Marcel Bouteron, Fascicule II,* La Cité des Livres. — *Causeries françaises,* Cercle de la Librairie.

La librairie Larousse a compris que, pour bâtir une œuvre durable dans ce domaine de la littérature française où prospèrent, hélas ! tant de manuels gonflés de banalités et de lieux-communs, elle devait s'adresser à des érudits de valeur certaine. Elle a donc offert la direction de cette œuvre à MM. Joseph Bédier et Paul Hazard, écrivains de grand talent, chercheurs ayant passé leur existence à éclairer les périodes obscures de notre passé littéraire, esprits éminents habitués à démêler les idées du fatras des faits et des textes, artistes soucieux de présenter les théories et les doctrines sous une forme neuve et claire.

A leur tour MM. Bédier et Hazard, modestes comme tous les gens de vraie science, sachant que, spécialisés dans l'étude de certaines époques, ils ne détenaient point l'universalité des connaissances, ont fait appel à des collaborateurs plus précisément qu'eux-mêmes instruits sur quelques questions particulières. M. Bédier, dans le tome premier de cette **Histoire de la Littérature française illustrée**, ne s'est réservé que le chapitre concernant les Historiens et les Chroniqueurs du moyen âge, laissant à M. Edmond Faral le soin de traiter toutes les origines jusqu'à l'apparition du *Roman de la Rose*. A M. Lucien Foulet a été dévolue la tâche difficile de commenter l'œuvre écrite des XIVe et XVe siècles si féconds en esprits pittoresques et où resplendissent Froissart, Charles d'Orléans, Villon, Commines et les grands rhétoriqueurs. Le début du XVIe siècle a été traité par M. Jean Plattard dont les chapitres sur Marguerite de

Navarre, Calvin et Rabelais méritent, malgré leur brièveté, une attention particulière. M. Pierre de Nolhac, dont on connaît les importants travaux sur l'humanisme et sur Ronsard, a résumé en deux chapitres l'essentiel de ses enquêtes patientes sur la Renaissance des lettres. M. Henry Bidou a donné sur le théâtre des XVIe et XVIIe siècles deux études inspirées des plus récentes découvertes. M. Pierre Villey qui, depuis si longtemps, consacre sa vie à l'exégèse de Montaigne, s'est chargé de présenter, sous son visage véritable, le grand sceptique. M. André Beaunier qui n'aime guère les précieux, tout en les connaissant fort bien, a situé de façon exacte leurs groupes dans la société du temps et défini leur influence. Les autres cercles, ceux de l'Académie entre autres, où vivaient grammairiens et savants, ont trouvé en lui un historiographe avisé ; de même M. Beaunier s'est étendu avec compétence sur le milieu des écrivains gens de cour que ses récentes études sur Mme de La Fayette lui rendirent plus familier. M. Désiré Roustan a examiné avec pénétration, dans leur vie et dans leur esprit, Pascal et Descartes. M. André Hallays, auteur d'un aimable ouvrage sur La Fontaine, a consacré au fabuliste quelques pages heureuses. Enfin M. Pierre Moreau a envisagé, dans des pages trop courtes peut-être, mais pleines de faits, l'éloquence religieuse.

Ce tome premier s'arrête donc à la période du classicisme. Toutes les matières en sont traitées par des écrivains désireux d'exactitude et sachant donner à leur texte l'agrément qui captive le lecteur. Pour la première fois peut-être, depuis le travail spécial de M. Brunschvig, nous voyons, dans une - littérature, utiliser les dernières productions de l'érudition contemporaine. Succincte peut-être, la bibliographie est toujours choisie avec soin parmi les ouvrages essentiels. Beaucoup d'auteurs, négligés souvent par ignorance dans les manuels, sont ici remis à leur place véritable. Ainsi, dans l'histoire de notre théâtre, Grévin, par exemple, prend sa position de premier plan. M. Henry Bidou, cela est évident, a lu attentivement la thèse de M. Pinvert qui revendiquait, pour son héros, le titre de rénovateur. De même, dans l'histoire des idées, Cyrano tient, sous la plume de M. Beaunier, un rôle qui n'est pas de burlesque pur ; on ne l'envisage plus comme un simple fol, on lui reconnaît quelque mérite d'intelligence. Encore un effort, et nous aurons enfin un Cyrano

réel, burlesque peut-être, libertin à coup sûr, mais singulièrement curieux par la hardiesse de ses spéculations, précurseur mal connu par la faute de son style enchifrené.

Ainsi, dans cette histoire de la littérature française, on trouve un sérieux, un grand effort de vérité, un goût unanime de sincérité, un désir de ne point sacrifier à des goûts personnels, une volonté d'accueillir les jugements équitables. On ne nous avait point habitué à cette attitude et nous la signalons avec plaisir. Elle contribuera à accréditer, auprès du public, cet important travail. Et ce qui contribuera aussi à valoir les sympathies à cet ouvrage, c'est sa merveilleuse illustration. Cette illustration accompagne le texte avec une prodigalité étonnante. Elle en est, pour ainsi dire, le commentaire iconographique. Non seulement elle pullule de portraits empruntés tantôt aux originaux des différents musées d'Europe, mais encore de reproductions d'estampes, souvent fort rares, souvent uniques. Aux portraits s'ajoutent les sites, les monuments, les scènes de mœurs, les frontispices et titres d'œuvres, les pages de manuscrits, tout ce qui pouvait plaire aux yeux et satisfaire l'intelligence. De beaux hors-textes en couleurs parviennent même, de ci, de là, à donner l'illusion de posséder le rarissime document que conservent jalousement les dépôts publics.

Le **François Villon**, de M. Louis Thuasne, s'offre à nous avec moins de pompes extérieures, mais nous ne craignons pas de dire qu'il constitue l'une des œuvres maîtresses de ce temps où l'érudition a cependant tant fourni de preuves de sa supériorité. Depuis près de quatre siècles que Clément Marot a donné son édition fautive des Œuvres de Villon, c'est seulement en 1892 qu'Auguste Longnon, l'un des chercheurs qui contribua le plus à pénétrer l'existence du fantasque poète, publia un texte enfin purifié d'une partie de ses erreurs et falsifications. Encore les spécialistes purent-ils lui reprocher maintes étourderies et mauvaises lectures.

M. Louis Thuasne ne s'attirera pas de tels reproches. Il n'a point tenté de nous restituer un Villon trépidant et pittoresque, situé dans le décor grouillant de son époque et de son milieu. Il l'a étudié en savant aux méthodes rigoureuses, insoucieux d'originalité, pourchassant le fait vrai au milieu des légendes et des amplifications. La biographie assez courte qu'il nous donne, en

tête de ses trois volumes, plaît par son ton de franchise autant que par l'appareil respectable de ses références. La lisant, on acquiert la conviction que l'on ne nage point dans l'hypothèse, que chaque assertion est assise sur des bases solides et que tout est dit qui valait la peine d'être dit. Le Villon qui apparaît ainsi, au cours de cette sobre et remarquable notice, n'est point lavé de son opprobre. C'est, comme ci-devant, un parfait vaurien, non un vaurien entouré d'une auréole romantique, mais un homme de sac et de corde et qui bénéficia de singulières indulgences. Tout au plus M. Louis Thuasne, qui aime visiblement son héros et souffre de ne le pouvoir peindre sous une forme plus attrayante, lui trouve-t-il l'excuse de sa faiblesse de caractère et de son impécuniosité. Sans doute Villon ne raffolait-il point du travail et, de là, découlèrent toutes les tribulations de sa vie.

Le point de vue moral importe peu d'ailleurs en cette matière et lorsque Champollion-Figeac, indigné par les vices du misérable écolier, s'évertua à lui enlever la sympathie des lecteurs, il fit besogne singulièrement stérile. Une seule chose importe : dans les stupres et les vagabondages de son existence, Villon sut trouver un accent nouveau en poésie. Il est, avec ses mélancolies délicieuses et ses transports, et ses images si fraîches, et ses peintures courtes et colorées, son style ferme et souple à la fois, son jargon même, comme le verbe de ce xve siècle où toute l'université et maints bourgeois récitaient avec ravissement ses ballades. Les 3000 vers qui restent de sa composition rapide, intermittente, à peine réfléchie peut-être, montée de son cœur à sa plume à certaines heures où assembler des rimes était pour lui un besoin inné et une consolation, ces 3000 vers, personne ne les peut lire, à cette heure encore, sans émotion et sans éprouver comme un rajeunissement de l'âme. Un charme étrange, surtout fait d'ingénuité, s'en dégage et c'est bien le plus grand mystère que cet homme, bourrelé de remords, ait pu trouver, deci, de là, de si délicates images de pureté. Sans doute tout n'est-il pas de cette qualité dans son œuvre ; ailleurs le coquillart, l'auteur du *Roman du Pet du Diable*, réapparaît. Alors la stance qui perd en cadence gagne en coloration et en vibration.

N'insistons pas. Le travail de M. Thuasne consistait surtout à remettre sur pied ce texte défectueux où l'on rencontrait encore des vers et des passages incompréhensibles, de véritables non-

sens. Patiemment, au cours, sans doute, de nombreuses années, il a lui-même copié les différents manuscrits du xve siècle subsistant dans nos bibliothèques publiques et à la bibliothèque royale de Stockholm. Il les a confrontés les uns aux autres et ainsi il est parvenu à établir une leçon de valeur supérieure à laquelle il ajoute toutes les variantes. Il est aisé de se rendre compte en rapprochant ce texte nouveau de ceux qui l'ont précédé et même des textes imprimés en caractères gothiques de l'importance que présente l'épuration entreprise par M. Louis Thuasne.

Dans les tomes II et III de son ouvrage, M. Louis Thuasne assemble les notes de son édition. Ce commentaire du texte, fait quasiment vers par vers, nourri de documents inédits et de pièces d'archives, n'est pas, à proprement parler, un commentaire critique, c'est une sorte de résurrection de l'époque sous toutes ses formes, et un historien merveilleusement informé y apparaît aux côtés d'un linguiste de haute valeur. Des glossaires et des bibliographies complètent cette œuvre de vertigineuse et intelligente érudition.

Désormais les admirateurs de Villon, qui sont fort nombreux, auront à leur disposition un ouvrage limpide, clarifié de ses imperfections, compréhensible dans toutes ses parties. Les historiens du vieux Paris trouveront aussi à recueillir, dans la partie documentaire de cet ouvrage, mille renseignements précieux parmi lesquels pullulent les détails de mœurs.

Mémento. — Nous avons signalé, dans un numéro précédent, l'apparition des *Cahiers Balzaciens* que M. Marcel Bouteron dirige avec tant d'intelligente vénération pour son auteur préféré. Dans le fascicule II de ces *Cahiers* paraît, pour la première fois, une nouvelle inédite de Balzac : *Les Fantaisies de la Gina*. Cette nouvelle fort alerte, fort vive, très éloignée, ce semble, du style habituel de Balzac, très émouvante et originale dans son sujet, nous semble particulièrement curieuse parce qu'elle nous introduit dans cette partie de la vie de l'écrivain qu'on peut appeler la partie italienne. Balzac la conçut très probablement à l'époque où il entreprit plusieurs voyages en Lombardie. M. Marcel Bouteron, avec la collaboration de MM. Paul Jarry, G.-E. Lang et Henry Prior la commentant, nous renseigne si exactement sur ces voyages que ses notes copieuses ajoutent un intérêt historique à l'intérêt littéraire de l'œuvre inconnue. Ce *Cahier*, plein de faits inédits, est, comme le précédent, illustré de fac-similés d'autographes, d'un portrait de Balzac par lui-même. Il est, en outre, enrichi d'un com-

mentaire graphologique de M. Edouard de Rougemont. — Nous ne pouvons, à notre grand regret, que citer le fascicule publié par le Cercle de la librairie sous le titre de *Causeries françaises*. Le 4e fascicule de ces *Causeries* contient une conférence de M. Pierre Mille sur Balzac et une *Bibliographie balzacienne*, non peut-être tout à fait complète, mais dressée cependant avec grand soin et capable de rendre service aux amateurs d'éditions originales de cet auteur.

ÉMILE MAGNE.

LES ROMANS

Pauline Valmy : *Laissez faire aux dieux?* Publications du Centre. — Jehan d'Ivray : *La Cité de joie*, Ferenczi. — Jean Mauclère : *L'Infernale*, Plon. — Jean d'Esme : *L'âme de la Brousse*, Ferenczi. — André Lamandé : *Les lions en croix*, Ollendorff. — Charles le Goffic : *L'illustre Robinet*, Plon. — Pierre Scize : *L'or du temps*, Ferenczi. — Raymond Escholier : *La nuit*, Ferenczi. — Ignace Legrand : *Le disciple du feu*, Fasquelle. — Pierre Courtois : *L'amour enseveli*, Roman nouveau. — Marius-Ary Leblond : *Fétiches*, Monde nouveau.

Je suis obligée de dire ici quelque chose d'inutile et je m'en excuse, car la place m'est déjà bien mesurée pour faire strictement mon métier de lecteur ; cependant il me paraît poli de prévenir certains auteurs qui m'écrivent, se plaignent, réclament et ont raison quant à eux, si je n'ai pas tort quant à moi : je ne peux plus rendre compte de tous les livres que je reçois, parce qu'ils sont légion ! Il m'en arrive quotidiennement au moins cinq ou six. Ne pouvant donner que douze ou quinze résumés de leur contenu par mois, il en résulte un tel retard que je ne puis plus être à la page. La production littéraire dépasse non seulement les capacités des critiques, mais encore le nombre des lecteurs, c'est-à-dire des acheteurs. Messieurs les éditeurs voudront-ils enfin se borner? (Qui ne sut se borner ne sut jamais *publier !*) Jamais la production littéraire ne fut à la fois plus prétentieuse et plus médiocre. On n'écrit pas un roman, aujourd'hui, on le fabrique et on le fabrique en série. Les prix littéraires devenant de plus en plus nombreux déchaînent de plus en plus d'ambitions, augmentent le grabuge, avilissant tout le monde, les auteurs comme des distributeurs. Comment cela finira? Je n'en sais rien et je me permets d'ajouter que si le déluge continue après moi, cela me sera complètement égal, naturellement... Les grands critiques, eux, ont depuis longtemps résolu la question : ils font le morceau pour eux et toujours sur les mêmes, de peur de se

tromper. Ils gagnent leur vie. Comme je ne suis pas un grand critique autorisé, mais un petit lecteur désintéressé, j'ai essayé, souvent, de gagner ou la vie ou la gloire des autres. Je crois que si je ne peux plus y parvenir, même en y usant ce qui reste de mes yeux... ce ne sera pas la peine d'imiter le déluge!

Laissez faire aux dieux ? par Pauline Valmy. La thèse de ce roman est contenue toute entière dans cette phrase du début : « La faute est absoute quand la maternité est consentie. » Rien de plus actuel et de plus moral, car la morale se déplace avec le point de vue... national. Or, en cette époque trouble, les gouvernants ayant le plus pressant besoin de chair à canon emploient tous les moyens pour « *ouvrir les cases* », style Flaubert. Il y a la *foire aux fiancés*, les *liserés verts* et la taxe sur le célibataire.

Mme Pauline Valmy donne elle-même l'exemple, elle adopte un enfant. La maternité devient un sacerdoce, elle le dit et le prouve dans un roman qui est le mieux fait du monde pour donner l'envie de se sacrifier sur l'autel des dieux qui ont dit : croissez et multipliez. Malheureusement, les gens qui ont beaucoup plus vécu que Pauline Valmy se sont aperçus que la femme (animal reproducteur avec lequel il faut compter puisqu'on ne peut rien sans lui!) est de plus en plus réfractaire à ce genre de sport. On lui a ouvert l'entendement et par conséquent fermé la matrice. Tout ce qui double le cerveau diminue les entrailles. Pas plus dans le peuple que dans le monde, les jeunes filles ne veulent des embarras de la maternité. Alors? Alors, il reste les exceptions : les femmes malades ou les exaltées pour le bon motif qui n'ont pas d'enfant, et qui, généralement, en adoptent. Reste à savoir si les exceptions, même très exemplaires, feront marcher les autres... ou confirmeront la règle purement et simplement.

La Cité de joie, par Jehan d'Ivray. L'auteur est une femme douce, par excellence, une femme comme il faut. Elle vit d'une existence studieuse entourée d'une famille charmante, belles jeunes femmes ayant gardé leurs allures discrètes de jeunes filles, petits enfants spirituels débordant de naissants enthousiasmes. Cette très jeune grand'mère semble apporter avec elle un rayon du bel Orient calme où elle a passé son meilleur temps à étudier les enseignements des premières religions et des vieux temples. Elle est parfois scandalisée par la *cité de joie*, Paris, parce qu'elle

arrive des *cités de lumière* de l'antique Egypte, de l'Egypte éternelle. Elle a écrit, dans son dernier livre, une histoire bien parisienne, peut-être à clef, qui diffère de ces sortes d'histoires en ce qu'elle est tendrement humaine. La femme est faible ,mais raisonnable dans sa faute et l'homme est miséricordieux. Seul est puni le séducteur, le poète trop infatué de lui-même. Voilà pourquoi cette histoire est la plus grande critique à faire de la *Cité de joie* où on est excessif, coupable et lâche sans bonté, sans justice... sans humanité!

L'Infernale, par Jean Mauclère. Ce roman est la triste et terrible narration d'une agonie entre un grand désespoir d'amour et l'attirance redoutable de la mer, de l'océan furieux qui entoure l'île d'Yeu où le héros accomplit ses modestes fonctions de pacificateur officiel, de juge de paix. Guy Chatenois n'est pas un héros de roman, c'est un homme simple, mais envahi peu à peu par l'horreur de sa solitude et du site désolé qu'il est obligé d'habiter. En vain s'efforce-t-il de s'intéresser aux mœurs curieuses des matelots et des pêcheurs au milieu desquels il est prisonnier. Il ne voit même pas l'amour d'une humble jeune fille qui s'offre à le consoler et, un jour de plus grande faiblesse, le pauvre philosophe vaincu se laisse emporter par le monstre qui le guette : *l'Infernale* mer. Cela est bien écrit, sobre de ton, d'une grande probité littéraire.

L'âme de la Brousse, par Jean d'Esme. L'auteur de *Thi-ba fille d'Annam* et des *Dieux rouges* nous raconte le drame d'un homme simple, tout d'une pièce, d'un sauvage naïf ayant vécu dans la grande liberté animale de la Brousse, plongé brusquement dans les complications intellectuelles d'un mariage dit de raison, car la fille qui l'épouse ne le prend que pour se délivrer d'une tutelle trop gênante. Dès le début de cette union, il devrait s'apercevoir qu'il est trompé, tout au moins sur la qualité de la personne qu'il pensait dévouée à sa cause. Ce n'est qu'une fille, une véritable prostituée, plus lâche et plus vile que la pauvre petite courtisane qu'il méprise dans les premières pages de son idylle. La femme légitime le force à jouer, à s'avilir lui-même pour payer ses caprices et, l'ayant suivi en pleine *brousse* où ses supérieurs l'envoient pour expier ses frasques de joueur, elle y attire le dernier amant. Dans une scène où l'opium tient le principal rôle, la femme exaltée par l'impunité, et aussi la dro-

gue, avoue et se glorifie de ses fautes et le broussard redevenu à l'état sauvage la tue. Il y a des décors de forêts tropicales qui sont forts beaux et vus par les propres yeux de l'auteur.

Les Lions en croix, par André Lamandé. Le calvaire du poilu qui revient à son foyer pour le trouver vide. Alors, il change d'identité, parce que les féroces hasards de la guerre le lui permettent, et il devient un acteur, un mime célèbre, ce qui lui donne l'âpre joie d'être admiré par sa compagne légitime devenue la maîtresse d'un ministre — ou d'un *mercanti* fameux. La morale est sauve, puisque les deux époux se pardonnent réciproquement et qu'on a tué le mauvais ministre.

L'Illustre Bobinet, par Charles Le Goffic. On n'écrit plus comme cela... parce qu'on n'a plus le temps et c'est bien dommage ! Qu'est-ce que c'est que Bobinet ? C'est le mauvais sujet, l'éternel mauvais élève qui désespère ses professeurs et fait rire toute la classe. Il faut lire le joli récit de la farce de la dinde, de la bernache, de l'oie sauvage. Et tout cela dit en une langue experte, alerte, entrecoupée de latin... Un peu comme on met un brin de laurier dans un bon plat de cuisine bien française. « Je vieillis, dit l'auteur, ce siècle est maussade et le mérite n'y rencontre plus qu'indifférence. » Il semble différer de nous donner la suite de l'*Illustre Bobinet*. Mais, au contraire, qu'il continue pour, justement, empêcher le siècle de rester aussi terne et surtout aussi peu français !

L'Or du temps, par Pierre Seize. A l'époque du cinéma, il est urgent de dégager le roman de ses remplissages psychologiques. L'action doit nous forcer simplement à réfléchir *après*. Je ne connais rien de fastidieux comme l'énumération des qualités d'un héros qui aboutit généralement à lui faire dire des bêtises ou accomplir des actes inutiles. En effet, le temps est de l'or, par celui qui court. L'histoire de ce vieil homme, très vert encore, qui s'aperçoit que l'Académie ne fait pas le bonheur, est attendrissante et moins comique certainement que l'auteur tend à le croire. Tous ces ambitieux, ces *prospecteurs* du nouveau terrain et ces arrivistes sont jetés pêle-mêle sur l'écran avec des coups de lumières qui nous suffisent amplement pour les reconnaître. L'art du cinéma est-il encore en enfance ou sera-t-il demain l'aboutissement de tous les arts en un seul qui fera

communier toutes les foules avec lui et simplifiera la culture intellectuelle ? L'auteur ne conclut pas, mais il est facile de deviner ce qu'il pense.

La Nuit, par Raymond Escholier. Etude de jeune fille très fouillée, très soignée pour aboutir à ceci : c'est que la recherche ou la crainte des tares héréditaires n'est pas un préjugé. Cette enfant est charmante, tout n'est pas de sa faute, mais cependant elle erre dans la nuit, elle devient elle-même les ténèbres et perdre la vue ne l'empêche pas de demeurer la proie d'anciennes passions léguées par le père pour le plus grand désespoir du grand-père trop rigide ou peut-être trop confiant en son système d'éducation.

Le Disciple du feu, par Ignace Legrand. L'auteur est surtout celui du *Feu* de Barbusse. Et il n'apporte pas grand chose de nouveau à la thèse des... trépanés ou des malades. Certes, la cause d'un blessé de guerre est toujours sacrée, mais rien n'empêche un blessé de guerre de devenir un malfaiteur intellectuel... au contraire, cela peut l'y aider fort noblement.

L'amour enseveli, par Pierre Courtois. Une idylle entre un musicien et une très sage et très touchante musicienne, jeune femme ayant un enfant délicat et qui lui sacrifie son amour, peut-être parce que la guerre a souvent interverti les beaux rôles.

Fétiches, par Marius-Ary Leblond. Des nouvelles exotiques, des portraits d'hommes anémiés ou rendus fous par l'impitoyable climat des tropiques. Originalement écrites, ces études de mœurs ne ressemblent en rien aux pacotilles que l'on nous offre généralement dans ce genre, et il suffit de lire la triste aventure de Bidet, *le frère de la Brousse*, pour s'en convaincre. C'est le chef-d'œuvre du livre.

RACHILDE.

THÉATRE

Au Vieux-Colombier : *L'Imbécile* ; *La Locandiera*. — Théatre Cora-Laparcerie : *L'oiseau bleu*. — Théatre des Arts : *La Fille perdue*. — Théatre Fémina : *L'Homme enchaîné*. — Comédie des Champs-Elysées : *Toutes les qualités viennent d'elle* : *L'Indigent* ; *La Petite Baraque*.

M. Jacques Copeau, en ayant terminé avec les devoirs de la reconnaissance, semble, décidé à envoyer au bain les Schlumberger et les Ghéon qui composaient ses programmes — et qui fail-

firent envoyer par le fond la nef en ciment qui vogue à l'ombre de Saint-Sulpice.

Et il innove, à sa manière, qui est compassée et réfléchie. Il se décide à trouver des qualités aux manuscrits qu'il reçoit. Il y a aujourd'hui gros à parier qu'il ne laisserait plus à Lugné-Poe l'honneur de créer *Dardamelle* et qu'il ne se vanterait plus avec une allégresse spartiate d'avoir refusé tous les succès du théâtre littéraire depuis cinq ans. La preuve : il a joué la saison dernière *Bastos-le-Hardi* et il ouvre sa saison actuelle par les quatre courts tableaux de **l'Imbécile**, de M. Pierre Bost. L'auteur de cet ouvrage a 23 ans. Je ne voudrais peiner personne et M. Pierre Bost pas plus que MM. Léon Régis et François de Veynes, mais s'ils eussent eu l'outrecuidance de présenter leurs œuvres alors que les fresques du *Pauvre sous l'escalier* occupaient la cimaise, ils auraient été, je dois le dire, accueillis avec sévérité.

L'Imbécile est une pièce jeune, mais elle a, de la jeunesse, tous les agréments, si elle en possède, ainsi qu'il se doit, tous les défauts ; les agréments sont parmi les meilleurs : vivacité, traits sommaires qui portent et vibrent, précision momentanée — j'entends cette précision qui, incapable d'orner toute la pièce, éclate pourtant en des scènes détachées, — insolences de page, candides audaces et cette méconnaissance de la vie qui recrée, en deçà, de la vérité une vie nouvelle, fausse, mais plausible et qui a pour elle le charme de la poésie.

Je ne veux pas conter l'aventure : elle y perdrait. Il s'agit d'un misogyne qui, par dilettantisme, marie à une jeune fille qui, après tout aurait pu l'aimer, un bon gros garçon-caniche, qui ne méritait peut-être pas ce bonheur. Si bien que, lorsque le rideau tombe, il se demande, des deux, lequel est l'imbécile. J'incline à penser avec l'auteur et les spectateurs que c'est lui. Et cette conclusion qui accable l'ennemi de l'amour est plaisante à entendre venant d'un tout jeune homme. Tant de bouches de vingt ans nous ont, sur ce point, tenu un langage d'anachorète.

Avec l'*Imbécile*, le Vieux-Colombier nous donnait l'adorable **Locandiera**, de Carlo Goldoni. C'est un chef-d'œuvre. Vous le connaissez Pour dire la façon dont il fut joué et mis en scène chez Copeau, je ne veux que dédier à ceux qui connaissent les annales de la maison cette réflexion d'un spectateur, à la sortie :

« C'est *le Carrosse du Saint-Sacrement* dans le décor de la *Nuit des Rois.* »

La première pièce avait été jouée à merveille par MM. Copeau, Bouquet, Mme Line Noro. La seconde vit triompher d'éclatante façon Mme Valentine Tessier.

§

Mme Cora Laparcerie vient — elle ne doute de rien — de nous donner une reprise de l'**Oiseau, Bleu,** de Maurice Maeterlinck. De la belle et saine féerie philosophique que tout le monde connaît, il n'y a plus rien à dire. M. Lepape, décorateur, dépensa bien du talent pour brosser une foule de décors. Tous ne sont pas heureux. On sait — les communiqués à la presse l'ont assez répété — que l'on a prétendu *franciser* la mise en scène de l'œuvre. Oscillant entre l'image d'Epinal et un vague esthétisme pour exposition de blanc, on n'a pas su trouver la vraie formule. J'aime mieux la conception des moscovites de Stanislawski. La pièce est assez mal jouée.

§

La fille perdue, ou : Œdipe aux Batignolles. On a tort de rire. M. Claude Anet a pris la plume, emplie jusqu'au goulot de la moelle des lions. Il a voulu faire une Tragédie Moderne, avec de terribles majuscules. Et aussi, mais je lui pardonne, il a supputé un scandale de générale. Songez, Messieurs et Dames, qu'on nous montre, au théâtre des Arts, un père qui couche avec sa fille. Il est vrai qu'il l'ignore. Alors ? Mettez vous à sa place. Avez-vous toujours demandé leur acte de naissance aux dames agréables avec qui... ? « Mais, dites-vous, il finit par le savoir. » C'est vrai. « Et malgré ça ils continuent. » C'est encore vrai. Le piquant c'est que ça n'indigne personne. Ne vous hâtez pas d'en conclure que la morale traverse une crise. D'ailleurs c'est vrai, mais ici, ça n'a pas d'importance. Car l'auteur a si peur de son audace, il l'a enrobée de tant de déclamations, de précautions, de préparations que nous avons deviné où il tend bien avant que ses interprètes nous l'aient avoué avec des airs de vouloir démolir le système social. Alors pour un peu on leur crierait : « Mais oui ! Allez ! Grand bien vous fasse et si vous avez des enfants gardez-nous-en de la graine. »

Mlle Falconetti est une grande comédienne. Ses partenaires — notamment M. Capellani — la secondent vaillamment.

§

M. Edouard Bourdet a fait avec **l'Homme enchaîné** une bonne pièce, construite consciencieusement, chevillée, mortaisée, équarrie de main d'ouvrier. Il n'y a place pour aucun mystère, pour nulle allusion, pour la moindre goutte de poésie. C'est de la belle ouvrage, vingt fois remise sur le métier, polie et repolie, solide.

Les chaînes qui chargent cet homme-là sont celles de la fidélité à un amour qui n'est plus partagé. Réduit à l'alternative de passer pour un vilain monsieur ou de faire le malheur de la femme qu'il aime, il choisit sans hésiter la première solution. C'est d'un galant homme. Mais mon optimisme me porte à croire que tout le monde eût agi de même, — sauf quelques millions de saligauds dont il vaut mieux faire abstraction quand on parle du « monde ».

Bon ouvrage, je le repète, émouvant et remarquablement joué.

§

La Comédie des Champs-Elysées nous a donné un spectacle coupé composé éclectiquement de deux actes admirables de Léon Tolstoï : **Toutes les qualités viennent d'elle** (*Elle* c'est la Vodka) ; d'un court et émouvant tableau de Charles Vildrac : **L'indigent**, qui, sans insister, va loin et pénètre fort avant dans notre sensibilité, et d'une fantaisie mystérieuse et charmante du poète russe Alexandre Blok : du Laforgue retouché par le Théatre Kamerny. De la premiere pièce, qui nous montre la misère des moujiks soumis à l'alcool, et de la dernière qui nous dévoile la face la plus fumeuse de l'esthétisme slave, la critique n'a pas manqué de tirer une explication du bolchevisme et de la révolution maximaliste. Elle a eu tort. C'est beaucoup plus simple et beaucoup plus compliqué. Pour comprendre tout cela il ne faut pas être critique dramatique, ni économiste, ni psychologue, ni littérateur. Il faut avoir eu froid et faim. C'est autre chose.

Les troispièces qui composent ce spectacle sont montées à ravir par Georges Pitoeff et jouées à miracle par Mme Loudmilla Pitoeff.

INTÉRIM.

SCIENCE SOCIALE

Gustave le Bon : *Le Déséquilibre du monde*, Flammarion. — M. Drouilly : *Le Problème social et le Problème international*, Imp. de Marqueyssac, Santiago du Chili. — Mémento.

Le Dr Gustave Le Bon continue avec **Le Déséquilibre du monde** la série d'études de psychologie sociale qu'il avait commencée avec *les Enseignements psychologiques de la guerre européenne* et deux ou trois autres livres analogues. C'est une causerie un peu à bâtons rompus sur les problèmes du jour et dont certaines parties me semblent comporter des réserves, mais dans l'ensemble ce nouveau livre vivant, suggestif et captivant, mérite tous les éloges.

Il n'est pas étonnant que le monde soit en déséquilibre après une guerre aussi formidable que la dernière ; l'important est de savoir si nous allons vers l'Equilibre ; or ceci ne fait pas doute, et si le Déséquilibre présent est excessif, il ne paraît pas disproportionné, étant donné le colossal de la secousse. Donc, en principe, certaines appréciations de l'auteur pourront paraître un peu chagrines. Déséquilibre économique, financier, social, politique, tout cela mérite d'être repris et examiné avec attention.

Le déséquilibre économique entre producteurs et consommateurs vient de plusieurs causes : d'abord, de l'appauvrissement mondial résultant de la guerre (destructions inouïes) et de l'après-guerre (production ralentie); plus spécialement pour celle-ci, de la restriction générale des disponibilités, de la nécessité de réparer les ravages, de la surcharge fiscale, du moindre rendement du travail, par suite notamment de la loi de 8 heures, de la tension des changes, et de l'hypertension du protectionnisme paralyseur dans tous les pays. Ajoutez à ces causes générales deux sources de troubles locaux énormes : l'inflation fiduciaire insensée et préméditée de l'Allemagne et la ruine effroyable de la pauvre Russie. L'auteur n'a pas analysé distinctement tous ces phénomènes, ni surtout montré qu'il ne dépendait que de nous d'atténuer les premiers, mais il a vu très sagement la façon dont le problème se pose et doit être résolu.

Le déséquilibre financier vient du fait que les créances et les moyens de libération s'étant accumulés dans certains pays au détriment des autres, les changes se sont tendus à outrance et que par suite les uns n'ont plus pu qu'importer sans exporter et

les autres exporter sans importer. Ce n'est là également qu'un déséquilibre temporaire et dont le monde finira par avoir raison à force de travail et d'économie ; en ce qui nous concerne, et M. Le Bon aurait pu le montrer, notre change reviendra au pair, ce qui peut arriver plus tôt qu'on ne croit, quand on aura suffisamment remboursé ses avances à la Banque de France pour pouvoir rétablir le franc or, et quand nous aurons, par le développement de nos exportations, la reconstitution de notre portefeuille à l'étranger et l'augmentation des dépenses d'étrangers sur notre sol, rétabli notre balance économique d'ensemble.

Le déséquilibre social n'est pas pire aujourd'hui qu'autrefois, sauf, bien entendu, en Russie où une poignée de bandits, ignorants et fanatiques, a gaspillé tout capital et arrêté toute production ; mais dans le reste du monde les forces laborieuses et produisantes ont pris le dessus sur les éléments révolutionnaires et consolidé un équilibre social qui vraiment, après une telle secousse, frappera d'admiration les historiens futurs.

Enfin le déséquilibre politique ne me semble nullement mériter la mauvaise humeur de M. Le Bon. La nouvelle Europe, débarrassée de ses kaisers et enrichie de libres républiques, me semble très supérieure à l'ancienne, et je ne puis comprendre qu'un homme d'âme aussi noble que Gustave Le Bon regrette cet odieux empire de Habsbourg qui étouffait tant de peuples ; il est non moins curieux d'ailleurs que les mêmes qui s'opposent d'une façon si niaise à la dissociation de la mosaïque autrichienne poursuivent si étourdiment la dissociation du bloc germanique qui n'aurait d'autre résultat que de nous endormir dans une fausse sécurité. Pas davantage ne faut-il approuver l'auteur au sujet de la Société des Nations ; cette Société a rendu déjà d'énormes services à la paix et à la justice, et en rendra bien d'autres dans la sphère de ses forces ; elle n'a pas de grand sabre à brandir comme les kaisers, mais, par sa simple action morale, elle a ramené au bon sens les pangermanistes d'Autriche, les Polonais de Silésie, les fascistes d'Italie, et tout cela n'est pas à dédaigner ; notre intérêt à nous Français, qui avons toujours défendu et défendrons toujours le droit, est de nous rallier de plus en plus à cette Société des Nations qui n'est en somme attaquée que par les énergumènes d'extrême droite et d'extrême gauche, fâcheuse compagnie en laquelle on regrette de trouver le génial

pressenteur de l'Energie intra-atomique. Ne lui en déplaise, le monde actuel, en dépit de son déséquilibre, vaut mille fois mieux que le monde d'avant 1914, quelque durement équilibré qu'il fût, et les chances de grande guerre sont bien moins nombreuses qu'alors ; ceci ne veut pas dire sans doute qu'on ne verra plus jamais de guerre, soit entre petits roquets grincheux comme Grecs et Turcs, soit entre gros molosses hargneux comme Japonais et Américains, mais.....

Du livre précédent on peut rapprocher celui de M. Martin Drouilly, **Le problème social et le problème international**, savante et substantielle étude écrite par un Chilien d'origine française et imprimée à Santiago du Chili avec un goût de notre langue et un souci des idées de paix et de droit auquel il faut rendre hommage. La France devrait vraiment, à ce propos, prendre à sa charge au moins une partie des frais des livres écrits en français par des étrangers à l'étranger ; nulle propagande ne serait meilleure. L'auteur, après avoir esquissé une théorie du progrès social (instruction, assurances, concorde, etc.), digne de tout éloge, insiste sur la nécessité de l'arbitrage obligatoire et le rôle décisif que devra jouer le tribunal international de la Haye. Personne ne refusera son adhésion à ces vastes projets; malheureusement il ne suffit pas d'adhésions individuelles, il faudrait encore que les nations, préablement débarrassées de leurs autocraties kaiséristes ou collectivistes, acceptent d'observer pour elles la paix juste et de l'imposer aux autres, et ceci n'est pas aisé à obtenir.

Memento. — D. Yovanovitch : *Le rendement optimum du travail ouvrier ; rémunération, organisation, morale, hygiène du travail*, Payot. On est vraiment au regret de ne pouvoir que signaler brièvement des études aussi consciencieuses et qui mériteraient un long examen. L'auteur a raison d'employer le mot *optimum* plutôt que le mot *maximum* ; il ne s'agit pas tant de rendre le travail plus matériellement productif que de le rendre plus satisfaisant au point de vue de l'amélioration individuelle et de l'amélioration sociale. — Le Bulletin n° 355 de la *Société d'Etudes et d'informations économiques*, 282 boulevard Saint-Germain, consacré à la Russie, donne de très précis détails sur la façon dont le communisme fait place peu à peu à un régime qui sera aussi bourgeois et capitaliste que celui d'avant Lénine ; la *Nep* (nouvelle organisation économique) de mai 1921 est déjà dépassée de beaucoup. Etait-ce bien la peine, pour en arriver là, d'avoir fait crever de faim, de typhus

ou de mitraille quelques millions de pauvres diables? — La même *Société d'études* publie un fascicule intéressant de M. de Gontaut-Biron : *La France et la question de Mossoul,* avec carte montrant la zone d'influence que l'accord de 1916 avait accordée à la France et que M. Clemenceau a abandonnée. Si réellement cet homme d'Etat a dit, quelque temps après : Je ne savais pas que la région de Mossoul était si importante ! on se demande ce que mériterait une telle légèreté. — J. Declareuil : *Le quatrième centenaire de Cujas,* Privat, Toulouse. Le centenaire célébré à Toulouse, dont Cujas était originaire, a passé ailleurs un peu inaperçu, et c'est dommage. Cujas est une des gloires juridiques du monde entier, et son influence au XVIe siècle fut si grande que toute la chrétienté, y compris l'Allemagne, se mit à son école et par conséquent à la nôtre. — Georges Blondel : *La Mentalité des Allemands,* Berger-Levrault. Ce tirage à part de la *Revue militaire générale* prend un intérêt d'actualité pressant par suite des derniers événements ; cette mentalité changera-t-elle, et les quelques symptômes d'esprit républicain qu'on nous cite sont-ils les avant-coureurs d'une vaste foi démocratique et libérale qui submergera le vieux fanatisme kaisériste ? Nulle question, pas même celle du séparatisme rhénan, n'est plus importante pour nous.

HENRI MAZEL.

AGRICULTURE

La Terre et l'Impôt sur le capital. — Dès lors que la loi de 1884 donnait pour objet aux syndicats « l'étude et la défense » des intérêts professionnels, les syndicats agricoles n'excèdent ni leur rôle, ni la limite légale de leur compétence en étudiant les mesures fiscales qui concernent spécialement l'Agriculture, ou, pour mieux dire, son instrument de production : la terre.

C'est dans cet esprit que de grandes associations agricoles, notamment, dès mai 1920, la C. N. A. A., dès décembre 1921 la C. G. A., discutèrent dans leur congrès annuel de la question des projets d'impôt sur le capital et des répercussions que l'application de cet impôt aurait sur la terre française, et ils traduisirent sur ce point le sentiment agricole comme, en matière d'impôt sur le chiffre d'affaires, les associations commerciales et comme, en matière d'impôt sur les salaires, les associations ouvrières traduisaient celui de leurs membres.

Lancée au début de la législature qui va finir, l'idée d'instituer un impôt sur le capital, sera vraisemblablement reprise au cours

du printemps prochain, durant une campagne électorale où les questions budgétaires et fiscales revêtiront une primordiale importance. Deux systèmes se trouveront alors en présence : *l'exploitation* ou *l'expropriation* de la matière imposable, de telle sorte que pour établir le critérium des candidats il suffira d'appliquer cet axiome : « Dis-moi quel est *ton impôt*, je te dirai qui *tu es...* »

Il importe donc que, dès à présent, l'opinion publique soit éclairée sur ce grave problème, afin que, le temps venu, elle ne soit point prise à l'improviste et ne se trouve pas appelée à choisir, à l'aveuglette, entre la solution *exploitation* et la solution *expropriation*.

Malheureusement une certaine solution fiscale est devenue l'apanage d'une certaine politique, ce qui en rend l'étude plus brûlante, et cependant nous voulons l'envisager ici d'un point de vue strictement agricole, en dehors de toute considération de parti.

§

Tout d'abord de quoi s'agit-il ?

Différents parlementaires, parmi lesquels MM. Herriot, Renard, Barthe, Gounouilhou, etc., ont mis leur signature au bas de divers projets, les uns se bornant à réclamer la mise à l'étude d'une contribution exceptionnelle, les autres, tels les deux derniers, apportant un projet concret. Avant de pénétrer dans leur examen, notons que tous ces projets sont la négation même de l'impôt et qu'on entretient dans l'opinion publique une grossière erreur en parlant d'impôt sur le capital.

L'impôt sur le capital, mais actuellement il existe ! Sous forme d'impôt sur le revenu, il frappe le capital mobilier ; sous forme d'impôt sur les bénéfices agricoles, il vise à atteindre le capital foncier ; sous forme d'impôt sur les bénéfices commerciaux et industriels, il atteint le capital circulant ou en gestation de production ; sous forme d'impôt sur les salaires, il atteint le capital labeur humain : ces diverses modalités rentrent dans la catégorie de l'*exploitation* fiscale.

Mais l'opération que l'on préconise sous le nom d'impôt sur le capital est une toute autre affaire ; loin d'être un impôt, puisqu'il n'en a aucune des deux principales caractéristiques : l'annualité et la conservation de la matière imposable, il est, à proprement

parler, un prélèvement, une amputation sur le capital : il appartient à la catégorie de l'*expropriation* fiscale et le terme *confiscation du capital* serait plus précis, plus net et plus adéquat à la pensée des auteurs et aux intentions des promoteurs de ce projet, qui tend à la suppression, au profit de l'Etat, d'une partie de la matière imposable, donc à l'affaiblissement ultérieur des recettes fiscales.

Notons encore que, de tous les capitaux, seuls le capital foncier et le capital immobilier ne pourront pas échapper à la confiscation. Pour paraphraser le mot fameux de Danton : « On n'emporte pas la Terre, ni l'Usine à la semelle de ses souliers. » Mais on peut emporter, outre frontière, ses valeurs ; on peut dissimuler, chez soi, bijoux et objets rares... A moins de renforcer la douane et de pratiquer à la frontière des inspections policières sur tous les voyageurs, à moins de donner aux agents du fisc le droit de pratiquer des perquisitions domiciliaires, toutes ces catégories de capitaux, mobiles et fugitifs, échapperont à l'emprise fiscale.

Seuls, la Terre, l'Usine, le Fonds de commerce, la valeur immobilière en un mot ne pourra pas se dérober à l'amputation. Je ne sais si l'on atteindra au résultat qu'envisage M. Gounouilhou, lorsqu'il écrit dans l' « exposé des motifs » de sa proposition de loi que cet impôt est nécessaire *pour sauver la Bourse ;* mais c'est alors que l'on pourrait donner un sens prophétique à l'amère parole du Président Thiers écrivant dans ses *Mémoires* : « C'est le Paysan qui supporte le plus lourd fardeau de la Guerre et le plus lourd faix de la Paix. »

§

Les divers promoteurs ne sont point d'accord, ni sur la quotité du prélèvement, ni sur son mode de perception.

M. Barthe envisage une exonération à la base : dans son premier projet il exonère les patrimoines inférieurs à 10.000 fr. dans son second projet il exonère les patrimoines inférieurs à 30.000 fr. Comme les autres auteurs il entend frapper indistinctement tous les biens, meubles et immeubles. Il propose un prélèvement progressif — ce qui est d'ailleurs conforme aux pratiques fiscales modernes — et qui s'élèverait à 25 o/o du capital dépassant un million.

M. Gounouilhou propose un prélèvement uniforme de 20 o/o sur tous les capitaux.

Le premier confie au fisc, le second aux notaires et receveurs d'enregistrement le soin de percevoir cette contribution.

Mais lorsque des hauteurs nuageuses du principe on descend au terre à terre de l'application, on se heurte à des difficultés considérables.

Un prélèvement de cette nature nécessite avant toute chose un recensement général et *simultané* de la fortune française. En effet, si ce recensement n'existe pas, comment asseoir l'impôt nouveau ? Si l'on s'en rapportait pour les biens fonciers aux évaluations cadastrales, aux ventes et aux baux, on n'aurait aucune base précise, sérieuse et actuelle. D'où la nécessité d'un recensement de la fortune. Mais s'il n'est pas réalisé simultanément sur toute l'étendue du territoire et sur toutes les natures de capitaux, il risquerait d'être absolument faussé dans ses indications à une époque, comme la nôtre, où la valeur du franc comme la valeur foncière oscille tous les jours.

Ce prélèvement ne supprimant aucun des impôts existants les actuels fonctionnaires ne pourraient pas assumer la tâche d'un travail aussi considérable et qui demanderait à être fait aussi rapidement. Dans une France où, fort heureusement, la possession est le fait du plus grand nombre des citoyens, où la seule propriété foncière est divisée en 157.000.000 de parcelles cadastrales, combien de dizaines de milliers de fonctionnaires faudrait-il que l'Etat mobilise, dresse, encadre et lance en campagne, pour aboutir à réaliser sa confiscation gigantesque ?

Les fonctionnaires qui sont issus d'une lente formation, qui ont une longue pratique de la discipline administrative et la notion de leur devoirs envers le public et l'État ne donnent pas toujours satisfaction. Mais qu'en serait-il de ces fonctionnaires nécessairement improvisés, recrutés en hâte et formés de même et devant lesquels s'ouvriraient tous les secrets des affaires et des familles?

Les plus troubles sentiments humains : corruption, délation, rancune, vengeance, favoritisme se donneraient libre-cours... Là où s'exercent les influences politiciennes, les créatures des hommes en place seraient épargnées, les adversaires sacrifiés.

En admettant que tous les fonctionnaires spéciaux fussent incorruptibles, réussiraient-ils jamais, au cours d'investigations superficielles et précipitées, à réaliser une équitable évaluation?... A quels éléments certains s'en rapporteraient-ils ?... Aux comp-

tabilités commerciales ?... Mais les comptabilités doubles !... Aux actes de ventes à l'amiable ?... Mais les dissimulations de prix pour échapper aux droits élevés du Trésor !...

Comprenant la quasi-impossibilité d'une semblable évaluation, on a proposé d'y substituer un système qui repose sur une présomption de sincérité : le contribuable ferait lui-même la déclaration de sa fortune avec, comme sanction, en cas de déclaration frauduleuse ou insuffisante, la possibilité pour l'Etat de se rendre acquéreur au prix du déclarant.

Qui ne voit les infirmités d'un tel système?

Si tous les contribuables, d'un tacite accord, se refusent à faire leur déclaration, l'Etat restera-t-il désarmé ? S'ils font cette déclaration, de deux choses l'une : ou *quelques contribuables seulement* feront une déclaration insuffisante et l'Etat les dépossédera. Mais comme, *vraisemblablement, tous les contribuables* sous-estimeront leur capital, que fera l'Etat ?

Quelques exemples ! solution injuste... Se rendra-t-il acquéreur de toutes les terres, de toutes les usines, de tous les commerces insuffisamment évalués ?... Mais qu'en fera-t-il ?.. Exploitation directe : il est incapable de la bien conduire. Gestion confiée aux travailleurs ?... Et alors ce serait une opération déguisée de collectivisme... D'autre part, avec quoi paierait-il ? Car il faudrait bien qu'il paie la différence existant entre la valeur du capital acquis et du prélèvement dû sur ce capital... Avec du papier-monnaie gagé sur ces nouveaux biens nationaux. Il en résulterait fatalement la réédition de la planche à assignats et, à la fin du compte, les mêmes inéluctables conséquences : la même catastrophe monétaire et la même faillite publique.

Ce serait du terrorisme fiscal.

Et M. Herriot lui-même n'a pas été sans le comprendre qui dans une proposition parlementaire, en date du 27 avril 1920, avouait que « des difficultés seraient rencontrées qui s'opposeraient soit à l'évaluation, soit à la réalisation des capitaux ».

Remarquons ce fait très symptomatique, que M. Herriot, tout comme M. Barthe, déposaient chacun plusieurs propositions, *l'une corrigeant l'autre*, sur leur projet d'impôt sur le capital.

§

Nous avons esquissé quelques-unes des difficultés d'évaluation. Voyons quelles seraient celles de réalisation.

Supposons, — puisqu'il nous faut procéder par hypothèses et par déduction, — supposons que le prélèvement soit fixé au cinquième.

Quand il s'agirait de valeurs mobilières, le prélèvement s'accomplirait facilement. Il suffirait de transférer à l'Etat le cinquième du montant des titres détenus par le contribuable.

Voilà pour le capitaliste-rentier.

Mais toute autre serait la situation du capitaliste-foncier, du capitaliste-usinier ou du capitaliste-commerçant.

« Si j'ai vingt arpents de terre, en donnerai-je quatre à l'Etat ? Si j'ai soixante métiers dans ma filature, en donnerai-je douze ? Si j'ai mille paires de chaussures dans mon magasin, lui en donnerai-je deux cents ?... »

Nullement : ce n'est point d'une dîme en nature, c'est d'un tribut en argent que veut le Trésor.

Ou bien l'Etat s'instituerait créancier des contribuables et leur consentirait des annuités pour s'acquitter, par devers lui, de leur prélèvement, ou bien il en exigerait le règlement immédiat.

Dans la première alternative, tous les efforts des contribuables, qui sont en même temps des citoyens, tendraient à modifier, sinon bouleverser la représentation nationale, plus peut-être... Dans la seconde alternative, les propriétaires, industriels et commerçants qui ne posséderaient pas, en valeurs liquides, le montant du prélèvement, devraient recourir à la vente ou à l'emprunt, ce qui ferait admirablement l'affaire d'un certain monde de la finance et de la spéculation.

En ce qui concerne l'Industrie et le Commerce, il ne nous appartient point d'approfondir davantage les conséquences de ce projet. Nous en laissons le soin à leurs porte-paroles qualifiés. Mais en ce qui concerne la Terre on ne peut pas douter un instant qu'il causerait dans la propriété une telle perturbation, acculerait tant de propriétaires à l'hypothèque ou à la dépossession que les deux Congrès agricoles auxquels nous faisions allusion plus haut ont interprété le sentiment réfléchi des agriculteurs, lorsqu'à Tours, sur le rapport de M. Garcin, vice-président de l'Union des Associations Agricoles du Sud-Est ; à Paris, sur notre rapport, et les conclusions que soutinrent MM. Joseph Capus et Joseph Pouzin, députés, Jules Gauthier, alors président de la Confédération Na-

tionale des Associations Agricoles, ce projet d'impôt sur le capital fut condamné.

Si l'idée d'un tel impôt a rencontré quelque crédit, c'est parce que l'exceptionnelle situation budgétaire semblait appeler une mesure exceptionnelle et qu'apparemment certains croyaient trouver le salut dans cette opération d'homéopathie fiscale : c'est encore parce qu'elle correspond aux secrets desseins de partis qui aspirent à désagréger tout ensemble la propriété et le régime ; c'est surtout parce qu'elle repose sur une illusion populaire qui fait que beaucoup croient que, par capitaliste, il faut entendre le monsieur qui possède un coffre-fort et, par capital, le contenu de ce coffre-fort.

Mais quand cette ignorance sera dissipée, quand on verra que *le fisc sous l'appellation capital englobe tout ce qu'homme possède*, depuis l'atelier du forgeron jusqu'à la charrue du laboureur, et qu'il atteindrait, en même temps que quelques fortunes oisives, tous les laborieux patrimoines, c'est-à-dire qu'il atteindrait le travail, il perdrait beaucoup de ses partisans.

Qu'est-ce en effet que le patrimoine de chacun ? Sinon du travail acquis et épargné, ou du travail hérité, transmis par des générations de labeur et d'économie. Or, de tous les capitaux, s'il en est un qui ne doit rien à la spéculation, qui ne s'est pas échafaudé sur la ruine et la souffrance publiques, c'est bien le capital foncier, c'est bien le patrimoine du paysan auquel s'approprie la fameuse formule d'Adam Smith : « L'aisance n'est qu'une longue privation. »

La Terre française a trop souffert pendant la guerre pour que ses millions de petits et moyens propriétaires acceptent qu'on la mutile dans une aventure fiscale.

Les partisans de cette aventure n'ont-ils donc pas réfléchi que l'impôt sur le capital foncier est contraire aux principes mêmes dont la République se réclame, puisque la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen proclamait l'inviolabilité de la propriété. De l'aveu de ses promoteurs, il se heurte à d'insurmontables difficultés d'évaluation, d'application et de recouvrement. Que les illusionnistes de la politique sachent bien que les paysans de France n'en veulent point. Ce n'est ni par esprit d'opposition, ni parce qu'ils se désintéressent du relèvement national et de l'assainissement des finances publiques.

Bien au contraire. Ils en sont préoccupés plus que quiconque. C'est parce qu'ils considèrent que l'impôt, — prélèvement portant sur le capital foncier, — serait une catastrophe nationale.

C'est ce sentiment qui faisait dire au député-paysan de la Drôme, M. Joseph Pouzin : « Si nous commettions le crime contre le pays de voter un tel prélèvement, en croyant faire une œuvre de vie, nous n'aurions fait qu'une œuvre de mort. »

Et c'est le même sentiment qui dictait à la démocratie européenne la plus ancienne et la mieux éduquée, la Suisse, le plébiscite récent par lequel elle repoussait, à une énorme majorité, l'impôt sur le capital.

ROBERT MORIN

Membre du Conseil Syndical de la C. G. A.

ÉDUCATION PHYSIQUE

Les Jeux Olympiques. — La dispute des Jeux Olympiques attirera à Paris en 1924 les meilleurs amateurs (1), dans les divers sports, de la presque totalité des nations. La qualité d'amateur est jugée pour chaque sport d'après la définition de la Fédération Internationale qui régit ce sport. La façon de concevoir l'amateurisme est sensiblement la même dans tous les sports et d'une façon générale on qualifie amateur celui qui pratique le sport pour lui-même, ne retirant aucun avantage pécuniaire de cette pratique, pas plus que des conseils qu'il peut être appelé à donner à des camarades et ne se commet pas dans une compétition avec des professionnels. Il y a lieu de noter toutefois que la définition de l'amateurisme adoptée par les Fédérations anglaises est particulièrement sévère et qu'en ce qui concerne le football-association la différence d'interprétation avec certaines Fédérations étrangères pourrait bien entraîner l'abstention de l'équipe anglaise aux Jeux Olympiques. Quoi qu'il en soit, le sport, ainsi défini et délimité, conserve toute sa beauté morale et les athlètes, qui viendront de tous les coins du monde disputer leur chance sur la pelouse ou la piste de Colombes, travailleront bien uniquement pour leur gloire, celle de leur Club et de leur pays,

(1) Les femmes sont admises à la dispute de certaines spécialités : lawn-tennis, natation. Il y a une tendance à leur faire une place de plus en plus grande et pour la première fois, en 1924, une épreuve d'escrime leur sera réservée.

à l'instar des jeunes Grecs qui venaient cueillir les lauriers sur le stade d'Olympie..... Ici le laurier sera remplacé par des médailles, les trois premiers dans chaque épreuve étant dotés respectivement d'une médaille de vermeil, argent et bronze avec diplôme.

Le programme des Jeux Olympiques est établi par le Comité International Olympique que préside le baron Pierre de Coubertin et auquel adhèrent quarante deux nations. La participation de nos adversaires de la guerre aux prochains jeux a été envisagée. La Hongrie sera représentée. En ce qui concerne l'Autriche, il y a doute, surtout pour des raisons financières. En ce qui concerne l'Allemagne, la question ne paraît pas devoir se poser pour 1924 et il s'écoulera sans doute quelques lustres avant que le stadium de Berlin, qui avait été construit précisément en vue de la dispute des Jeux Olympiques de 1916, voit ses pistes foulées par les « internationaux ».

Le programme des Jeux Olympiques est très chargé. Il comprend : sports athlétiques — cyclisme — sports gymniques (gymnastique, poids et altères), sports de combat (escrime, lutte gréco-romaine, lutte libre, boxe anglaise, tir) — sports nautiques (aviron, natation, yachting) — sports équestres (jeux équestres, polo) — sports combinés (pentathlon classique, pentathlon moderne) — jeux (lawn-tennis, football-association, rugby) — sports d'hiver (patinage, ski, hockey, bobsleigh). Pour la dispute de chacun de ces championnats, il faut un emplacement *ad hoc* et une organisation spéciale. Or, à part le stade Pershing, qui aurait pu — légèrement amélioré — répondre aux besoins de l'athlétisme, nous ne possédons pas en France d'organisation suffisante pour permettre la dispute régulière de semblables compétitions. C'est dire qu'il a fallu, pour chaque sport, ou bien construire ou bien aménager. Les quelque douze millions dont dispose le Comité Olympique ne sont pas suffisants pour permettre de construire de toutes pièces une cité olympique groupant l'ensemble des organisations, stades, stands, piscines, bassins, courts, qui auraient permis de voir évoluer dans le même cadre tous les ambassadeurs du muscle. Ne le regrettons pas trop, car cette organisation n'aurait pu être utilisée par la suite que dans de très rares occasions et aurait nécessité certaines dépenses d'entretien hors de proportion avec les services rendus.

C'est à Chamonix-Mont-Blanc, le 25 janvier, que nous verrons

se lever le rideau sur les Jeux Olympiques par la dispute des sports d'hiver qui se poursuivra jusqu'au 2 février. Des aménagements importants ont été faits. La patinoire a 400 mètres de développement et est entourée de gradins, la piste de bob a été tracée près du glacier de Bosson dans un cadre merveilleux. La municipalité a prévu un important programme de fêtes et les hôteliers se préparent à recevoir dignement leurs nombreux visiteurs. Espérons que cette première laissera une bonne impression. Ensuite nous verrons, à partir du 3 mai, les teams de rugby opérer sur le ground de Colombes, à moins que les aménagements ne soient pas terminés, ce qui est à craindre, malgré la célérité avec laquelle sont actuellement poursuivis les travaux. Toujours à Colombes, nous verrons à partir du 15 mai les matches d'association, à partir du 13 juillet ceux de lawn-tennis, puis les épreuves de gymnastique et les jeux équestres. Pour les épreuves nautiques, il faudra nous rendre, du 17 au 23 juillet, aux Tourelles, si toutefois l'aménagement de ce stade nautique est terminé, ce qui n'est rien moins que sûr. Les amateurs de polo iront au Bois de Boulogne et à Saint-Cloud, fin juillet. Pour le tir, il faudra faire le déplacement de Reims où se construit un stand modèle pour les petites distances ou de Châlons où l'Ecole de Tir assume la préparation des épreuves pour les grandes distances. Pour le tir de chasse, le terrain n'est pas encore choisi, mais c'est sans doute à Satory qu'on tirera le cerf et à Issy-les-Moulineaux que s'envoleront les pigeons d'argile. Les fervents de l'aviron ont rendez-vous au bassin d'Argenteuil à partir du 13 juillet, et ceux du Yachting à Melun le 18. Les amateurs de cyclisme devront se rendre au Vélodrome Municipal de Vincennes les 26 et 27 juillet et les apôtres des sports de combat s'enfermeront au Cirque de Paris vers la même époque. C'est dire que les fervents de la causesportive, désireux d'applaudir les artistes du sport, auront fort à faire et que leur emploi du temps sera particulièrement chargé.

Mais c'est surtout la grande période athlétique qui s'ouvrira à Colombes le 5 juillet qui semble devoir attirer la grande foule, car elle permettra de voir en action les athlètes, coureurs, sauteurs et lanceurs qui ont poussé au plus haut degré l'art de coordonner leurs efforts et de développer leurs possibilités d'action. Colombes sera vraiment le temple du muscle fin et long, du mus-

cle souple et discipliné. Les Nurmi, les Wide, les Paddock, les Hof donneront leur effort. Pour les admirer, les « piqués de l'athlétisme » se donneront rendez-vous. Ils sont nombreux, je ne doute pas que le stade soit plein à craquer et je crains que les efforts faits par le Comité et par la Ville de Colombes en vue de l'aménagement des gradins, des voies d'accès et des moyens de transport ne soient insuffisants pour répondre à tous les besoins.

Cette dispute des Jeux Olympiques va augmenter considérablement en 1924 le nombre des touristes étrangers. En dehors du nombre assez imposant des athlètes (les Etats-Unis en délèguent 325), des soigneurs et managers, nous aurons des représentants des diverses Fédérations étrangères qui viendront assister aux Congrès Internationaux qui se tiendront à Paris pendant cette période. Et puis les vedettes des divers sports ont une foule d'admirateurs qui ne craindront pas de faire des milliers de kilomètres pour venir les applaudir. Tous ces visiteurs, quoique venus chez nous dans un but bien défini, ne manqueront pas de profiter de leur séjour pour faire plus ample connaissance avec notre pays et toutes les régions bénéficieront de leur présence. La question de leur hébergement se posera donc avec une certaine acuité. Nos centres de tourisme avouent avoir été débordés en 1923 ; que sera-ce en 1924 si l'Office National des Syndicats d'Initiative ne s'occupe pas de la question ! Mais ceci n'est pas de mon domaine et je reviens à mes moutons. En ce qui touche les athlètes qui arriveront en France bien avant l'ouverture des jeux, de façon à parfaire sur place leur entraînement, il va être créé aux abords du village de Colombes un village olympique qui pourra recevoir, dans des conditions relativement peu onéreuses, les équipes dont les moyens financiers ne permettent pas l'installation dans un cadre plus luxueux. Là, ces athlètes, dormant sur un lit dur, nourris de viandes grillées, d'œufs et de thé chaud, douchés et massés tous les jours, purgés à leurs heures, travaillant d'après un emploi du temps rigoureux sous la surveillance de managers et de médecins, attendront pendant des semaines d'avoir enfin vu en leur honneur le drapeau de leur pays hissé au mat olympique pour pouvoir reprendre leur liberté et jouir des plaisirs que peut permettre de goûter le séjour dans la belle France et le grand Paris dont la vision a peut être hanté leurs rêves de jeunesse.

RENÉ BESSE.

FÉMINISME.

Etats-Unis. — Grande-Bretagne. — Pays-Bas. — Suisse. — Italie. — Uruguay. — Indes. — Chine.

Etats-Unis. — Aux Etats-Unis, l'activité des femmes ne se ralentit pas, bien que leur émancipation soit complète. La Ligue des femmes électrices a tenu sa première séance d'automne, à Washington, en septembre. Elle a décidé de soutenir spécialement une mesure sur le travail des enfants et l'entrée des Etats-Unis dans la Cour permanente de justice internationale. Cette Ligue a ouvert plus de cent écoles et organisé des cours d'éducation civique dans les Universités.

Grande-Bretagne. — On annonce, pour les prochaines élections, les candidatures de Mrs Dimsdale, pour le Comté de Cambridge et de Lady Warwick, à Leamington.

Pays-Bas. — Le premier Club féminin hollandais, le Lyceum Club de la Haye, a été inauguré le 1er octobre et compte déjà 600 membres. Logé dans un bâtiment ancien et artistique, il est situé en face du Parlement.

Suisse. — Mme Schaffner, inspectrice du travail, a été nommée par le Conseil fédéral conseillère technique attachée à la délégation gouvernementale suisse à la 5e conférence du Travail qui a eu lieu à Genève, le 22 octobre dernier.

Italie. — Le gouvernement italien a préparé deux projets de loi, le 1er sur la réforme électorale, le 2e sur le vote administratif (municipal) des femmes. Le premier a passé avec difficulté, le second n'a pas encore été discuté à la Chambre. La commission parlementaire a pensé qu'il n'était pas opportun de discuter sur le vote des femmes, elle a envoyé une délégation au Président du Conseil, mais ce dernier a affirmé à nouveau son intention de faire l'essai du vote municipal des femmes. Le projet sera, assure-t-on, présenté à la réouverture du Parlement.

Uruguay. — L'Alliance féministe urugayenne, ayant à sa tête Mme le docteur Paulina Luisi, mène une campagne intense pour obtenir l'admission des femmes à la profession de notaire. Le groupe parlementaire « Colorado battlista » a promis d'appuyer le projet de loi donnant aux femmes accès à cette profession.

Indes. — Miss Kinsgley, docteur à Calcutta, a été élue, à l'unanimité, membre du Conseil municipal de Burma.

Miss Hazra est la première femme avocate au barreau hindou. Elle a été nommée à la Haute-Cour de Patna.

Chine. — Le mouvement suffragiste s'étend dans le pays. Un grand effort est fait pour unir les branches de la Ligue du droit des femmes, créée à Pékin en 1922.

Récemment, Hunan et Canton ont donné le vote aux femmes.

THÉRÈSE CASEVITZ.

PRÉHISTOIRE

Raoul Montandon : *Genève, Des Origines aux Invasions barbares*, 4°, Genève Georg. — Dr Louis Dubreuil-Chambardel : *La Touraine préhistorique*, Préface de Camille Jullian, 4°, Paris, Champion. — Adrien Blanchet : *Les Souterrains-Refuges de la France, Contribution à l'Histoire de l'habitation humaine*, 8°, Paris, Picard. — Dr E Boismoreau : *Inventaire des Souterrains et excavations artificielles de la Vendée*, 8°, Saint-Mesmin, Vendée — Dr Lucien Mayet et Jean Pissot : *Abris sous roche de la Colombière près Poncin, Ain*, 8°, Lyon (Faculté des Sciences), A. Rey. — Lucien Mayet : *Division géologique du Quaternaire et Niveaux archéologiques paléolithiques*, 8°, Paris, Soc. préhis. fran. — Maurice Reygasse : *Etudes de Palethnologie maghrébine*, deuxième série, 8°, Constantine, Braham. — G. B. M. Flamand : *Les Pierres écrites, Gravures et Inscriptions rupestres du Nord-Africain*, grand 8°, Paris, Masson.

Genève a bien de la chance d'avoir, pour la glorifier **Des Origines aux invasions barbares**, un excellent préhistorien comme M. Raoul Montandon (ne pas confondre avec son homonyme de Lausanne, qui fut chez les Bolcheviks). Cette monographie est faite et rédigée avec soin, et mieux, avec luxe ; les 20 planches phototypiques et la belle carte en couleurs donnent une idée parfaite des divers types genevois de civilisation et de leur répartition aux bords du Petit Lac, ce qui intéresse directement les archéologues de la Savoie. Je dois garder pour ailleurs les observations de détail que m'a suggérées la lecture attentive de ce livre ; le résumer ici est difficile puisque le tableau général est fondé sur le groupement de milliers de petits faits. Je signalerai particulièrement l'excellent résumé du problème des grottes du Salève, dont les planches panoramiques XIX et XX montrent la situation exacte ; et le fort intéressant chapitre sur la romanisation de la contrée.

Quant aux spécialistes, ils sont servis à souhait par les Inventaires des trouvailles (I, la Ville et les Communes urbaines ; II, la Campagne ; III, le Lac ; IV, le Salève), par l'Index bibliographique, qui est complet ; et par les notes, qui sont souvent de véritables petits articles, sur un point spécial.

A la même catégorie de travaux appartient le livre de M. Dubreuil-Chambardel sur **La Touraine préhistorique**; mais on n'y trouve ni bibliographie systématique, ni inventaire complet des trouvailles, lacunes qui déparent l'ouvrage et devront être comblées. Ceci dit, la monographie est d'un très grand intérêt, surtout parce que c'est en Touraine que sont situés les ateliers du Grand-Pressigny, de Pussigny, etc., dont les produits ont été exportés dans toute l'Europe centrale. La discussion de ce fait technologique et économique, déjà amorcée par M. de Saint-Venant, a été reprise par M. Dubreuil-Chambardel, ainsi que l'étude approfondie des stations voisines du Grand-Pressigny, moins célèbres mais tout aussi actives autrefois. Certes cette monographie, à laquelle manque aussi une carte, à grande échelle, de la répartition des trouvailles et dont les illustrations sont bien grises, est loin de valoir celle, sur Genève, dont on vient de parler, ni le livre sur le *Sénonais préhistorique* de Mlle Augusta Hure ; mais elle rendra des services comme premier essai d'un tableau d'ensemble de la vie préhistorique dans une région importante au point de vue théorique. Pour les conclusions générales que suggère la lecture de ce livre, j'ai plaisir à renvoyer à la Préface qu'a écrite M. Camille Jullian, dont l'intérêt pour la préhistoire grandit de jour en jour. Le temps est loin maintenant où les archéologues classiques et les celtisants méprisaient la science préhistorique ; Boucher de Perthes et Gabriel de Mortillet sont vainqueurs sur toute la ligne.

Aussi M. Adrien Blanchet, d'abord spécialisé dans la numismatique et l'archéologie classique du moyen âge, n'a-t-il pas hésité, dans sa vaste enquête sur **Les Souterrains-Refuges de la France**, à remonter jusqu'aux cavernes et aux habitations préhistoriques pour interpréter les types semblables d'habitat permanent ou temporaire en usage pendant le moyen âge et dans quelques cas jusque de nos jours (Champagne, etc.).

L'auteur constate avec raison que « la matière traitée dans ce volume constitue un chapitre nouveau dans l'histoire de l'humanité » ; il rappelle que les peuples du Danube, ceux voisins des sources du Nil, certains peuples de la Turquie et de l'Amérique ont habité plus ou moins longtemps des souterrains qui présentent avec ceux des bassins de la Loire et de la Garonne la plus

grande analogie. Ce type d'habitat est aussi en relation avec les dolmens et avec les allées couvertes ; on voit l'intérêt de l'enquête, qui touche d'autre part à un problème sociologique, celui de la réorganisation temporaire de la vie sociale en période d'invasion. L'auteur conclut en effet (p. 140) que si quelques souterrains ont été créés par l'homme pour s'abriter contre les intempéries, la plupart cependant, vu leur disposition compliquée (passages multiples, plans inclinés, etc.) l'ont été pour se défendre contre les attaques d'ennemis divers, animaux parfois, mais surtout humains.

La nature offrait un peu partout des modèles de cavernes compliquées : mais quant au creusement, M. Blanchet signale que les animaux fouisseurs et excavateurs ont dû servir de maîtres aux hommes (p. 143-146), tout comme le castor aurait servi de modèle aux Lacustres. Fort instructif aussi est le chapitre V, où l'auteur rappelle que certains villages, notamment en Dordogne, étaient en partie double, sur et sous la terre, avec couloirs de sortie dissimulés : entre la Dronne et l'Isle le sol est criblé de souterrains et de refuges néolithiques. Des faits réunis par M. Blanchet on peut conclure que l'habitation souterraine a joué un rôle considérable dans le peuplement de la France et, j'ajouterai, dans la survivance des populations préhistoriques malgré les invasions. Certaines villes modernes, comme Compiègne, Cambrai, Arras, Béthune, Senlis, sont construites sur une vraie ville souterraine, renforcée de piliers et voûtée, où la population assiégée pouvait vivre longtemps.

Un inventaire très complet et très détaillé (près de 200 pages en petit texte, par départements) et un index complètent ce volume, qu'introduit une carte de répartition sommaire, mais qui constitue à elle seule un document du plus haut intérêt : enfin 15 planches donnent le plan de 89 souterrains-refuges.

L'inventaire de la Vendée (p. 268-278) devra être complété maintenant à l'aide de celui qu'a publié récemment M. Boismoreau avec photos, dessins de trouvailles et d'éléments de la construction, plans et notes bibliographiques détaillées. En y comprenant les cryptes et les grottes-refuges, on a pour la Vendée seule la description de 195 souterrains-refuges. Pour la Savoie, une enquête sur ce sujet n'est même pas commencée !

§

Les publications du Dr Mayet sur la station de **La Colombière** et sur les **Niveaux archéologiques paléolithiques** nous précipitent dans quelques-uns des problèmes les plus compliqués de la préhistoire. La monographie sur l'abri de la Colombière est précieuse tant par les descriptions très détaillées des objets trouvés que, surtout, par ses nombreuses planches en phototypie, excellentes et à grande échelle, qui permettent une étude presque aussi soignée que si l'on avait les originaux sous les yeux. Le problème qui se pose ici est celui de la période dite aurignacienne, parce que La Colombière était un véritable atelier de graveur : on y a trouvé des galets avec des représentations gravées de chamois, de cerf, de bœuf, de cheval, de rhinocéros, d'ours et d'êtres humains, que MM. Mayet et Pissot ont comparées à celles du même type trouvées ailleurs, mais bien loin dans l'Ain, les plus rapprochées étant celles du Salève. Il me faudra, un de ces jours, reparler de l'Aurignacien, période que je crois toujours mal délimitée.

En ce moment, nous sommes plus intéressés par la concordance que pense voir M. Mayet entre certains faits géologiques et certains faits préhistoriques. Les premiers ont été découverts par M. Charles Déperet, au cours de ses recherches sur les dépôts marins. Il distingue quatre étages dénommés Sicilien, Milazzien, Tyrrhénien et Monastérien, qui correspondent à des lignes de rivage, graduellement abaissées, de 90-100 mètres, de 55-60 mètres, de 28-32 mètres et de 18-20 mètres au-dessus du niveau marin actuel. Aux deux premiers étages, on ne trouve pas de trace de l'homme en Europe ; mais à la base de la terrasse de 30 mètres apparaît l'industrie chelléenne et sa faune chaude ; l'industrie acheuléenne se trouve à la partie moyenne et supérieure de cette même terrasse. Enfin l'étage monastérien renferme les industries moustérienne en bas, aurignacienne en haut ; les industries solutréenne et magdalénienne sont postérieures à ce remblaiement de 20 mètres au-dessus du niveau actuel de la mer.

Ces corrélations, qui sont prouvées facilement par l'étude concordante des séries géologique et paléolithique, font supposer des mouvements de migration le long des rivages successifs de

la mer, tout comme de nos temps les Grecs, les Anglais, etc., ont essaimé le long des rivages de nos mers à nous.

Mais dans ce cas, il nous faut renverser un grand nombre de théories en cours. Je dois avouer que les corrélations découvertes par MM. Déperet et Mayet, fondées sur les trouvailles en place et stratigraphiées, suggèrent de très vastes hypothèses. Si j'en avais le temps, je tenterais même d'étendre le problème au reste du monde. Car enfin : si la théorie générale est vraie, toute la civilisation magdalénienne (encore subsistante chez les Lapons, les Tchouktches, etc.), doit se situer aux bords d'une même mer préhistorique. La civilisation dolménique, qui se retrouve un peu partout, ne serait-elle pas aussi en relation avec les contours d'un niveau marin disparu ?

De toute manière, la découverte de ces corrélations semble conduire notre science dans des directions jusque-là insoupçonnées ; et c'est cela surtout que je prie le lecteur de retenir : les études dans ce sens sont à peine commencées. Y a-t-il par exemple concordance entre le niveau marin des Solutréens de l'Europe et celui des Indiens de l'Amérique du Nord, qui sont même maintenant des Solutréens par leur industrie de la pierre ?

Cette question va se poser aussi à M. Reygasse dont les nouvelles découvertes de **Palethnologie maghrebine** sont aussi étonnantes que les premières, déjà signalées dans le *Mercure*. Il m'a envoyé une petite collection de types ; aucun doute n'est permis ; il s'agit bien de civilisation paléolithique en surface. L'auteur a choisi provisoirement des noms locaux : civilisations sbaïkienne, atérienne ; etc ; le moustérien et les dérivés du solutréen sont bien nets, et plus curieuse encore est la découverte, dans la station atérienne d'Oum-et-Tine, de tout un outillage pédonculé ; M. Reygasse m'a envoyé quelques specimens ; ils sont couleur chocolat et très frustes, rappelant une série noire grossière que j'ai vue à Washington et qui était aussi savonneuse au toucher. Malheureusement le quadrillage des photogravures qui illustrent le mémoire de M. Reygasse est trop grand et le tirage n'en est pas fameux.

§

Dans un autre domaine encore, notre Afrique du Nord apporte à la préhistoire générale tout un ensemble de documents de premier ordre, qu'avait réunis Flamand, sur **les Pierres écrites**,

et qu'a publiés le gouvernement général de l'Algérie ; du moins nous avons le premier volume et espérons que les suivants ne tarderont pas. Ces « pierres écrites » sont des roches sur lesquelles on a relevé des représentations animales et humaines, ainsi que des inscriptions en tifinagh, écriture ancienne des Berbères, à base de droites et de cercles. Les cinquante-trois planches, dont beaucoup en phototypie, permettent d'étudier à fond le caractère et la technique de ces figures et inscriptions, que d'ailleurs l'auteur a analysées avec soin et comparativement dans deux chapitres, que précède une étude d'ensemble sur les faits du même ordre découverts dans l'Europe occidentale. Flamand était avant tout géologue ; ses discussions sur la nature des roches gravées ainsi que sur leur patine ont une valeur définitive. Sans entrer dans des détails théoriques dont plusieurs doivent être déjà rectifiés sur la base des découvertes récentes, il reste que l'Afrique du Nord appartient à un cycle de civilisation artistique qui englobait aussi l'Espagne et la France méridionale, en remontant jusqu'à la Colombière (Ain) et jusqu'au lac de Genève. Mais il semble que cette civilisation soit plus récente en Afrique qu'en Europe. On ne devrait pas en déduire des migrations Nord-Sud ; on peut du moins, grâce à Flamand, élaborer maintenant plusieurs hypothèses de peuplement et d'interaction culturelle.

Que si l'on ajoute les découvertes du comte Begouen et de son élève, M. Carteret, au Tuc d'Audubert et à Montespan (statues en bas-relief ou en ronde-bosse de bisons, d'ours, etc.) on constate que la science préhistorique française occupe en ce moment, et de loin, le premier rang pour ses synthèses, comme nouveauté et comme importance ; ce qui n'est pas sans faire plaisir.

A. VAN GENNEP.

VOYAGES

Augustin Bernard : *Le Bourbonnais et le Berry*, Laurens. — Camille Mauclair : *Florence*, de Boccard. — E. Maurette : *Pour comprendre les paysages de la France*, Hachette. — Mémento.

La collection d'ouvrages sur les provinces, de la librairie Laurens, s'est heureusement augmentée d'un volume de M. A. Bernard sur le **Bourbonnais et le Berry**, — le cœur de la France et une de ses régions les plus remarquables.

Comme les précédentes de la série des *Provinces françaises*,

le volume de M. Augustin Bernard comporte une partie d'études et une anthologie. C'est un aperçu sur les régions naturelles du pays : la Montagne bourbonnaise, la Sologne, la Limagne, le Val d'Allier, la Combrailles, le Bocage, le bassin de Montluçon-Commentry ; en Berry, la Bresse, la Champagne de Châteauroux, celle de Bourges, le Val de Saint-Ansard, la Sologne berrichonne, etc.

Nous arrivons à l'histoire de la région, que l'auteur fait remonter à l'âge de pierre et ensuite à l'époque gallo-romaine. C'est ensuite le haut moyen âge (v^e-xe siècles) ; la période suivante (x^e-xvie siècles) en Berry, nous arrivons à la famille des Valois avec le duc Jean de Berry (1360-1418) sous Charles VI, où l'on trouve un tableau de la région sur la fin du xve siècle. En Bourbonnais, un chapitre nous conduit du xive siècle au xvie siècle. On parle encore des Bourbons-Archambaud et des Bourbons-Dampierrre. C'est ensuite la succession des seigneurs, puis des événements du xvie siècle à 1789 ; la Réforme en Berry ; le Berry et le Bourbonnais aux xvie et xviie siècles, etc. On parle encore de la vie régionale, du type physique et du caractère de la population ; il est question enfin des croyances et des fêtes provinciales ; des fées et sorcières, des réjouissances annuelles populaires et des « assemblées », etc.

L'anthologie contient divers extraits intéressants ou curieux sur cette région si remarquable : c'est une page de G. Hardy sur le *site de Bourges*; l'aspect d'Issoudun par Balzac, Nicolas de Nicolay sur Moulins ; une autre page sur Moulins, par Théodore de Banville ; Montluçon, par Antoine Vacher. C'est encore Emile Chinon, avec un épisode du siège de Sainte-Sévère en 1372 ; la patrie de Jacques Cœur par Michelet ; De Brimont, la bourgeoisie de Bourges à la fin du xve siècle ; Jean de Léry : La famine au siège de Sancerre (1573) ; Saint-Simon, le port de Moulins, en 1708 ; Laisnel de la Salle, les saints guérisseurs du bétail, etc.

Je n'insisterai pas ; l'ouvrage de M. Augustin Bernard est un très bon recueil et qui figurera honorablement dans les collections de la librairie Laurens. L'illustration particulièrement soignée et qui reproduit beaucoup de documents anciens doit être particulièrement mentionnée avec des aspects de l'église de Châtel-Montagne ; une vue d'ensemble de la Palisse ; de vieilles maisons de Cusset ; la cathédrale de Moulins ; les ruines du château

de Hérisson ; les tours de Mehun-sur-Yèvre ; une maison du XVIe siècle à Aubigny ; la porte de Déols à Châteauroux ; la façade de l'église abbatiale à Souvigny ; un bas-relief du musée de Bourges, figurant une des caravelles de Jacques Cœur. Plus loin, c'est la Sainte Chapelle de Bourbon-l'Archambault, etc. C'est encore la tour blanche d'Issoudun ; la tour de Jacquemart à Moulin ; la Quiquengrogne, à Bourbon-l'Archambault, le ponts Régemortes à Moulins, un vieux puits de la Châtre ; le pavillon d'Anne de Beaujeu à Moulins, en 1830, etc.

On peut ajouter à ces renseignements sur l'illustration la mention de quelques portraits : Jacques Cœur et sa femme, deux tableaux du musée de Bourges ; la statue funéraire du duc Jean de Berry, agenouillé et les mains jointes d'après un dessin de Holbein au musée de Bâle ; enfin un curieux portrait du connétable de Bourbon, d'après une peinture sur bois du musée de Roanne ; ce portrait, d'ailleurs, est surtout intéressant quand on se rappelle la destinée singulière du connétable et sa fin tragique. Il était joli homme, paraît-il, et Louise de Savoie, qui s'en était éprise, nous dit la chronique scandaleuse de l'époque, prétendait l'épouser. Il la refusa avec des paroles véhémentes et Louise de Savoie lui voua dès lors une haine mortelle.

On sait qu'il passa enfin dans le camp des Impériaux et offrit son épée à Charles-Quint. Il tomba sous les murs de Rome au cours de ce siège et du sac fameux dont les mémoires de Benvenuto Cellini nous ont laissé une si curieuse relation.

§

Après bien des auteurs, Camille Mauclair s'est enthousiasmé pour *Florence* où il a fait un assez long séjour et qu'il étudie abondamment dans son histoire, ses fastes, son art ; il cherche à en rendre l'atmosphère, la physionomie ; et aussi les grandeurs et les tristesses de ses annales jusqu'à notre époque.

Après un chapitre intense et bref, où il résume l'histoire de la ville, Camille Mauclair entreprend de nous parler de la peinture florentine avec Cimabue (1240-1302) et Giotto, son élève, qui rompit définitivement avec la tradition byzantine. On sait qu'une des grandes œuvres de Giotto, sinon son œuvre capitale, est la vie de Saint François qu'on peut voir à Assise. Parmi les élèves de Giotto, on nomme Agnolo Gaddi Giottino dont les *Uffizi*

gardent une émouvante descente de croix ; Andrea di Cione, dit l'Orcagna, etc. Longuement, Camille Mauclair passe ainsi en revue l'histoire de la peinture florentine, puis le mouvement littéraire avec de hautes et curieuses figures comme Dante et Machiavel. Un chapitre sur les monuments de Florence, qui sont bien ceux que devaient posséder les vieilles villes toscanes, s'ouvre par de nobles considérations sur le développement et la synthèse de l'art. — Mais ce volume, qui étudie longuement l'histoire politique, sociale et artistique de Florence, ne donne que fort peu de descriptions de la ville.

§

Dans la collection Hachette, un nouveau guide a été publié, celui de M. F. Maurette : **Pour comprendre les paysages de la France**. Les paysages chez nous sont, en effet, très variés : ils diffèrent d'une province à l'autre ; ils ont la variété des vallées, des cimes alpestres ou pyrénéennes, des falaises, des rivières sinueuses, des torrents et des bois, etc. On sait ce qu'est le panorama de Rouen ; celui d'Amboise ; ailleurs celui des Pyrénées, vu de la terrasse du château de Valmirande. — Le volume de M. F. Maurette n'est d'ailleurs pas subdivisé par régions, pays, provinces, comme les guides ordinaires, mais d'après la constitution du sol, l'apport géologique, le travail des eaux ou de la végétation... Il parle de la constitution des terrains, du relief des paysages, des paysages maritimes, du tapis végétal, de l'habitation humaine, des routes et travaux d'art. L'illustration signale des coins comme une maison de Saint-Valéry-en-Caux, les Halles de Dives, un des rochers du Sidobre ; les assises calcaires au défilé de Ruoms (Ardèche), un site de Montpellier-le-Vieux ; le port de Vénasque et la Brèche de Roland dans les Pyrénées ; la grotte de Padirac ; plus loin, c'est le cap Frehel, en Bretagne ; les rochers de Vallières à Royan (Charente), les rochers de Fromveur, à Ouessant ; c'est encore le cirque de Gavarnie, etc.

Nous sommes loin, toujours est-il, du temps où le *Guide Richard*, — un des premiers du genre, — mentionnait tout au plus la sous-préfecture et quelques endroits principaux dans la nomenclature des départements.

Les visages de la France, en somme, sont divers. Elle est aussi riche en paysages et sites remarquables qu'en constructions du

passé ; et une fois de plus nous savons qu'elle est « le plus beau royaume qui soit sous le ciel ».

Mémento. — Aux derniers numéros de *Blois et Loir-et-Cher*, on peut signaler un curieux article de Pierre Drefay sur *Deux portraits de Balzac* du Musée de Tours ; l'un est une sépia de Louis Boulanger bien des fois reproduite, d'ailleurs ; l'autre, beaucoup moins beau, est un pastel de Gérard Séguin (1842). — Dans la même collection, une brochure de M. Edouard Ragu donne ses *impressions et croquis, en petite vitesse de Vendôme à Lavardin.*

CHARLES MERKI.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

La Marine française et les Dirigeables. — Notre marine a remporté, il y a quelques semaines, une éclatante victoire. Son unique dirigeable, le *Dixmude*, qu'elle n'a d'ailleurs pas construit puisqu'il lui a été livré par l'Allemagne, a tenu le record du monde de la durée, après une mise au point, qui a exigé pas moins de trois ans. Le *Dixmude* est resté dans les airs pendant 118 heures 41 minutes. On nous a fait grâce des secondes. Comme notre marine tend à développer une flotte de dirigeables, à l'heure même où tout le monde les a abandonnés, il s'est trouvé que le *Dixmude* a battu ce magnifique record, sans concurrent possible, ce qui a pu contribuer à faciliter son succès. H.-G. Wells, dans un article charmant, écrivait, ces jours derniers, à propos des projets de base navale à Singapoore, que le premier lord de l'Amirauté britannique, M. Amery, avait à peine quinze ans, par sa candeur et son absence de toute personnalité. Les fortes têtes de notre Etat-major naval ne sont guère d'un âge plus avancé. La naïveté avec laquelle a été organisé et exploité le record du *Dixmude* dépasse l'inimaginable, et l'on peut se demander si notre Marine, qu'aucune difficulté ne rebute, ne va pas prochainement organiser le record de durée des ballons captifs. Qu'on nous permette de rappeler à ce propos un de nos souvenirs de guerre. En 1917, une école de ballons captifs était créée à Corfou, et l'on vit soudain une dizaine de saucisses s'élever dans les airs, au-dessus du champ d'aviation, qui avoisinait la ville. Les Corfiotes purent pendant quelques jours admirer ce déploiement de forces aériennes, au-dessus des pignons de leurs toits. Sans doute appréciaient-ils tout le prix de cette garnison

aérienne malgré son immobilité, et avaient-ils le sentiment que leur sécurité était de beaucoup accrue. Cependant, on était à l'époque des orages, et survint brusquement une bourrasque, qui mit en capilotade la troupe des saucisses. En quelques minutes, la foudre en avait détruit sept sur dix. On se hâta, mais un peu tard, de héler à terre les survivantes. C'était une défaite, mais pas d'une extrême gravité. Le marchand de ballons n'était pas loin.

La manière dont notre Etat-major naval a préparé et exploité les performances du *Dixmude* est tout à fait caractéristique de l'évolution qu'a suivie la marine depuis la guerre. Autrefois la Marine, souvent attaquée par la Presse, parfois très injustement, n'opposait à ces attaques qu'un silence méprisant. Elle boudait, comme ces vieilles douairières qui se lamentent sur la dureté des temps, en regrettant l'époque où leurs caprices les plus frivoles étaient satisfaits sur l'heure. Mais, au moins, gardait-elle quelque dignité dans cette attitude pétrifiée. Depuis, elle s'est mise à la page avec une désinvolture extraordinaire. Un service de Presse a été créé au Ministère de la Marine depuis la guerre. Son activité mérite l'éloge. On peut parcourir toute la Presse aujourd'hui, sans craindre d'y trouver la moindre critique contre notre administration navale. La lumière est sous le boisseau. Si le Parlement lui chipote ses crédits, on voit, avec un ensemble touchant, apparaître dans tous les périodiques des homélies sur la Marine en détresse, la Marine en veilleuse, l'agonie de la Marine, et brochant sur le tout, le Ministre de la Marine prononcera à la tribune du Parlement l'oraison funèbre de son administration : La Marine se meurt ! Il est vrai que le même ministre célébrera, quelques mois plus tard, avec la même conviction, la résurrection de sa défunte administration, à propos du lancement d'un raffiot. Quant aux critiques, si nombreuses autrefois, il n'en est plus. La presse locale, dans les Ports de guerre, est devenue d'une complaisance et d'une obséquiosité sans bornes. Elle est attentive aux moindres gestes des autorités constituées, et, ma parole, les préfets maritimes ne peuvent plus aller à la garde-robe sans que le public en soit aussitôt informé. Si la marine manque de crédits pour faire naviguer ses navires, elle dispose d'infiniment de ressources pour s'attirer la faveur des publicistes et des journalistes. On l'a bien vu lors de la randonnée du

Dixmude. Il n'est pas jusqu'aux journaux, qui se piquent d'antimilitarisme, où les communiqués et les articles dithyrambiques du service de Presse de la Marine n'aient trouvé l'accueil le plus hospitalier.

Mais revenons au *Dixmude.* A la suite de son record, la Marine a annoncé sa prochaine randonnée sur Dakar, puis l'a démentie. Quels sont les dessous de ce battage, si naïvement organisé ? C'est ce qu'il faut dire.

§

La Marine a engagé, sans y être autorisée, une dépense de 20 millions à Orly, près de Paris, et une somme plus élevée encore à Cuers pour l'installation de hangars et d'usines d'hydrogène. Elle a d'ailleurs procédé à ces installations avec une légèreté et une précipitation tout à fait blâmables. M. Ch. Dumont a pu dire que les hangars de Cuers avaient été construits contre toutes les données de l'expérience aéronautique, sans parler du choix de l'emplacement de ces hangars, au centre d'une immense plaine, à proximité de la mer, ce qui les expose à toutes les attaques de l'aviation ennemie. D'autre part, la marine projetait de faire construire des hangars à Maison-Blanche, près d'Alger, et à Dakar. Elle a même passé d'importantes commandes de matériel, sans disposer de crédits spéciaux à cet effet, et elle s'est trouvée prise de court, lorsque, l'an dernier, le rapporteur du budget des finances a fait supprimer de l'ensemble de ses crédits un certain nombre de millions prévus pour la construction de hangars en Afrique du Nord. Tout le mystère est là. La marine veut obtenir contre vents et marées les crédits nécessaires pour la création d'une flotte de dirigeables. De là, la pression qu'elle cherche à exercer sur l'opinion publique.

§

Dans un projet de loi sur l'organisation de l'Aéronautique maritime, déposé au Parlement le 14 mai 1923, le ministre de la Marine, qui n'est pas forcément compétent, écrit :

L'expérience de la guerre a montré les grands services que peuvent rendre les dirigeables rigides aux forces navales de haute mer.

Ceci est une contre-vérité. Il n'existe pas un seul exemple de ce genre de services.

L'histoire des Dirigeables n'est que l'historique d'une série de

catastrophes. Avant la guerre, de 1906 à 1914, onze zeppelins ont été détruits par le feu, par l'explosion ou par les perturbations atmosphériques. Le L-Z-II périt le 16 janvier 1906 par le feu ; le L-Z IV, le 4 août 1908 par une explosion ; le L-Z-V, le 25 avril 1909 ; le *Deutschland* le 28 juin 1910 ; le L-Z-VI, le 15 septembre 1910 le L Z-VIII en juin 1912 ; le *Schwaben*, le 28 juin 1912 ; le L-I, d'une nouvelle série, périt au large de Héligoland, le 9 septembre 1913, après un parcours insignifiant ; le L-Z-II est détruit par une explosion, avec tout son équipage, le 17 octobre 1913. A cette date, il ne restait plus des 21 dirigeables sortis des ateliers Zeppelin, depuis six ans, que le *Sachsen*, le *Victoria-Louise* et le *Hansa*, mais aucun des grands croiseurs de l'air, dont on avait fait si grand état en Allemagne. Il a fallu ce prurit de l'orgueil allemand pour persévérer dans la même voie, malgré une faillite aussi formidable.

Au cours de la guerre, les zeppelins ne furent guère plus heureux. Dès le début des hostilités, leurs types les plus perfectionnés, les Z-VI, Z-VII, Z-VIII, étaient détruits, dès leur première sortie, après des parcours insignifiants. Nous ne connaissons pas exactement les pertes allemandes en aéronefs, pendant la guerre, elles ont été cachées au public, dans la plus grande mesure possible. Sur 78 zeppelins repérés, on a connu la perte de 43 d'entre eux, dont 12 détruits par explosions et 14 par le mauvais temps. Ce qui est certain, c'est qu'à la fin de la guerre, nous n'avons pu recueillir comme seuls trophées que le futur *Dixmude* et un dirigeable, de plus faible tonnage, le *Méditerranée*. Des autres, il n'y avait plus de traces.

On ne connaît qu'un exemple du rôle des zeppelins, en liaison avec des forces navales de haute mer. Le 18 août 1916, 8 zeppelins éclairaient la Hochsee-Flotte, commandée par l'Amiral Von Scheer, dans sa marche au devant de la Flotte anglaise. L'erreur de l'un d'eux, qui naviguait en pointe, le L-13, aurait suffi à faire avorter la rencontre entre les deux flottes, si d'autres causes, encore plus graves, n'étaient intervenues. Dans leurs entreprises terrestres, les zeppelins ne furent pas plus heureux. Si l'on en doute, qu'on lise l'émouvant récit que vient de donner le lieutenant-colonel Rawlinson sur les différentes attaques de Londres par les dirigeables allemands. (*The Defense of London, 1915-18*, Melrose).

Enfin, le Maréchal Hindenburg nous apporte lui-même, dans ses Mémoires, ce témoignage impressionnant :

Le Comte Zeppelin nous rendit visite lui aussi à Pless, et fit impression sur chacun de nous par la modestie touchante de son attitude. Déjà, à cette époque, il considérait ses dirigeables comme une arme de guerre démodée. Il espérait que la maîtrise de l'air appartiendrait à l'avion, dans l'avenir. — Le Comte mourut peu après cette visite.

§

Nos dirigeables furent-ils plus heureux pendant la guerre ? En aucune manière. Leur rôle fut à peu près nul.

Après la perte de notre dirigeable *Alsace*, pendant la défense de Verdun, le Ministère de la Guerre céda les deux dirigeables qui lui restaient à la marine. Il n'en voyait plus l'emploi utile povr le service des armées, en raison de leur grande vulnérabilité. Au mois d'avril 1916, la Marine destinait le premier de ces dirigeables à Bizerte. Parti de Saint-Raphaël, celui-ci fut détruit par le tir des Italiens, à son passage au-dessus de la Maddalena. Tout l'équipage périt. On avait oublié de prévenir les autorités italiennes du passage de l'aéronef au-dessus de la Sardaigne. Des autres exploits de nos dirigeables, il vaudrait mieux ne pas parler. Le dirigeable *Ato*, en patrouille devant le Havre, coula cependant un sous-marin ; malheureusement celui-ci était un anglais. Partout ailleurs, les dirigeables eurent un rôle nul. A l'armistice, nous en possédions encore 37. Que sont-ils devenus ? Nul ne pourrait le dire.

§

Nous ne sommes cependant nullement l'adversaire du dirigeable. Nous contestons seulement l'utilité de son rôle militaire, que lui interdisent sa grande visibilité et sa vulnérabilité. Même gonflé à l'hélium, ces défauts resteront aussi considérables. Mais, par contre, nous ne faisons aucune objection à son emploi dans la navigation commerciale. Que notre marine de guerre, qui a à sa disposition un personnel d'élite, prêt à accepter les expériences les plus coûteuses, soit chargée, pendant les premières années d'essais, de l'organisation de cette navigation commerciale, nous n'y trouvons rien à reprendre. Mais c'est une question de bonne foi de reconnaître, après l'expérience de la guerre, que le dirigeable n'a aucun rôle militaire à remplir. Il est donc inutile de

multiplier, dès aujourd'hui, les coûteuses installations qu'ils nécessitent. Il est, croyons-nous, des dépenses plus urgentes.

Mémento. — *Revue Maritime* (septembre) : A Darrieus : Le personnel des équipages. — G. V. Mouget : L'Enseignement à l'Ecole de guerre navale. — Delage : Les origines de l'aéronautique anglaise, etc.

Revue Militaire (octobre). Commandant Grasset : Une bataille de rencontre : Ethe. — Commandant Mabille : La lutte contre les services de renseignements ennemis. — Commandant Pigeard : Etude sur la Sûreté et le Combat. — Commandant Poidevin : L'offensive turque de 1922, etc.

JEAN NOREL.

QUESTIONS RELIGIEUSES

Le plus ancien texte des Evangiles, ou les lecteurs du « Mercure de France » mystifiés *(suite)*. — Mgr Batiffol veut bien consacrer, dans la *Croix* de Paris du 20 novembre, un second article à la mystification que j'ai jouée, selon lui, aux lecteurs du *Mercure* en leur signalant la découverte et la lecture du palimpseste de Tarragone par M. E.-S. Buchanan. Comme, dans l'intervalle du premier de ces deux articles, il s'est fait envoyer de New-York les articles du *New-York Times* que je signalais ici dans mon article du 1er juin et qu'il a reçu également le petit livret : *An unique Gospel Text*, il en profite pour m'accuser d'avoir tu certains articles du journal américain, défavorables à M. E.-S. Buchanan et insinuer que j'ignore « sans doute qu'il existe une critique que l'on appelle critique interne », qu'aussi bien il prend soin de définir : « la critique qui examine les textes en eux-mêmes et qui tâche d'y découvrir des indices d'origine. » J'allais oublier qu'il m'accuse aussi, ou, du moins, me suspecte d'ignorer le latin et ce, sous le fallacieux prétexte que je n'ai pas corrigé un erratum du texte de Buchanan que je citais dans le *Mercure* du 15 octobre : *vitro*, pour *vitreo*. Si je voulais user de la méthode de l'ancien recteur de l'Institut Catholique de Toulouse, et actuel aumônier de Sainte-Barbe, ainsi que chanoine titulaire de Notre-Dame, je lui ferais remarquer qu'il imprime le barbarisme *evenidas* pour *evanidas*. Mais laissons ces bagatelles indignes d'esprits sérieux. Laissons aussi la question du latin de M. E.-S. Buchanan, qui n'est, si l'on veut, qu'un latin d'Eglise, — je n'ai pas dit de cuisine, — et celle, plus oiseuse encore, de son titre, réel ou imaginaire, de docteur.

Le vrai problème, que Mgr Pierre Batiffol se garde d'effleurer, est le suivant. Les travaux de Buchanan ont-ils ou n'ont-ils pas fait avancer l'exégèse biblique ? Mais, avant de répondre ,il importe d'exposer où en était cette exégèse avant qu'il entreprît ses grands travaux d'édition des textes du Nouveau Testament antérieurs à la refonte de saint Jérôme en 382. Les spécialistes nous pardonneront sans doute de répéter dans cet exposé des choses d'eux connues. Mais l'immense majorité des lecteurs du *Mercure* ne se compose pas de critiques scripturaires.

Laissant de côté le problème préalable de la personnalité historique de Jésus, déjà traité ici, nous ferons simplement observer que celui-ci n'ayant rien écrit, ses disciples immédiats jugèrent inutile de fixer leurs souvenirs, estimant la fin des choses proche et attendant la venue du Christ sur les nuées du ciel : la parousie. La tradition orale leur suffisait donc. Mais cette tradition est d'essence variable, subjective et déjà Papias, cité par l'historien ecclésiastique Eusèbe, avait observé qu'il en est qui rapportent des préceptes personnels. C'est ainsi que des malentendus ne tardèrent pas à naître entre les divers groupes, dont chacun prétendait agir dans l'esprit du Maître. On eut les Judéo-chrétiens et les Pagano-chrétiens.

L'enseignement du Maître s'altéra. Ainsi, comme cas typique, citons la parabole du figuier stérile (Luc, XIII, 6-9), qui est devenue pour les rédacteurs des deux autres Evangiles synoptiques, — Mathieu XXI, 18-19 et Marc, XI, 12-14, — un fait historique. Comment, en effet, la tradition orale eût-elle échappé à l'influence des préjugés, de l'orgueil national, de l'éducation judaïque et, — *last but not least*, — de l'amour du merveilleux ? De plus, les premiers chrétiens cherchaient, dans tous les événements de la vie de Jésus, la réalisation des anciennes prophéties et dénaturèrent ainsi, insensiblement et inconsciemment, sa doctrine.

C'est pour endiguer ce mal que quelques chrétiens entreprirent de fixer ce qu'ils savaient de la vie de Jésus. De ces *Evangiles*, de ces « bonnes nouvelles », nous possédons plusieurs textes. Mais Papias écrivait encore, en 140 de notre ère : *Je ne crois pas pouvoir retirer autant d'utilité des livres que de la transmission orale et permanente.* Ce qui prouve que la tradition orale était restée, pour d'excellents esprits, le plus sûr garant de la bonne doctrine. Je ne répéterai pas ici, sur les quatre Evangiles

canoniques, ce qu'aucun chrétien digne de ce nom ne doit ignorer; à savoir que les trois premiers, — Matthieu, Marc et Luc, —sont dits « synoptiques », parce que présentant de nombreuses ressemblances, alors que le quatrième, — celui de Jean, — est surtout un exposé de théologie mystique. S'il est à peu près établi que les Synoptiques ont été composés sur des sources communes, — les *logia* de Jésus attribués à Matthieu (1), le prôto-Marc (2) et la tradition orale, dont chaque évangéliste a pris ce qu'il connaissait, ou acceptait, ainsi qu'un récit d'origine inconnue, qui ne se lit que dans Luc, XI-51 à XVIII, — il est également indubitable que les rédacteurs des deux premiers sont inconnus et que Luc, auteur aussi des *Actes*, n'avait pas connu Jésus. Le recueil des *logia* de Matthieu remonte vraisemblablement à une époque antérieure à la ruine de Jérusalem par Titus (année 70) et l'auteur du prôto-Marc, connaissant cette ruine, — qui lui fait attendre le retour très prochain du Christ, XIII 3-37, — a donc écrit postérieurement à 70. Leurs récits, d'ailleurs, se ressentent des préoccupations et des troubles qui divisaient alors les groupes chrétiens, mais la brièveté interdit ici tous détails. Quant à l'évangile de Jean, comme l'auteur écrit, — XIX-35-XXI-24, — qu'il n'a pas vu ce qu'il raconte, force est bien, — à moins d'admettre que ces passages soient interpolés, — d'en déduire qu'il n'est pas de Jean. Puisque, d'autre part, l'auteur y parle des coutumes des Juifs lors de la mort de Jésus comme disparues, ou ignorées de ceux qui doivent le lire, — XIX-40, — ne s'ensuit-il pas qu'il n'a pu être composé dans la première génération chrétienne ? Le Jésus des Synoptiques et du pseudo-Jean sont deux personnages absolument divers, — cf. par ex. Matth. XIX-17 et Jean X-30, —

(1) Papias, cité par Eusèbe, *Hist. Ecclés.*, III, 39 : « *Mathieu écrivit en hébreu des logia* (paroles) *et chacun les traduisit comme il put...* »

(2) Papias dit que « *Marc devenu interprète de Pierre écrivit exactement, mais sans ordre, tout ce qu'il se rappelait des paroles et des actes du Christ, car il ne le connut pas lui-même.* » Le prôto-Marc est reproduit dans le second Evangile : I-9-XIII-37. Vers la fin du 1er siècle, quelqu'un y ajouta ce qui va de XIII-37 à XVI-8. Beaucoup plus tard, un troisième auteur y a joint une introduction, — I-1-I-9, — et une conclusion : XVI-9-20. Les *logia*, d'après Matthieu, comprennent la loi nouvelle (V-3 ; VII-27); les instructions apostoliques (IX-37-38 ; X-5-16, 23-42); l'apologie du Royaume (XI-7-19, 21-24, 25-30 ; XII-24-25, 28-30, 37, 39, 41-45) ; les paraboles du Royaume (XIII-24-52) ; les membres du Royaume (XVIII-2-35, XX-1-16, XXI-23-27, XXII-1-6, 8-14) ; les malédictions (XXIII-2-39) et, enfin, l'avènement du Royaume (XXIV-11-12, 26-28, 37-51, XXV).

et ce n'est pas le pêcheur de Bethséda qui, — même eût-il vécu 120 ans (1), — a rédigé ce traité dogmatique, cette suite de dissertations de métaphysique religieuse. Marcion qui, en 140, professait des théories philosophiques semblables, l'aurait, s'il eût été divulgué alors, sûrement adopté pour légitimer ses hérésies. C'est une sorte d'écho des sentiments que pouvait éveiller, dans un zélé chrétien du second siècle, la personnalité mythique de Jésus. Il met dans la bouche de ce dernier à la première personne ce que l'âme pieuse lui dit à la seconde et les épisodes, — qu'on ne trouve que là, — de la femme adultère (VIII-1-11), de Nicodème (III-3), *etc.*, en font une des sources où s'alimentera toujours certain mysticisme chrétien.

Tout ce qui précède était établi quand, en 1907, E.-S. Buchanan édita *The Four Gospels from the Codex Corbeiensis together with the Fleury Palimpsest*, que suivirent, en 1911, *The Four Gospels from the Codex Veronensis with two collotype Facsimiles*. et *The Records Unrolled* (2), ainsi que les quatre autres publications énumérées dans mon précédent article du *Mercure*. Dans l'une de ces dernières, Buchanan écrivait, p. XXIX de son érudite *Introduction* (3) :

> Nos pères pensaient être en possession de ce qui était de tout point l'authentique verbe de Dieu. Nous nous sommes aperçus que nous n'étions pas encore parvenus au terme de notre quête des autographes inspirés. L'« original grec », il est avéré que ce n'est pas toujours l'original. Et nos manuscrits grecs, — dont aucun n'est antérieur au quatrième siècle, — ne sont pas assez anciens. C'est bien avant saint Jérôme que le mal fut fait. Depuis une trentaine d'années, le centre de gravité s'est déplacé et les « versions » s'imposent aujourd'hui à l'étude, demandant une soigneuse attention. Eberhard Nestle, dans une des dernières lettres qu'il a écrites, exprimait l'opinion que les « versions » n'avaient pas suffisamment été prises en considération dans le passé (4). H.-C.

(1) Papias affirme cependant qu'il fut mis à mort par les Juifs avant la guerre de (Vespasien), qui décéda, comme on sait, en 79.

(2) Cette histoire des plus anciens manuscrits du Nouveau Testament, avec un diagramme en couleur et cinq fac-similés, a paru, non plus, comme les deux précédents ouvrages, à la *Clarendon Press*, mais à Londres, chez Heath, Cranton et Ouseley.

(3) *The Four Gospels from the Irish Codex Harleianus numbered « Harl. 1023 » in the British Museum Library* (Londres, 1914).

(4) Voici les paroles textuelles de Nestle: « *Westcott and Hort are wrong in maintaining that the text of ℵ B is the most ancient. Like the Textus Receptus it is only a Recension (probably that of Hesychius). Where then is*

Hoskier, en Amérique, a devancé cette orientation de l'exégèse dans sa *Genesis of the Versions* et ses théories sur les textes scripturaires ne peuvent plus, désormais, être rejetées comme des fantaisies. Même notre autorité en Angleterre, Sir Frederick Kenyon, quoique s'opposant à ce qu'il juge une estime exagérée des « versions », m'a dit qu'il était « ouvert à la conviction » touchant leur valeur relative par comparaison avec les manuscrits grecs.

Une ère nouvelle de non-dogmatisme apparaît. L'autorité qui s'appuie sur un examen partial de l'histoire commence partout à chanceler. L'esprit humain qui, à la Réforme, rejette le joug de Rome, a succombé à un autre joug, celui du code biblique, à jamais fixé et inaltérable. Mais ce joug tombera du jour où il sera prouvé que la teneur originale de l'Evangile n'a pas encore, pour chaque détail, été rétablie. Naguère, dans la lointaine Nouvelle-Zélande, où je fus conduit étant enfant, je voyais devant moi, qui grandissais, une grande chaîne de montagnes neigeuses. Quand j'eus atteint l'âge de l'adolescence, je voulus faire un effort et en escalader le sommet. Le premier pic fut gravi après une ascension épuisante. Mais ce ne fut que pour en trouver un autre, plus haut, devant moi. Je le gravis à son tour. Mais la cime me dépassait toujours, de beaucoup. La nuit, qui vint, frustra mes efforts. Ainsi en va-t-il de celui qui cherche le vrai. Aux jours des études universitaires, cela semble aisé de le définir et de le comprendre. Mais, à mesure que la recherche avance, l'horizon recule et le voyageur, quand tombent les ténèbres, est toujours loin du but...

Belles paroles, qui m'ont semblé exactement résumer la tâche, que Buchanan s'est imposée, de rétablir la primitive pureté des textes du Nouveau Testament, altérée, sciemment ou non, par saint Jérôme, dont la *Vulgate* fut, de si longs siècles, le livre de chevet des chrétiens. Que semblable besogne déplaise à Mgr Batiffol, qu'importe ? C'en est fait, désormais, du vieux dogme de l'inspiration littérale de la Bible. Ce n'est pas en vain que, depuis Richard Simon en France, il existe une critique biblique. Nous n'avons point de forces contre la vérité. Il plaît à l'ex-recteur de présenter Buchanan sous l'aspect, sinon d'un vulgaire imposteur, d'un irresponsable. O charité du Christ, que font de toi tes minis-

the primitive text ? We must first of all, and above all, study the Old-Latin versions and the Sahidic version in Horner's new edition... If is from on exact editing of the Old-Latin and Oriental versions that we have most to gain. »
il serait intéressant d'établir que le texte original des Evangiles n'a pas été rédigé en grec, mais en latin. Saint Jérôme fut victime de l'école juive d'Alexandrie, qui disait posséder les originaux grecs dans leur pureté première, sans les erreurs des textes latins.

tres(1)! Mais jamais un chrétien en esprit et en vérité n'associera le Dieu fabuleux des sept plaies d'Egypte avec le Dieu de bonté et d'amour qu'annonça le Christ. Ce Christ, est-ce celui que, Xantippe de bas étage, l'on nous montre bavant sur les Scribes et les Pharisiens, maudissant le figuier, l'Enfer aux lèvres ? Non, sa vraie image a été mutilée au profit d'une caste de trafiquants, trafiquants non des choses de la terre, mais des choses du ciel. Et leur Bible, — que la Reine Victoria a définie la plus grande des possessions anglaises, — est à l'image de leur plan de domination terrestre, absolument en contradiction avec les conditions d'obtention du Royaume divin...

Tel est le crime de Buchanan. Tel est, à mes yeux comme aux yeux de lecteurs sans préjugés, son plus haut titre de gloire. Ainsi que l'écrivait, à propos de mon premier article du *Mercure*, la grave Revue romaine *Bilychnis* (numéro de juillet 1923, p. 73-74) (2), « *il valore della scoperta del Buchanan potrà essere notevole per la storia del Cristianesimo. Attendiamo...* » Oui, attendons ! Mais le prochain été, Buchanan se chargera lui-même, tant à Oxford qu'à Paris, de demander compte à ses accusateurs de leurs odieuses calomnies.

CAMILLE PITOLLET.

LES JOURNAUX

Paul Fort sera nommé Conservateur de Musée (*Comœdia*, 16 novembre). — La langue française seconde langue nationale en Amérique latine (*L'Espagne*, 6 novembre). — La première lecture aérienne par T. S. F. à mille mètres au-dessus de Paris (*Le Journal*, 25 octobre).

Dans **Comœdia**, M. J. Valmy-Baysse demande, — au nom de tous les écrivains et de tous les poètes, — que l'on revienne à la tradition et qu'on réserve quelques conservations de musées aux poètes et aux hommes de lettres. La tradition est ici repré-

(1) Je tiens à noter que Mgr Batiffol qui, dans son second article de la *Croix*, en appelle à l'autorité de « M. Lowe (*sic*), *lecturer* de paléographie à Oxford », lequel, dit-il, parle « avec commisération » de Buchanan, ignore sans doute que le Dr — car c'en est un, cette fois ! — E.-A. Loew, de Munich, essaya, en 1917, d'expulser Buchanan de *The Hispanic Society* et d'obtenir que le palimpseste lui fût communiqué. Autrement, mon honorable contradicteur n'eût pas attribué une telle importance à son témoignage. C'est Loew qui a lancé la calomnie de la « folie » de Buchanan, ridicule quand on sait la vie qu'il mène actuellement aux Etats-Unis à la *Cochran School* avec sa femme, son frère, sa sœur et ses nombreux amis !

(2) Article : *Il più antico testo dei Vangeli*, signé *G. C.*

sentée par Alfred de Musset, Leconte de Lisle, Anatole France, etc. Qu'elle soit continuée par Paul Fort. Oui, écrit M. Valmy-Baysse,

qu'on commence par Paul Fort, vite ! D'ailleurs, s'il n'est pas fonctionnaire au sens administratif du mot, il a toujours, et avec autant de prestige que certains représentants de la propagande officielle, servi la pensée de son pays et cela sans jamais rien demander à nos finances.

Il a toutes les qualités requises : c'est un artiste en même temps qu'un érudit, particulièrement bien informé de l'art du moyen âge ; il a fait de beaux livres... et des enfants, cinq beaux enfants qui sont la joie bruyante de ce logis de poète, riche seulement de rythmes et d'images. Mais il faut de toute urgence qu'une vie si bien remplie reçoive sa récompense... Il le faut...

Tous ceux qui aiment Paul Fort, tous les poètes, tous les hommes de lettres seront avec nous : sa cause est aussi la leur.

Paul Fort est prince des Poètes ; qu'on le veuille ou non, écrit M. Valmy-Baysse, c'est un titre. Paul Verlaine, Stéphane Mallarmé, Léon Dierx le portèrent les premiers, mais dans tout l'éclat de leur gloire. Paul Fort le reçut, lui, en pleine action.

Car ses pairs, en lui offrant la succession du discret et grand Léon Dierx, voulaient honorer, autant que l'ami enthousiaste et charmant, l'infatigable chanteur de ballades qui, depuis quinze ans, promenait ses yeux frottés de rire, des paysages de l'Ile-de-France aux jardins du Quartier Latin, des falaises de la mer normande aux carrefours du Paris d'hier et d'aujourd'hui, exaltant sa jeunesse et celle des autres, découvrant à tous son cœur sensible comme le ciel de chez nous et transparent comme un miroir.

Avant sa vingtième année, note encore M. Valmy-Baysse, il avait fait partie de ce groupe de volontaires qui « luttaient pour l'avenir d'une idée nouvelle et d'un art nouveau ».

Presque seul, sans ressources, sans appui, écrivit alors Pierre Louys, il eut à dix-huit ans l'ambition charmante d'attaquer, dans une lutte qui fut depuis victorieuse, le *Théâtre Libre*, où s'efforçait la génération naturaliste. Il enrôla des acteurs sans gages ; il fit brosser des décors nouveaux par des peintres à qui la manière d'Amable et de Carpezat n'apparaissait pas comme un art suprême ; il reçut des pièces inédites et injouables, qu'il joua néanmoins ; il eut des auteurs et même un public, qu'il attira tour à tour au Marais, à Montparnasse, à Montmartre, au Vaudeville ; il eut le premier l'idée intelligente de mêler au théâtre nouveau le théâtre ancien oublié, et d'unir sur la même

affiche le nom de Christopher Marlowe et le nom de M. Pierre Quillard, — enfin, il créa ce qui est devenu l'*Œuvre*.

Sur la scène de ce *Théâtre d'Art*, il représenta, au cours de soirées inoubliables, soirées de bataille, des œuvres de Verlaine, Maeterlinck, — ses premières, — Van Lerberghe, Remy de Gourmont, Rachilde, Charles Morice ; il joua les *Cenci*, de Shelley, que les Anglais découvrirent ces temps derniers.

Il joua même le *Concile Féerique*, de Laforgue, et *Le Corbeau*, de Mallarmé. Il joua encore, avec émanation de parfums évocateurs, le *Cantique des Cantiques* de Roinard.

Après quelques saisons tumultueuses, Paul Fort eut quelques ennemis, beaucoup d'amis, et des dettes plus encore.

Pour l'étonnement des uns et le ravissement des autres, autant que pour se libérer de ses créanciers qui aboyaient après ses chausses, il commença alors son œuvre de poète.

Car il ne voulut plus être que cela. Dès lors, ce Champenois solide, plein d'allant, s'entendit comme pas un à mêler le rêve à la réalité.

Des éditeurs imprimaient ses vers, mais lui voulut imprimer les vers des autres. Il fonda alors, reprenant un titre déjà glorieux, cette revue fameuse : *Vers et Prose*, d'où partit cette phalange de poètes qui mènent pour une bonne part le mouvement contemporain. Pendant dix ans, il l'administra avec une habileté sans pareille, et, contre vents et marées, la maintint à flot. Il en faisait le service gratuit à toutes les Universités du monde. La guerre seule devait tuer *Vers et Prose*.

Entre temps, Paul Fort avait ajouté les ballades aux ballades ; un recueil venait après un recueil ; lui-même se proclamait un arbre à poèmes : un *poémier* !

Les trente volumes qui forment aujourd'hui la suite des *Ballades Françaises* surprennent autant par leur érudition et leur variété que par leur sensibilité frémissante : fresques dans lesquelles le poète reconstitue, dans son pittoresque et sa poésie, une période de notre histoire ; tableaux d'intimité, aquarelles légères, où une imagination en constant éveil semble se mouvoir dans de la lumière.

Poète, Paul Fort est aussi un remarquable conférencier qui, en Hollande, en Suisse, en Belgique, a servi la poésie française avec cette ardeur juvénile et cette vaillance qui sont parmi ses plus belles qualités.

Enfin, il y a trois ans, des amis qu'il a dans l'Amérique du Sud lui dirent :

— Nous serions heureux de vous recevoir chez nous !

Paul Fort ne voulut pas en entendre davantage. Sans concours offi-

ciels, avec ses seules ressources, il entreprit, accompagné de sa famille, cette belle tournée de propagande qui fut, de bout en bout, triomphale. Pendant plusieurs mois, — et nos ambassadeurs et représentants furent les premiers à féliciter le poète de son succès, — il promena la pensée et la poésie françaises au Brésil, en Uruguay et dans la République Argentine.

Tout cela pourtant, — et vous vous en doutez déjà, — n'a pas enrichi Paul Fort. La faute en est moins au goût modéré de nos contemporains pour la poésie qu'aux conditions nouvelles de la vie qui obligent l'homme d'aujourd'hui à se battre contre un *tout ou rien* impitoyable. Et pour ce combat, nous savons que le lutteur n'a jamais trop d'armes : certains lui ont même mis un couteau entre les dents !

Or, Paul Fort, dans une société férocement utilitaire, se présente à nous désarmé ou presque. Il n'est ni journaliste, ni romancier, ni critique, il ne peut être, — même au théâtre, — que poète lyrique ! C'est beaucoup, sans doute, d'autant plus que Paul Fort est, vous le savez, prince dans sa partie !

Mais aujourd'hui, la vie est difficile, même pour les princes, et surtout pour les princes poètes. En d'autres temps, la République réservait à ceux-ci de modestes majorats : c'étaient les conservations de musées.

C'est un de ces majorats que Paul Fort demande depuis huit ans. Il n'a pu encore l'obtenir, malgré l'appui de M. Raymond Poincaré qui aime le poète et son œuvre ; malgré les promesses les plus cordiales et les plus réfléchies de M. Léon Bérard.

A notre tour, nous renouvelons aujourd'hui la demande : il y a urgence !

Peut-être notre action va-t-elle paraître à d'aucuns pleine de candeur. Car des règlements récents réservent, paraît-il, aux seuls fonctionnaires les postes disponibles dans le présent et dans l'avenir. Je ne veux pas connaître ces règlements, — aujourd'hui du moins ! Il me suffit de penser que, chez nous, les hommes de lettres qui ne sont que cela n'ont jamais songé à se défendre contre la « concurrence » des fonctionnaires qui sont en même temps hommes de lettres ; que nous accueillons, au contraire, avec une fraternelle admiration le talent d'où qu'il vienne et que nous le glorifions comme il convient.

Il y a peut-être aussi trop de fonctionnaires qui pensent que leur fonction n'a qu'une utilité : les mettre à l'abri du besoin, et leur permettre, en toute sécurité, de faire de la littérature et de concourir pour des prix littéraires. J'en sais au moins un qui ferait mieux de conserver son musée que de s'éparpiller en vaine littérature. Paul Fort, lui, est un écrivain et un poète qui a aug-

menté le patrimoine littéraire de la France. Il est notre prince des Poètes : on doit aux princes une liste civile, digne de leur situation et de leur personnalité.

§

Dans son appel pour Paul Fort, M. Valmy-Baysse évoquait la « tournée de propagande » que fit le poète des *Ballades Françaises* en Amérique du Sud. A ce propos, je lis dans un journal édité à Paris : **l'Espagne**, cet écho :

La Langue française chez les nations latino-américaines.

La presse de Rio de Janeiro a publié récemment un appel du Dr de Souza Dantas, dans lequel cet éminent diplomate affirme que, dans l'intérêt des peuples latins, l'Amérique doit adopter le français comme seconde langue nationale. Dans ce but, il préconise la présentation d'un projet de loi au Parlement brésilien. Un très grand nombre d'hommes politiques et de journalistes brésiliens sont favorables à ce projet qui parait devoir, d'ici peu, devenir une réalité.

§

Il faut noter ce fait, et cette date : la première lecture aérienne par T. S. F. à mille mètres au-dessus de Paris. Mme Louise Faure-Favier qui fut la première lectrice aérienne a noté ses impressions, le lendemain 25 octobre, dans le **Journal** :

Un bien vilain temps pour une lecture aérienne. Un vent de 70 kilomètres à l'heure, de la pluie et quels « coups de tabac » ! Enfin, le *Goliath* s'élève de l'aéroport du Bourget et l'antenne se déroule. Je vais commencer la lecture du chapitre XIII des *Chevaliers de l'air*.

Avant d'ouvrir le livre, je regarde Paris d'automne si joli, si bien débarbouillé par la pluie. Les toits brillent, les rues semblent vernies. Le Sacré-Cœur a l'air tout neuf et les jardins sont tout en or. Vision merveilleuse, mais intermittente. Des nuages de temps en temps nous isolent de la terre. Je la regarde alors à travers les trous de clarté que forment les cumulus. Mais je ne suis pas ici pour jouer à cache-cache avec Paris. Je suis ici, à 1.000 mètres, pour effectuer la première lecture aérienne par T. S. F. !

J'ouvre mon livre et, devant le microphone, j'articule, suivant les bons principes qu'on vient de m'inculquer : détacher chaque syllabe et appuyer sur les *i*. (Les *i* se perdent, paraît-il, dans le sans-fil !) Mais de temps en temps, un fort remous fait rentrer les *i* et les mots tout entiers. Mes auditeurs m'excuseront quand ils sauront que je faisais des bonds de 30 mètres en leur lisant les aventures de Bertrand Darbois, chevalier de l'air.

Au bout de dix minutes de lecture, j'étais aphone.

Mais,

Cette première lecture aérienne aura eu pour effet d'apprendre à tous que nos aérobus français sont munis de postes de T. S. F., tout comme les paquebots. Et la preuve est faite que ces postes fonctionnent par les plus mauvais temps.

On peut imaginer un temps prochain où toutes les demeures seront munies d'un appareil de T. S. F. comme elles le sont actuellement du téléphone. Et toute la France, le monde entier même pourra écouter, à la même minute, les derniers chefs-d'œuvre de notre littérature. On ne lira plus les livres : on les entendra.

R. DE BURY.

MUSIQUE

Opéra-National : *Le Jardin du Paradis*, conte lyrique de MM. de Flers et Caillavet d'après une conte d'Andersen, musique de M. Alfred Bruneau. — Opéra-Comique : *Sainte-Odile*, drame lyrique de M. Georges Lignereux, musique de M. Marcel Bertrand ; *la Griffe*, drame lyrique de M. Jean Sartène, musique de M. F. Fourdrain. — Trianon-Lyrique : *Les Pèlerins de la Mecque ou la Rencontre imprévue*, opéra-comique en 3 actes, paroles de Dancourt, musique de Gluck.

Les desseins de notre Opéra sont évidemment divins, car impénétrables. Après avoir monté *la Flûte enchantée*, *Daphnis*, *l'Heure espagnole*, *Boris* et *Padmavati*, nous octroyer **le Jardin du Paradis** c'est, ou bien s'étaler le plus parfait mépris pour les mélomanes naïfs qui vont à l'Opéra entendre « de la musique », ou démontrer par $a + b$ qu'on agit sans savoir ce qu'on fait. Cela devient inquiétant. On se demande avec angoisse qui s'occupe de la musique à l'Opéra. On n'ignore point que M. Jacques Rouché s'occupe de la peinture ; M. Chéreau, par bonheur, de la mise en scène ; M. Staats, hélas ! trois fois hélas ! de la chorégraphie. Mais la musique ; qui gouverne en l'endroit ses destinées, qui choisit et décide entre les manuscrits ? On pourrait ajouter : qui engage la troupe et distribue les rôles ? Cruelle énigme ! M. Rouché qui sut nous captiver jadis au petit théâtre des Arts ; qui, lors de ses débuts, en pleine guerre, restitua *Castor et Pollux* avec une inoubliable splendeur et inaugura de courts spectacles de haut intérêt artistique et du goût le plus sûr, M. Rouché serait-il moins libre de ses gestes depuis qu'il est solidement installé dans la place et qu'il gagne de l'argent ? On

éprouve vaguement que des considérations fort étrangères à l'art interviennent peu ou prou dans la composition des affiches de notre Opéra. On y vit défiler l'austère directeur de notre Conservatoire national, les chefs d'orchestre de nos plus anciens grands Concerts ; pour les paroles, des journalistes influents ou supposés tels. C'est à l'un de ceux-ci, qui fut vaudevilliste, qu'est dû l'oiseux livret du *Jardin du Paradis*. Certes les « influences » ont de tout temps été puissantes à l'Opéra et il est peut-être impossible à qui que ce soit d'y résister toujours. Mais de quelle sorte peut bien être « l'influence » de M. Bruneau. On s'interroge en vain, troublé, sur l'occulte pouvoir de cette personnalité amorphe. En vérité, je l'ai déjà noté naguère ici, le cas de M. Bruneau est un mystère. Depuis qu'il eut l'étrange idée de s'adonner à l'art sonore, il n'a jamais récolté que des fours et, outre le record, il s'en adjugea même le championnat avec les trois (ou deux) représentations de *l'Enfant-Roi*. Sa musique (si on peut ainsi dire), assomme aussi péremptoirement le grand public qu'elle ahurit les mélomanes. Pour la totale inanité, elle rivalise avec les fruits de la muse reynaldohahnienne. Et, nonobstant, toutes et quantes fois que M. Bruneau accouche d'un nouvel ours, il se trouve un de nos théâtres subventionnés pour le prendre et y dépenser des sommes dont personne ne doute un instant qu'elles ne soient gaspillées sans retour ou compensation d'aucune sorte. Cette fois, c'est d'autant plus inconcevable que ce *Jardin du Paradis*, à tous égards, dépasse vraiment les bornes. La pièce, dont les auteurs ont le toupet de se réclamer d'Andersen, est proprement inexistante et rédigée en bouts rimés d'une niaiserie dont rougiraient des papillotes au chocolat. Les trois cents pages de la partition sont une gageure de platitude et de banalité inepte à quoi M. Bruneau lui-même n'avait pas encore atteint jusqu'ici. On se refuse à faire à M. Rouché l'injure de supposer qu'il n'a pas discerné tout cela d'un coup d'œil : il suffit d'en lire dix lignes et vingt mesures. Alors, à quoi peut bien rimer cette vaseuse exhibition ? Qui l'imposa ? Mystère plus ténébreux que celui de la Sainte Trinité. La présentation fut d'ailleurs adéquate à l'objet. Sans doute, la « légende » paraît décidément inaccessible à notre Opéra qui travestit fâcheusement sans la moindre malice (ce qui est bien plus grave) celle de *Padmavati* en drame historique. Ses électriciens ne connaissent pas le premier mot de l'art

d'en créer l'atmosphère par des jeux de polychromie féerique. La salle ici se continue imperturbablement dans la scène sous la lumière terne ou crue du lustre et de la rampe indissociables. Maisjamais depuis le privilège de M. Rouché notre Opéra ne nous avait navrés pour une nouveauté de si piteux décors : les uns qui sont les moins mauvais, empruntés, par une économie aussi louable que prudente, à la réserve ; d'autres confectionnés de bric et de broc; quelques-uns enfin, les nouveaux, d'une abracadébrance désarmante. Oh ! le gigantesque pommier, qu'il me semble d'ailleurs avoir déjà perçu, et qui vraisemblablement effigie, sans qu'on devine à quel propos, le fameux Arbre du Bien et du Mal, et sous lequel Mlle Fanny Heldy, en robe de mariage à la Madeleine, a l'air d'une mouche tombée dans du lait ! Il y a aussi, pour l'épreuve de « la Volupté », une espèce de beuglant dancing, qui ressemble même à plus que ça, où de louches individus des deux sexes s'exercent à des déhanchements suspects à la séduction de quoi on comprend aisément que M. Franz n'ait pas de peine à échapper. Il y a encore l'inénarrable *garden party* au milieu de laquelle la « Fée du Paradis » reçoit en minaudant ses visiteurs entourée d'un petit troupeau d'oies blanches qui sont probablement des anges, et où il ne manque qu'un tennis et des tasses de thé. A signaler que, pour cet acte au Paradis, M. Bruneau, à court d'inspiration, utilisa une mélodie... chinoise qui, par surcroît, est, paraît-il, là-bas, un refrain graveleux et trivial. Hormis toujours M. Rouard, qui attesta ici dans le comique qu'il serait un superbe Beckmesser, l'interprétation fut des plus médiocres, sans pourtant que la faute en fût toute aux acteurs condamnés à élocuter ces élucubrations baliverneuses. Mlle Fanny Heldy, qui chanta remarquablement faux, s'y montra particulièrement agaçante avec des contorsions outrées de corps et de visage, une voix perçante ou criarde et des roulements d'*r* à vous couper en deux. Mlle Heldy n'a vraiment qu'un bon rôle à l'Opéra, celui de Concepcion dans *l'Heure espagnole* et, malgré le succès qu'eut l'ouvrage, elle ne le joue jamais. Pourquoi? Autre mystère. L'Opéra, d'ailleurs, en est plein. Ne vient-il pas de repêcher M. Reynaldo Hahn pour lui reconfier le soin de remassacrer *la Flûte enchantée* et n'annonce-t-il pas l'intention de livrer bientôt *Don Juan* à l'incapacité de ce *minus habens*. C'est un sujet où M. Hahn a fait jadis ses preuves à l'Opéra-Comique en caricaturant

le chef-d'œuvre. L'expérience était concluante. Elle le fut plus encore avec *la Flûte* à l'Opéra. Et néanmoins celui-ci persévère. Pourquoi ? De quelle « influence » spéciale M. Hahn est-il donc armé pour braver la risée unanime et ridiculiser impunément notre Opéra ? Rébus aussi indéchiffrable que le mystère Bruneau.

Notre Opéra-Comique, à son tour, ne voulut pas sans doute être en reste avec son concurrent et c'est merveille qu'il ait déniché juste à temps la monnaie de M. Bruneau pour un équiradotal pendant au susnommé *Jardin du Paradis*. **La Griffe** est une contrefaçon quelconquissime du vérisme italien à la *Paillasses*. **Sainte Odile**, qui serait mieux appelée Sainte Barbe, témoigne avec une candeur somnifère que M. Marcel Bertrand ferait bien mieux d'imiter son papa en dirigeant des théâtres lyriques au lieu de composer pour eux des opéras. M. André Gailhard lui fournit un exemple qu'il a tout intérêt à suivre. La morale de tout cela est que nos premières scènes lyriques ne semblent pas se rendre un compte exact de la mission qui leur est assignée. Si notre art national en doit évidemment bénéficier, les subventions qui leur sont accordées n'ont nullement pour but d'arroser l'arrivisme sans talent ou d'encourager l'impuissance. Il y a d'autre « musique française » que la camelote dont sous cette étiquette ils nous gavent. Leur devoir est de la découvrir et de la jouer. Ils sont subventionnés afin de constituer avant tout un instrument de culture et, si la production indigène s'avère insuffisante à cet office, ils disposent dans le passé d'un répertoire de chefs-d'œuvre ou d'ouvrages intéressants à maints égards dont, même au cas d'insuccès improbable, la valeur éducatrice compenserait du moins les sommes que les fours, desquels périodiquement on nous submerge, se contentent de stérilement engloutir.

Précisément, au moment même ou l'Opéra et l'Opéra-Comique perdaient à ces tristes exploits et leur temps et le nôtre, le Trianon-Lyrique révéla au public parisien **Les Pèlerins de la Mecque** dont l'éditeur Legouix a publié la partition. C'est à l'instigation du comte Durazzo, intendant général des théâtres de Vienne, que Gluck, après avoir bâclé un tas d'opéras italiens, essaya d'implanter dans la capitale autrichienne le genre de comédie musicale qui devint l'opéra-comique. Durazzo recevait de France, par l'entremise de Favart, les pièces du Théâtre de la

Foire, en conservait parfois quelques airs et chargeait Gluck de recomposer le reste. Avec *l'Ile de Merlin* et *la fausse Esclave* (1758), *l'Arbre enchanté* et *Cythère assiégée* (1759), *l'Ingénu corrigé* (1760), *le Cadi dupé* (1761), enfin *la Rencontre imprévue ou les Pèlerins de la Mecque* (1764), Gluck se classe de la sorte parmi les primes fondateurs de l'opéra-comique, devançant Monsigny, Philidor et Grétry. *Les Pèlerins de la Mecque* terminent cette période intermédiaire qui précéda l'éclosion des grandes tragédies lyriques et ils entament même quelque peu sur leur époque, étant de deux ans postérieurs à la première version d'*Orphée* (1762). Et, en effet, dans cette œuvre charmante et facile, pétillante souvent d'une verve endiablée, se décèle çà et là la sensibilité profonde de l'ardent et génial musicien. La romance « Je chérirai jusqu'au trépas... » évoque la déploration célèbre « J'ai perdu mon Euridice ». M. Georges Villier fait bisser chaque soir l'air délicieux du « ruisselet » dont la grâce limpide semble présager certaines pages d'*Armide*. Encadrés d'adroits décors de M. Maxime Dethomas, ces joyeux *Pèlerins de la Mecque* sont servis par une interprétation alerte où nul ne se ménage, où tout le monde fait de son mieux et est récompensé par des bravos sincères. Ce public de quartier réagit en toute ingénuité spontanée et, sans s'en douter, se cultive. J'entendais près de mois une aimable bourgeoise, qui n'avait bien probablement jamais rien entendu de Gluck, dire à la fin d'un acte à son époux : « C'est très intéressant cette musique-là. » Le Trianon-Lyrique était déjà le seul endroit où le génie de Boieldieu survive ; il arrache aujourd'hui à l'oubli un aspect inconnu de celui du Chevalier Gluck. Il corsa même l'intermède chorégraphique de ces *Pèlerins de la Mecque* de quelques extraits de *Dom Juan*, un ballet que Gluck écrivit en 1761, à la veille de l'*Orfeo*. Une telle addition est tout à fait dans l'esprit du temps et spécialement de Gluck qui l'eût trouvée fort opportune. On devrait bien reprendre quelque part ce *Dom Juan* qui contient des choses ravissantes et de quoi le morceau final fut repris par l'auteur pour la Danse des Furies d'*Orphée*. Le Trianon-Lyrique réalise ainsi une vulgarisation précieuse qui lui mériterait autant, sinon plutôt qu'à d'autres, des droits à une aide officielle. Et pourquoi, après tout, ne subventionnerait-on pas ce menu et si vivant théâtre populaire en rognant quelque peu sur la part léonine des

deux hauts et puissants seigneurs aux velléités insondables — rien que pour leur donner une petite leçon ?

JEAN MARNOLD.

ART

Exposition Georges d'Espagnat : galerie Druet. — Exposition Jean Challié : galerie Allard. — Exposition André Mare : Galerie Marseille. — Exposition de Mme Marcotte (Sous les ciels de verre) : galerie Georges Petit. — Exposition de peinture moderne (2e groupe) : Bernheim-jeune.

L'art divers, varié, suprêmement intelligent de **Georges d'Espagnat** s'affirme en toute sa richesse, à son exposition chez Druet. Georges d'Espagnat a toujours cherché à fixer la vision la plus harmonieuse dans le cadre le plus approprié et le plus simple, en demeurant le plus décoratif dans une belle somptuosité de la couleur. Aucune des théories qui se sont multipliées depuis une vingtaine d'années n'a ébranlé, chez lui, une volonté d'art fondée sur les principes les plus exacts. Il a toujours maintenu son droit à l'évocation d'une beauté plastique et naturiste, détaillée et expressive autant par la polyphonie que par l'étude des lignes principales. Aussi chez lui, l'arabesque prend du prix de l'énergie et de la grâce des lignes directrices. Il a l'entente de la décoration, soit qu'il exécute d'importantes peintures murales, soit qu'il présente un nu d'un modelé saisissant de vérité, sur fond de nature, dans quelque clairière arborescente, ou s'enlevant sur les tentures aux couleurs vives d'une chambre. Il ne prend jamais son modèle féminin dans une pose d'inaction. C'est toujours un geste qui commande l'équilibre et les lignes de son nu, d'où cette sorte de jaillissement du corps et l'élégance de son mouvement. Il ajoute, en cette exposition, à ses présentations habituelles, de très agréables et véridiques figures d'enfants. Il sait donner à la grâce puérile cette sorte de mol inachèvement en modelés abondants, ces plis ronds de la face et du corps enfantins. Il a observé le regard de l'enfant, et le traduit avec une bonne vivacité. Il nous montre aussi une bonne série de paysages du Quercy, délicatement ensoleillés, touffus, ombreux dans une impression d'heureuse quiétude.

§

Jean Challié est un bon peintre de fleurs. Il excelle à traduire l'intimité de calmes intérieurs, où quelque sage éclat des

tapis, des rouges et des ors des livres dans la bibliothèque, le recueillement des gestes rares, parmi les boiseries grises, des personnages, gravent une impression de joli calme. Aux fenêtres ouvertes sur de larges parcs, sous un ciel d'un bleu froid, des bouquets aux tons multiples s'élèvent en lignes justes. Sa série de paysages du Jura est très satisfaisante.

Le talent du peintre, où la patience et l'équilibre tiennent leur place, lui désignaient ces montagnes, d'un style en quelque sorte tempéré, sans rudesse dans leur ondulation. On sent qu'il peint avec plaisir le petit village où il habite, qu'il le note, avec joie, tout paré d'été, clair dans des pelouses vertes, avec la gaieté diaprée de la lumière, vu de la place de la Mairie, riant autour de son église. Mais ce frêle été est court et les paysages de neige abondent : neiges en tas auprès des horizons de pins, neiges fouettées par le vent, ou étalées en nappes, avec des variétés de bleu dans le blanc, avec des ombres claires et parfois une longue caresse de soleil languissant, rayonnant sur les épaisseurs blanches qui couvrent le sol. Tous ces paysages font image. La recherche de la note juste en affaiblit parfois la vigueur, facile à obtenir d'ailleurs en violentant l'harmonie exacte du paysage, mais rien d'essentiel n'est oublié et pour être extrêmement raisonnable, cette peinture n'en demeure pas moins attrayante.

§

André Mare n'est point seulement un remarquable meublier ; c'est un excellent peintre. Il vient d'ailleurs de la peinture, et ce n'est point un artisan doué, mais un artiste qui a dédié le principal de son effort à l'art décoratif. L'art de meublier d'André Mare tira son importance et sa nouveauté d'une très judicieuse recherche des moyens traditionnels qui permettaient un renouvellement logique des formes à employer. Ses créations d'ensemblier, soit qu'il les ait dessinées tout entières, soit qu'il y ait convoqué un petit nombre de collaborateurs, choisis parmi ceux dont l'esthétique offre des conformités avec la sienne, les mobiliers qu'il a créés, se recommandent par la sobriété de la couleur et l'élégance nette de la ligne. Même dans ses reliures et ses buvards, où la somptuosité est de rigueur, le luxe floral qu'il y dispose se montre d'une richesse mesurée.

Peintre et aquarelliste, André Mare a vivement sympathisé

avec les doctrines cubistes. Elles ont inspiré nombre de jolies pages de lui ; mais malgré le sertissement voulu et la présentation excessive des volumes, malgré l'excès des géométries rectilignes dans les figures et le décor, André Mare y gardait une élégance et un sens de la proportion, rares chez les adeptes du cubisme.

La quinzaine de toiles très travaillées que la galerie Marseille nous montre de cet artiste a plus de rapport avec les premières œuvres picturales qu'André Mare exposait, il y a quelque vingt ans, aux Indépendants et dans la suite, aux Salons d'Automne. Ce sont des œuvres d'une belle harmonie colorée, parfois et volontiers un peu sombres, d'un excellent dessin, très ferme, encore que très rarement cette fermeté s'accentue encore trop en figures géométriques, dans des détails. Une des particularités de cette peinture, c'est qu'il s'y révèle un certain humour, présenté précisément dans ces formules un peu sèches de ligne droite et de maintien figé des personnages, comme dans cette *Orage à Vicence* par l'amusante figure du moine au parapluie. Mais dans la *famille*, série de portraits très vivants et d'un art très libre, dans une baigneuse vue de dos où toute la souplesse du corps est traduite, on trouve la marque d'un peintre original, dégangué de toute raideur apprise, fidèle à la nature et harmonieux dans ses mouvements stricts.

§

Mlle Marcotte aime peindre les fleurs resserrées dans les serres, elle en tire d'assez jolis effets. C'est aussi un peintre de bouquets qu'elle pousse dans les détails, patiemment, avec de jolies finesses d'écriture. Elle présente aussi de ces étendues florales, de ces champs où la même fleur apparaît en rayons serrés, près d'autres fleurs également massées dans leur coloration différente. Claude Monet, dans un voyage en Hollande, avait abordé la vision de ces grands champs éclatants et monotones et en avait tiré de beaux effets. On ne pourrait, sans injustice, accabler Mlle Marcotte de cet illustre voisinage. Ses toiles offrent de la particularité et de l'agrément.

Galerie Berheim-jeune, au **deuxième groupe de peinture moderne**, deux éblouissants Signac, deux études de femme de style très harmonieux d'Henri-Matisse, des Marquet, un paysage de Dufrénoy, envahi d'ombre, tumultueux et sensible,

des notes cursives de Van Dongen, d'une polyphonie très abrégée, de robustes études de Savreux, de bons panneaux de nature morte, fleurs et fruits très intelligemment présentés et de belle exécution claire, par Mme Val. D'ingénieuses recherches de Georges Bouche, des nus féminins de Quelvée, dans la manière un peu heurtée mais vivante qu'il a adoptée, un bon paysage d'André Fraye, large et imprégné d'air, des nus en plein air, encadrés d'un vivant et subtil paysage d'Henri Ramey, des paysages de Kissling, un *Arlequin au Guignol* de Lagar, éclatant et immobile, un paysage d'eau aéré et frémissant, de très intéressante facture, et un bouquet d'iris d'une belle vérité d'Henri Pacquet, une *Femme cousant* d'une jolie sensibilité par Sola, de bonnes études de Lartigue, Lewino, Georges Ménier. La place n'a pas été ménagée aux jeunes et ceux qui y ont été convoqués méritaient de voisiner avec les peintres célèbres ou notoires qui forment l'armature solide de ces expositions.

GUSTAVE KAHN.

ARCHÉOLOGIE

Fernande Hartmann : *L'agriculture dans l'ancienne Egypte*, Librairies-imprimeries réunies, 1923. — C.-A. Lazzaridès : *De l'évolution des relations internationales de l'Egypte pharaonique* (Les Presses universitaires de France, 1923).

Egyptologie. — La civilisation de l'Egypte ancienne eut comme base l'**Agriculture**. L'étude des monuments de l'Egypte fait ressortir les diverses étapes de la conquête des terres fertiles sur le désert, de la domestication des animaux, de la sélection des espèces animales et végétales ; nous avons ainsi la preuve que, si la civilisation de l'Egypte reçut à ses origines un gros apport asiatique, son évolution agricole lui appartient en propre.

Les sources qui nous permettent ces restitutions sont de deux sortes : les documents écrits, malheureusement trop rares, et les monuments funéraires. Dès l'Ancien Empire, les parois des tombes furent ornées de représentations gravées ou peintes des scènes de la vie courante, ceci pour procurer réellement au mort ce que les peintures reproduisaient : moisson, cueillette des fruits, chasse, pêche. La lecture de ces bas-reliefs, appuyée sur celle des documents écrits, nous permet de reconstituer les actes et l'outillage de la vie de chaque jour. Mlle Hartmann, guidée par ces témoignages, décrit avec une grande précision les espèces

cultivées, les méthodes de culture (1). L'aide que les animaux fournissent à l'homme dans les travaux agricoles lui sert de transition pour dépeindre la faune de l'Egypte, les procédés de capture et d'élevage des espèces animales.

Toutes ces scènes sont d'un grand enseignement ; l'artiste en quelques traits brefs a fait revivre ses personnages ; il met dans la bouche des ouvriers de courtes réflexions, des lazzis qui révèlent leur état d'âme. Leur métier est bien dur et pourtant la plainte est discrète. Nul peuple de l'antiquité ne semble avoir eu un idéal moral si élevé, un tel enthousiasme dans l'abnégation. Le paysan, dans le Livre des Morts, demande à être jugé digne d'accomplir, dans l'au-delà, les pénibles travaux qu'il accomplissait chaque jour sur terre. Comme cet ouvrier, qui n'a son équivalent que dans celui de notre moyen âge, est loin de l'esprit d'aujourd'hui !

Un excellent index, un répertoire détaillé des sources font de ce livre, de lecture agréable pour tous, un instrument de travail précieux pour le spécialiste. L'auteur n'a pas cru devoir aborder l'évolution de l'économie politique : mécanisme des échanges, condition de vente des céréales ou des bestiaux. Un tel exposé aurait mis en action, pour ainsi dire, les éléments de son étude et en aurait fait une œuvre d'un intérêt plus général.

L'évolution des relations internationales de l'Egypte pharaonique, qui résume les découvertes de ces dernières années, nous dépeint la véritable Egypte. Elle n'était pas isolée et repliée sur elle-même comme on le croyait jadis, mais en relations constantes avec le monde extérieur. Sans doute la chancellerie pharaonique affecte une ignorance voulue de ce qui environne l'Egypte ; au delà des frontières, c'est officiellement « le pays où il n'y a rien ». En réalité, les échanges vont leur train à toutes époques ; ce qui diffère, ce sont les directives de la politique extérieure. Des origines de l'Egypte à l'invasion des Hyksos, l'Egypte se constitue ; peu d'extension territoriale ; juste ce qui est nécessaire pour englober dans les frontières les mines de cuivre du Sinaï et assurer des rela-

(1) Puisque Mlle Hartmann passe en revue toutes les espèces végétales connues des Egyptiens, on peut signaler l'omission du lis, qui donne naissance à cet usage curieux de la cueillette rituelle et du pressurage des lis, étudié par M. G. Bénédite : *Un thème nouveau de la décoration murale des tombes neomemphites. La cueillette du lis et le « Lirinon »*. (P. Leroux) 1921-22.

tions commerciales avec les peuples du Sud, fournisseurs d'or et d'aromates. Les Egyptiens se considèrent comme un peuple élu ; l'entrée de l'Egypte est interdite aux étrangers sauf autorisation du Pharaon. Mais ces autorisations deviennent si fréquentes que de véritables colonies d'Asiatiques se fondent dans le Delta. Elles préparent ainsi la voie à l'invasion des Hyksos. Avec le réveil du nationalisme sous la XVIIIe dynastie, l'Egypte annexe la Syrie d'où provenaient ses envahisseurs. A ce moment elle prend contact avec les peuples si divers de l'Asie antérieure ; elle entre avec eux en conflit d'intérêt ; c'est le point de départ d'une politique extérieure égyptienne. Nous y retrouvons toutes les caractéristiques modernes : ambassades, traités, mariages princiers. Les gigantesques invasions des « Peuples de la Mer » qui déferlent sur l'Egypte vers le XIIe siècle avant notre ère ont pour résultat de lui faire adopter derechef la politique protectionniste des débuts de son histoire. Peu à peu nous assistons à une nouvelle infiltration étrangère, grecque cette fois ; ce sont d'abord des comptoirs, des ports ouverts au commerce ; puis les Grecs s'insinuent partout ; les Pharaons se remettent aux mains de leurs mercenaires et c'en est fait de l'antique Egypte.

Le livre de M. Lazzaridès, très clair, bien ordonné, rend un compte exact de cette évolution ; il est de lecture intéressante et facile ; mais on regrettera que l'auteur ne l'ait pas fait suivre d'un index qui aurait décuplé les services qu'il peut rendre ; il est également fâcheux qu'il ait laissé subsister les si nombreuses coquilles qu'une correction supplémentaire aurait évitées.

G. CONTENAU.

LITTÉRATURES ANTIQUES

Platon : *Œuvres complètes* (tome III), texte établi et traduit par Alfred Croiset et Louis Bodin (Collection Guillaume-Budé). — *L'Etna*, texte établi et traduit par J. Vessereau (Collection Guillaume-Budé). — Euripide : *Les Bacchantes*, traduction de Mario Meunier (Payot). — Virgile : *Les Géorgiques*, traduction en vers de Paul Paget (Editions du Monde nouveau).

Alfred Croiset est mort. On sait quels éminents services il a rendus à la cause des études grecques. Tous ceux qui ont eu le bonheur de l'approcher garderont un souvenir ému de son amicale bonté. Jamais on ne s'adressait vainement à lui. Il aimait à prodiguer les conseils, et, quand on le quittait, on s'apercevait qu'au cours d'une conversation familière, d'où tout pédantisme

était banni, il vous avait donné un peu de sa science. Il ordonnait une leçon mieux que personne, et nul ne contestera le haut mérite des travaux qu'il laisse.

Le troisième tome du **Platon** publié par l'Association Guillaume-Budé aura été son testament scientifique. Ce tome, divisé en deux parties, contient le *Protagoras*, le *Gorgias* et le *Ménon*. Alfred Croiset établit le texte de ces dialogues et le traduisit en collaboration avec M. Louis Bodin. Il est superflu de dire que l'édition, comme la traduction, est excellente.

§

L'Association Guillaume-Budé, d'ailleurs, continue à faire preuve de la plus utile activité. Nous ne saurions énumérer toutes les publications qu'elle a faites ces derniers mois. Signalons pourtant à l'attention des curieux l'édition et la traduction qu'a données M. J. Vessereau du poème de **l'Etna**.

Ceux qui ont étudié ce poème se sont toujours posé de nombreuses questions. Quel en est l'auteur ? A quelle époque fut-il écrit ? Est-il l'œuvre d'un poète ? celle d'un savant ? celle d'un amateur éclairé ? A ces questions les érudits ont fait des réponses très diverses. *L'Etna* fut jadis attribué à Virgile. Avec le *Moretum*, le *Culex* et d'autres petits poèmes, on l'imprima souvent en appendice à ses œuvres. Puis, les érudits renoncèrent à cette attribution, et certains estimèrent que *l'Etna* était très postérieur au temps d'Auguste.

M. J. Vessereau, dans sa très intéressante introduction, trouve de sérieuses raisons de revenir à l'hypothèse ancienne. Il est trop prudent pour affirmer que *l'Etna* soit de Virgile, mais il ne voit pas à quel autre écrivain connu l'on pourrait l'attribuer.

Il faut tenir grand compte de son opinion. *L'Etna* semble en effet l'œuvre d'un débutant, élève bien doué de Lucrèce. Or, Virgile admirait fort Lucrèce : quelques vers célèbres des *Géorgiques* en font foi ; il a longtemps subi son influence, et il est plausible que, tout jeune, il ait imité de près sa manière.

M. Vessereau s'est montré traducteur très consciencieux ; peut-être, en son désir de rendre tout le sens des mots, les a-t-il, ici et là, expliqués plus qu'il ne les a traduits ; mais les lecteurs n'en comprendront que mieux un poème parfois assez obscur.

§

M. Mario Meunier aime le génie grec, et il voudrait que tous partageassent sa ferveur. Aussi s'emploie-t-il à traduire les œuvres des écrivains les plus divers. Il nous a donné déjà l'*Antigone* de Sophocle, les fragments de Sappho, quelques chants de Nonnos; il nous a donné, de Platon, *le Banquet*, *Phèdre* et *Phédon*.

Aujourd'hui, il s'attaque aux *Bacchantes*, d'Euripide. Cette pièce est peut-être la plus belle de l'admirable poète. Il y crée un tragique puissant, il y prodigue les traits d'ironie, il s'y égale aux plus grands lyriques. Louons donc M. Mario Meunier d'aider à la faire mieux connaître.

Il s'est tiré à son honneur de la tâche qu'il s'était assignée. Sa traduction, fort exacte, est pleine de vie; elle n'alourdit pas le poème; elle ne lui prête pas de fausses élégances. Les chœurs des *Bacchantes* sont d'une rare splendeur; M. Mario Meunier s'est efforcé d'en rendre le mouvement, d'en garder la fraîcheur ou la majesté, et, le plus souvent, il y a réussi.

§

On aura beau dire et beau faire, on ne parviendra pas à écrire en vers français, — en vers traditionnels, du moins, — de vraies traductions des poètes antiques. La seule obligation de rimer contraindra le traducteur à de nombreuses inexactitudes. Notre métrique, d'ailleurs, ne ressemble en rien à celle des Grecs et des Latins, nos rythmes ne s'apparentent nullement aux leurs, et, si respectueux qu'on soit, on ne donnera qu'une lointaine imitation du poème que l'on prétend traduire. Souvent, aux plus belles images, aux plus harmonieuses périodes, on substituera les plus tristes, les plus mesquines platitudes. Ne nous acharnons donc pas à de vains travaux, et, quand un poème ancien nous séduit, prenons-le pour modèle, mais, à l'exemple de Ronsard, de Racine, de Chénier, de Leconte de Lisle et de Heredia, laissons courir notre propre imagination.

Il est particulièrement inutile de s'attacher à rendre en vers **les Géorgiques**; car il en existe depuis longtemps une fort aimable imitation française, œuvre d'un poète que, jadis, on admira trop, mais qu'aujourd'hui l'on dédaigne à l'excès, Jacques Delille. Il y a, dans *les Géorgiques* de Delille, des morceaux ex-

cellents. Aussi M. Paul Paget qui, nous nous plaisons à le reconnaître, a fait montre d'opiniâtreté, ne nous en voudra-t-il pas, sans doute, de lui dire qu'il a perdu beaucoup de temps à une tâche qu'il ne pouvait mener à bien.

A.-FERDINAND HEROLD.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Une reconstitution du « Zaïmph » ou Voile de Tanit, de « Salammbô ». — Si l'on en croit un critique réputé, Flaubert cherchant à introduire « un élément d'émotion dans la composition de *Salammbô*, a inventé le Zaïmph, le voile sacré, auquel les destinées de Carthage sont attachées, comme celles de Troie au Palladium, et rien n'était plus heureux comme ressort poétique ».

Cette opinion d'Émile Faguet (cf. *les Grands Ecrivains français*) mal interprétée laisserait à supposer que Flaubert a inventé de toutes pièces ce Zaïmph sacro-saint. Or, il n'en est rien. L'illustre écrivain n'a pas inventé ce peplos divin, il a utilisé et adapté au roman un élément historique dont l'existence matérielle est affirmée par plusieurs écrivains de l'antiquité. Du reste, Flaubert, dans sa lettre de réponse à G. Froehner, a pris le soin d'indiquer les sources où il avait puisé, savoir : Athénée et Dureau de la Malle. Cette lettre, on le sait, est reproduite en fin de volume dans presque toutes les éditions de *Salammbô*.

§

Cependant voici comment Flaubert, au chapitre V de *Salammbô*, décrit le peplos sacré, tel que l'aperçoivent Matho et Spendius, entrés par effraction dans le Temple de la déesse Tanit :

On aurait dit un nuage où étincelaient les étoiles ; des figures apparaissaient dans les profondeurs de ses plis : Eschmoûn avec les Cabires, quelques-uns des monstres déjà vus, les bêtes sacrées des Babyloniens, puis d'autres qu'ils ne connaissaient pas. Cela passait comme un manteau sous le visage de l'idole, et, remontant étalé sur le mur, s'accrochait par les angles, tout à la fois bleuâtre comme la nuit, jaune comme l'aurore, pourpre comme le soleil, nombreux, diaphane, étincelant, léger. C'était là le manteau de la Déesse, le Zaïmph saint que l'on ne pouvait voir.

A la fin du même chapitre :

L'étoffe resplendissait au soleil, avec ses couleurs, ses pierreries et la figure de ses dieux.

Et encore au chapitre XI :

Sur un lit de branches de palmier retombait quelque chose de bleuâtre et de scintillant...

§

Voici les textes historiques sur le Zaïmph, dont Flaubert s'est inspiré.

I° — Athénée, Compilateur grec (IIIe siècle av. J.-C.), dans son ouvrage, le *Banquet ou le Souper des Savants*, écrit :

Aristote rapporte dans ses « Récits Merveilleux » qu'un Sybarite nommé Alcisthène, voulant montrer le plus grand faste, se fit faire un manteau si riche qu'on l'exposa le jour de la fête de Junon, à laquelle on se rend de tous côtés de la grande Grèce, et que, parmi tout ce qu'on y avait exposé, ce fut ce manteau qui causa le plus d'admiration. Denys le Vieux, en étant devenu propriétaire, le vendit aux Carthaginois 120 talents (600.000 fr. environ).

Polémon le Périégète (IIe siècle av. J.-C.) en parle dans son ouvrage sur les voiles consacrés dans les temples de Carthage :

Ce manteau était de couleur pourpre marine (la plus belle) et avait 15 coudées d'étendue (7 mètres environ). On y voyait, ouvré dans le tissu même, divers animaux, en haut ceux de la Susiane, en bas ceux de la Perse. Dans le milieu étaient les figures de Jupiter, Junon, Thémis, Minerve, Apollon, Vénus ; à l'une et à l'autre extrémité était représenté Aristhène, et sur les côtés Sybaris.

Flaubert aurait également utilisé un autre passage du même ouvrage d'Athénée décrivant les chlamydes de Diogène Polyorcète :

Ces chlamydes étaient de couleur brune. On y avait tissé un ciel parsemé d'étoiles d'or, les douze figures du Zodiaque : une bande brodée d'or serrait par derrière la tiare de pourpre et revenait par derrière laissant tomber les extrémités des franges.

Par ailleurs, le texte du pseudo-Aristote *de Mirabilibus auscultationibus*, cité par Athénée, est le suivant :

Denis l'Ancien vendit à la République de Carthage, pour 120 talents (4.120 kilogs d'argent), une étoffe mesurant 15 coudées de longueur qu'il avait prise dans le Temple d'Hera lacinienne, près de Crotone, faite par un Sybaritain, elle était ornée de broderie représentant des divinités et autres figures.

IIe — Dureau de la Malle, en son ouvrage : *Recherches sur la Topographie de Carthage* (1835), reproduit ces mêmes textes, puis il émet l'hypothèse que ce peplos aurait été une sorte de *superbe cachemire* séparé en trois bandes transversales encadrées par une bordure, et représentant les dieux et les animaux symboliques de la Susiane, de la Perse et de la Grèce.

Dureau de la Malle ajoute :

Ce magnifique peplos dut être transporté à Rome, avec les autres ornements des temples, lorsque Scipion Emilien incendia et détruisit Carthage. Il y fut ramené par Caïus Gracchus. Plus tard, porté à Rome sous Héliogabale, ce peplos fut rendu à Carthage avec sa déesse. Il subsistait encore sous Gallien, à l'époque des trente tyrans, puisque les Africains, excités par Passienus, proconsul d'Afrique, et Pomponianus, général commandant des frontières de la Libye, proclamèrent Celsus empereur et le revêtirent du peplos de la déesse.

§

Une femme, artiste de grand talent et d'une extrême habileté aux travaux de l'aiguille, feu Mme Georges Rochegrosse, entreprit jadis une reconstitution matérielle du Zaïmph, en se basant sur ces descriptions, complétées par de nouvelles documentations sur les cosmogonies ou théogonies syriennes, phéniciennes et carthaginoises. Après plusieurs années de labeur, elle put réaliser une reconstitution du Zaïmph, admirable au double point de vue de l'art et de l'archéologie. Son mari, le célèbre peintre M. Georges Rochegrosse, vient, en mémoire de l'auteur, d'offrir cette belle œuvre au Musée Flaubert et à Croisset où, vers 1874, il vint, accompagnant son beau-père Théodore de Banville, passer quelques jours chez Flaubert.

Le « Zaïmph » reconstitué par Mme Rochegrosse est un voile de grandes dimensions (4 m. × 3 m. environ), d'un fin tissu de couleur « bleuâtre comme la nuit », sur lequel sont brodés à la main, en couleurs rehaussées d'ors, de gemmes, de pierreries, de perles, de plumes d'oiseaux, de figures, les attributs et les symboles de la théogonie et cosmogonie carthaginoises.

Voici, d'après G. Rochegrosse, l'explication sommaire des symboles qui y sont représentés, en partant de la partie supérieure, où est ménagé un trou ovale destiné à laisser passer la tête de l'idole, et en progressant jusqu'à la partie inférieure qui est

garnie de plumes rouges et jaunes figurant les Flammes du Feu.

On voit, tout d'abord, en haut, le croissant lunaire emblème de Tanit, puis la Mer et l'Eau avec les Vies qui y prennent naissance et s'y développent. Au point de vue ésotérique et métaphysique : Noun, l'Océan primordial, où flottaient les Germes ; et le Principe Liquide ; le Miroir, la Réflexion, la Mobilité, le Changement, la Possibilité d'où : le Principe féminin, la Mère.

« El » l'inconnaissable, l'absolu, le mystérieux, l'unique et cependant multiple d'où émanent : 1° La Triade primordiale dont les noms ne doivent pas être prononcés ; 2° La Triade favorable composée de Baal Hamon (Baal le Brûlant), principe du Feu, chaleur et lumière, signe de vie, d'activité, de création, la manifestation solaire. La Baaleth Tanit, déesse sidérale lunaire, conserve et entretient la vie. Eschmoun, le Firmament, d'où le Kosmos qui est né d'eux et cependant les contient ; 3° La Triade néfaste, composée de Baal-Moloch, Baal du feu, considéré comme principe de la destruction, la Baaleth Astoreth (Ishtar), la Lune néfaste, la Nuit, la Mort, mais aussi par le Dieu enfant Tamnouz l'idée de la Renaissance, du Renouvellement, Beth-Eil, manifestations visibles des Baalim, les Pierres de Feu, tombées du ciel, Aérolithes, pierres coniques, revêtues d'un réseau, assimilées au Soleil d'où elles émanent.

Le Serpent constellé de pierreries (Schama, le Ciel) signifie le Firmament étoilé. Les Barques symbolisent les astres qui accomplissent, sous les Ordres de Melkart le Navigateur, leurs trajets périodiques sur l'Océan céleste.

Au milieu : Les Kabirim (les Puissants) groupés en cercle, les pieds reposant sur la tête de Sydyc (le Juste), leur Père (idée de l'équilibre de l'ordre cosmique). Les Kabires représentent les sept planètes et le huitième, Eschmoun (Esculape), qui signifie leur ensemble, le système planétaire : ce sont : Baal-Hamon (le Soleil), Tanit, (la Lune), Astarté (Vénus), Melkart (Jupiter), Moloch (Saturne), puis Tauut (Mercure) et Aziz ? (Mars).

En bas, à gauche : Umrucca, la Mère des Formes, qui, par contradictions périodiques, vomit les formes initiales des Plantes, des Animaux et des Astres.

Tout en bas : Le Feu Baal-Hamon, principe de la Vie, de l'Activité, de l'Energie et aussi de la Destruction et de la Mort

symbolisées par le Tourbillon noir au centre, représentant le Néant emprisonné, toujours prêt à s'évader et à détruire.

§

Telle est cette reproduction du « Zaïmph », dont la somptuosité artistique ne saurait être rendue par cette simple description.

Par un heureux rapprochement des choses, le Voile de Tanit vient prendre place au Musée Flaubert (1), en ces lieux mêmes où l'illustre écrivain conçut et écrivit *Salammbô*. Sans aucun doute Flaubert, s'il vivait encore, trouverait admirable cette splendide matérialisation de ce qu'il écrivit jadis, en cette prose magnifique, gloire des Lettres Françaises.

GEORGES A. LE ROY
Conservateur du Musée Flaubert.

NOTES ET DOCUMENTS SOCIOLOGIQUES

La nouvelle mentalité ouvrière. — J'ai suivi, avec un intérêt qui ne s'est jamais affaibli, l'enquête à laquelle, pendant plus d'un mois, *la Journée industrielle* s'est livrée dans les milieux prolétariens les plus divers. Elle a voulu savoir « ce que pensent nos jeunes ouvriers », et elle en a interrogé qui exercent des métiers variés. Ce fut une sorte de documentation concernant la mentalité nouvelle des travailleurs manuels, et l'on peut certifier qu'elle présenta un haut intérêt.

D'une façon générale, il est permis d'affirmer que, depuis la guerre, l'ouvrier a réfléchi et pense différemment qu'autrefois. Mais, pour comprendre, sans trop risquer de se tromper, la transformation survenue en son esprit, il faut s'appliquer à trouver une moyenne des opinions recueillies, et, sans s'attarder à l'intransigeance des affirmations ou revendications extrémistes, essayer de fixer l'orientation vers laquelle incline le prolétariat actuel. L'impartialité du juste milieu est ici de rigueur.

(1) L'inauguration publique du Zaïmph devait avoir lieu à Croisset, en ce mois de décembre, anniversaire de la naissance de Flaubert, et sous la présidence du Docteur Georges Pennetier. Ce dernier des amis de Flaubert survivant à Rouen, étant décédé dans les derniers jours de novembre, la cérémonie d'inauguration est remise à une date ultérieure.

A ce point de vue, la documentation de notre confrère est révélatrice de deux tendances qui, à mon avis, offrent une égale importance.

D'une façon générale, l'ouvrier s'efforce de devenir un prolétaire « conscient », mais pas suivant la modalité que les meneurs tentèrent de lui imposer. Il est « conscient » de la nécessité de l'amélioration de son sort parce que, suivant l'expression de l'un des interrogés, « il se croit départagé dans la société actuelle ». Ses intérêts économiques demeurent donc sa principale préoccupation. Seulement, il est également « conscient » que ces intérêts économiques dépendent de facteurs moraux et sociaux dont il doit nécessairement tenir compte. De là la première des tendances que je signalais tout à l'heure.

Du moment qu'il admet la transformation scientifique de la société, il reconnaît qu'elle peut seulement s'opérer suivant un processus auquel il ne saurait se soustraire. Il ne pense plus, comme Karl Marx, que la Force est « l'accoucheuse des sociétés ». Il répudie donc la grève comme le moyen infaillible, pour la violence prolétarienne, d'édifier un ordre nouveau. Il était révolutionnaire, il est évolutionniste.

Logiquement, dès lors, devenant le prolétaire « conscient », il comprend qu'il lui faut être « organisé » autrement que dans le Syndicat qui représentait la formation de guerre sociale. Arme à deux tranchants, qui s'est souvent retournée contre lui. Tout au moins, le Syndicat doit-il être animé d'un esprit nouveau, en dehors de toute agressivité systématique contre le capital et la nation. Je n'ai pas trouvé, cependant, des formules neuves et décisives au sujet de cette nécessité constructive, en lisant attentivement les réponses enregistrées par notre confrère. Elles surgiront peut-être par la suite.

En revanche, l'idée de la connexité des intérêts économiques, moraux et sociaux de l'ouvrier y apparaît clairement. Elle se répercute fatalement sur l'organisation du prolétariat. L'ouvrier moderne ne recherche pas uniquement son intérêt matériel. Il vise à acquérir de la valeur intellectuelle, à posséder la maîtrise de son métier, à jouir des plaisirs artistiques et sportifs, à être une utilité sociale dont il est impossible et injuste de se passer.

Et voyez comme tout s'enchaîne. Du fait seul qu'il aspire à « fignoler » son travail et à augmenter par là même son gain,

l'ouvrier répond à l'instinctif besoin d'échapper au nivellement de la grande industrie et se rapproche du mouvement artisanal dont on a si souvent parlé depuis quelque temps. Propriétaire de sa maison et de son jardin, comme il soignera ce petit domaine où s'écoulera son existence, et que, par les combinaisons de l'assurance, il est certain de ne pas abandonner à des mains étrangères ! Avec quel bonheur il y retrouvera la ménagère, et le peuplera d'enfants sains et vigoureux. Le renouvellement de la mentalité ouvrière s'affirme ainsi comme l'une des conditions des améliorations sociales, de la renaissance de la famille et de la prospérité nationale.

J'ai observé l'éclosion de cette mentalité ouvrière nouvelle en presque tous les milieux prolétariens. Il convient de noter ici qu'elle est aussi vivace dans le syndicalisme catholique. On s'est plu à dénoncer celui-ci, en ces derniers temps, à la vigilance méfiante des républicains. On s'est ingénié à voir, dans les œuvres de toutes sortes créées par l'Eglise, les cadres et les troupes des formations de combat qu'elle méditerait de lancer à l'assaut de la République. Les syndiqués confessionnels interrogés par notre confrère sont aussi nets sur ce point que les non confessionnels. Les uns et les autres désirent l'organisation du prolétariat en dehors de toute idée politicienne préconçue ou de subordination à n'importe quel parti. Les seconds séparent absolument la Foi de la question sociale. Ils trouvent, certes, dans le syndicalisme chrétien le prolongement de la discipline spirituelle qui plaît à leur conscience, mais, s'ils s'en inspirent pour mieux faire fonctionner leurs organismes professionnels, ils restent des citoyens libres, sur lesquels aucune contrainte morale ne pourrait avoir prise.

Mais alors, si vraiment la mentalité ouvrière se transforme, si le syndicat n'est plus, pour le travailleur, l'arme nécessaire de la guerre sociale, de quelle façon entend il les changements qu'il proclame quand même indispensables ? Nous voilà en présence de la seconde tendance que je signalais au début. Elle procède précisément de l'idée d'évolution.

Je voudrais pouvoir citer *in extenso* les déclarations de M. Cormier, un ouvrier tailleur interviewé par notre confrère. Qu'il me soit du moins permis de reproduire celles-ci :

Quand l'ouvrier prétend que les patrons, les « bourgeois », s'opposent

à la réalisation de ses vœux, vraiment je ne le crois pas. Des initiatives sont prises chaque jour par des particuliers, par des groupements, par l'Etat, par les assemblées politiques, qui tendent à démontrer le contraire.

L'erreur est de croire que tout cela peut se faire en un jour. C'est au contraire un lent travail d'amélioration, de perfectionnements successifs, qui doit avoir le temps comme principal élément de réalisation.

Puis, après avoir observé que « c'est là où l'agitation sociale est la plus forte que l'on a obtenu le moins de résultats pratiques », M. Cormier ajoute ces observations saisissantes :

Que les ouvriers ne réfléchissent-ils que là où la force manuelle va perdre du terrain, c'est celle du cerveau qui va en gagner ? Il y aura de moins en moins de manœuvres, de grossiers tâcherons, c'est entendu, mais, pour chacun d'eux qui disparaît, que de dessinateurs, d'ingénieurs, de techniciens manuels nécessaires, afin de concevoir, d'étudier et de construire les machines destinées à les remplacer ?

Et puis, il y a les métiers d'art. Et ceux-là sont éternels. Un aveugle assemblage métallique de roues et de bielles ne saurait donner aux objets le fini, le cachet artistique que l'on désire leur voir. Et les choses utiles devenant de plus en plus faciles à avoir, ce sont les choses jolies qu'on va chercher. Les tailleurs, les ferronniers d'art, les maroquiniers, les ébénistes sont assurés de ne jamais connaître de crises semblables à celles que connaîtront toujours, à chaque nouveauté apportée dans le procédé de production, les ouvriers métallurgistes par exemple.

Eh bien, ce travailleur « conscient » est-il suffisamment sur la voie de l'évolution rationnelle et de l'organisation scientifiquement féconde ? Plus nous allons et plus la solidarité du capital et du travail ne gagne-t-elle pas de terrain ? C'est un phénomène social dont nous n'avons jamais désespéré.

LOUIS NARQUET.

LETTRES RUSSES

F. Dostoïevski : *Les Inédits*, trad. par J.-W. Bienstock. Stock. — *Ma Vie*, récit d'une paysanne, revu par L. Tolstoï, trad. par Charles Salomon, « Les Cahiers Verts », Grasset. — Maxime Gorki : *Souvenirs de ma Vie Littéraire*, trad. par M. Dumesnil de Gramont, Edit. du Sagittaire, Simon Kra. — Antoine Tchekhov : *Une banale histoire*, trad. par Denis Roche. Plon. — Alexandre Kouprine : *La Fosse aux Filles*, trad. par Henri Mongault et L. Desormonts, Bossard.

Lors du dépouillement des archives de l'ancienne censure, la découverte d'un certain nombre de manuscrits inédits de Dostoïevski éveilla une grande curiosité en Europe. Les Soviets ne

manquèrent pas de donner à cette nouvelle une habile publicité. Non sans mystère, on chuchotait un peu partout que les documents retrouvés constituaient une matière absolument inédite et qu'ils obligeraient à une revision complète des jugements formulés jusque-là sur l'œuvre de Dostoïevski. Il a fallu depuis en rabattre. Non point que **Les Inédits** manquent d'intérêt, — rien de ce qui est sorti de la plume du génial écrivain ne saurait nous être indifférent, — mais ils n'apportent substantiellement rien de nouveau. Mérejkovski, Chestov, non plus que Gide ou Suarès n'auront pas à revenir sur les admirables essais qu'ils ont consacrés à la personnalité de Michel Fédorovitch Dostoïevski. Et Remy de Gourmont, s'il était encore de ce monde, ne l'en considèrerait pas moins comme un barbare. Il me semble que la partie la plus précieuse de ces *Inédits* est dans les Souvenirs de Mme Dostoïevski. Avec ce qui forme la correspondance, il y a là une source de documentation qui pourra servir au biographe futur de Dostoïevski.

On sait que *les Frères Karamazov*, considérés jusqu'ici comme l'ouvrage le plus synthétique de Dostoïevski, ne sont eux-mêmes qu'un fragment d'une œuvre plus vaste que le romancier avait projeté d'écrire et dont le plan se trouve du reste ébauché. Du milieu de ces notes extrêmement confuses on voit se dégager certaines idées qui plus tard ont présidé à l'élaboration des *Frères Karamazov* et des *Possédés*. Quelques personnages y sont déjà désignés par leur nom. Çà et là une simple allusion contient en germe tel épisode bien connu de l'un ou l'autre de ces deux romans. Il y a, enfin, le fameux chapitre de la *Confession de Stavroguine* qui devait prendre place dans les *Possédés*. Mais les *Possédés* eux mêmes n'en apparaissent pas moins tronqués de leur fin naturelle, que Dostoïevski, je ne sais sous l'empire de quelles circonstances, crut devoir modifier. Sur ce point, la *Vie d'un grand Pécheur* nous apporte un témoignage précieux.

Un jour, une heure peut-être avant de faire le grand pas, dit le moine Tikhone à Stavroguine, vous vous jetterez sur un nouveau crime comme issue et vous le commettrez uniquement pour éviter la publication de ces pages (*la Confession de Stavroguine*).

Or il était dans le plan de la *Vie d'un grand pécheur* que Tikhone parviendrait à initier peu à peu « le louveteau », le nihiliste, à « la joie universelle de la vie vivante ». Du couvent, le

héros devait sortir « avec son ancien rêve orgueilleux de grandeur, qui s'était fortifié encore parce qu'il avait trouvé en Tikhone la confirmation de son idée qu'*il suffit* de se vaincre soi-même pour vaincre tout l'univers ». Le héros mourait enfin réconcilié avec Dieu. Mais Stavroguine, en qui se retrouvent les traits principaux de ce personnage, au lieu de se réconcilier avec Dieu, se pend, peut-être comme le craignait Tikhone « une heure avant de faire le grand pas »...

Pour donner plus de consistance à mon hypothèse, je ferai remarquer à propos du roman *Les Possédés* que ce titre a été inconsciemment falsifié par les traducteurs. Je sais bien que les Anglais ont aussi adopté *The Possesseds* et les Italiens *Gl'Indemoniati*. Une telle erreur est plus grave qu'il ne semble à première vue. Le titre véritable est : *Les Démons*, car il s'agit en effet bien moins des hommes que des idées : ces démons qui sont entrés dans le corps de la Sainte Russie et qui devront en être chassés, afin que la malade retourne à la vraie vie et s'assoie en paix aux pieds du Sauveur.

Nous devons féliciter M. Bienstock d'avoir incorporé au présent recueil le *Discours* prononcé par Dostoïevski lors du centenaire de Pouchkine. Bien que ces pages ne soient pas inédites, elles sont d'une importance capitale en ce qui concerne l'enseignement que l'on peut tirer de la pensée de Dostoïevski. Jusqu'alors Pouchkine avait tout au plus figure de poète romantique et national. Par une intuition de génie, Dostoïevski, en l'élevant à la dignité de poète universel, en a fait quelque chose de plus encore : le symbole de cette puissance conciliatrice de l'âme russe « universellement unifiante ».

Une seconde fois, à Pétrograd, en 1921, les écrivains russes se sont réunis pour célébrer la mémoire de Pouchkine. Les discours qu'ils prononcèrent à cette occasion forment le premier recueil édité par la Maison des écrivains sous le titre *Pouchkine-Dostoïevski*. L'apologie de Pouchkine semble avoir été l'un des derniers triomphes du poète Alexandre Blok, et rappelle à plus d'un titre l'enthousiasme suscité par Dostoïevski, le 8 juin 1880, lorsqu'il lut son Discours devant la Société des Amis de la Littérature Russe.

La plèbe, osa dire en cette circonstance Alexandre Blok, exige du poète qu'il se consacre au monde extérieur ; elle exige de lui qu'il se

rende utile, comme le disait en toute simplicité Pouchkine ; elle exige enfin que le poète balaye les rues.

Et il concluait :

Non, ce n'est pas la balle de Dantès qui a tué Pouchkine. Ce qui l'a tué, c'est le manque d'air. Il a emporté sa culture dans la tombe.

Ce qui revient à dire : Pas de civilisation pour les Russes en dehors des voies tracées par Pouchkine. Pas de Russie sans Pouchkine. Mais nous Européens, à qui est cher ce que la Russie a de plus intime et de plus profond, nous répétons avec Rémizov : La Russie, c'est Dostoïevski. Pas de Russie sans Dostoïevski.

§

Il serait vain d'analyser le sujet de **Ma vie**, récit dicté par une paysanne, et dont Léon Tolstoï assura lui-même la publication après l'avoir revu et corrigé. Le traducteur, M. Charles Salomon, nous apprend dans quelles circonstances il lut pour la première fois ce récit et comment il fut, longtemps plus tard, amené à le traduire. Certains ont mis en doute, non la bonne foi de M. Salomon, mais l'authenticité même de l'original. La préface par laquelle cet ouvrage nous est présenté, intéressante à bien des égards, était indispensable au lecteur français qui ne saurait être trop prévenu contre le danger des supercheries littéraires. Elle contribuera en outre à le mettre dans l'état de grâce nécessaire à la compréhension de ce simple récit. Toute la Russie de naguère y retrouve son existence : Vieilles mœurs, vieux usages ; et cette âme empreinte d'une résignation que nous disons passive comme si la résignation pouvait être autre chose. Quant à la forme, elle a toute l'impersonnalité souhaitable, malgré plusieurs remaniements successifs. Nulle part on n'y distingue de morceau à effet. Pas de description : le paysan n'aperçoit pas la nature ; il la sent, et pour autant qu'il reste simple, il arrive à en communiquer l'impression. Peut-être se souvient-on encore de l'engouement que manifesta jadis Octave Mirbeau pour une tentative analogue : *Marie-Claire*, roman de Marguerite Audoux, qu'il n'hésitait pas à placer à côte de *l'Iliade*. Pour une fois, c'est un esprit russe qui voit clair et prononce les justes paroles. Tolstoï écrivait à sa femme en 1855.

J'ai lu hier à Constantin et à Feinermann le récit que Tania a fait d'après Anissia. J'avais envie de rafraîchir mon souvenir et de contrô-

ler mon impression. Cela n'est pas pour le peuple. C'est trop une photographie et cela manque presque totalement d'idéal. Mais pour nous autres, c'est très bien.

Plus tard Tolstoï revint sur son premier sentiment et proposa le récit de *Ma Vie* comme ouvrage populaire sous le titre de *Babia-Dolia*, « le lot d'une femme ».

La traduction de ce volume, d'une qualité unique, trouve parfaitement sa place aujourd'hui dans la remarquable collection des « Cahiers Verts » que dirige M. Daniel Halévy.

§

C'est encore un document vécu qu'apporte **Souvenirs de ma Vie Littéraire** de Maxime Gorki. Cet ouvrage fait suite à *Ma vie d'enfant* et *En gagnant mon pain*, dont on connaît le succès. Il faut souhaiter à la jeune maison d'éditions, « Le Sagittaire », qui publie *Ma vie d'Ecrivain*, de rencontrer la même faveur, d'autant plus que l'ouvrage est fort bien présenté, imprimé sur beau papier; et la qualité de la traduction nous est garantie par le nom de M. Dumesnil de Gramont.

Un de nos meilleurs romanciers, M. Louis Bertrand, a déclaré ne ressentir que du dégoût pour les auteurs russes en particulier et la Russie en général. Pourtant n'y a-t-il pas quelques points d'analogie entre tel ou tel de ces « barbares » et le Lorrain qui écrivit le *Sang des Races* ? M. Louis Bertrand doit savoir mieux que tout autre que l'on ne choisit pas ses origines. Qu'il ait éprouvé un instant la séduction de la terre d'Afrique, cela n'enlève rien aux possibilités d'une Isabelle Eberhardt que cette terre avait conquise et qu'elle a su garder. Beaucoup d'écrivains russes ont tiré, eux aussi, des motifs d'inspiration de l'Italie ou de la Grèce : Pouchkine, Tutchev, Maïkov, — et plus près de nous Mérejkovsky, Blok, Bounine. Et Maxime Gorki lui-même longtemps s'est plû dans l'île de Capri...

Mais avant Capri, qu'il n'a dû d'ailleurs de connaître que par un édit de bannissement, Gorki a vécu la dure existence des va-nu-pieds sur le pavé de Kazan, même à l'époque où il fréquentait des cours à l'Université. Il y fut aussi garçon boulanger. On comprend mieux en lisant cette confession d'où vient que tant de pages de Gorki demeurent empoisonnées d'une amertume que les années ne parviennent pas à faire disparaître.

Je compris de très bonne heure que c'est la résistance à son milieu qui crée l'homme. Pour ne pas jeûner, j'allais au bord de la Volga, sur les quais où il est facile de gagner quinze ou vingt kopecks. Là parmi les débardeurs, les va-nu-pieds, les filous, je me sentais comme un morceau de fer plongé dans des charbons ardents. Chaque jour me saturait d'une multitude d'impressions aiguës et brûlantes. Là tourbillonnaient devant moi des hommes aux appétits débridés, des gens aux instincts brutaux. J'aimais leur rancune envers la vie, leur attitude hostile et railleuse à l'égard du monde entier et insouciante vis-à-vis d'eux mêmes. Tout ce que j'avais vécu par moi-même m'attirait vers ces gens et me donnait le désir de me plonger dans leur milieu corrosif.

Si notre être moral n'est tissu que de la substance de nos songes, notre œuvre littéraire n'est, elle aussi, qu'un songe tissu de la substance de notre vie. Qu'ils sont clairs et significatifs ces autres aveux :

Aux heures de faim, de rancune et d'angoisse, je me sentais tout à fait capable de commettre un crime et non pas seulement contre l'institution sacrée de la propriété. Cependant le romantisme de la jeunesse m'empêcha de m'écarter de la route que j'étais condamné à suivre.

Les dernières pages ont pour objet une visite de Maxime Gorki au romancier ukrainien Wladimir Korolenko. Deux talents, deux tempéraments fort divers. Gorki n'a jamais compris les paysans, qu'il n'aimait guère. Il fait profession de marxisme à une heure où déjà Korolenko dénonce les professionnels du socialisme et se montre préoccupé jusqu'à l'angoisse des destinées de la Russie. « L'autocratie tue la Russie, mais on ne voit pas par quelle force la remplacer. » Il semble que Maxime Gorki ne soit pas loin aujourd'hui de partager le point de vue désabusé de Korolenko.

§

Le cinquième tome des œuvres de Tchekhov, traduites par M. Denis Roche (collection Charles du Bos), contient une série de nouvelles qui sont particulièrement dans la note de l'auteur. Le grief de M. Louis Bertrand s'applique surtout à Tchekhov en raison de cette morale de sympathie qui nous fait participer à la vie des personnages et supprime ainsi toute possibilité de jugement *a priori*. Mais le danger à mon avis n'est pas de ce côté-là. Un art discret, volontairement effacé et même un peu terne

comme celui de Tchekhov, convient on ne peut mieux à peindre la vie en grisaille de la classe moyenne et des intellectuels russes. Transporté sous un autre climat, adapté à d'autres sujets, il constituerait une erreur aussi grave que les procédés uniformes du naturalisme. On ne s'imagine pas les personnages d'un Verga traités dans la manière de Tchekhov.

Le Héros d'**Une banale histoire** est un professeur quelconque d'une ville de province. Il mène une existence pénible, sans cesse tiraillé par des besoins d'argent. Il est marié à une femme naturellement un peu sotte; sa fille Lisa ressemble à l'épouse, en plus jeune. Tout est réglé à l'avance : Nicolas Stepanovitch mourra « croyant à la science », mais n'ayant guère moins d'illusions sur la vie. Cependant, un collègue, en mourant, lui a légué sa fille à charge de l'élever et de l'instruire. Katia est devenue avec les années une jeune fille charmante, qui flatte en lui « le goût des belles robes et des bons parfums ». Et, séduction plus rare, le goût des choses de l'esprit. Elle se décide pour la carrière théâtrale, part avec une troupe et s'amourache d'un jeune homme qui ne tarde pas à l'abandonner. Revenue auprès de son protecteur après une fugue de quatre ans, Katia est maintenant changée. Avec elle, la décomposition entre dans la famille. Katia s'efforce d'inspirer au vieux maître le dégoût de sa profession :

J'ai vu, dit-elle, passer beaucoup d'étudiants, beaucoup de jeunes savants, beaucoup d'acteurs, et jamais il ne m'est arrivé de rencontrer non seulement un génie ou un talent, mais même un homme intéressant. Tout est gris, insipide, pourri de prétentions.

Ainsi Katia souffre de ne pouvoir rencontrer l'homme auquel, sans doute, elle serait capable de s'attacher, — et Nicolas Stépanovitch, qui croit à la science, ne parvient pas à lui enseigner ce qu'elle doit faire. Il ne trouve pas en lui « ce qui s'appelle une idée générale, ce qui fait un dieu d'un homme vivant »... Ce sont deux paralytiques de l'âme, destinés à une mort anticipée.

Je mets toutefois au-dessus de cette nouvelle un court récit, *La Dame au Chien*, où l'émotion s'élève par instants jusqu'au plus pur lyrisme.

§

Après *Le Duel* et *Le Bracelet de Grenats*, **La Fosse aux Filles**, de M. Alexandre Kouprine, vient de rencontrer un égal

succès auprès du grand public et de l'élite. Les Russes ne sauraient s'en étonner. Outre que M. Kouprine par sa manière se rapproche des écrivains occidentaux (notamment du plus occidental des écrivains : Maupassant), le thème qu'il aborde ici est universel. Il s'agit là, plutôt que d'un roman solidement construit, d'une série de nouvelles dont le point d'attache est quelque maison Tellier d'une ville de province, une de ces villes que Kouprine excelle à dépeindre parce qu'il les connaît bien. Tous ceux qu'a rebutés la lecture du *Démon Mesquin* de Sologoub goûteront dans ces pages le souci de la documentation précise, de la vérité psychologique et même une certaine sobriété sur un sujet où il n'était que trop facile de glisser dans le trivial ou l'obscène. Comme je l'ai dit plus haut, Kouprine doit certainement beaucoup à Maupassant, mais il tient aussi des autres réalistes français, par exemple de Zola. Ce titre même : *La Fosse aux Filles*, rappelle ceux du père de *l'Assommoir*. Sologoub, si loin en apparence de nos classiques, procède au contraire à leur manière, c'est-à-dire par abstraction.

Il y a chez Kouprine, ainsi qu'on l'a déjà observé, l'étoffe d'un moraliste. *La Fosse aux Filles*, tout comme *le Duel*, pose un problème d'ordre social. On aurait tort de le regretter outre mesure, car, à l'intérieur de ce cadre forcément un peu conventionnel, circule une vie prodigieuse. Ce n'est certes pas la première fois qu'un écrivain russe cherche à nous apitoyer sur le sort des prostituées. Mais personne ne l'a fait encore d'une façon aussi directe. Le monstre saisi par les cornes a révélé sa vraie nature. Tous les cimetières ont leur fosse commune, de même que toutes les villes du monde leur fosse aux filles. La richesse d'une part, l'honnêteté de l'autre, exigent sans doute cette rançon. Voilà ce que l'on aperçoit d'abord à la surface de la société. Ce qui s'agite au fond, c'est l'humanité vraie, rendue à ses instincts primordiaux. Il arrive alors qu'une petite prostituée apparaisse l'égale des plus sublimes amoureuses.

JEAN CHUZEVILLE.

LETTRES YIDDISCH

Ozer Varchavsky : *Schmouglars*, Varsovie, 1921. — Baruch Glossman : *Af Ahor*, New-York, 1923. — Z. Ségalovitch : *Caprizen*, Varsovie, 1921. — Mort de Morris Rosenfeld. — Mémento.

M. Ozer Varchavsky a publié son premier ouvrage, un roman en trois parties, par lequel il atteint au tout premier rang des

conteurs de la génération nouvelle. Son œuvre atteste un écrivain doué des qualités essentielles du romancier, et elle le place aux côtés d auteurs comme Opatochou, Raboï, Singer, c'est-à-dire parmi les meilleurs. Un tel début est bien symptomatique, aussi sommes nous en droit d'attendre du jeune Varchavsky des œuvres où sera reflétée la vie juive en la Pologne nouvelle. Après **Schmouglars,** il nous a été donné de lire dans la revue *Nayé Leben* un conte de Varchavsky d'une rare intensité psychologique. L'auteur nous y conte dans une trentaine de pages la vie humble et douloureuse de deux familles juives dont les angoisses et les tourments jettent le lecteur dans une navrance désespérée.

Nous n'y apprécions pas seulement un conteur adroit qui sait doser les effets et dramatiser les situations, mais les âmes des personnages sont encore fouillées et disséquées par un maître incontestable. D'ailleurs, il était impossible de prédire au Varchavsky des *Schmouglars* une pareille évolution. Aussi bien est-il vain de se prononcer sur les thèmes préférés d'un jeune écrivain en formation.

Varchavsky se cherchait encore lorsqu'il se révéla avec ce puissant tableau de la vie des *Contrebandiers*. Vigoureuses fresques du temps de l'occupation allemande, alors que sur le front la guerre faisait rage et que l'arrière cherchait par tous les moyens à vivre. Allait-il continuer sur ce même sujet ? Quiconque a lu cet ouvrage de plus de 300 pages ne l'oubliera plus bien qu'il ne se présente nullement comme un roman, dont il n'a ni la forme ni l'affabulation. Cette suite de tableaux est brossée par un maître observateur, mais c'est plus que cela. On dirait d'une vieille chronique locale anonyme, un recueil de scènes folkloristes, tant l'œuvre est impersonnelle, à tel point elle est animée du souffle collectif des masses qui s'y meuvent, grouillante fourmilière issue des conditions exceptionnelles où se débattait à cette époque l'humanité tout entière.

Les *Contrebandiers*, trafiquants avec tout ce qui en ce temps-là était défendu, ne formaient point un petit groupe, une partie de la population, mais toute la population ; tous vendaient quelque chose, échangeaient des objets quelconques contre de l'argent. Une sorte de furie avait envahi le village, et les êtres, possédés, n'y résistaient point. On a l'impression de sentir en ces pages la puissance invincible de la fatalité. C'est d'ailleurs par le sentiment

tragique qui perce par endroit au cours de ces tableaux en apparence chaotiques que l'on devine chez cet auteur une connaissance profonde de l'âme humaine. Mais les qualités maîtresses de ce livre sont précisément : la description minutieuse des mœurs de l'arrière dans un village de Pologne, le réalisme aigu, quasi brutal des situations et, surtout, le pouvoir suggestif qui, par des moyens très simples, nous permet de saisir tout un monde complexe et enveloppé de mystère.

Les ouvriers sans travail, les anciens bourgeois, les « beaux juifs » dépouillés de leurs biens et renonçant aux honneurs, tous enfin se jetaient corps et âme dans ce trafic illicite. Et l'ouvrage de Varchavsky est non seulement un précieux document de cette triste époque, c'est encore un remarquable travail littéraire, un inégalable, un incomparable apport à l'étude de la vie économique et éthique du temps de la guerre.

Nous avons déjà entretenu les lecteurs de cette rubrique du jeune conteur Glossman dont c'est le deuxième recueil qui parait en volume. Il y a dans les très nombreuses nouvelles de cet auteur de curieuses idées, une foule de sujets piquants, originaux, voire poignants. M. Glossman conte lentement, en contemplatif, il sait fort adroitement captiver l'attention des lettrés qui se plaisent à suivre ce talent porté vers l'étrange et le morbide. Nous éprouvons une sorte de malaise de voir comme se développe chez lui le récit, tant il y a de l'apprêté, du conventionnel presque dans cette originalité des sujets. Cependant, lorsqu'il se laisse aller à ses dons naturels, l'auteur ne laisse pas de nous intéresser par un ton net, tranchant, direct, ce qui confère à son récit une allure agréable à souhait. Mais Glossman se croirait diminué s'il ne nous servait des histoires absconses par le vocabulaire et la complexité des situations. Aussi bien réussit-il très souvent à lui faire préférer des conteurs moins doués que lui, mais qui ne forcent point leur talent.

Les **Caprices**, réunis en volume par M. Z. Ségalowitch, nous apportent une fois de plus la preuve que leur auteur est un charmant poète, pessimiste parfois mais toujours excellent versificateur. Esprit disert, caustique, Ségalovitch a produit une œuvre déjà importante de poète, et il nous apparaît souvent comme bon prosateur, brillant chroniqueur, cerveau bien meublé, et aussi

conteur réaliste qui sait voir, s'entend à extérioriser parfaitement ses sensations.

Poète mineur, il sait tirer des notes agréables de sa modeste flûte ; il appartient à l'école post-rosenfeldienne mais se garde bien d'aller vers les jeunes écoles. En effet, il repousse avec la même indignation la poétique des Imagistes de Russie et celle des Introspectivistes de New-York.

§

Le célèbre poète **Morris Rosenfeld** est mort à New-York le 22 juin 1923.

A 61 ans il était usé, vieilli, n'écrivant plus de vers, mais pour subsister donnait à un grand quotidien Yidisch des chroniques où parfois sa prose rappelait l'esprit heinien.

Le poète est donc depuis longtemps mort, et les courtes pièces de « circonstance » qu'il se plaisait encore à publier de ci de là ne méritaient à leur auteur qu'un succès d'estime.

Pourtant l'homme mort dans le complet isolement eut son heure de célébrité universelle, d'ailleurs méritée. Rien de plus capricieux qu'une réputation littéraire. Il y a vingt ans les poèmes de Rosenfeld étaient traduits partout.

On apprit par un professeur à l'Université Harvard de New-York qu'un poète vagabond, ouvrier d'usine, passait ses nuits à composer des chants du travail et des hymnes juifs nostalgiques d'un rythme puissant et d'une force pathétique irrésistible.

La littérature yidisch eut la révélation de son véritable génie épique. Le tailleur Rosenfeld s'était forgé un instrument souple, un verbe en accord avec son fougueux tempérament de rhapsode.

C'est le professeur Léo Wiener qui fit au monde cette sensationnelle révélation. Juif lui-même, ayant sucé la langue yidisch avec le lait de sa mère, il lut émerveillé le premier recueil de vers de ce magnifique chantre qui manquait de pain.

Le professeur Wiener présenta le poète dont il traduisit les chants ; l'engouement fut universel, à telle enseigne que vers le commencement de ce siècle Rosenfeld se vit célèbre dans tous les pays de l'Europe.

Poète essentiellement juif, il exprime de son peuple l'angoisse, les douleurs et aussi les espoirs en un avenir meilleur. Il a rare-

ment été un pur lyrique, mais, lorsqu'il chantait les tristesses de l'automne dans ses *Harbst Melodien*, il rappelle l'amer et mélancolique Lenau.

Né dans un village des bords de la Vistule, Rosenfeld, fils de pêcheurs, quitta jeune le foyer paternel pour aller dans les pays lointains, sans ressources ni profession déterminée, en vrai fils d'Israël. Après avoir erré de capitale en capitale, le malheureux poète vint s'échouer à New-York en 1886, âgé de 24 ans, marié, père de famille, et réduit, pour vivre, à un travail de manœuvre à l'usine.

Mais il eut confiance en son éloquent génie, puisque tout en travaillant il composa ses magnifiques strophes qu'il allait réciter le soir dans les meetings ouvriers. Ayant à ses frais édité son premier recueil, le poète s'ingéniait à écouler ses brochures dans les réunions publiques.

Disons qu'en France le grand Léon Bloy lui consacra une enthousiaste étude dans le *Sang du Pauvre*. Par ailleurs, le *Mercure* et la *Revue de Paris* publièrent, il y a plusieurs lustres, des articles substantiels sur le poète qui vient de mourir.

Memento. — La Revue *In Sich* est toujours un recueil vivant, coloré, où A. Leyclès et son groupe publient des vers et des proses de la plus belle venue artistique.

Dos Nayé Leben paraît aussi à New-York mensuellement.

Cette importante revue est dirigée par deux grandes personnalités littéraires-philosophiques : Dr Haïm Jitlovsky et S. Niger. Pour offrir aux lettrés un périodique véritablement éclectique, ces deux épigones accueillent les auteurs sans distinction de tendances littéraires C'est encore à New-York que le célèbre poète populaire Abraham Reizin, dirige sa revue *Nei Yidisch* ; comme bien l'on pense, c'est ici la poésie qui a le pas sur les autres productions littéraires.

Mais la meilleure de toutes les publications yidisch, c'est sans conteste la revue mensuelle *Di Zoukounft*, paraissant à New-York tous les mois depuis environ 1890. Disons que la doyenne des revues yidisch fut socialiste à son début, notamment un périodique du socialisme scientifique. Mais la voilà actuellement la plus littéraire de toutes les revues yidisch ! C'est A. Liessin, qui la dirige déjà depuis plusieurs années, qui l'a marquée du sceau de sa puissante originalité ! Cet excellent poète, chez qui coexistent le plus pur lyrique et l'esprit lucide commentant les événements politiques mondiaux, a su grouper autour de lui les meilleurs artisans du verbe yidisch pour nous offrir le premier de chaque mois un recueil compact disposé avec beaucoup de discernement.

Mais il faut dire à la louange de M. Liessin que les débutants trouvent dans sa revue le meilleur accueil. Car ce directeur, artiste lui-même, recherche passionnément le talent, quelle que soit la situation acquise par le détenteur... Il nous semble que la *Zoukounft* représente le plus substantiel périodique yidisch.

Milgroïm est une revue paraissant à Berlin par intermittence, et le deuxième fascicule que nous avons sous les yeux témoigne d'un très bel effort. Luxueusement édité, imprimé sur un papier superbe, pourvu de nombreuses reproductions d'art moderne ainsi que de curieuses gravures tirées d'anciens rituels hébraïques, ce recueil émerveille le sens visuel. Cette tentative artistique, il faut le dire à l'honneur de Mme Wischnitzer, sa fondatrice, est la première dans le monde yidisch, et rien n'a été négligé pour rendre ce périodique agréable à l'œil et à l'esprit. Le souci de l'harmonie et de la perfection technique a été poussé à son point culminant. Pour ceux qui se contentent de le feuilleter, cet album offre déjà un enchantement. D'ailleurs sa perfection est loin d'être seulement extérieure : le poème, le conte, l'esthétique et la critique littéraire y sont représentés avec un égal bonheur.

L. BLUMENFELD.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Homem Christo : ***Mussolini, Bâtisseur d'avenir***, harangue aux foules latines, Fast.

Il appartenait au brillant apôtre de la latinité, à M. de Homem-Christo, dont le talent ardent et limpide comme un ciel méditerranéen honore déjà les lettres françaises, de chanter la gloire du fascisme et de porter à ses fastes l'enthousiaste tribut de son éloquence. Pour demeurer dans la tradition que commandait l'évocation d'une Rome se souvenant enfin de son fabuleux passé, M. de Homem-Christo a donné à son livre la forme symbolique d'une rhétorique bien ordonnée. De l'exorde à la péroraison, le développement classique, par la narration, la preuve et la réfutation, se règle sur les plus purs exemples d'art oratoire que nous ont légués les Anciens. Des cimes de l'Idéal humain, sanctifié par des siècles d'héroïsme, l'écho répercute par delà les plaines du Tibre, dans les riantes vallées de l'Ile-de-France, vers les sommets ensoleillés d'Hibérie et sur les bords du lointain Danube le vibrant appel aux foules latines: ainsi s'ébauche cette harangue qui déjà salue l'aurore fasciste.

Et l'auteur reprend un par un, depuis 1914, les stades divers où l'Italie successivement neutre, alliée, victorieuse, déçue, cher-

che au milieu des épreuves un Chef qui la guide, une âme qui la comprenne.

C'est par l'analyse de ces faits que M. de Homem-Christo prétend expliquer les origines psychologiques du fascisme. Les généralisations dans cet ordre d'idées sont d'un emploi dangereux et l'auteur de **Mussolini** n'a pas su échapper aux difficultés qui presque toujours entravent semblable entreprise.

Il se fait, bien à tort, l'avocat de la revendication italienne dans les négociations de paix. Il est romancier, voire poète, ce qui l'excuse de ne pas être historien et de mépriser les chiffres. Si une erreur fut commise à Versailles, au préjudice de nos voisins transalpins, elle ne le fut jamais que par la faute de la diplomatie italienne qui, — une fois n'est pas coutume,— se trouva prise dans les rêts de ses propres malices.

Pour affirmer solennellement une contre-vérité, si aisément contrôlable, il faut croire que le chantre du fascisme n'avait jamais entendu parler de cette vieille querelle avant de pénétrer dans les antichambres de la Consulta. MM. Sonnino et Orlando étaient arrivés à la Conférence de Paris munis d'un titre positif qu'ils tenaient de l'accord tripartite signé à Londres en juin 1915 par la France, l'Angleterre et l'Italie. Les légitimes aspirations de cette dernière sur les Alpes septentrionales, l'Istrie et la Dalmatie se trouvaient reconnues par ce traité qui, d'autre part, attribuait Fiume à la Yougoslavie. Or, les délégués italiens, en 1919, demandaient non plus seulement l'exécution intégrale de l'accord de Londres, mais la remise du port croate à leur pays, ce qui les plaçait dans cette situation, pour le moins illogique, d'exiger à la fois le respect et la violation des engagements qu'ils avaient signés. Cette attitude inconséquente émut particulièrement le président Wilson.

Mais quoi qu'en dise M. de Homem-Christo, Clemenceau accorda à MM. Orlando et Sonnino son appui tout entier : s'ils se contentaient résolument de la convention de 1915, il les assurait que celle-ci serait exécutée malgré l'abstention des Etats-Unis. Si en réclamant Fiume ils provoquaient automatiquement la revision de l'accord, M. Clemenceau leur promettait son aide amicale.

Le 19 avril 1919, le chef de la délégation française intervenait dans ces termes à la Conférence de la paix :

Je ne me séparerais pas volontiers de l'Italie dans cette heure grave. Je rappelerais que lorsque autrefois elle s'est éloignée de nous et s'est rapprochée d'Etats qui nous étaient hostiles, je suis malgré tout resté son ami...

Et plus loin :

Mon cœur sera toujours avec l'Italie, avec sa grande et noble histoire, avec son génie plus que jamais nécessaire à la civilisation.

Ce sont là des extraits de procès verbaux qu'il est loisible à quiconque de consulter, mais qu'il n'est pas permis à un écrivain politique d'ignorer.

Les efforts de la délégation française pour aplanir le conflit furent si peu au détriment de l'Italie que le compromis élaboré le 27 mai 1919 par M. Tardieu fut repris vingt mois plus tard par le comte Sforza qui en fit la base du traité de Rapallo. Ce qui n'empêche pas M. de Homem-Christo d'écrire sur Clemenceau cette énormité :

Cet homme de force n'était pas en définitive un homme très fort.

Ce sont là de ces appréciations que l'on se garderait bien de relever sous la plume d'un folliculaire n'ayant d'autre raison d'être qu'une inlassable servilité envers les maîtres de l'heure. Mais chez celui qui écrivit *les Porte-Flambeaux* cela ressemble à un reniement que ne suffit pas à justifier sa fièvre fasciste. Est-ce donc aussi le destin des poètes d'exalter tour à tour les gloires qui passent ?

M. de Homem-Christo semble accueillir comme une nouveauté les rapports peu amicaux que l'Italie, depuis la signature de la paix, entretint avec la France. C'est toute l'histoire de nos relations avec ce peuple qu'il nous faudrait évoquer pour se convaincre que, quelle que fût notre attitude à son égard, il ne nous pardonna jamais ni les services que nous lui rendîmes, ni notre empire colonial dont il persiste à se prétendre frustré, ni notre prospérité économique qu'il lui fut impossible d'égaler. M. Maurice Pernot, qui le connaît bien, écrivait, il y a quelques semaines :

Si nous l'aidons, il dit que nous l'humilions ; si nous restons neutres, il nous croit hostiles ; et si nous sommes contre lui, il triomphe en s'exclamant : « Vous voyez bien que la France nous hait. »

Et c'est bien là, en raccourci, ce que furent les réactions ja-

louses de l'Italie au lendemain de 59, quand nous l'aidâmes à réaliser son unité, au lendemain de 70, quand notre défaite satisfit sa rancune, au lendemain de nos succès et de ses revers en Afrique, et, plus près de nous encore, après la catastrophe, sans précédent dans les annales de la guerre, de Caporetto.

Mais tout cela, nous le répétons, n'a que de très lointains rapports avec le fascisme. L'erreur de M. de Homem-Christo aura été de confondre, dans les origines du mouvement mussolinien, les prétendues déceptions issues de la paix et les troubles anarchiques que les difficultés de la vie, et surtout la criminelle complicité de Nitti, provoquèrent dans la péninsule. Oui, le vrai, le seul responsable des épreuves que traversa l'Italie fut le démagogue à qui souriait l'expérience de la socialisation des usines et du partage des terres.

L'auteur nous représente ce personnage équivoque comme un roué dont l'habileté aurait été surprise. Il ne fut même pas cela. Il fut la dupe volontaire du communisme italien. Regrettons que le caractère de cet homme indigne n'apparaisse pas plus clairement dans la « harangue aux foules latines ».

Nous touchons maintenant à l'avènement du fascisme, ce qui nous permettra enfin d'être d'accord avec M. de Homem-Christo. Après le congrès de Naples, Mussolini fera le geste de marcher sur Rome et sur le passage du moderne Sylla les masses s'écarteront, enthousiastes, les politiciens s'effaceront, apeurés. Le fascisme, jusqu'alors, n'avait été qu'une puissante Ligue Civique, n'ayant d'autre ambition que de conjurer un péril *intérieur*. Le programme ne se dessina que quelques semaines avant le triomphe, quand la reconnaissance populaire encouragea les adversaires de la révolution à poursuivre leur bienfaisante action.

Quel était ce programme, où l'on chercherait en vain la trace d'une politique étrangère ? M. Benito Mussolini l'exposait dans le courant de l'année 1922 à un journal de Paris. Il y est resté fidèle, puisque nous en retrouvons l'éloquente apologie dans le livre M. de Homem-Christo. Mais pourquoi affecte-t-il d'ignorer l'inspiration incontestable que les réformateurs de Naples puisèrent dans la doctrine d'Action Française ?

L'article 1er du programme fasciste déclare que l'Etat sera réduit à ses fonctions essentielles, qui sont d'ordre politique et législatif. N'est-ce pas en concentré l'expression de l'un des vœux

les plus chers à M. Charles Maurras, qui l'hérita du reste de l'opinion libérale de la Restauration ? Dans l'*Enquête sur la Monarchie*, le chef du parti royaliste cite certains passages d'une conférence que Lucien Moreau faisait aux environs de 1900. C'est un résumé frappant des réformes que, vingt-trois ans plus tard, Mussolini se proposait d'accomplir dans son pays.

L'article 11 du programme fasciste fixe les grandes lignes de l'autonomie syndicale, dont Lucien Moreau disait qu'elle est « au nombre des libertés les plus nécessaires ».

Nous pourrions à l'infini confronter les citations sans craindre qu'elles s'opposent. Il convenait donc, dans une œuvre aussi ample que celle de M. de Homem-Christo, de souligner les affinités qui s'avèrent entre les deux mouvements d'ordre et de réaction, au delà et en deçà des Alpes.

C'eût été pour l'auteur une occasion nouvelle d'exalter la latinité, encore qu'à cet égard les origines celto-germaines du peuple français lui recommandent quelque prudence.

Les revendications du programme fasciste sont en voie d'exécution et l'auteur de *Mussolini* en dégage avec concision une impressionnante synthèse. C'est un fait qu'au point de vue *intérieur* il y a quelque chose de changé en Italie depuis l'avènement de Mussolini.

Nous nous en félicitons pour les touristes dont les trains partent et arrivent à l'heure et pour les échanges économiques qui étaient devenus impossibles sous le ministère Nitti.

Nous admirons qu'une simple démonstration à grand spectacle ait suffi pour pousser un dictateur au pouvoir. Au passage d'un ambassadeur et d'un maréchal de France, les ardeurs agressives des fils de la louve se manifestaient avec plus d'éclat. Dans nos pays, où M. de Homem-Christo souhaiterait que l'exemple italien fût suivi, ce genre d'opération n'irait pas sans quelques risques, car on sait encore, chez nous, mourir pour une Idée.

Il n'en demeure pas moins que les résultats du fascisme valaient d'être soulignés, non pas comme un miracle du génie méditerranéen, mais comme la conséquence bienfaisante d'une volonté unique au gouvernement. Quant à la solidarité latine, qui ne correspond plus qu'à des souvenirs intellectuels et moraux, ce fut l'Italie qui la rompit la première quand elle se plaça, malgré la répugnance de Bismarck pour une telle amitié, dans le

camp des Empires Centraux. Après avoir fait la guerre à nos côtés et s'être taillé dans les dépouilles des vaincus une large part, elle retourne vers ses vieux amis, toujours prêts à l'accueillir et à s'en méfier. M. de Homem-Christo serait bien en peine de prouver que la politique étrangère de l'Italie, immuable dans ses indécisions calculées et ses oscillations savantes, a évolué avec le fascisme. Le discours prononcé le 17 novembre dernier par M. Mussolini pourrait être extrait du livre de Nitti, *l'Europe sans paix*. Comme le démagogue de 1920, le dictateur d'aujourd'hui a, selon l'expression de Jacques Bainville, « un pied dans chaque soulier ».

Nul ne saurait reprocher à nos voisins cet égoïsme sacré, mais il importe, dans ces conditions, que la France reste vigilante.

Tout cela prouve assez que le fascisme est une chose et que la latinité en est une autre. L'un est une réalité momentanée, l'autre, dans le domaine politique, n'est qu'une lointaine et respectable chimère, qu'il convient de laisser dans les nuées.

GEORGES SUAREZ.

A L'ETRANGER

Pays Baltiques.

TRAITÉ ESTHO-LETTON. — La Lettonie et l'Esthonie viennent de signer au commencement du mois de novembre un traité politique qui a été suivi d'un certain nombre de traités économiques. Cet événement d'une importance capitale dans la vie des pays baltiques s'est produit à Reval. Il résumait les travaux d'une conférence tenue dans cette ville par les représentants des deux Etats. M. Meyerovitz, chef du cabinet letton, de retour à Riga, a défini comme suit, dans une entrevue avec les journalistes locaux, l'importance du traité.

> La portée du traité dépasse de beaucoup les frontières de notre pays. Le traité contient les germes d'une union des pays baltiques. Notre devoir maintenant est de pousser nos voisins du Nord et du Sud à participer à l'union que nous avons créée avec les Esthoniens.

L'idée d'une union de tous les Etats baltiques, c'est-à-dire de la Lettonie, de l'Esthonie, de la Lithuanie, de la Pologne et de la Finlande, a surgi dès les premiers jours de la formation de ces Etats. Plusieurs conférences convoquées dans ce but ont déjà eu lieu à Riga, à Helsingfors et même à Varsovie. Or, jusqu'à présent

toutes les tentatives de ce genre échouaient piteusement. La cause en était dans l'impossibilité qu'éprouvaient plusieurs de ces Etats à mettre de côté leurs divergences et à faire concorder leurs tendances. L'occupation de la région de Vilna par la Pologne et l'investissement de Memel par la Lithuanie ont créé une animosité farouche entre ces deux Etats. Les sentiments de la Lettonie à l'égard de la Pologne sont aussi plutôt hostiles à raison des malentendus qui se sont produits au sujet des Polonais résidant dans les districts du sud de la Lettonie. En Esthonie on observe, au contraire, des tendances polonophiles. L'Esthonie est aussi en bons termes avec la Finlande, mais celle-ci est en rivalité avec la Lettonie pour la prédominance sur la Mer Baltique. Ce sont les influences anglaises qui se font sentir en Esthonie et en Lettonie ; la Lithuanie se trouve sous l'influence de l'Allemagne, tandis que la Pologne est, ce qui est de notoriété publique, liée avec la France.

Etant donné tout ceci, il est compréhensible que les Etats qui ont signé les premiers un traité d'union aient été l'Esthonie et la Lettonie : l'origine ethnique commune, le sort analogue dans le passé, les persécutions subies de la part des barons allemands, ainsi que les intérêts économiques, les lient plus que n'importe quels pays de la Baltique. A la conférence de Reval six traités différents ont été signés et quatre notes échangées. Le traité politique est le principal. Il stipule que les deux Etats contractants s'engagent à soutenir une politique pacifique et à faire tout leur possible pour développer leurs relations économiques surtout avec les pays avoisinants. La Lettonie et l'Esthonie accordent dorénavant leurs tendances politiques et s'entr'aident dans le domaine politique et diplomatique. Elles s'engagent à se soutenir mutuellement en cas d'une agression non provoquée d'un tiers Etat et à ne pas faire de paix séparée avec l'ennemi commun. De même, chacun des deux Etats est obligé de faire connaître à son allié tous les traités qu'il signerait avec n'importe quel pays et de demander son consentement pour le faire. Le traité actuel doit être enregistré par la Société des Nations. Sa durée est de dix ans.

La conférence de Reval a fixé aussi définitivement la ligne de démarcation entre les deux Etats. Le colonel Tallens l'a établie il y a quelques années sur la recommandation du gouvernement

anglais. Mais son travail n'a pas satisfait l'opinion publique des pays intéressés. Les contrées limitrophes étant très boisées, il était difficile d'établir une frontière entre le district de Vollmar en Lettonie et celui de Pernov en Esthonie. Maintenant les deux pays se sont délimités d'une façon claire et définitive. L'île de Rouno a été un objet de discussions animées au cours des conciliabules à Reval. Elle compte en tout 220 habitants, tous d'origine suédoise. Leur profession principale est la pêche aux phoques qui les amène toujours vers le littoral de l'Esthonie. Objet d'une enquête par le colonel Tallens, ils s'étaient prononcés pour une indépendance politique. Les deux référendums consécutifs introduits par l'Esthonie ont révélé une unanimité de votants pour l'adhésion à ce dernier pays. Les délégués réunis à Reval se sont prononcés dans le même sens, sauf décision contraire de la Diète de Riga.

La conférence a jeté aussi les bases d'une union douanière. Une commission mixte doit unifier au cours de trois mois les tariffs douaniers des deux Etats et mettre d'accord les lois concernant les droits d'entrée. Ce travail terminé, les produits de chaque pays jouiront d'une circulation libre dans les limites de l'Etat contractant, de sorte que la frontière douanière sera abolie. On prévoit dans la suite l'unification des monopoles d'Etat et des impôts indirects. Une union douanière et une législation économique commune devront achever ce vaste programme de fédération économique.

Je ne parlerai pas des autres conventions dont il a été question à la conférence de Reval. Ce que je viens d'indiquer suffit pour faire saisir la portée de l'événement. Le docteur Akel, ministre des Affaires Etrangères d'Esthonie, en a parlé au cours d'un banquet donné à Reval, comme d'un événement historique. M. Meyerovitz, premier ministre letton, a émis l'avis que grâce à l'union estho-lettone le danger d'une « balcanisation » des pays baltiques est écarté maintenant pour toujours. Telle est l'opinion des cercles dirigeants dans les deux Etats.

Quant aux causes immédiates qui ont amené l'union de la Lettonie et de l'Esthonie, elles sont nombreuses. L'état actuel de l'Allemagne, gros d'événements imprévisibles, et la conduite suspecte du gouvernement soviétique qui se prépare à prendre une part active dans les luttes intestines d'outre-Rhin, telles en sont

les causes principales. L'Angleterre, qui exerce dans ces pays une influence sans concurrence et dont une délégation composée de membres du parlement vient de visiter l'Esthonie, a été l'instigatrice occulte de la convention signée à Reval. Pour un observateur de la vie des Etats Baltiques il n'y a pas de doute que l'union estho-lettone ne doive évoluer dans l'orbite de l'influence du Foreign Office.

BALTICUS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

F. Fels : *Vincent Van Gogh.* Avec 20 reprod. ; Stock. 1 50

Esotérisme

Camille Flammarion : *Les maisons hantées* ; Flammarion. 8 50

Paul Vulliaud : *La Kabbale juive*, histoire et doctrine ; Nourry. 2 vol. 60 »

Lucien Roure : *Le spiritisme d'aujourd'hui et d'hier* ; Beauchesne. 5 »

Histoire

Jean Jaurès : *Histoire socialiste de la Révolution française.* Tome VI : *La Gironde.* Avec des illust. ; Libr. de l'Humanité. 15 »

Gustave Schlumberger : *Un empereur byzantin au dixième siècle : Nicéphore Phocas* ; Boccard. » »

Gustave Schlumberger : *Renaud de Châtillon, prince d'Antioche* ; Plon. 8 »

Linguistique

G. Cayrou : *Le français classique*, lexique de la langue du XVIIe siècle ; Didier. 14 40

Littérature

Adam le Bossu : *Le jeu de la feuillée et le jeu de Robin et Marion*, traduits par E. Langlois ; Boccard. » »

Gabrielle Basset d'Auriac : *Les deux pénitences de Louise de La Vallière* ; Perrin. 7 »

R.-G. Canivet et M. Fort : *L'Egypte*, choix de pages de littérature et d'histoire ; Rieder. 7 »

G. Firzi : *Essais de littérature italienne*, traduits par Mme Thiérard-Baudrillart. Avant-propos d'André Bellessort ; Perrin. 7 »

André M. de Poncheville : *Deux maisons du poète : Saint-Amand, le Caillou qui bique.* Lettres et billets inédits de Verhaeren, 3 illust. 1 fac-simile d'autographe ; Berger-Levrault. » »

Faustin H. Rippert : *Cantique printanier* ; les Tablettes, Saint-Raphaël. » »

Le roi Flore et la belle Jeanne, Amis et Amilas, contes du XIIIe siècle adaptés par G. Michaut ; Boccard. » »

J.-J. Rousseau : *La reine fantasque* suivie d'*Œuvres mêlées* ; Rieder. 7 »

Percy Bysshe Shelley : *Odes, poèmes et fragments lyriques choisis.* Traduction et introduction par André Fontainas ; Garnier. 5 »

Comte Léon Tolstoï : *Œuvres complètes.* Tome XXIV : *Quelle est ma foi, 1884* ; Stock. 7 50

Juan Valera : *Asclépigénie*, dialogue philosophique sur l'amour, traduit de l'espagnol par H. Blanchard de Farges ; Delpeuch. 2 50

Musique

Michel Maurice Lévy : *Le Cloître*, poème de Emile Verhaeren ; Maurice Sénart. » »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Etienne Giran : *Parmi les zouaves*. Illust. par Paul Ladoux ; Monde nouveau. » »

Ambroise Got : *Face à la mort, journal de Philippe Baucq, fusillé par les Allemands avec Miss Cavell* ; Perrin. 7 »

Philosophie

R. de Boyer de Sainte-Suzanne : *Essai sur la pensée religieuse d'Auguste Comte*. Préface de L. Lévy-Bruhl ; Nourry. » »

André Cresson : *La position actuelle des problèmes philosophiques* ; Stock. 1 50

A. Hesnard : *La psychanalyse*; Stock. 1 50

Gabriel Séailles : *La philosophie du travail* ; Presses universitaires. 10 »

Poésie

Doëtte Angliviel : *La lune des chats*. Bois gravés de R. Henry Munsch ; La Connaissance. 30 »

Maurice J. Champel : *Par le carreau bleu*. Avant-propos de Francis de Croisset ; Comp. littéraire d'édit. 20 »

Paul Fort : *Ballades françaises*. II : *L'amour et l'aventure*. Avant-propos de Frédéric Mistral ; Flammarion. 7 »

S. Frantz : *Echos et lumières* ; L. Houlet. 1 50

Jeanne Gaignière : *Offrande* ; Figuière. 3 »

Lucie Guigo : *Les saisons mortes*. Préface de Charles Silvestre ; Figuière. 5 »

Francis Hermans : *Prières de sang et d'allégresse* ; Jouve. 5 »

Francis Jammes : *Le deuxième livre des quatrains* ; Mercure de France. 5 »

Edouard C. Menin : *Les roses de douleurs* ; Victorion. 5 »

Philippe de Marsat : *Verba Serena* ; Jouve. 8 »

Jean Plémeur : *Poésies* ; Chiberre. 5 »

Ernest Rieu : *Histoire de la rose marine et de l'adolescente de Chine*, conte arabe ; Chiberre. 8 »

Martin Saint-René : *Le cantique de l'illusion*; Jouve. 6 »

Christiane de Thracy : *Brumes et rayons bleus* ; Revue des indépendants. 6 »

Georges Trézic : *L'éternelle jeunesse* ; Jouve. 2 50

Politique

Louis Barthou : *La politique* ; Hachette. 5 »

Léon Daudet : *La chambre nationale du 16 novembre*. Dessins de Jehan Sennep ; Nouv. Libr. nationale 5 »

P. Vaillant-Couturier : *Trois mois de misère en Allemagne* ; Libr. de l'Humanité. 0 50

Questions militaires et maritimes

Général Camon : *Le système de guerre de Napoléon*. Avec 47 cartes ; Berger-Levrault. 6 75

Roman

Jean Aicard : *Le rêve de Maurin des Maures* ; Flammarion. 7 »

Jean Balde : *La survivante* ; Plon. 7 »

Pierre Billotey : *Un cœur ardent* ; Albin Michel. 6 75

Binet-Valmer : *La créature* ; Flammarion. 7 »

Georges Champeaux : *La prima dona*; Albin Michel. 6 75

Jean Dalcy : *L'herbe magique* ; Roman nouveau. 6 50

Léon Deutsch : *Les époux camarades* ; Flammarion. 7 »

Alexandre Dumas : *La Comtesse de Charny*, tomes III et IV ; Nelson. Chaque vol. 4 50

Pierre Filhol : *Puzzle* ; Imp. Enault, Mamers. » »

Alfred Guignard : *L'Hilote* ; Flammarion. 7 »

Marcel Hervieu : *Seize ans aux prunes* ;

Soc. mut. d'édition. 4 50
Georges Imann : *Le fils Clèbre* ; Grasset. 6 75
J. Jolinon : *Le valet de gloire* ; Rieder. 6 75
Jean de La Ville de Mirmont : *Contes* ; Le Divan. 10 »
Gabriel Maurière : *Le bel âge* ; Férenczi. 7 50
Charles Oulmont : *Madame la femme* ; Edit. du siècle. 5 »
Rachilde : *L'animale* ; Mercure de France. 7 »
Jean Ravennes : *Les cailleties en paniers.* Dessins de Steinlen ; La Connaissance. 6 75
M. Reynès-Monlaur : *Les cloches de chez nous* ; Plon. 7 »
Maria Star : *L'épervier d'or* ; Revue Mondiale. 7 »
George Kibbe Turner : *Le magot de mon oncle Athiel*, traduit de l'américain par Louis Labat ; Albin Michel. 6 75
Paul Yram : *La loi du soleil.* Préface de Léon Frapié ; Baudinière. 10 »

Sciences

L. Joleaud : *Eléments de paléontologie.* I ; Colin. 5 »
P. Jolibois : *Les méthodes actuelles de la chimie* ; Colin. 5 »
J. Rouch : *L'atmosphère et la prévision du temps* ; Colin. 5 »

Sociologie

Aurel : *Une politique de la maternité.* Préface de J.-H. Rosny aîné ; Editions médicales. 3 50
Henry Bordeaux : *La glorieuse misère des prêtres.* Lettre-préface de S. E. le Cardinal Luçon ; Bloud. 7 »
C. Bouglé : *De la sociologie à l'action sociale* ; Presses universitaires. 6 »
Louis Cros : *Le Canada pour tous. Comment aller, que faire au Canada?* Albin Michel. 10 »
Divers : *Vers les Etats Généraux* ; Cahiers des Etats généraux. 6 »
Paul Haury : *La vie ou la mort de la France* ; Prix Michelin de la natalité ; Vuibert. 1 25
Robert Louzon : *La déchéance du capitalisme* ; Faits et documents. 0 50

Varia

Marcel d'Avesnes : *Pour construire son poste de téléphonie sans fil.* Préface de M. Henry Gaston ; Edit. d'actualités. 5 »
J.-P. Blake et A.-E. Reivers-Hopkins : *Le meuble anglais des Tudors aux Stuarts.* Traduction de R. de Félice. Avec des illust., Hachette. 15 »
J.-P. Blake et A.-E. Reivers-Hopkins : *Le meuble anglais, période de la reine Anne.* Traduction de R. de Félice. Avec des illust., Hachette. 15 »
H. Le Soudier : *Annuaire des journaux 1924* ; Libr. Le Soudier. » »

Voyages

Georges G. Toudouze : *La Grèce au visage d'énigme.* Avec des illustr. ; Berger-Levrault. 20 »

MERCURE.

ÉCHOS

Mort de Maurice Barrès. — Un monument à J.-M. de Heredia. — Prix littéraires. — Le prix Lasserre. — A propos de la Conférence de Washington. — Une épitaphe mystérieuse. — Préséance ecclésiastique. — Où, ô Hugo... — La princesse de Bourbon. — Réplique de M. Paul Souchon à M. Silvain, de la Comédie-Française. — Projets oubliés, projets abandonnés. — Publications du *Mercure de France*.

§

Mort de Maurice Barrès. — Maurice Barrès est mort, le mardi 4 décembre dernier, à 10 h. 40 du soir, en son domicile de Neuilly-sur-Seine, des suites d'une congestion pulmonaire compliquée d'angine de

poitrine. Il était né à Charmes-sur-Moselle, arrondissement de Mirecourt (Vosges), le 17 août 1862, de souche lorraine par sa mère et auvergnate par son père

Dans cette commune de Charmes, il passait chaque année plusieurs mois et c'est dans le petit cimetière voisin de sa propriété que se trouve sa sépulture de famille.

Ses débuts littéraires datent de 1883, avec le « tirage à part » d'une étude sur *Anatole France* qu'il avait donnée à la *Jeune France* ; puis, un an plus tard, avec le fameux lancement de la « gazette mensuelle » *Les taches d'encre* sur la couverture de laquelle on lisait : « Pour tout ce qui concerne les abonnements, annonces, réclamations et la rédaction, s'adresser à M. Maurice Barrès, 76, rue Notre-Dame des-Champs, Paris. » Une plaquette illustrée — introuvable aujourd'hui — intitulée: *Sensations de Paris. Le Quartier latin, ces messieurs, ces dames*, où il prenait prétexte d'une description des brasseries de la rive gauche pour dire l'état d'âme et les inquiétudes d'un adolescent, parut en 1888.

Mais c'est avec son livre *Sous l'œil des Barbares* qu'il connut vraiment la notoriété (il avait 25 ans) et que son influence commença à s'exercer sur la jeunesse de son temps.

Son autorité alla s'affirmant avec *Le Jardin de Bérénice, Huit jours chez M. Renan* et *Un Homme Libre*, cette œuvre dont il dit lui-même, lorsque *l'Intransigeant* lui demanda, le 3 février 1914 : « Lequel de vos livres préférez-vous ? »

— A bien voir, j'ai écrit un seul livre, *l'Homme libre* (sic) et de cet arbre, planté dans ma jeunesse, je détache, de saison en saison, ma récolte.

Image qui, à vingt-six ans de distance, se confondait en quelque sorte avec cette autre que l'on trouve dans un de ses articles d'une petite revue *La Batte*, le 17 août 1888 :

— Je pousserai ma vie dans tous les sens, comme un bel arbre, comme un peuple vigoureux. J'écouterai mes émotions et leurs vagues indications...

La bibliographie barrésienne comporte plus de quarante titres dont nous citerons les principaux :

Toute licence sauf contre l'amour ; *L'ennemi des lois* ; *Le Culte du Moi* ; *Examen de trois Idéologies* ; *Une journée parlementaire*, comédie de mœurs ; *Du sang, de la volupté et de la mort* ; *le Roman de l'énergie nationale*, dont les *Déracinés* sont le premier volume, *l'Appel au soldat* le second et *leurs Figures* le troisième : *Stanislas de Guaïta* ; *Scènes et doctrines du nationalisme* ; *Amitiés françaises* ; *Amori et dolori sacrum* ; *Ce que j'ai vu à Rennes* (Affaire Dreyfus) ; *De Hegel aux cantines du Nord* ; *Quelques cadences* ; *Au service de l'Allemagne* ; *Les Bastions de l'Est* ; *Colette Baudoche* ; *Le Génie du Rhin* ; *Le Voyage de Sparte* ; *Greco ou le secret de Tolède* ; *La Colline inspirée* ; *La Grande pitié des églises de France*.

De 1914 à 1918, Maurice Barrès publia, presque chaque jour, dans *l'Echo de Paris*, des articles qu'il réunit sous le titre : *Chronique de la Grande Guerre*, et qui forment dix volumes.

A cette même série se rattachent *Les Familles spirituelles de la France*.

Ses derniers ouvrages sont : *Un Jardin sur l'Oronte* ; des *Souvenirs*, inédits, des études, en partie inédites, sur l'influence française en Orient, et l'édition commentée des *Souvenirs d'un officier de la Grande Armée*, son grand-père.

Homme politique et créateur, en partie, de la doctrine nationaliste issue du boulangisme, Maurice Barrès fut élu, pour la première fois, le 22 septembre 1889, dans la troisième circonscription de Nancy.

Il ne fut pas réélu en 1893, mais revint à la Chambre en 1906 et y siégea depuis, sans interruption, comme député du Ier arrondissement de Paris (Quartier des Halles).

Lorsque en 1887 cet harmonieux dilettante adhéra solennellement au boulangisme, il publia, dans la *Revue Indépendante*, un manifeste dans lequel, parmi les causes qu'il donnait de sa sympathie pour le général, il indiquait la jeunesse de celui-ci, l'espoir qu'il allait mettre des idées nouvelles en circulation, le besoin de changement qui s'incarnait en lui et enfin ses sympathies pour les artistes.

Le général Boulanger comprit-il toute la valeur de cette adhésion ? On peut en douter, s'il est exact, comme on le raconta à l'époque, qu'à une offre de second manifeste commentant le premier, le général ait répondu : « Que M. Barrès m'admire, je le dispense des raisons... »

Exacte ou non, la réponse caractérise assez bien le sourd malentendu qui permit fort heureusement à Maurice Barrès de rester, quoi qu'il ait pu faire, un grand écrivain français dominant de très haut les médiocres ambitions des partisans qu'il ne dédaignait pas de rassembler.

La foi des admirateurs littéraires de ce bel artiste, de cet héritier des grands romantiques qu'il aimait (« ce stupide XIXe siècle ! Ah ! qu'il est beau, combien je l'aime », telle fut la première phrase de sa réponse à la récente enquête des *Marges*) était plus profonde, moins méfiante, que celle de ses amis politiques. — On vient d'en avoir un émouvant témoignage dans les manifestations de deuil national qui ont été organisées spontanément, et sans distinction de parti, à la nouvelle de cette mort qui, venant après celle de Pierre Loti, frappe douloureusement les Lettres françaises. — L. DX.

§

Un monument à J.-M. de Heredia. — Les amis, les confrères et les admirateurs de José-Maria de Heredia avaient formé, avant la guerre, un comité chargé de réunir les fonds nécessaires pour lui éle-

ver un monument à Paris. Ce Comité vient de se reconstituer sous la présidence de M. Jean Richepin et la vice-présidence de M. Gabriel Hanotaux, de l'Académie Française.

La République de Cuba, dont José-Maria de Heredia était originaire, a tenu à s'associer activement à cette manifestation. Une importante délégation de « l'île éclatante et lointaine » la représente dans le Comité, qui a son siège chez l'éditeur Lemerre, passage Choiseul à Paris.

§

Prix littéraires. — Le prix Lasserre a été attribué à M. Victor Giraud, et le prix Jean Revel, de la Société des Gens de Lettres, à M. Georges Dubosc.

Le prix Goncourt pour 1923, distribué pour la vingt et unième fois, a été décerné au premier tour à M. Lucien Fabre pour son roman en trois volumes *Rabevel*, par 7 voix sur 9 votants, contre une voix à M. Thierry Sandre (*Mienne*) et une voix à M. Eugène Marsan (*Passantes*).

Le prix Femina-Vie Heureuse a été décerné au 2e tour, par 12 voix contre 10, sur 22 votantes, à Mlle Jeanne Galzy pour son roman *Les Allongés*. Rappelons que le premier ouvrage de Mlle Galzy, *l'Ensevelie*, a été publié dans notre revue en 1911.

§

Le prix Lasserre. — Par arrêté du Ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts en date du 1er décembre 1923, le prix littéraire de la Fondation Lasserre — c'est là son titre exact — a été attribué, comme il est dit plus haut, cette année, à M. Victor Giraud.

Quelle est donc l'origine de ce prix ? Bien peu la connaissent. On ignore, généralement, jusqu'à la personnalité de son fondateur. Voici donc quelques renseignements de nature à combler cette lacune.

Le 30 juillet 1884, un riche négociant français, établi en Espagne, à Séville, où il avait fait fortune, M. Pierre Lasserre, rédigeait un testament olographe. A diverses œuvres et sociétés, il faisait des dons et legs importants, après quoi il ajoutait :

Quant à l'excédent de ma fortune liquide, je constitue pour mon héritier universel l'Etat de mon pays (France), quelle que soit la forme du gouvernement qui le régisse, à la charge par lui de convertir le capital qu'il atteindra en rentes inaliénables, faisant usage pour cela des moyens qui lui paraîtront les plus convenables, et des revenus que dit capital (*sic*) produira former trois lots, davantage s'il le juge à propos, et en faire la répartition toutes les années à perpétuité et en mon nom à titre de récompense ou d'encouragement savoir : littérature à l'auteur ou aux auteurs d'ouvrages qui auront paru dans l'année et jugés dignes par la corporation désignée à cet effet d'obtenir une récompense.

Suivaient des dispositions analogues concernant la fondation d'un prix scientifique et d'un prix musical.

M. Pierre Lasserre, qui était alors très âgé, — il était né le 1er décembre 1811, — mourut peu après avoir ainsi exprimé ses dernières volontés.

Le cas d'un particulier léguant sa fortune à l'Etat pour constituer des prix était sans précédent. Qui recevrait ce legs ? qui en distribuerait les revenus ? Nul organisme existant ne semblait plus particulièrement désigné, aussi se borna-t-on par un décret, en date du 24 février 1891, à accepter le legs, après quoi, les difficultés d'application multiples se présentèrent. Des dossiers furent constitués, des bureaux furent appelés à les étudier et cela dura longtemps, si longtemps qu'on finit par oublier le legs Lasserre.

Vingt-deux ans plus tard l'administration résolut d'en finir, pressée par certains candidats désireux de voir décerner ces prix. On avait tant tardé à régler les questions soulevées par le testament de M. Pierre Lasserre, que le capital légué par lui avait doublé et que ses revenus permettaient de constituer trois prix de chacun environ 9.000 francs.

Un décret, en date du 7 août 1913, fixa enfin que les prix de la fondation Lasserre seraient attribués annuellement par le Ministre de l'Instruction publique sur l'avis conforme de trois commissions permanentes.

Six mois plus tard, le 14 février 1914, un arrêté de M. René Viviani, alors Ministre de l'Instruction Publique et des Beaux Arts, nommait les membres appelés à constituer les commissions permanentes instituées par le décret du 7 août 1913.

Celle qui était chargée de la désignation du candidat à proposer au choix du Ministre pour le Prix Littéraire comprenait des membres du Parlement, de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, de l'Institut, de l'Académie Goncourt, des Sociétés des Gens de Lettres, des Auteurs dramatiques et Compositeurs. Cette commission devait être renouvelée par moitié tous les six ans...

Vers la fin de 1914 elle se réunit pour la première fois et proposa au Ministre de décerner ce prix à un écrivain belge : M. Dumont-Wilden, qui fut le premier lauréat.

Depuis, chaque année, vers le milieu de décembre, les lauréats furent nommés.

Chacun d'eux s'est vu décerner cette récompense bien plus pour l'ensemble de ses œuvres que pour une œuvre en particulier, certains, même, l'obtinrent l'année où, précisément, ils n'avaient rien publié. Aussi ce prix est-il devenu, en quelque sorte, le couronnement d'une carrière ; c'est même dans cet esprit, et on n'en fait point mystère, qu'il est décerné.

On a oublié que le testament de M. Pierre Lasserre, les décrets et arrêtés relatifs à cette fondation précisaient que celle-ci est destinée à l'auteur ou aux auteurs d'ouvrages littéraires parus dans l'année. Pareillement on a perdu de vue que, dans l'esprit du testateur, elle devait être surtout un encouragement à de jeunes auteurs.

Mais, n'est-ce pas le sort commun de tous les fondateurs de prix littéraires de voir leur volonté méconnue et interprétée selon le goût ou le besoin du jour ? — A. C. C.

§

A propos de la conférence de Washington. — A la suite d'un article de M. André Cogniet, publié dans le *Mercure* du 15 octobre, sur les *Raisons techniques de la Conférence de Washington*, M. Jean Norel nous écrit :

La thèse présentée par M. André Cogniet porte sur les points suivants :

1° Si la France avait eu, à Washington, les moyens d'appuyer ses paroles, elle n'aurait pas été traitée en mineure.

Qu'est-ce à dire ? Que la France n'avait pas, avant l'accord, une flotte cuirassée assez imposante ? Mais dans l'hypothèse où nous nous fussions présentés avec une flotte double, que serait-il arrivé ? Simplement ceci : l'accord préalable, au lieu d'un concert à trois (Angleterre, Etats-Unis, Japon) aurait eu lieu à quatre (la France en plus). La France n'aurait pu se refuser à accepter la formule de limitation proposée par ses 3 partenaires. Rien n'aurait donc été changé.

2° Les experts navals des Etats-Unis et de l'Angleterre avaient les mêmes raisons techniques pour limiter le tonnage des cuirassés à 35.000 tonnes, car pour les Etats-Unis des navires d'un plus grand tonnage auraient été dans l'impossibilité de franchir le Canal de Panama, et pour l'Angleterre la même impossibilité se fût présentée en ce qui concerne Malte. Les Etats-Unis et l'Angleterre avaient donc intérêt à empêcher la France de construire des navires d'un tonnage supérieur à 35.000 tonnes.

Malheureusement pour la thèse de M. A. Cogniet, les navires de plus de 35.000 tonnes n'auraient pas plus trouvé d'accès sur la rade de Toulon, dans le port de la Penfeld à Brest, à Lorient et à Rochefort, qu'ils n'en trouveront à Malte ou à Panama. Il en est de même pour l'Italie. Le « mare picolo » de Tarente aussi bien que le port de Brindisi restent inaccessibles aux navires de plus de 35.000 tonnes.

La thèse de M. A. Cogniet ne repose donc que sur une supposition désobligeante pour nos alliés et cette supposition ne s'appuie elle-même sur aucun fondement.

JEAN NOREL.

§

Une épitaphe mystérieuse. — Dans l'église Sainte-Marie à Suilcoates (comté de Yorkshire), en Angleterre, on peut voir, fixée sur l'un des murs de l'aile du nord, une curieuse tablette de marbre de 3 mètres sur 1 m.50 portant à son extrémité inférieure des armoiries et au centre une inscription en caractères bizarres.

Placée à cet endroit depuis 1761, c'est, dit-on, l'épitaphe d'une certaine miss Jane Delamoth ou Delamotte. On raconte dans le pays que cette paroissienne défunte appartenait à une famille notable. Ses parents l'inhumèrent avec les honneurs dus à son rang social. Toutefois, comme miss Jane Delamoth avait témoigné d'un cœur tendre, ses parents, soucieux de sauvegarder la vérité et leur dignité, voulurent que son épitaphe ne déguisât rien de ses faiblesses et ne portât pas atteinte cependant à l'honneur de la famille. Ils eurent donc recours à un subterfuge : ils employèrent la sténographie. Mais le système auquel ils donnèrent leur préférence n'était guère connu et ce fut en 1886 seulement que Sir Isaac Pitman, reconnaissant le système sténographique de Byrom, parvint à déchiffrer cette inscription — certainement unique en son genre.

La voici :

> Dans un caveau
> Sous cette pierre repose le corps de Miss Jane
> Delamotte, qui le 10 janvier 1761 quitta ce monde.
> Elle était une pauvre pécheresse, mais pas mauvaise,
> Impie, mais pas méchante ; elle s'en alla dans la foi
> De l'Eglise catholique croyant au bonheur éternel
> Garanti par l'agonie, la passion, la croix, la mort,
> L'ensevelissement, la résurrection glorieuse,
> L'ascension de Notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ.
>
> Amen !

On ne saurait pousser plus loin, évidemment, le souci de la vérité et celui du respect humain.

§

Préséance ecclésiastique. — L'Eglise catholique, dans un louable souci d'ordre et de discipline, n'a rien laissé au hasard. Elle a tout prévu, tout organisé, tout réglé. Il n'est pas de détail, si futile en apparence soit-il, qui ait échappé à sa sollicitude.

C'est dans cet esprit que la hiérarchie a été établie. Si on en connaît les dispositions générales où chacun a sa place, on ignore le plus souvent que l'Eglise a entendu établir non à proprement parler une hiérarchie, mais bien plutôt une préséance entre les divers ordres religieux. Bien entendu, il ne s'agit pas de supériorité, mais seulement de l'ordre suivi pour l'accès aux chapelles pontificales.

Toutefois, tant les passions humaines peuvent égarer les esprits les plus éclairés, cet ordre a suscité, jadis, bien des controverses entre les religieux ; aussi la Papauté, pour les ordres de création récente, a-t-elle évité de déterminer un rang.

Une sorte de classement n'en subsiste pas moins qui place les communautés dans l'ordre suivant : Chanoines réguliers, moines, ordres mendiants, clercs réguliers, congrégations ecclésiastiques.

Tous viennent immédiatement après les abbés *nullius dioceseos*.

Les chanoines réguliers qui marchent en tête sont ceux du Latran, du Très-Saint-Sauveur et d'Autriche ; ils sont suivis des chanoines hospitaliers du Grand Saint Bernard et de Saint-Maurice d'Agaune, des chanoines Prémontrés, Croisiers, Croisiers de l'Étoile-Rouge et de l'Immaculée-Conception.

En tête des moines viennent les Bénédictins ; mais parmi ceux-ci existe encore une sorte de préséance ; c'est ainsi que les Bénédictins confédérés précèdent les Camaldules, ceux de Vallombreuse, les Sylvestriens, les Olivetains, les Méchitaristes.

Immédiatement après les Bénédictins viennent les Cisterciens, puis les Trappistes, les Chartreux, les Antonins et les Basiliens.

Alors se présentent les ordres mendiants — au nombre de onze : Dominicains, Franciscains, Ermites de Saint-Augustin, Carmes (chaussés et déchaussés), Trinitaires déchaussés, Mercédaires, Servites, Minimes, Hiéronymites, Frères Saint-Jean de Dieu, Scalzetti.

Ils sont suivis des clercs réguliers, Théatins, Barnabites, Somasques, Jésuites, Camilliens, Clercs réguliers mineurs, Clercs réguliers de la Mère de Dieu, Scolopes ou Calasantins.

Enfin viennent les congrégations ecclésiastiques, — trop nombreuses pour être ici énumérées.

En donnant le pas aux moines sur les ordres mendiants et sur les congrégations, l'Eglise a entendu reconnaître les services rendus par eux au monde. Ne rachètent-ils pas, par leurs prières et leurs pénitences, les péchés des hommes ? Par leurs souffrances endurées volontairement ne détournent-ils pas la colère du Dieu juste et bon qu'ils implorent ?

Ces considérations méritent bien quelque reconnaissance, quelque gratitude et un rang de choix dans le protocole ecclésiastique.

Mais n'est-on pas surpris de constater que les Jésuites n'occupent que la vingt et unième place ?

§

Où, ô Hugo...

Monsieur le Directeur,

Encore un mot au sujet du quatrain que vous avez cité dans plusieurs numéros du *Mercure*.

Je tiens ce quatrain du Dr Béraud, ancien Sénateur de Vaucluse, mort il y a une quinzaine d'années.

Le texte lui en avait été dicté vers 72 par son oncle le poète Clovis Hugues, familier de Victor Hugo, qu'il pastichait d'ailleurs admirablement au point de tromper parfois le maître lui-même.

Le voici tel que je le retrouve dans mes vieux, très vieux papiers :

Où, ô Hugo, juchera-t-on ton nom ?
Rendu justice enfin que ne t'a-t-on ?
Au haut du mont qu'académique on nomme,
Quand donc enfin grimperas-tu, rare homme ?

Ces vers ne vous semblent-ils pas plus rocailleux ? Est-ce le texte authentique ou bien Clovis Hugues y a-t-il ajouté de son bon cru ?

AUBENAS.

§

La Princesse de Bourbon. — Un écho vient de faire le tour de la presse parisienne. En voici l'une des dernières variantes, empruntée à *L'Eclair* du jeudi 15 novembre :

Les milieux élégants de l'Amérique du Sud, de l'Espagne et, en général, des palaces du monde entier la connaissaient. On vantait son charme, son élégance naturelle, la richesse de ses bijoux, la splendeur de ses robes, la somptuosité de ses fourrures. Son palais de Buenos-Ayres, d'un luxe savamment ordonné, émerveillait ses familiers. On parlait peu de sa fortune personnelle, mais beaucoup de l'art qu'elle mettait à emprunter.... sans jamais rendre. Elle se nommait *Princesse de Bourbon*, mais elle était moins connue du Gotha que du service anthropométrique. Il y a quelques jours, elle provoqua un violent scandale à Madrid ; la police intervint, l'expulsa ; elle roulait déjà vers la frontière quand, tout soudain, on se ravisa ; on la cueillit à Valladolid ; on compara des photographies ; on rapprocha des souvenirs. Et, ce faisant, on découvrit que la splendide aventurière était un homme... C'est tout ce que l'on sait, à l'heure actuelle, sur sa véritable identité.

Il était tout à fait normal que, l'affaire se rapportant à l'Espagne, on l'accommodât à la sauce du romantisme, traditionnel quand il s'agit de ce pays. Voyez *Encarnacion*, qui passe comme le dernier mot du roman « espagnol ». Cependant la réalité est plus simple. Oyez plutôt... C'est le mardi 30 octobre dernier qu'un agent de la première brigade cueillait à Madrid, à l'arrivée de l'express d'Irun, le personnage de La Corogne, dont nous tairons le nom que parce qu'il est apparenté aux meilleures familles de la Galice, et le conduisait, en une automobile de place, à la *Direccion de Seguridad*, devant le commissaire Fenoll. Ce personnage, la Préfecture de Madrid l'avait naguère fiché sous son sobriquet de la *Princesa de Borbon*, parce qu'il y a environ seize ans — si nos souvenirs sont fidèles — notre *Gallego* était l'un des plus assidus membres du Cercle madrilène du *Forty*, — où se trouve pré-

sentement le *Circo Americano*, — et causait alors pas mal d'embarras à la police. Il nous souvient qu'à l'occasion de l'inauguration des bals de la Zarzuela, l'individu s'était habillé en femme et, en compagnie de filles de joie, fit un tel tapage qu'il fut arrêté et qu'on découvrit que c'était un vulgaire escroc.

Don José Milan-Astray, — père de l'ex-chef de la Légion de la chemise duquel nous avons naguère entretenu les lecteurs, — s'il ne venait pas de décéder, eût pu dédier une de ses chroniques de *La Libertad* à celui que, étant Chef de l'Ordre Public il avait fait ramasser avec toute une bande d'invertis, bien qu'on l'eût laissé en liberté sous caution de 500 piécettes. Devenu impossible à Madrid, notre homme partit pour Buenos-Aires, où il débarqua et vécut habillé en femme une quinzaine d'années. A plusieurs reprises, la presse argentine eut à s'occuper de lui et il fit plus d'un séjour dans les prisons de la République.

Cela ne l'empêchait pas, cet escroc, de l'emporter en luxe sur un rajah indien et, par ses fastueuses toilettes, d'éclipser les dames les plus élégantes de la cité du Rio de la Plata. Ses escroqueries s'amoncelèrent, cependant, à un tel point qu'on dut enfin l'expulser. En 1920, l'Espagne le revit. Il débarqua à Santander, au mois d'août, passa à Saint-Sébastien et c'est dans le cabaret établi au sous-sol du *Teatro Reina Victoria* qu'il se fit arrêter, le jour même de son arrivée. La police espagnole se borna à le faire rembarquer pour l'Amérique. Ce fut, cette fois, Montevideo qui le reçut. Qui ne se souvient, là-bas, de ses exploits ? On l'appelait *Lucho*, vocable local qui désigne les maîtresses de prostituées. Mais une sanglante affaire l'ayant contraint à fuir précipitamment de l'Uruguay, *Lucho* revint dans sa patrie, par Barcelone. Caché à Madrid, il n'y fut découvert qu'à la fin d'octobre et c'est à son retour d'un court voyage à Bilbao que I. R. F. fut de nouveau arrêté. Il a été mis presque immédiatement après en liberté, encore que sous la surveillance de la police.

Telle est la vraie histoire de la « Princesse de Bourbon ». — C. P.

§

Réplique de M. Paul Souchon à M. Silvain, de la Comédie-Française.

Paris, le 2 décembre 1923.

Mon cher Directeur,

Laissez-moi d'abord m'étonner que vous ayez publié l'élucubration du sieur Silvain. Rien ne vous y obligeait. Sa lettre ne répond en aucune façon à mon article et des injures ne sauraient être confondues avec le droit de réponse.

J'ai connu la lettre du sieur Silvain par les échos du journal *Paris-Soir* qui, le 26 novembre, la reproduisait d'après vos bonnes feuilles.

J'écrivis aussitôt à mes confrères « les Académisards » de *Paris-Soir* une lettre que je reproduis ici, car elle mettra l'affaire au point pour les lecteurs du *Mercure de France* :

Paris, le 27 novembre 1923.

Mes chers Confrères,

Je n'ai, hélas, aucune raison de douter de l'authenticité de l' « étonnante lettre » de M. Silvain que vous reproduisez dans votre numéro d'hier. Il est malheureusement trop vrai pour lui que le *doyen de la Comédie-Française* s'y répand en vers... scatologiques. Cela est assez inquiétant pour sa raison, en même temps que fort salissant pour la Maison de Molière. Il lui eût été plus difficile sans doute de répondre honnêtement aux critiques que j'avais formulées à son égard. Il s'agissait de l'ingénuité et du sans-gêne avec lesquels M. Silvain avait substitué ses œuvres à celles des jeunes poètes provençaux au Théâtre en plein air de Marseille. J'avais joint ma protestation à celle de M. Louis Brauquier, dans le *Radical* de cette ville, et, ensuite, dans ma « Chronique du Midi » du *Mercure de France*.

Je savais très bien qu'en faisant cela je me fermais le Théâtre Silvain. Mais je ne croyais pas m'ouvrir dans les jambes les égouts d'Asnières.

Qu'ajouterai-je, aujourd'hui, sinon mon profond dégoût d'avoir à soutenir de pareilles polémiques ?

Le sieur Silvain n'en est pas, paraît-il, à son coup d'essai dans ce genre de littérature et le triolet qu'il m'a consacré a déjà servi plusieurs fois, en modifiant le nom, bien entendu. Le jeune poète Louis Brauquier en sait quelque chose On devine par quelles rimes en *ier* le sieur Silvain a essayé de salir également ce poète. On me dit qu'en faisant cela le sieur Silvain croit se rapprocher de la poésie molièresque ! En réalité, il ne se rapproche que du cabinet dont parle Alceste.

Réfugié derrière ses 73 ans, le sieur Silvain se croit tout permis à l'égard des poètes qu'il n'a cessé de desservir au cours de sa longue carrière. Qui a-t-il découvert, en effet ? Jean Aicard et lui-même, car, s'il a joué Jean Moréas, il ne l'a certes pas découvert.

Faut-il comparer le jeu si pompeusement pompier du sieur Silvain et l'éclat tragique d'un de Max ou de tant d'acteurs de la jeune troupe? La superbe dignité d'un Mounet-Sully à la vulgarité et à la grossièreté de son successeur ?

La vanité et l'égoïsme béat du sieur Silvain sont légendaires à la Comédie-Française. N'est-ce pas lui qui s'écria, comme le rideau, par suite d'un accident, ne s'abaissait pas pour les rappels : « Je n'en ai eu qu'un, mais il en vaut douze ! » A l'issue d'un Comité de fin d'année, le sieur Silvain apparaît sur la porte et voit venir à lui, le visage anxieux, un des jeunes artistes dont le sort a été débattu : « Eh bien, maître ?... demande, angoissé, celui-ci. — Eh bien, répond le sieur Silvain, avec un sourire satisfait, ils ne *m*'ont pas mis à la porte ! » Le sieur Silvain ne pense qu'à lui !

Pour en revenir au fait qui m'a valu les injures du sieur Silvain, — c'est-à-dire à la transformation du théâtre en plein air de Marseille, qui devait être un théâtre d'art ouvert à tous les poètes, en une entreprise d'apothéose personnelle,— il me faut souhaiter que, l'an prochain, grâce à nos protestations, quelques jeunes poètes soient joués sur une scène qui pourrait leur rendre les mêmes services que le Théâtre d'Orange au temps de Paul Mariéton.

Malheureusement je crains que les traductions du sieur Silvain n'aient détourné et dégoûté le public et que, désormais, ce théâtre ne soit exclusivement voué à des œuvres lyriques. Le sieur Silvain aura encore obtenu ce résultat.

Je m'excuse d'avoir répondu si longuement, et surtout si sérieusement, à l'attaque bouffonne de celui que M. Henri Béraud a rangé dans la catégorie des « acteurs à air comprimé ».

Il eût été peut-être préférable de rester sur son malpropre terrain. J'avoue que je ne saurais personnellement m'y aventurer. Des amis, connus et inconnus, ont eu plus de courage que moi.

Dès le lendemain de la publication dans *Paris-Soir* du triolet du sieur Silvain, le *Quotidien* lui répondait par la parodie suivante :

Un L orne ton nom, Silvain,
Mais tes vers manquent vraiment d'aile,
C'est par l'ennui que tu nous vaincs,
Un L orne ton nom, Silvain,
Arrachons, en un tour de main,
Cet L qui te fut infidèle,
Cet L charge ton nom, Silvain,
Car c'est *si vain* que l'on t'appelle !

Cela n'est pas méchant, comme on voit, et, sans doute, le sieur Silvain regrettera-t-il de n'y pas trouver l'odeur de cette « poésie moliéresque » qu'il affectionne.

Qu'il se penche donc sur ce quatrain, qui m'a été envoyé, et qui fume vers lui :

Tu m'appelles Sou...
Le mot serait très juste,
S'il était, vieil Auguste,
Mis en dessous ton nom.

Cet autre, envoyé également, ne peut manquer de le réjouir :

Garde tes postillons
Et garde aussi tes « Perses »,
Car être mis en perce
C'est l'affaire des c...

Un « Auvergnat » m'en communique encore un :

Dans Souchon nous aimons un *ache*,
Mais, ô Chilvain, chète ganache,
Et de tes talents convaincu,
Ton Hécube, on n'y lit qu'un Q.

J'arrête là ces citations.

Le *Mercure*, j'imagine, a mieux à placer sous les yeux et sous le nez de ses lecteurs.

Bien cordialement à vous,

PAUL SOUCHON.

§

Projets oubliés, projets abandonnés. — « Un monument commémoratif sera élevé sur l'emplacement de la salle où l'Assemblée nationale constituante a tenu ses séances, à Versailles, depuis le 5 mai jusqu'au 15 octobre 1789. » (Loi promulguée le 17 avril 1879.)

C'est sur la proposition de M. Edouard Charton, sénateur de Seine-et Oise, rédacteur en chef du *Magasin pittoresque*, que le Parlement adopta ce projet qui fut présenté au Sénat par le ministre des Beaux-Arts.

Le 30 juillet 1881, le Sénat approuva le projet demandant l'ouverture d'un premier crédit de 450.000 francs, pour les travaux préliminaires du monument

L'historien Henri Martin désigné comme rapporteur s'était exprimé ainsi :

Une seule chose peut étonner en ce qui concerne la proposition qui est soumise aujourd'hui au Sénat, c'est que la pensée en vienne si tard... Il est temps de réparer cette négligence nationale.

L'emplacement choisi fut le jardin de l'Hôtel des Menus-Plaisirs, situé avenue de Paris, à Versailles.

Le Magasin pittoresque (Tome L, décembre 1882, page 308) donna les détails suivants sur le concours qui fut institué à la suite du vote de la loi :

Il [le ministre] exprima son opinion, depuis longtemps arrêtée, que l'on ne consacrerait dignement la date du 5 mai 1789 qu'en élevant à ce grand souvenir une colonne égale aux colonnes historiques de la place Vendôme et de celle de la Bastille. Cet avis ayant été adopté, le ministre ne tarda pas à s'occuper des moyens de le réaliser. Par suite, un concours fut ouvert et l'on y convia tous les architectes et tous les sculpteurs français. Cinquante-quatre projets, châssis, maquettes, esquisses en plâtre, furent exposés à l'Ecole des Beaux-Arts. Le jury en distingua dix et il fut décidé que, pour mieux éclairer le jugement définitif, ces dix projets seraient exécutés en plâtre et de haute dimension... Le jury, présidé par le Ministre, décerna le prix à deux jeunes artistes, encore peu connus, MM. Formigé, architecte, et J. Coutan, sculpteur.

Voici enfin, toujours d'après le *Magasin pittoresque*, la description très complète du monument.

Le projet se compose d'un vaste parvis allant de l'Avenue de Paris au monument, qui comprend la représentation idéale de la salle à ciel ouvert, au milieu de laquelle s'élèvera, sur un piédestal de granit, une colonne de marbre à base et chapiteau de bronze, surmonté d'une figure symbolique également en bronze, reposant sur un piédestal de granit. La colonne mesurerait 37 mètres de hauteur... La salle, entourée sur trois côtés d'un portique dorique, en pierre dure, comprendrait, de plus, trois degrés en marbre où seraient gravés à leurs anciennes places les noms des Constituants... La colonne qui, par son élévation, annoncerait au loin l'édifice présenterait à sa base, sur chaque face, quatre figures de célèbres Constituants : Bailly, Mirabeau, Lafayette, Sieyès... La statue couronnant l'édifice aurait 7 mètres de hauteur, elle aurait à ses pieds un lion, etc., etc.

Pour terminer, le *Magasin pittoresque* annonçait l'inauguration de ce monument, « qui, disait il, devra être l'un des plus beaux du siècle », pour le 5 mai 1889, jour anniversaire de l'ouverture des Etats généraux. — L. DX.

§

Publications du « Mercure de France ».

LE DEUXIÈME LIVRE DES QUATRAINS, par Francis Jammes. Vol. in-8 sur beau papier, 5 fr. Il a été tiré : 100 exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 100, à 15 fr., et 550 exemplaires sur vergé pur fil, numérotés de 101 à 650, à 10 fr. L'ouvrage ne sera jamais réimprimé sous cette forme.

ŒUVRES DE GEORGES DUHAMEL, II. *Civilisation*. Vol. de la Bibliothèque choisie, sur beau papier, 15 francs. Il a été tiré 89 exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 89, à 40 francs ; 550 exemplaires sur papier pur fil, numérotés de 90 à 639, à 25 francs.

RÉIMPRESSION. — L'ANIMALE, par Rachilde. Vol. in-16, 7 fr.

AVIS. — Lors d'une récente réimpression sur caractères neufs de *Sept Dialogues de Bêtes*, de Colette Willy, il a été tiré 110 exemplaires de cet ouvrage sur papier pur fil, numérotés de 1 à 110, à 25 francs.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

TABLE DES SOMMAIRES

1923

—

CLXI — N° 591. — 1er FÉVRIER

CLXII — N° 592. — 15 FÉVRIER

CLXVI N° 604. — 15 AOUT

CLXVI N° 605. — 1er SEPTEMBRE

TABLE
ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

PRÉCÉDÉE D'UN

TABLEAU DE CONCORDANCE

ENTRE LES TOMES, LA DATE DES NUMÉROS

LES NUMÉROS ET LA PAGINATION

1923

—

Les titres des poésies sont imprimés en italique. — Les lettres R. Q. sont l'abréviation de *Revue de la Quinzaine*. — La table indique le tome et la pagination, références qui permettent de trouver immédiatement le numéro et sa date au tableau ci-dessous :

TABLEAU DE CONCORDANCE

1er janv.	589-CLXI — 1-288	1er mai	597-CLXIII — 577-864	1er sept.	605-CLXVI — 289-576
15 janv.	590-CLXI — 289-576	15 mai	598-CLXIV — 1-288	15 sept.	606-CLXVI — 577-864
1er févr.	591-CLXI — 577-864	1er juin	599-CLXIV — 289-576	1er oct.	607-CLXVII — 1-288
15 févr.	592-CLXII — 1-288	15 juin	600-CLXIV — 577-864	15 oct.	608-CLXVII — 289-576
1er mars	593-CLXII — 289-576	1er juill.	601-CLXV — 1-288	1er nov.	609-CLXVII — 577-864
15 mars	594-CLXII — 577-864	15 juill.	602-CLXV — 289-576	15 nov.	610-CLXVIII — 1-288
1er avril	595-CLXIII — 1-288	1er août.	603-CLXV — 577-864	1er déc.	611-CLXVIII — 289-576
15 avril	596-CLXIII — 289-576	15 août.	604-CLXVI — 1-288	15 déc.	612-CLXVIII — 577-864

TABLE CHRONOLOGIQUE
DE LA REVUE DE LA QUINZAINE
PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE DES RUBRIQUES
1923

—

La présente table indique la date des numéros, et la couverture des numéros porte un sommaire où se trouve la pagination; mais si on fait relier les numéros sans leur couverture on aura aisément la pagination à la Table des Sommaires. On saura immédiatement à quel tome appartient tel numéro en se référant au Tableau de Concordance qui précède la Table par Noms d'Auteurs : ce renseignement est donné ici pour plus de commodité.

1er et 15 janvier, 1er février	tome	CLXI
15 février, 1er et 15 mars	—	CLXII
1er et 15 avril, 1er mai	—	CLXIII
15 mai, 1er et 15 juin	—	CLXIV
1er et 15 juillet, 1er août	—	CLXV
15 août, 1er et 15 septembre	—	CLXVI
1er et 15 octobre, 1er novembre	—	CLXVII
15 novembre, 1er et 15 décembre	—	CLXVIII

AGRICULTURE

15 Janvier : Des Tribunaux d'Agriculture. — **15 Avril** : La Loi de l'Offre et de la Demande ou celle du Prix de Revient. — **15 Septembre** : La crise vinicole. — **15 Décembre** : La Terre et l'Impôt sur le Capital.

A L'ÉTRANGER

ABYSSINIE. — **1er Octobre** : La question de l'esclavage, l'Angleterre et la Société des Nations. — **1er Novembre** : L'Esclavage et les Sphères d'Influence.

ALLEMAGNE. — **15 Novembre** : Emiettement ou dictature ?

BELGIQUE. — **1er Janvier** : Le gâchis parlementaire et le coup de Lophem. — **1er Février** : La solidarité franco-belge.— **1er Avril** : L'Influence royale. — **1er Mai** : La politique belge et la Ruhr. — **1er Juin** : La crise du socialisme.—**15 Juillet** : La reconstitution du cabinet Theunis. —**1er Septembre** : L'alliance solide et indispensable. —**1er Décembre** : Le malentendu franco-belge.

DANEMARK. — **15 Janvier** : L'attitude de M. Georges Brandès.

EGYPTE. — **1er Avril** : L'exil de Zaghloul et la carence des ministères.

HEDJAZ. — **1er Juin** : A la Mecque.

ITALIE. — **1er Mars** : Le régime Mussolini. — **15 Avril** : L'Activité réformatrice de M. Mussolini.

ORIENT. — **1er Janvier** : Les travaux et les jours de la Conférence de Lausanne. — **15 Janvier** : Turcs et Anglais à Lausanne. La Question de Mossoul. — **1er Février** : A Lausanne, vers la paix ou vers la guerre ? — **15 Février** : Les Intentions d'Angora et le serment de Kemal. — **1er Mars** : En attendant la Paix. — **15 Mars** : Livres jaunes, bleus et blancs, l'incident de Smyrne et le débat sur l'Irak. — **15 Mars** : Le Retour à Lausanne. — **1er Août** : Vers la conclusion de la Paix de Lausanne. — **15 Septembre** : Le conflit italo-grec et sa signification.

PALESTINE. — **15 Juin** : L'expérience sioniste.

PAYS ARABES. — **15 Avril** : Le mouvement arabe.

PAYS BALTIQUES.— **1er Mai** : Un coup d'œil d'ensemble.— **1er Juillet** : Elections générales. Changements ministériels. — **15 Décembre** : Le Traité Estho-Letton.

PAYS-BAS. — **15 Janvier** : La Hollande, sa neutralité et le Kaiser.

POLOGNE. — **15 Mars** : L'embouteillage mémelois. — **1er Juillet** : Gouvernement Parlementaire de M. Witos. — Exposé de M. Seyda sur la Politique étrangère.

RHÉNANIE. — **15 Octobre** : Le mouvement séparatiste dans les territoires occupés. Ses origines.La question rhénane n'est pas un produit français.

ROUMANIE. — **1er Février** : Les impérialistes russes et la Bessarabie.

RUSSIE. — **1er Janvier** : La Russie et les Détroits. — **1er Février** : Après nous le Déluge. — **1er Mars** : L'Antisémitisme. — **1er Avril** : L'Antisémistisme. — **15 Avril** : Le Catholicisme et la Russie. — **1er Mai** : La Prophétie d'un ministre de Nicolas II. — **1er Juillet** : La position internationale des Soviets. — **1er Août** : Les nouvelles idées de Lénine. — **15 Août** : Un grave échec des Soviets. — **15 Septembre** : Parmi les réfugiés russes à l'Etranger. — **15 Octobre** : Un appel des Juifs antibolchevistes.— **1er Novembre** : La politique extérieure des Soviets. — **15 Novembre** : La Russie et la Pologne.

SUÈDE. — **1er Juin** : La germanophilie en Suède.

TCHÉCOSLOVAQUIE. — **15 Mai** : Le Schisme actuel.

ARCHÉOLOGIE

1er Février : Amédée Boinet : *La Cathédrale d'Amiens*, Laurens. — Jean Vallery-Radot : *La Cathédrale de Bayeux*, id. — Fred. Boissonnas : *Berne*, Edit. Boissonnas, à Genève. — Raoul Toscan : *La Charité-sur-Loire*, Robert Thoreau, à la Charité .— Auguste Rodin : *Les Cathédrales gothiques*, Colin. — **1er Mai** : R. P. Dom Besse : *Le tombeau de saint Martin de Tours*, Champion à Paris et L. Péricat, 35, rue de la Scellerie, à Tours. — Paul Gruyer : *Saint-Germain, Poissy, Maisons et Marly-le-Roi*, Laurens. — Henri Martin : *Les vitraux de la cathédrale d'Auch*, L. Bas, à Toulouse. — **1er Juin** : Ch. Virolleaud : *Découverte à Byblos d'un hypogée de la douzième dynastie égyptienne*, Syria (Geuthner) 1922.— H. Sottas et E. Drioton : *Introduction à l'étude des hiéroglyphes*, Geuthner, 1922. — *La Stèle de Zakir au Musée du Louvre.* — Charles F. Jean : *Le milieu biblique avant Jésus-Christ*, L. Geuthner, 1922. — L. Delaporte : *La Mésopotamie. Les civilisations babylonienne et assyrienne*, La Renaissance du Livre, 1923. — F. Hrozny : *Code Hittite*, Geuthner, 1922. — **1er Août** : — Docteur Stephen Chauvet : *La Normandie ancestrale*, Boivin, 3 et 5, rue Palatine. — Docteur F. Lessueur : *Le cimetière de Saint-Saturnin à Blois*, éditions du Jardin de la France, à Blois. — Louis Réau : *L'art français sur le Rhin*, Champion. — Charles Fegdal : *Choses et gens des Halles*, Edit. Athena. — Le *Vieux Montmartre*. — **1er Novembre** : Louis Brochard : *Histoire de la paroisse et de l'église Saint-Laurent*, Champion. — Commandant R. Quenedey : *La prison de Jeanne d'Arc à Rouen*, Ib. — Zacharie Le Rouzic et M. et Mme Saint-Just-Péguart : *Carnac*, Berger-Levrault. — **15 Décembre** : Fernande Hartmann : *L'agriculture dans l'ancienne Egypte* (Librairies imprimeries réunies) 1923. — C. A. Lazzaridès : *De l'évolution des relations internationales de l'Egypte pharaonique* (Les Presses universitaires de France), 1922.

ARCHITECTURE

1er Juillet : L'art monumental au Salon.

ART

1er Janvier : Exposition de peinture moderne (1er groupe), Galerie Bernheim-Jeune. — Exposition d'aquarelles et dessins d'Hermann-Paul, galerie Druet. — Exposition Val, galerie Druet. — Exposition Marie Vassilief, galerie Martine. — Exposition Bauche. — Expositions Albert Sardin, galerie Reitlingen. — Exposition Selva Bruhns et Charles Jacquemot, galerie Panardie. — Exposition d'un groupe, galerie Rodrigue-Henriquez. — Exposition de dessins de Louis Hervieu, galerie Bernheim-Jeune. — Exposition Otto, Kissling, etc., galerie Weill. — Exposition Le Fauconnier, galerie Joseph Billet. — Exposition

Fraus Masereel, galerie Joseph Billet. — Exposition Gaspard Maillol, galerie Keller. — Exposition André David, galerie Georges Petit. — Charles Coppin : *Les Eaux-fortes de Rembrandt*, un vol. in-4°, Armand Colin. — **15 Janvier :** Exposition de la Cimaise, galerie Devambez. — Deuxième groupe de peintres modernes, galerie Bernheim-Jeune. — Exposition de dessins et cuirs incisés de Steinlen, librairie Helleu et Sergent. — Exposition de Tableaux de Fleurs, galerie Marcel Bernheim. — **1er Février :** Gustave Geffroy : *Claude Monet, sa vie, son temps, son œuvre*, un vol. in-4°, Crès. — Exposition Julio Gonzalès, au Caméléon. — **15 Février :** Exposition du Nouveau Groupe, Galerie Georges Petit. — Exposition du troisième groupe de peinture moderne, Galerie Bernheim-Jeune. — Exposition Bayser-Gratry, galerie Petit. — Exposition des frères Zubiaure, galerie Georges Petit. — Louis Avennier : *James Vibert statuaire*, une brochure in-4°, Genève. — **1er Mars :** L'Exposition des Indépendants. — **15 Mars :** Exposition de la Société Moderne, Galerie Devambez. — Exposition Maurice Savreux, galerie Dru. — Exposition Georges Migot, galerie Marcel Bernheim. — Une statue de Louis Dejean, galerie Marcel Bernheim. — Exposition Milcendeau, galerie Druet. — Exposition du *Pou qui grimpe*, galerie Bernouard. — Exposition Henry Baudouin, galerie Percin. — Exposition Feder, galerie Barbazanges. — Exposition Charles Camoin, galerie Bernheim-Jeune. — Quelques peintres de Montparnasse à la Licorne. — Exposition Bouillard-Devé à la Licorne. — **1er Avril :** Exposition Cappiello, galerie Devambez. — Exposition de l'Art et la Vie romantiques ; hôtel Charpentier, 76, rue du Faubourg-Saint-Honoré. — Exposition de la société nationale de peinture et sculpture, galerie Brunner. — Dessins de sculpteurs, galerie Devambez. — Exposition Pierre Charbonnier, galerie Percier. — Exposition Alfred Lop ; Fédération des artistes. — Exposition Manzana-Pissa ro, galerie Balzac. — **15 Avril :** L'Exposition des Humoristes, galerie la Boétie. — L'Exposition de peintres du Paris-Moderne, galerie Devambez. — Exposition du 1er groupe (Denis Valtat, etc...), galerie Druet. — Exposition d'aquarelles de Laprade, galerie Druet.—Exposition du 2e groupe (Charreton, Widhopff, etc.), Galerie Marcel Bernheim. — Exposition Loiseau, galerie Durand-Ruel. — Exposition Svante-Kode, exposition Jacques Nam, exposition Léonce de Joncières, galerie Georges Petit. — Exposition Jacob Hians, Corneau, Portal, galerie Vildrac. — Exposition Henri Martin, Ernest Laurent, le Sidaner, galerie Georges Petit. — Exposition Lita Besnard (Cour de Rohan). — **1er Mai :** Exposition de la Jeune Peinture française, galerie Barbazanges. — Exposition Paul Deltombe, galerie Druet. — Exposition de dix-sept tableaux de Claude Monet, galerie Bernheim-Jeune. — Exposition Caro-Delvaille, 118, rue de la Ville-l'Evêque. — **15 Mai :** Exposition de cartons modernes pour la Tapisserie de basse lisse, Musée Galliera. — Exposition de l'Araignée, galerie Devambez. — Exposition d'eaux-fortes et pointes-sèches de Joseph Hecht, Nouvel Essor. — **1er Juin :** Le Salon de la Société Nationale, le Salon des Artistes français. — **15 Juin :** Le Salon des Tuileries. — **1er Juillet :** L'exposition des décorateurs : Grand Palais. — Exposition Paul Signac, galerie Bernheim-Jeune. — Exposition René Piot, galerie Druet .— Exposition Van Maldire, galerie Balzac. — **1er Août :** Henner et son musée. — Exposition Monticelli, galerie Georges Bernheim. — Exposition Henri Rousseau, galerie Paul Rozenberg. — Exposition Val, galerie Balzac. — L'Exposition des Orientalistes français, galerie Georges Petit.—**1er Octobre :** Robert Rey : *Gauguin*, 1 vol. in-12, Rieder. — André Salmon : *Propos d'Atelier*, 1 vol. in-12, Crès.—Mme Lucie Cousturier : *Seurat*, Crès. — Guillaume Jeanneau : *Au chevet de l'Art Moderne*, Félix Alcan. — A propos du Concours de Rome. — **15 Octobre :** Exposition de tableaux et sculptures, galerie Briand-Robert. — Exposition des Cent dessins, galerie Devambez. — Exposition d'estampes de Manzana-Pissaro, galerie Devambez. — MM. L. et H.-M. Magne : *Le décor du métal : le plomb, l'étain, l'argent et l'or*, Laurens. — M. Vidalenc : *L'Art norvégien contemporain*, Collection « Art et Esthétique », Alcan. — M. André Blum : *Hogarth*, Collection « Art et Esthétique », Alcan. — M. Henri Guerlin : *L'Art enseigné par les Maîtres : le Paysage*, Laurens. — **15 Novembre :** Le Salon d'Automne. — **1er Décembre :** Exposition Widhopff : Galerie Weill. — Exposition Pedro Figari : galerie Druet. — Exposition Edgar Chimot : galerie Devambez. — Exposition de paravents

et de panneaux décoratifs : galerie Devambez — Exposition Theo van Rysselberghe : galerie Druet. — Exposition de peinture moderne : galerie Bernheim-Jeune. — **15 Décembre :** Exposition Georges d'Espagnat : galerie Druet. — Exposition Jean Challié : galerie Allard. — Exposition André Mare : Galerie Marseille. — Exposition de Mlle Marcotte (Sous les ciels de verre): galerie Georges Petit. — Exposition de peinture moderne (2e groupe): Bernheim-jeune.

L'ART A L'ÉTRANGER

1er Janvier : La « Gewerbeschau » de Munich. — **1er Février :** L'Exposition d'Art soviétique à Berlin. — **15 Août :** Publications d'art italiennes.

ART ANCIEN ET CURIOSITÉ

1er Juin : Exposition d'œuvres d'art des XVIIIe, XIXe et XXe siècles : Tableaux, pastels, miniatures, sculptures, meubles, sièges, tapisseries, etc. — **15 Juin :** A propos du marché de la Curiosité. — La saison des ventes. — Collection Marius Paulme : orfèvrerie du XVIIIe. — Collection J. Masson : aquarelles et dessins du XVIIIe. — Vente Salomon de Rothschild : objets divers. — Collection du vicomte L. V... : 14 estampes en couleur. — Vente Gilda Darthy. — Collection Léon Orosdi : tableaux modernes. — Collection d'un amateur lillois : faïences. — Collection Haviland : estampes japonaises. — Les tapisseries du comte de Toulouse et celles de la Licorne. — Une campagne du *Matin*. — **1er Juillet :** La vente Sarah Bernhardt : objets divers. — Une « Danaïde », de Rodin, et une « Suzanne », de Carpeaux.— Vente Besnard : tableaux, sculptures. — Ventes Haviland : estampes japonaises, laques, étoffes. — Vente Flameng : objets divers, album par Hubert Robert. — La foire des antiquaires à Versailles. — Suite de la campagne du *Matin*. — **15 Octobre :** Le procès de la « Belle Ferronnière ». — La mort de M. Demotte. — Les méfaits de la campagne du *Matin*. — Le programme de M. Arthur Upham Pope.— **1er Novembre :** Sur une maquette originale de Michel-Ange. — Une « histoire de brigands » qui est une histoire vraie. — La *Pieta* mutilée et inachevée du Dôme de Florence et son « petit modèle » intact et achevé.

L'ART DU LIVRE

1er Janvier : Livres de luxe et de demi-luxe. — **15 Avril :** Deux expositions du Livre français. — Quelques ouvrages illustrés. — Les Collections à bon marché.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

1er Janvier : Ambroise Got : *La Terreur en Bavière*, Perrin. — **15 Janvier :** Léon Trotsky : *Entre l'Impérialisme et la Révolution*, Librairie de l'Humanité. — *Compte rendu de la Conférence Communiste, Moscou, 21 février-4 mars* 1922, Librairie de l'Humanité. — Guy de Montjou : *Impressions d'Allemagne*, Plon. — Edmond Bouchié de Belle : *La Macédoine et les Macédoniens*, Armand Colin. — **1er Février :** Walther Rathenau : *Où va le Monde ?* Payot. — Jacques Sadoul : *Quarante lettres*, Librairie de l'Humanité. — *L'organisation de l'industrie et les conditions du travail dans la République des soviets*, Genève, 1922. — Comité des Zemstvos et des villes russes : *Aperçu de l'activité du Comité, février* 1922-*avril* 1922, Paris. — Varia. — P. J. V. Dashian : *La Population arménienne de la région comprise entre la mer Noire et Karin (Erzeroum)*, traduit de l'arménien par Frédéric Macler, Vienne, imprimerie des Mékhitharistes. — **15 Février :** Ernest Lémonon : *L'Italie d'après-guerre*, Alcan. — C. Melvill de Carnbee : *La Haye d'autrefois et pendant la Guerre*, Sansot. — Hansi et Pr Tonnelat : *A travers les lignes ennemies*, Payot. — Eugène Varga : *La Dictature du prolétariat*, Lib. de « l'Humanité ».—Charles Andler : *Le Manifeste communiste de Karl Marx et Engels, introduction historique et commentaire*, Rieder. — Bertrand Russell : *The Problem of China*. Londres, George Allen and Unwin Ltd, 40, Museum Street. — **1er Mars :** Dr Lucien-Graux : *Histoire des Violations du Traité de paix (24 juin* 1919-24 *septembre* 1920 et 24 *septembre* 1920-12 *novembre* 1921), 2 vol. Crès. — Firmin Roz : *Comment faire connaître la France à l'Etranger*, Plon. — Commandant Emile-Massard : *Les espionnes à Paris*, Albin Michel. — **15 Mars :** L. Coupaye : *La Ruhr et l'Allemagne*, préface de A. Dariac

président de la Commission des Finances de la Chambre des Députés, Dunod. — Jean Lescure : *Le Problème des réparations ; comment le résoudre ?* Plon. — R. Hofman : *Interdépendance ; contribution d'un neutre à la reconstruction en Europe*, G. Oudin. — Fr.-W. Fœrster : *Mes combats à l'assaut du militarisme et de l'impérialisme allemands*, Librairie Istra. — **1er Avril** : Georges Montandon : *Deux ans chez Koltchak et chez les bolchevistes*, Libr. Félix Alcan. — Ludovic-H. Grondijs : *La guerre en Russie et en Sibérie*, Editions Bossard, 1921. — Edouard Herriot : *La Russie Nouvelle*, Ed. Férenczi et fils. — *Histoire des Soviets.* — Kronprinz Rudolf : *Politische Briefe an einem Freund*, Wien, Rikola. — Henri Lichtenberger : *L'Allemagne d'aujourd'hui dans ses relations avec la France*, Crès. — André Joussain : *L'Allemagne contre la France*, Nouveau Mercure. — **15 Avril** : Giovanni Giolitti : *Memorie della mia vita*, Milano, Trèves, 2 vol. — *Siwa, the Oasis of Jupiter Ammon*, by C. Darlymple Belgrave with an Introduction by general Sir Reginald Wingate, Londres, John Lane the Bodley Head Ltd., Vigo Street, W. 1. — **1er Mai** : Generaloberst Helmuth von Moltke : *Erinnerungen, Briefe, Dokumente* 1877-1916, Stuttgart, « Der kommende Tag ». — **15 Mai** : Alfred de Tarde et Robert de Jouvenel : *La Politique d'aujourd'hui*, Renaissance du Livre. — Mme Juliette Adam : *L'Angleterre et l'Egypte*, Imprimerie du Centre, 1922. — *The Memoirs of Ismail Kemal Bey*, edited by Sommerville Story, with a preface by W. Morton Fullerton, Londres, Constable. — Joseph Sturgkh : *Politische und militarische Erinnerungen*, Leipzig, P. List. — **1er Juin** : Lothrop Studdard : *Le nouveau Monde de l'Islam*, Payot, Paris. — Paul Colin : *Allemagne*, F. Rieder. — Léon Lamouche : *La Bulgarie*, T. Rieder. — Renaud de Briey : *Le Rhin et le Problème d'Occident*, Plon. — **15 Juin** : Wladimir d'Ormesson : *Nos illusions sur l'Europe centrale*, Plon. — Albert Mousset : *La Petite Entente*, Préface de Jean Brunhes, Bossard. — Robert Veyssié : *La paix par la Ruhr*, Plon. — **1er Juillet** : Auguste Gauvain : *L'Europe au jour le jour*, tomes XII et XIII, Bossard. — *Ce qui se passa réellement à Paris* en 1918-1919 (Histoire de la Conférence de la paix par les délégués américains), Payot. — Emile Lauvrière : *La Tragédie d'un Peuple*, Editions Bossard. — **15 Juillet** : Léonce Juge : *Vers l'Indépendance politique : Un plan d'équilibre continental*, Bernard Grasset. — Jackson H. Ralston : *Le droit international de la démocratie*, traduit de l'anglais par Henri Marquis, Paris, Marcel Giard. — Me Marie Bughja : *Nos sœurs musulmanes*, Revue des Études littéraires, 48, rue Pigalle. — N. Mitsukuri : *La vie sociale au Japon*, Société franco-japonaise, pavillon de Marsan. — René Marchand : *La condamnation d'un régime*, librairie de « l'Humanité ». — Henry Aubert : *Villes et gens d'Italie*, Payot. — *The Cambridge History of British Foreign Policy* (1783-1919) edited by Sir A. W. Ward and G. P. Gooch, Cambridge, at the University Press. — **1er Août** : Princesse Paley : *Souvenirs de Russie*, Plon. — A. Iswolsky : *Mémoires*, Payot. — Maurice Paléologue : *Le roman tragique de l'empereur Alexandre II*, Plon. — Lydia Bach : *Le droit et les institutions de la Russie soviétique*, Librairie générale de Droit et de Jurisprudence, Paris. — L. Trotsky : 1905, Librairie de «l'Humanité».—Firmin Roz : *L'Amérique Nouvelle*, Paris, Ernest Flammarion. — Mark Sykes : *His life and letters, by Shane Leslie*, with an introduction by the Right Hon Winston Churchill, Cassell and Co Ltd., la Belle Sauvage, London E. C. 4. — Alfred de Tarde : *Le Maroc, école d'énergie.* — **15 Août** : E. A. Adamov : *Evropeiskie Derjavy i Gretsia*, Moscou, le Commissariat national des Affaires étrangères.—**1er Septembre** : Ernest Judet : *Ma politique*, Société mutuelle d'édition. — J. Bardoux : *Lloyd George et la France*, F. Alcan. — Raymond Recouly : *La Ruhr*, E. Flammarion. — E. Denis : *Du Vardar à la Sotcha*, Editions Bossard. — *La Nouvelle Administration de la Corée*, Pierre Roger. — Dr Ch. Flessinger : *Les villes éducatrices*, Perrin. — Maurice des Ombiaux : *Psychologie d'une capitale* (Bruxelles), Librairie moderne. — Georges Popesco : *Le relèvement économique de la Roumanie*, Alcan. —**15 Septembre** : Sir George Buchanan : *My Mission to Russia and other diplomatic memories*, vol. 1, London, Cassell. — Sir Paul Dukes : *Red Dusk and the Morrow, Adventurs and investigations in Red Russia*, London, Williams and Norgate, 14, Henrietta Street, W. C. 2. — Harold Cox : *The Probem of Population*, Jonathan Cape. — L. L. B. Angas : *Germany and her Debts*, Simmonds. — Henri Baerlein : *The Birth of Yugoslavia*, 2 vol. Leo-

nard Parsons, 42 s. — E. Vermeil : *La Constitution de Weimar et le principe de la démocratie allemande.* — G. Hostelet : *Les Surprises du change*, édition du Flambeau, Bruxelles. — **1er Octobre :** Sir George Buchanan : *My Mission to Russia, vol. II*, London, Cassell. — Raymond Recouly : *La Barrière du Rhin*, Hachette. — André Garrigou-Lagrange : *Le Problème des Réparations. La technique des Règlements*, Vie Universitaire. — *The Turkish Empire*, from 1288 to 1914, by Lord Eversley, and from 1914 to 1922, by Sir Valentine Chirol, T. Fischer Unwin, Adelphi Terrace, London. — D. H. Robertson : *The Control of Industry*, Nisbet. — **15 Octobre :** André de Hevesy : *L'Agonie d'un empire, l'Autriche-Hongrie*, Perrin. — Alfred Francis Pribram : *Les traités politiques secrets de l'Autriche-Hongrie* (1879-1911), *d'après les documents des Archives d'Etat de Vienne, traduits par Camille Jordan*. Tome Ier : *Le secret de la Triple Alliance* ; Coste. — Alcides Arguedas : *Histoire générale de la Bolivie*, Alcan. — Marcel Gillard : *La Roumaine nouvelle.* — Georges Blondel : *La mentalité des Allemands*, Berger-Levrault.— Louis Eisenmann, Emile Bourgeois, etc. : *Les problèmes de l'Europe centrale*, Alcan. — *Select Naval Documents*, edited by H.W. Hodges and E. A. Hughes, Cambridge University Press, 1922. — **1er Novembre :** Louis Windischgrætz : *Mémoires*, Payot. — Charles Pomaret : *La Politique française des combustibles liquides*, Préface de M. Henry Béranger, sénateur, Edition de la Vie universitaire, Paris. — *The Life of Sir William Harcourt*, by A. G. Gardiner, 2 vol., Constable et Co Ltd, 10-12 Orange Street Londres. — **15 Novembre :** Bertrand Bareilles : *Le drame oriental* ; *d'Athènes à Angora*, Bossard. — Albert Mousset : *L'Espagne dans la politique mondiale*, Bossard. — Raoul Labry : *Autour du Moujik*, Payot. — **1er Décembre :** L. Marcellin : *Politique et Politiciens d'après-guerre*, La Renaissance du Livre. — Ph. zu Eulenbourg-Hertefeld : *Aus 50 Jahren*, Berlin, Pastel. — René Lauret : *Les Conditions de la vie en Allemagne*, Enquêtes du Musée social, Crès. — Ambroise Got : *L'Allemagne à nu*, La Pensée française.— O. Hesnard : *Les partis politiques en Allemagne*, Enquêtes du Musée social, Crès. — Simone Téry : *En Irlande (de la guerre d'Indépendanse à la guerre civile* 1914-1923), Flammarion. — René E. Bossière : *Une solution de la crise mondiale*, Rousseau. — **15 Décembre :** Homem Christo : *Mussolini, Bâtisseur d'avenir*, harangue aux foules latines, Fast.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

15 Janvier : *L'Anthologie des Ecrivains belges morts à la guerre*, Ed. de la Renaissance du Livre Belge. — Le Centenaire de César Franck. — Les Concerts. — *Le théâtre du Marais* et le *théâtre du Parc*. — Spectacles variés. — *L'exposition du Cercle artistique et littéraire de Bruxelles*. — **1er Mars :** Grégoire Le Roy : *James Ensor*, Van Oest. — Jean Dominique : *Le vent du soir*, Bénard. — Yvonne Herman-Gilson : *Le Buis mouillé*, « Renaissance d'Occident ». — Marcel Angenot : *La Flûte inégale*, « Médicis ». — Jeanne Gosselin : *L'anxieux visage*, « La Revue wallonne ». — Charles Moureaux : *La gerbe des tendresses*, Printing. — Camille Libotte : *Tristesse et Réalité*, Peeters. — L.-M. Thylienne : *Petites filles de seize ans*, Shaert. — René Lyr : *Rimes fanées*, « Renaissance d'Occident ». — Emile Cammaerts : *Poèmes intimes*, « Vie intellectuelle ». — Georges Springael : *Sanguines*, Lamertin. — Georges Ramaekers : *Le Roi détrôné*, « Lettres belges ». — Georges Ramaekers : *L'hymnaire étoilé*, Office de publicité. — **15 Avril :** Conférences et conférenciers. — Paul Valéry à Bruxelles. — Une lettre inédite de Charles Baudelaire. — Léon Chenoy : *Les Fusées noires*, Ça ira. — Herman Frenay-Cid : *L'Exaltation de l'homme*, *Un Cahier retrouvé*, Collection « La Meuse ». — Noël Ruet : *L'ombre et le soleil*, Revue sincère.— Hubert Krains : *Le pain noir*, Renaissance du Livre belge. — Georges Delaunoy : *La Complainte du Bouvier*, Renaissance du Livre belge. — **15 Juillet :** L'Exposition des porcelaines et faïences anciennes de Bruxelles au Palais d'Egmont. — Les tapisseries Maximiliennes au Musée du Cinquantenaire. — Les Salons de « Pour l'Art » et de la Société des Beaux-Arts. — Georges Eekhoud : *Kermesses*, Renaissance du Livre belge. — Alfred Liénaux : *Mascarades tragiques*, Renaissance du Livre belge. — Robert Vivier : *La Plaine Etrange*, Renaissance du Livre belge. — Max Deauville : *Introduction à la vie militaire*, Renaissance d'Occident. — Max Deauville : *Jonas*, Ed. de la Vie Intellectuelle,

— Camille Paulsen : *Sisyphe*, Van Melle. — Arthur Cantillon : *Complaintes de la Passion*, Buschman. — Marie Mercier-Nizet : *Pour Axel*, Ed. de la Vie Intellectuelle. — **1er Septembre** : M. Francis Jammes et la Belgique. — Blanche Rousseau : *La Dernière Rose de l'Eté*, La Nervie.—Yvonne Herman-Gilson: *De Sauge, de Rose et de Bruyère*, la Renaissance d'Occident.— Lucy Kufferath: *Visions d'ombre et de lumière*, J. Luyckx. — L'Enquête littéraire et artistique de l'*Indépendance Belge*. — Une lettre de M. Fernand Séverin.— La Mort d'Omer de Vuyst. — **15 Octobre** : Bruxelles d'été. — L'Académie de Langue et de Littérature françaises.— La crise du français en Belgique.—Une interview de Maurice Maeterlinck. — La mort d'Ernest Van Dyck. — **1er Décembre** : L'aktivisme. — La poésie en Belgique. — Collection des poètes belges : Max Elskamp : *Sous les Tentes de l'Exode*, Marie Gevers : *Les Arbres et le vent*. Thomas Braun : *Le Beau Temps*. — Julien Flament et Théo Fleischmann : *Les Poètes de l'Yser*.— Prosper Roidot : *Poèmes d'Automne*.— Georges Ramaekers : *Le Cœur nostalgique*. — Emile Desprechins : *Les Mains nouées*, Les Editions, Robert Sand.

CHRONIQUE D'ÉGYPTE

15 Avril : Le tombeau de Tout-Ankh-Amon. — Les Hymnes de Khoun-Aton. — Les mystères égyptiens, grecs et chrétiens : Osiris, Adonis, Jésus.

CHRONIQUE DU MIDI

15 Avril : L'enseignement de la langue d'oc. — L'action occitane. — La langue de Mistral et le baccalauréat. — Flamingants et félibres. — Les œuvres de Bigot. — L'Armana Prouvençau. — L'Almanach occitan. — **15 Septembre** : La langue d'Oc à l'Ecole. — La fête du costume des femmes d'Arles.— Les théâtres en plein air. — Une nouvelle revue : *En Provence*. — *Le Tamaris et l'Olivier*, par Charles Benoit (un vol. Avignon, Aubanel Frères,et Paris, Bloud et Gay). — **1er Décembre** : Le costume d'Arles. — *Pantai prouvençau*, poèmes, par Mlle Elisabeth Dode (Fabre, éditeur, Nîmes). — *L'Eloge de Carpentras*, par M. Paul Boudin (Lyon, imprimerie des « Terrasses », 3, rue Davout).

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

1er Janvier : Charles d'Esternod : *Le clocher dans les feuilles*, Genève, Eggimann. — Jean Violette : *Tabliers bleus et tabliers noirs*, Lausanne et Genève, Payot. — Benjamin Vallotton : *Patience !...*, Paris,Payot ; Lausanne, Rouge. — Georges Oltramare : *Sans laisser de traces...*, Genève, éditions A. Ciana. — **15 Mars** : Evert van Muyden : *Souvenirs de la Campagne Romaine*, ouvrage orné de planches hors texte et de vignettes d'après les dessins de l'auteur, introduction de Paul Seippel ; Genève, Editions d'Art Boissonnas. — Henri de Ziegler : *Nostalgie et Conquêtes*; Genève, Editions « Sonor ». — **1er Juillet** : La France et les écrivains romands. — William Shakespeare : *Le Songe d'une Nuit d'Eté*, traduction de René-Louis Piachaud ; Genève, A. Ciana. — Georges Oltramare : *Les Mystères de Genève* ; Genève, A. Ciana. — Le bi-centenaire du major Davel. — **1er Octobre** : La grande pitié des écrivains romands. — Collection des « Glanes romandes » : *Charles Secrétan, Eugène Rambert, Rodolphe Toepffer, H. F. Amiel*, fragments choisis et précédés d'avant-propos par Marianne Maurer, 4 vol. petit in-12 ; Lausanne, Payot et Cie. — Un article oublié de M. Adrien Bovy. — Thème de méditation. — **1er Novembre** : C.-F. Ramuz : *Présence de la mort*, roman ; *Le Règne de l'Esprit malin*, roman ; Genève, Georg et Cie, Paris, Budry et Cie. — René-Louis Piachaud : *Le portrait d'un peintre, H.-C. Forestier*, 1 vol. ill. de nombreuses planches ; Genève, A. Ciana. — Charly Clerc : *La Trêve de Dieu*, vingt poèmes ; Lausanne, la Concorde.

CINÉMATOGRAPHIE

15 Février : Bilan général. — La situation du cinéma en tant qu'industrie et en tant qu'art. — L'Histoire de France à l'écran. — **15 Juillet** : *Le Marchand de plaisirs*, de Jaque Catelain. — Films allemands. — Documentaires. — Rééditions. — Lectures. — **15 Octobre** : Crise chronique de l'industrie cinématographique. — Sur les Enquêtes et les réflexions qu'elles suggèrent.

DROIT INTERNATIONAL

1er Juillet : L'Académie de droit des gens de la Haye. — **15 Août** : L'Académie de droit international de la Haye. — **1er Septembre** : De la Haye à Bruxelles. — **15 Septembre** : L'affaire du vapeur *Wimbledon* devant la Cour permanente de Justice. — L'Académie de Droit international.

ÉCHOS

1er Janvier : Prix littéraires. — Une lettre de M. A. Ferdinand Herold. — Une protestation suisse. — Le cinquantenaire de « la Fille de Madame Angot ». — Souvenirs à propos de Paterne Berrichon. — La littérature à Charleville. — M. Venizelos, l'Irlande et Mehemet-Ali. — Le Sarcophage antique de la Valbonne : requête à M. Léon Bérard. — Les Quarante devant la Licorne. — La distraction du grammairien. — Belle biographie d'une femme à barbe. — **15 Janvier** : Mort de Michel Abadie. — Une lettre de M. Louis Dumur à propos des inspecteurs de police aux armées. — Comment Jacinto Benavente a eu connaissance du prix Nobel. — Le centenaire de Banville. — Silvestre de Sacy et J.-F. Champollion. — A propos du mot « Nazaréen ». — Les diverses vertus de la Marseillaise. — Une chaire du Christ exhumée. — La littérature française en Allemagne. — L'encyclopédie impossible. — Après les manuels, les grammaires. — Rectification. — Toujours les jambons. — Le premier train de plaisir. — Les noirs ne parlent pas nègre. — Un précédent concernant la crise du logement chez les étudiants.— **1er Février** : Prix littéraires. — Les déboires matrimoniaux de Lord Lytton. — Goldsky proteste contre les « Défaitistes ». — La crise de la critique. — Le sarcophage de la Valbonne. — Un Brésilien mort pour la France. — Livres détruits par Martin Bossange. — Encore les moyennes d'âge académique. — Les Quarante devant la licorne. — Erratum. — Opinion de Cambronne sur le mariage après quarante ans. — **15 Février** : Le centenaire d'Anne Radcliffe. — Une lettre de M. Louis Dumur à propos de Goldsky. — L'esthétique de M. Jean Royère. — Sur Albéric Magnard. — Le prix de la vie. — A propos des découvertes de Lord Carnavon. — La noblesse de Cambronne. — Le crâne de Haydn. — Le Café Royal. — Le sang de taureau est-il un poison ? — Errata. — Les jambons derechef. — Tel cuyde engeigner autrui... — **1er Mars** : Prix littéraires. —Un prix aux commis de librairie. — A propos de Jules Laforgue. — A la manière de... Kipling. — Une lettre de M. Ernest Raynaud. — Sur la mort d'Erskine Childers. — M. Forain à l'Institut. — Encore Silvestre de Sacy et Champollion. — A propos d'une anthologie catalane. — Sophocle et les caprices de la mode. — Les vers d'Henry Becque. — La littérature à la huitième olympiade. — L'Office national des recherches scientifiques et industrielles et des inventions. — A propos du vice organisé en Allemagne. — Honni soit qui mal y pense. — La noblesse de Cambronne. — Pour en finir avec les jambons. — Brazil ; Brésil ; « bois de brésil ». — Moyennes d'âges académiques. — **15 Mars** : Les origines de Théodore de Banville. — Deux Commémorations : Théodore de Banville et Albert Glatigny. — A propos de Jules Laforgue. —Nazir. — De quelques ex-châteaux prussiens. — La théorie de la relativité formulée il y a cinquante ans par un poète espagnol. — Intelligence « automatisée ». — La noblesse de Cambronne. — Un lapsus chez Renan. De l'humour dans les faits divers.—**1er Avril** : Une lettre de M. Ernest Raynaud. — Prix littéraires. — Eugène Manuel Dumas fils et l'Académie Française.— La « poule blanche ». — De nouvelles lettres de Lord Byron. — Thomas Love Peacock. — Le tour hindou de la corde tendue. — Le comte de la Rochefoucauld, John D. Rockefeller Jr... et « the original old Medicis ». — Une école de catéchèse pour la défense des animaux. — A la recherche de l'Atlantide. — Des autographes de Christophe Colomb. — Le premier champion de boxe. — La noblesse de Cambronne. — Les reliures en peau humaine. — Pour enterrer les jambons. — Projets abandonnés et projets oubliés. — Erratum. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Avril** : Albert Glatigny et Camille Pelletan. — Les origines de Théodore de Banville. — Une lettre inédite de Théodore de Banville à Paul Verlaine. — Prix littéraires. — Amaroc News. — M. Maurice Boissard et la « Nouvelle Revue française ». — Choses d'Alsace. — La noblesse de Cambronne. — Bouts-rimés. — Le plus

« Beau Triorchis ».— Projets oubliés, projets abandonnés.— **15 Septembre :** La poule blanche, Dion Cassius et M. Louis Latzarus. — La définition du symbolisme par un critique littéraire d'Espagne. — Le prophète Elie chez la vedette américaine. — Le tour hindou de la corde tendue. — Le « China Year Book » pour 1923. — Un vol de bijoux d'actrice. —Où, ô Hgo... — Le « Mercure » au bagne. — Projets oubliés, projets abandonnés. — **1er Octobre :** Commémoration Stéphane Mallarmé. — Le 25e anniversaire de la mort de Stéphane Mallarmé. — A la mémoire de Michel Abadie. — Stendhal et M. Jean Rameau. — M. Guido da Verona et le fascisme. — Une protestation de M. Jacques Hébertot. — A propos d'un plagiat. — Les logis de Dickens et de Tennyson. — Où, ô Hugo...—Le peintre Penteman et le tremblement de terre. — Une opinion de George Mérédith à propos du mariage. — Encore la poste. — Le vice organisé en Allemagne. — Descendants ou homonymes. — L'hexamètre de saint Anselme. — Sur un spondée. — L'Académie du Figuier. — Projets oubliés, projets abandonnés. — **15 Octobre :** La maison de Bréguet, quai de l'Horloge, et sa tombe au Père-Lachaise. — La tombe de Charles Monselet. — Publicité poétique : douze sonnets de Monselet pour les potages Feyeux. — Un nouveau triomphe du féminisme. — Quelques renseignements inédits sur le Raisuni. — Une réponse de M. Margulies. — Où, ô Hugo... — L'âge du chef-d'œuvre. — Les eunuques du Khédive Ismaël. — Antonymes. — Erratum. — Projets oubliés, projets abandonnés. — Publications du « Mercure de France ». — **1er Novembre :** Inauguration du médaillon de Mallarmé à Valvins. — Mort d'Emile Bergerat. — Barbey d'Aurevilly par Emile Bergerat. — La Commémoration de Barbey d'Aurevilly. — En souvenir de Charles Baudelaire. — Le « Pèlerinage » de Médan. — M. Philéas Lebesgue et les « Nouvelles Littéraires ». — Et la garde qui veille... aux remparts d'Aigues-Mortes. — Nouvelles de Russie. — Une lettre de M. Louis Latzarus. — Erratum. — Projets oubliés, projets abandonnés. — **15 Novembre :** Les origines de Ronsard.— La machine à écrire vue par Edmond de Goncourt. — La révolution du Gotha. — « Yourods » et faqyrs. — Tartuffe. — Deux pactes avec le démon. — Erratum. — Projets oubliés, projets abandonnés. — Publications du « Mercure de France ». — **1er Décembre :** Mort de Ricciotto Canudo. — William Butler Yeats, grand prix Nobel de littérature. — En souvenir de Guillaume Apollinaire. — Emile Bergerat accusé de « littérature obscène ». — Une rectification de M. Emile Henriot. — A propos du fascisme et de M. Guido da Verona. — Bains de mer et art dramatique. — Aventures d'un gastronome au Salon d'Automne. — Une lettre de M. Silvain, de la Comédie-Française. — Projets oubliés, projets abandonnés. — **15 Décembre :** Mort de Maurice Barrès. — Un monunument à J.-M. de Heredia. — Prix littéraires. — Le prix Lasserre. — A propos de la Conférene de Washington. — Une épitaphe mystérieuse. — Préséance ecclésiastique. — Où, ô Hugo... — La princesse de Bourbon. — Réplique de M. Paul Souchon à M. Silvain, de la Comédie-Française. — Projets oubliés, projets abandonnés. — Publications du « Mercure de France ».

ÉDUCATION PHYSIQUE

15 Février : Sports féminins.— **15 Mai :** Une crise morale. — **15 Septembre :** Les sports dans l'armée. — **15 Décembre :** Les Jeux Olympiques.

ENSEIGNEMENT

15 Avril : Problèmes universitaires. — **1er Juin :** La Réforme de l'Enseignement secondaire. — **1er Décembre :** Joseph Wilbois : *La nouvelle éducation française*, Payot. — Léon Bérard : *Pour la réforme classique de l'enseignement secondaire*, A. Colin. — Paul Appell : *Education et enseignement*, Alcan.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

15 Février : Camille Flammarion : *La Mort et son Mystère (III) : Après la mort*, Flammarion. — Charles Lancelin : *La Vie Posthume*, Durville. — René Warcollier : *La Télépathie*, Alcan. — Abbé Alta : *Le Christianisme du Christ et celui de ses vicaires*, Ed. de la *Revue Contemporaine*. — Paul Flambart : *L'Astrologie et la logique*, Chacornac. — Grillot de Givry : *Anthologie de l'Occultisme*,

la Sirène. — Dr Gaston Durville : *l'Art de vivre longtemps* (2e édition), Durville. — Henri Regnault : *La Réalité spirite. — Seul, le spiritisme peut sauver le monde. — Les vivants et les morts* (2 broch. et 1 vol.), Durville. — **15 Juillet** : Docteur Eugène Osty : *La Connaissance supranormale (Etude expérimentale)*, Alcan. — **1er Septembre** : W.-J. Crawford : *La Mécanique Psychique (Bibliothèque internationale de science psychique, sous la direction de M. René Sudre)*, Ed. Payot.— P.-E.Cornillier : *L'Hypothèse de la subconscience et la loi physiologique* (en dépôt chez Leymarie). — Pascal Forthuny : *La romanesque et glorieuse aventure du médium William Hope*, Librairie des sciences psychiques.— Paul Heuzé : *Les Morts vivent-ils ? (2e série)*. *L'Ectoplasme*, Renaissance du Livre.

ETHNOGRAPHIE

1er Décembre : Harold Peake : *The English Village, the Origin and Decay of its Community*, 8°, Londres, Benn frères. — Marcel Mercier : *La Civilisation urbaine au Mzab, Etude de sociologie africaine*, 8°, Paris, Geuthner. — *Enquête sur l'Habitation rurale des Indigènes de l'Algérie*, publiée par Augustin Bernard, 8°, Alger,Fontena. — Hilton-Simpson : *Among the Hill-Folk of Algeria, Journeys among le Shawia of the Aurès Mountains*, 8°, Londres, Fisher Unwin. — Du même : *Some algerian Superstitions*, 8°, Londres Folklore Society. — Du même : *Arab Medicine and Surgery, a Study of the Healing Art in Algeria*, 8°, Londres, Milford et Oxford University Press.

FÉMINISME

1er Janvier : France. — Etats-Unis. — Angleterre. — Indes. — Japon. — Vue d'ensemble. — **15 Avril** : France. — Angleterre. — Hongrie. — Allemagne. — Etats-Unis. — Chine. — Indes. — Turquie. — **1er Août** : Le Congrès de Rome. — **15 Décembre** : Etats-Unis. — Grande-Bretagne. — Pays-Bas. — Suisse. — Italie. — Urugay. — Indes. — Chine.

FOLKLORE

15 Mai : Emile van Heurck : *Les Drapelets de Pèlerinage en Belgique et dans les Pays voisins*, in-4°, 530 pages, 160 illustrations, Anvers, J. E. Buschmam. — Mrs Rafy : *Folk-Tales of the Khasis*, in-16, 160 pages, ill., Londres, Macmillan. — Maurice de Becque : *Légendes Bretonnes*, gr. in-8° non paginé, illustrations en couleurs, Paris, l'Abeille d'Or. — Maurice de Becque : *Légendes Russes*, gr. in-8°, non paginé, L'Abeille d'Or, Paris. — Gabriel Jeanton : *Le Mâconnais traditionnaliste et populaire*,deux fascicules in-8° de 106 et 104 pages, ill., Mâcon, Protat frères. — Stéphen Chauvet : *La Normandie ancestrale*, in-16 carré, 172 pages, ill., Paris, Boivin, et « Partout en Normandie ». — M. Godefroy et G. Arnaud d'Angel : *Catalogue illustré de la Section Mobilier et Céramique d'Art provençal à L'Exposition Coloniale de Marseille*, in-8° s. l. n. d.— Sociedad d'Estudios Vascos : *Eusko Folklore* (en fascicules mensuels) et *Anuario*, années 1921 et 1922, 8° Vitoria, Imprimerie del Montepio Diocesano.

LA FRANCE JUGÉE A L'ÉTRANGER

1er Juin : Un article de Mr. Edmund Gosse, à propos des « Défaitistes », sur « les nerfs de la France ».—**1er Juillet** : « Les Défaitistes » jugés par un journal bolchévik russe de Berlin.

GASTRONOMIE

1er Janvier : La gastronomie bourguignonne. Trois livres : *Nouveau Manuel de l'amateur de Bourgogne*, par Maurice des Ombiaux, L. Rouart et J. Watelin, éd. — *Le Vin de Bourgogne*, par Camille Rodier, L. Damidot, éd. Dijon. — *Bien manger pour bien vivre*, par Edouard de Pomiane, Albin Michel, éd. — **1er Juillet** : *Gastronomie pratique*, par Ali-Bab, Flammarion. — *La France gastronomique : la Provence ; la Bourgogne*, par Curnonsky et Marcel Rouff, F. Rouff. — **1er Novembre** : Deux manifestations : la foire gastronomique de Dijon. — Une section gastronomique au Salon d'Automne. — Curnonsky et Marcel Rouff : *La France gastronomique : Bretagne, Savoie*, F. Rouff, éditeur

GÉOGRAPHIE

1er Janvier : P. Vidal de la Blache : *Principes de géographie humaine* publiés par E. de Martonne, 1 vol. in-8° de 327 p., Paris, Colin. — Lucien Febvre : *La Terre et l'évolution humaine, introduction géographique à l'histoire*, 1 vol. in-8° de 472 p. de *la Bibliothèque de synthèse historique*, Paris, la Renaissance du Livre. — Ph. Arbos : *La Vie pastorale dans les Alpes françaises, étude de géographie humaine*,1 vol. in-8° de 720 p., Paris, Colin. — **1er Mars** : B. Saint-Jours: *Le littoral gascon*, 1 vol. in-8° de 418 p., Bordeaux, Mounastre Picamilh, 1921. — J. Rouch : *Manuel d'océanographie physique*, 1 vol. in-8° de 229 p., Paris, Masson, 1921. — G. Hardy et J. Célérin : *Les grandes lignes de la géographie du Maroc*, 1 vol. in-8° de 213 p. Paris, Larose, 1922. — **1er Mai** : Auguste Longnon : *La formation de l'unité française*, avec préface de Camille Jullian, 1 vol. in-8°, Paris, Picard, 1922. — Emm. de Martonne : *Abrégé de Géographie physique*, 1 vol. in-8°, Paris, Colin, 1922. — Ernest Granger : *Nouvelle Géographie universelle*, 2 vol. in-4°, Paris, Hachette, 1922. — Dans la collection A. Colin volumes in-16 : F. Maurette, *les Grands Marchés des matières premières*, 1922 ; G. Hardy, *Vue générale de l'histoire d'Afrique*, 1922. — Robert Perret, *Carte au 20.000e de la vallée de Sales et du cirque des Fonts*, avec Notice in-4°, Paris, Barrère, 1922. — **15 Juillet** : Lettre-circulaire du Bureau hydrographique international sur les limites des océans et des mers (15 février 1923).— E.-L. Trouessart : *La Distribution géographique des animaux*, G. Doin, 1922. — A. Demangeon : *L'Empire britannique, étude de géographie coloniale*, Colin, 1923. — *XXX-XXIe Bibliographie géographique annuelle*, 1920-1921, publiée par *l'Association de Géographes français*, sous la direction de E. Colin, Colin, 1923. — **15 Novembre** : Achèvement de la deuxième édition de l'*Atlas universel*, Vivien Saint-Martin et Shrader, Hachette. — M. Fallex : *Atlas de géographie économique*. 70 cartes, Delagrave. — J. Rouch: *Pour comprendre la mer*, 1 vol. in-8°, 200 dessins, 13 planches, Hachette. — E.-F. Gauthier : *le Sahara*, avec 4 cartes dans le texte. 1 vol.n-18 de la Collection Payot, 1923.

GRAPHOLOGIE

15 Mai : Portrait graphologique de Mata-Hari.

HAGIOGRAPHIE ET MYSTIQUE

15 Mai : Henri Brémond : *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*: tome VI : *la Conquête mystique*, chez Bloud et Gay. — **15 Juin** : Rodolphe Hoornaert : *Sainte Térèse, écrivain*, Desclée. — Adolphe Retté : *Léon Bloy, essai de critique équitable*, Bloud et Gay. — **1er Décembre** : Félix Klein : *Une expérience religieuse : Madeleine Sémer*, 1 vol. chez Bloud et Gay — Auguste Marguillier : *Saint Georges*, 1 vol. chez Laurens.

HISTOIRE

1er Avril : G.-K. Chesterton : *Petite Histoire d'Angleterre*, traduction d'Anne Osmont. G. Crès et Cie. — **15 Août** : Jean Jaurès : *Histoire socialiste de la Révolution Française*, Edition revue par A. P. Mathiez, Tome IV: La République. Librairie de «l'Humanité».—Rodolphe Reuss : *La Constitution Civile du Clergé et la Crise religieuse en Alsace* (1790-1792), 2 vol. Librairie Istra, Strasbourg et Paris. — Paul Mater : *Cavour et l'Unité italienne*, Tome Ier (avant 1848), Alcan. — Louis Halphen : *Les Historiens français et la science historique allemande*. Extrait de *Scientia*. — **15 Novembre** : J. Lucas-Dubreton : *La petite Vie de Samuel Pepys, Londonien*, Payot. — Docteur Cabanès : *La Princesse de Lamballe intime*, d'après les confidences de son médecin, ill., Albin Michel. — Duc de la Force : *Curiosités historiques*, Emile-Paul. — Henri d'Alméras : *La Vie Parisienne sous la République de 1848.*, ill., Albin Michel.

HISTOIRE DES RELIGIONS

15 Novembre : Le congrès international d'Histoire des Religions de Paris. — Alfred Loisy : *Essai historique sur le Sacrifice*, in-8°, Paris, Emile Nourry. — René Dussaud : *Les Origines cananéennes du Sacrifice israélite*, in-8°, Paris, Ernest Leroux.

HYGIÈNE

1er Mars : Promenade au pays de l'hygiène.— **15 Août** : L'exercice chez l'homme de quarante ans. — **1er Décembre** : Faut-il jeûner de temps en temps ? — Les ustensiles de table et la transmission des maladies contagieuses. — Influence du régime sur le caractère.

INDUSTRIE

1er Juillet : Le service médical des accidents du travail.

LES JOURNAUX

15 Janvier : *A propos du prix Balzac* (Le Rappel, 30 novembre).— *M. Frédéric Masson, critique littéraire* (Journal des Débats, 8 décembre). — *Eve devant l'Urne* (Figaro, 9 décembre).— **15 Février** : *M. Victor Margueritte et la Légion d'honneur* (Le Journal, 31 déc. 22).— *M. Abel Hermant, moraliste amplificateur* (Le Temps, 30 déc. 22). — *Une lettre inédite de Verlaine, à propos de Villiers de l'Isle-Adam* (Le Journal, 8 janvier). — *Les Morceaux choisis* (La Dépêche Tunisienne, 30 déc. 22). — **15 Mars** : Le Centenaire de Renan. — Une lettre inédite .— Pensées inédites (*Le Journal*, 23 février). — La grande pitié de Tahiti (*Le Journal des Débats*, 1er février). — **15 Avril** : Le mystère du prix Flaubert (*La Victoire*, 20 mars, *Le Temps*, 16 mars, *Comœdia*, 17 et 10 mars). — Le Centenaire de Banville (*L'Eclaireur du soir*, Nice, 23 mars, *Le Journal*, 12 mars). —**15 Juin** : Les risques du métier de critique dramatique (*Les Nouvelles littéraires*, 14 avril, 10 mai). — L'esprit de cénacle (*L'Œuvre*, 3 mai). — Sarah Bernhardt et la littérature (*L'Express du Midi*, 2 mai). — L'histoire vivante (*L'Avenir*, 30 avril). — Un Pape de la littérature (*L'Eclair*, 26 et 28 avril) — **15 Juillet** : *Le drame de Mayerling* (Le Temps, 20 juin). — *La vérité sur le drame de Mayerling* (Le Figaro, 22 juin). — **15 Août** : Une lettre inédite de Jean-Jacques Rousseau (*Journal des Débats*, 21 juin). — Stendhal et la police autrichienne (*Le Temps*, 25 juin). — **15 Septembre** : « Celui qui ne comprend pas » (*Le Journal*, 6, 11, 12 et 18 août). — La source probable d'un sonnet de Mallarmé (*L'Eclaireur de Nice*, 6 août). — Petit état de la littérature normande (*Les Nouvelles littéraires*, 28 juillet). — **15 Octobre** : Une enquête sur le chef-d'œuvre ignoré (*L'Eclair* du 12 août au 25 septembre). — Propos irrévérencieux (*L'Ere nouvelle*, 16 septembre). — Nous exportons beaucoup de mots en Amérique (*Le Matin*, 15 septembre). — **15 Novembre** : *Lettres inédites de Solange Sand à Clésinger* (Le Figaro, 8 octobre). — *Souvenirs sur Barbey d'Aurevilly* (Gaulois, 14 octobre). — *Stendhal-Club et Anti-Stendhal Club* (L'Action Française, 17 octobre, Le Journal, 25 octobre, Les Nouvelles Littéraires, 20 octobre. — **15 Décembre** : Paul Fort sera nommé Conservateur de Musée (*Comœdia*, 16 novembre). — La langue française seconde langue nationale en Amérique latine (*L'Espagne*, 6 novembre). — La première lectrice aérienne par T. S. F. à mille mètres au-dessus de Paris (*Le Journal*, 25 octobre)

LETTRES ANGLAISES

1er Février : H. Ashton : *Madame de la Fayette*, Cambridge University Press. — Charles F. G. Masterman, *England after War*, Hodder and Stoughton. — Roger H. Soltau : *French Parties and Politics*, Oxford University Press. — « V » (Mrs J. L. Garvin) : *As You See It*, Methuen. — *The Letters of Lord and Lady Wolseley*, edited by Sir George Arthur Bt. Heinemann. — W. Branch Johnson: *Among French Folks, a Book for Vagabonds*, Cecil Palmer.— **15 Juin** : — W. H. Mallock. — Sir William Robertson Nicoll. — Oscar Wilde : *For Love of the King*, Methuen. — David Grew : *The Untamed*, Fisher Unwin. — Hugh Walpole : *The Cathedral*, Macmillan. — **1er Juillet** : Sir Walter Raleigh : *Laugther from a Cloud*, Constable. — Douglas Goldring : *Nobody knows*, Chapman and Hall. — Upton Sinclair : *They call me Carpenter*, Werner Laurie. — W.-G. Paulson Townsend : *Modern Decorative Art in England*, B. T. Batsford. — Arnold Palmer : *Tales without Morals*, Selwyn and Blount. — **1er Août** : Edmund Gosse : *Books on the Table* et *More Books on the Table*, Heinemann. — Hilaire Belloc : *On*, Methuen.— Ruth M. Stauffer : *Joseph Conrad*, The Four Seas Company. — Chales J. Sisson : *Le Goût Public et le Théâtre Elisabéthain*

jusqu'à la mort de Shakespeare, Darentière. — *The Readers' Classics*, edited by G. K. Chesterton, Holbrook Jackson et R. Brimlet Johnson, Cedric Chivers. — **15 Septembre :** Une nouvelle revue : *The Adelphi*. — W. Thomas : *The English Idea of Heroism*, Thee French Quarterly. — H. F. Stewart et Paul Desjardins : *French Patriotism in the Nineteenth Century*, Cambridge University Press. — Stuart Henry : *French Essays and Profiles*, Dent. — Sir George Arthur : *Sarah Bernhardt*, Heinemann. — Léonard Henslowe : *Motor Dictionary* et *Aero Dictionary*, Constable. — Charles Legras : *Dictionnaire de Slang et d'Expressions familières anglaises*, Garnier frères. — Olivier Leroy : *A Glossary of French Slang*, Harrap.

LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES

1er Mars : Conrad Aiken : *Priapus and the Pool*, Dunster House, Cambridge. — Marjorie Allen Seiffert : *A Woman of Thirty*, Knopf, New-York. — Carl Sandburg : *Rootabaga Stories*, Harcourt Brace and C°. — John Cournos : *The Mask*, Doran, New-York. — John Cournos : *The Wall*, Doran. — Warrington Dawson : *The Gift of Paul Clermont*, Heimann, Londres. — **15 Mai :** Paul Van Dyke : *Catherine de Médicis*, Scribner. — H. E. Chambers : *Mississipi Valley beginnings*, Putnan. — J. Dillaway Sawyer : *History of the Pilgrims and Puritans, their ancestry and descendants*, Century History C°. — H. Herbert Knibbs : *Saddle Songs*, Houghton Mifflin.—Frederick Mortimer Clapp : *Joshua Trees*, Marshall Jones, Boston.—Arthur Davison Ficke : *Sonnets of a portrait painter*, Mitchell Kennerley. — Witter Binner : *A book of plays*, Alfred A. Knoff. — Konrad Bercovici : *Ghitza*, Boni and Liveright. — **1er Novembre :** Edwin Arlington Robinson : *Roman Bartholow*, The Macmillan Company. — Georg. Santayana : *Poems*, Constable. — Grace Hazard Conkling : *Afternoons of April*, Houghton Mifflin Company.— Willa Cather : *April Twilights*, Alfred A. Knopf, — Haniel Long : *Poems*, Moffat. — John dos Passos : *A pushcart at the curb*, Doran. — Louis Untermeyer : *Roast Leviathan*, Harcourt, Brace ande C°. — Lew Sarett : *The Box of God*, Henry Holt and C°. — *Eight more Harvard Poet*, Brentano. — *The Bookman Anthology of verse*, The Bookman. — *The Peterborough Anthology*, Theatre Arts.— Alfred Kreymborg : *Puppet Palys*, Harcourt, Brace and C°.— E. Cummings : *The Enormous Room*, Boni and Liveright.

LETTRES CANADIENNES

15 Juillet : Y a-t-il une littérature canadienne ? —Classiques et romantiques du Canada. — Jean Charbonneau : *L'Age du Sang*, Lemerre, Paris. — Alonie de Lestres : *L'Appel de la Race*, Bibliothèque de l'« Action française », Montréal.— **15 Septembre :** Les prix de littérature.— Paul Morin : *Les poèmes de cendre et d'or*. — Stephen Leacock : *Over the Footlights*, S. B. Gundy, Toronto. — Marjorie Grant Gook : *Another Way of Love*, S. B. Gundy, Toronto.

LETTRES CATALANES

1er Février : Réflexions sur la poésie catalane, à propos de *Evolucio de la poesia catalana* de Joan Arus. — **15 Avril :** Mossèn Miquel Costa i Llobera (5 mars 1854-16 octobre 1922).— **1er Juillet :** Le cas de Don Eugenio d'Ors.— **15 Novembre :** La Catalogne et le Coup d'Etat. — L'Annuaire historique de l'Institut d'Etudes catalanes. — Le *Lucrèce* de la Fondation Bernat Metge. — Les *Vint Cançons* de T.Garcés et les réflexions de J.-M. de Sagarra sur la *Discrecio*. — *L'Emotivitat Popular en el Cançoner de Catalunya*, de J. Fornell. — Quelques articles de la *Revista* de Lopez-Pico. — Mort de J.-L. Estelrich.

LETTRES CHINOISES

1er Janvier : Henri Cordier : *Histoire générale de la Chine*, libr. Geuthner. — Marcel Granet : *La Religion des Chinois*, Gauthier-Villars. — Louis Laloy : *Légendes des Immortels*, Alb. Messein. — *La Chine*, revue pékinoise. — **15 Février :** Trang Siènn-tsou : *Mou-tann ting* (XVIe siècle), Tshunn-y chou-che, 1918. — Yuann Ta-yue : *Yènn-tse tsiènn* (XVIIe siècle), Sao-yé chann-fang, 1917. — Li Li-wong : *Yu sao-treou* (XVIIe siècle), Wei-tsung trang, 1703 (1re édition). — Rong Cheng : *Tchrang-cheng tiènn* (1655), 1913.— Krong Chang-jenn : *Traorwa chann* (1686), Kwang-y chou-tsiu, 1918. — **15 Mai :** *Voyage du marchand*

arabe Sulayman n Inde et en Chine, rédigé en 851, éd. Bossard, 1922. — Jean Rodes : *Les Chinois*, Félix Alcan, 1923. — *La Mandchourie et le Japon*, Pierre Roger et Cie, 1922. — Ed. Chavannes : *L'expression des vœux dans l'art populaire chinois*, éd. Bossard, 1922. — La revue *La Chine*, de septembre à novembre 1922. — **1er Octobre :** Les pièces du XIXe siècle et les œuvres modernes. **1er Décembre :** Les pièces du XIXe siècle et les œuvres modernes (seconde partie).

LETTRES DANO-NORVÉGIENNES

15 Avril : Chr. Collin : *Ved en ny Tids Frembrud, A l'aurore d'une époque nouvelle*, Kristiania, Gyldendal. — Gerhard Gran : *Alexander L. Kielland og hans samtid, Alexander L. Kielland et son temps*, Stavanger, Dreyer. — Reidar Œksnevad : *Fransk elskovs filosofi, Philosophie française de l'amour*, anthologie, Kristiania, Steen.

LETTRES ESPAGNOLES

1er Février : Jacinto Benavente et le prix Nobel. — Ramon Gomez de la Serna : *Variaciones*, Atenea ; *El Incongruente*, Calpe. — V. Blasco Ibanez : *Contes espagnols d'amour et de mort*, traduits par F. Ménétrier, Flammarion. — **1er Avril :** José Ortega y Gasset. — Ernest Mérimée : *Précis d'Histoire de la Littérature espagnole*, éd. entièrement refondue, Garnier. — **1er Juillet :** Miguel de Unamuno : *L'Essence de l'Espagne* (*En torno al casticismo*), trad. par Marcel Bataillon, Plon. — Diez Canedo : *Cordura (Sagesse), traduccion en verso*, Mundo Latino. — Quelques poètes : Guillermo de Torre, Jorge Guillén, Fernando Gonzalez. — **1er Octobre :** La Revista de Occidente. — Juan Hurtado y J. de la Serna et Angel Gonzalze Palencia : *Historia de la Literatura espanola*, Madrid. — G. Lormer : *San Ignacio de Loyola, De Erotico a Santo*, version castellana de Manuel del Pino, coleccion Iris, Madrid.

LETTRES HAITIENNES

1er Avril : D'Ignace Nau à Stella. — De Frédéric Marcelin à 1920. — **15 Août :** De Dupré à Liautaud-Ethéart. — De Massillon Coicou à 1923.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

15 Janvier : Le Roman lyrique.— Pedro Prado : *Alsino*, édition « Minerva », Santiago (Chili). — Edmundo Montagne : *El Cerco de Pitas*, Coopérative « Buenos Aires », Buenos-Ayres. — Vicente Salaverri : *El Hijo del Leon*, Coopérative « Buenos Aires », Buenos-Ayres. — **15 Mai :** Le Problème du Nouveau Monde Latin. — Carlos Vicuna : *La Libertad de Opinar y el problema de Tacna y Arica*, Imprimerie Selecta, Santiago (Chili).— José Ingenieros : *Por la Union Latino-Americana*, Rosso et Cie, Buenos-Ayres. — Manuel Ugarte : *Mi Campana Hispano-americana*, éditions « Cervantes », Barcelone. — Isidro Fabela : *Los Estados-Unidos contra la Libertad*, Typographie « Lux », Barcelone. — Max Henriquez Urena : *Los Estados-Unidos y la Republica Dominicana*, Imprimerie « El Siglo XX », La Havane. — J. Garcia-Godoy : *El Plan Peynado*, Typographie « El Progreso », La Vega (République Dominicaine).— Jacinto Lopez : *La Traicion en Guatemala*, Editions « La Reforma », New-York. — **15 Octobre :** Le sens du Folk-Lore. — Rodolfo Lenz : *Un grupo de Consejas Chilenas*, Imprimerie Universo, Santiago. — J. Vicuna Cifuentes : *Discurso de incorporacion à la Facultad de Filosofia y Humanidades*, Imprimerie Universo, Santiago. — Ramon Laval : *Contribucion al Folk-Lore de Carahue (Chile)*, premier volume, V. Suarez, Madrid ; second volume, Imprimerie Universitaire, Santiago. — J. J. Vives Solar : *Rapa Nui, Cuentos Pascuenses*, Imprimerie Universitaire, Santiago. — Carmen Lira : *Los Cuentos de mi tia Panchita*, Garcia Monge, San José de Costa-Rica. — Alfonso Reyes : *Vision de Anahuac*, Biblioteca de Indice, Madrid.

LETTRES ITALIENNES

15 Janvier : Personalia.— *La Poésie* : M. Borgese, M. Cena, M. Garoglio, M. Barbarani, M. Trilussa.— *La Prose* : M. Rosso di San Secondo, M. Paolieri, M. Dauli, M. Linati, M. Martini. — *La Critique* : MM. Neppi, Pellegrini, Scalia,

Albertazzi, A. G. Bianchi, Bertacchi, Missiroli. — **15 Juillet** : Littérature. — Alessandro Manzoni. — La Critique.

LETTRES JAPONAISES

1er Mai : Paul Claudel à Tokyo. — Sa propagande. — Représentation de son drame mimé : *Femme et Ombre*. — Ceux qui suivent Claudel. — Une appréciation. — L'Ecole de la Vie. — Nos amis et nos ennemis.

LETTRES NÉERLANDAISES

1er Octobre : La mort de Louis Couperus.

LETTRES NÉO-GRECQUES

15 Avril : La Nation.— Le jubilé du *Noumas*. — G. Drossinis : *Ersi*, Sidéris, Athènes. — Th. N. Synadinos : *To Elliniko Tragoudi*, « Akropolis », Athènes. — Stephanos Xanthoudidis : *Fortounatos*, comédie crétoise de M. A. Foscolo, Eleftheroudakis, Athènes. — **15 Août** : M. Valsa : *Ypourgiko Symboulio*, Mantzevelakis, Athènes. — D. Glinos : *Ethnos kai Glossa*, Hestia, Athènes. — M. Malakassis : *Dyndrimata*, nouvelle édition, Athènes. — G. Drossinis : *Tha Vradhiazi*, Sidéris, Athènes.— K. Athanassiadis: *Traghoudia tou Sythambou*, Sidéris, Athènes. — M. Pétridis : *Exastikha*, Athènes.— P. Pikros : *Khamena Karmia*, Ghaniaris, Athènes.— Ch. Kondoglou : *Pedro Cazas*, Ghaniaris, Athènes.

LETTRES PERSANES

1er Juin : L'orientation nouvelle de la littérature persane. — Les classiques d'aujourd'hui. — Les novateurs en poésie. — L'esprit critique, caractéristique de la littérature moderne. — Deux genres nouveaux : le théâtre et le roman.

LETTRES POLONAISES

1er Avril : Stephane Zeromski et ses œuvres d'après-guerre. — *Ponad snieg bielszym sie stane* (Je deviendrai plus blanc que la neige), Varsovie, 1921 ; *Wisla* (la Vistule) ; *Wiatr od morza* (le Vent de la mer), Varsovie, 1922 ; *Snobizm i postep* (le Snobisme et le Progrès), Varsovie, 1923. — Joseph Weyssenhoff : *Cudno i ziemia cudenska* (Cudno et la terre cudnienne), Varsovie, 1921. — Makuszynski, Woroniecki, Halacinski, M. Kasterska. —

LETTRES PORTUGAISES

15 Février : Mendes Corrêa: *Raça e Nacionalidade*, Renascença portuguêsa, Porto. — F. Salgado e Lopez-Quiroga : *Cantares d'A Terra*, « La Région », Ourense.— Les publications *Celtiga*, Le Ferrol. — Euxenio Carré : *A Tentacion*, Roel, La Corogne. — Eugenio de Castro : *Canções desta negra vida*, Lumen, Lisbonne. — Raul Brandão : *El Rei Junot*, Renascença portuguêsa, Porto. — **15 Juin** : AffonsoLopes-Vieira : *O Romance de Amadis*, composé d'après l'œuvre de Lobeira, Lisbonne. — Teixeira de Pascoais : *Regresso do Paraiso* ; Renase cença Portuguêsa, Porto. — Eugenio de Castro : *A Mantilha de Medronhos* ; Lumen, Lis bonne. — **15 Septembre** : Guerra Junqueiro. — Mario Beirão : *Pastorais* ; Renascença portuguêsa, Porto. — Virginia Victorino : *Apaixonanadamente* ; Lisbonne. — Gaspar Baltar : *Amando* ; Lelo et Irmão, Porto. — Leonardo Coimbra : *Jesus* ; Renascença portuguêsa, Porto.

LETTRES ROUMAINES

1er Juillet : J. G. Duca : *Visul care se indeplineste*, Flacara, VII. 4. — M. Dragomirescu : *Ofensiva culturala*, Cele trei Crisuri, II, 21 ; *Cronici culturale*, Viitorul, numéros divers. — L. Rebreanu : *Iom*, 2 vol., Viata româneasca. — C. Moldovanu : *Purgatoriul*, 2 vol., Cartea româneasca. — Ovid Densusianu : *Viitorul romanului*, Vieata noua, XVII, 6-7. *Profesorimea* ; *Preotimea noastra* ; 2 br. coll. Inaltarea, *A fi... român*, Vieata noua, XVIII nos 1 et suiv.

LETTRES RUSSES

1er Février : Les Mémoires : Martov : *Souvenirs d'un social-démocrate*. —

V. Tchernov : *Souvenirs d'un socialiste révolutionnaire.* — Soukhanov : *Mémoires sur la Révolution*, Ed. Grjebine ; Berlin, Pétrograd et Moscou. — F. Dan : *Deux années de pérégrinations.* — Vera Figner : *Tâche sacrée*, Ed. « Zadrouga », Moscou. — A. V. Koni : *Dans la vie*, vol. III ; Ed. Bibliophile, Reval. — Général Denikine : *Récits des temps troubles*, vol. II, Povolozky, Paris. — Schtiff : *Les Progroms en Ukraine*, Berlin. — Kerensky : *De loin*, Povolozky, Paris. — **15 Mars** : *Lettres de l'impératrice Alexandra Feodorovna à l'empereur Nicolas II*, volume II, Edition Slovo, Berlin. — Maurice Paléologue : *La Russie des tsars pendant la grande guerre*, Tome III, Plon. — Mme A.-A. Vyroubov : *Pages de ma vie*, Rousskaia Lietopiss, Paris 1922. — S. P. Beletzki : *Grigori Raspoutine*, Revue Byloié, n° 20, Pétrograd 1922. — **1er Mai** : Alexandre Amfitéatrov : *Notes tristes* (Notes sur Petrograd rouge) ; Ed. Granl, Berlin.— Dr Pasmanik : *La révolution russe et les juifs* ; Ed. de la Presse franco-russe, Paris. — P. Pavloc : *Des agents, des gendarmes, des bourreaux* ; Ed. Byloié, Petrograd. — Delevsky : *Les Protocols des Sages de Sion* (Histoire d'un faux) ; Ed. Epoca, Berlin. —S. Maisky : *Le Cabinet noir*, Ed. Byloié, Pétrograd.—**1er Juin** : Ivan Tourguenieff : *Dimitri Roudine* (trad. par Tourguenieff et L. Viardot, Stock, éd.).— Saltykov-Chtchedrine : *Les Messieurs Golvcleff* (trad. par Marina Polonski et G. Debesse, Stock éd.). — Fédor Sologoub : *Le Démon Mesquin*, (trad. par Mme H. Pernot et L. Stahl, Bossard édit). — Léon Chestov : *Les Révélations de la Mort* (trad. par Boris de Schloetzer, Plon édit). — Dmitri Mérejkowsky : *L'Ame de Dostoïewsky* (trad. par Jean Chuzeville, Bossard éd.). — Georges Grebenstchikov : *Les Tchouraiev* (trad. par Henri Mongault, Bossard, édit). — Constantin Balmont : *Visions solaires* (trad. par Mme Ludmila Savitsky, Bossard, éd.). — **15 Juin** : Sur Tolstoï. — V. Tchertkov : *Le départ de Tolstoï*, Moscou, Ed. de la Coopérative centrale. — L. L. Tolstoï : *Souvenirs sur mon père.* — D. Matkovitzky : *Le Journal de Iasnaïa Poliana*, nos 1 et 2, Moscou, 1922. — *A l'Etranger*, recueil, Berlin 1923. — *La voix du Passé* (Goloss Minouvchavo), n° 1, 1923. — **1er Septembre** : Margouliès : *Une année d'intervention*, 2 vol., Ed. Grjebine, Berlin. — *Byloié*, n° 21, Pétrograd, 1923. — **1er Novembre** : *Les archives de la révolution russe*, vol. XI, Berlin. — V. Pourichkevitch : *Le meurtre de Raspoutine*, Moscou, 1923. — Sémion Juchkevitch : *Episodes*, Ed. Gamahun, Berlin. — Arcade Avertchenko: *Douze portraits*, Edition internationale commerciale, Paris, Berlin, Prague, Pétersbourg 1923. — **1er Décembre** : Les lectures de Dostoïevsky.— **15 Décembre** : F. Dostoïevski : *Les Inédits*, trad. par J.-W. Bienstock, Stock. — *Ma Vie*, récit d'une paysanne, revu par M. Tolstoï, trad. par Charles Salomon, « Les Cahiers Verts », Grasset. — Maxime Gorki : *Souvenirs de ma Vie Littéraire*, trad. par M. Dumesnil de Gramont, Edit. du Sagittaire, Simon Kra.— Antoine Tchékhov : *Une banale histoire*, trad. par Denis Roche, Plon. — Alexandre Kouprine : *La Fosse aux Filles*, trad. par Henri Mongault et L. Desormonts, Bossard.

LETTRES SUÉDOISES

15 Juillet : Anna-Lenah Elgstrom : *En romantikers hustru (la femme d'un romantique)*, Stockholm, Bonnier. — Daniel Berg : *Molochs leende (le rire de Moloch)*, Stkhm., Norstadt —Hjalmar Soderberg : *Odestimen (l'heure du Destin)*, Bonnier. — Sigfrid Siwertz : *En handfull dun (une Poignée de duvet)*, Stkhm, Bonnier. — G. Martins : *Den gula paviljongen (le Pavillon jaune)*, Stkhm, Ahlen et Akerlund. — Marika Stiernstedt : *Ulla-Bella*, Stkhm, Bonnier. — Agnes von Krusenstierna : *Tony vaxer upp (Tony grandit)*, Stkhm, Bonnier. — Elin Wagner : *Den namnlosa (Celle qui n'a pas de nom)*, Stkhm, Bonnier. — Henning Berger : *Pedanten (le Pédant)*, Stkhm, Bonnier. — Hjalmar Bergman : *Eros begravning (l'Enterrement d'Eros)*, Stkhm, Bonnier. — Ivar Ljundgqvist : *Livets Strid (la Lutte de la Vie)*, Stkhm, Wahlstrom et Widstrand. — Isidor Ekstam : *Tiberfall*, Stkhm, Wahlström et Widstrand. — Ejnar Smith : *Fjordens egna (Ceux du fjord)*, Stkhm, Ahlen et Akerlund. — Hildur Dixelius Brettner : *Sonsonen (le Petit-fils)*, Stkhm, Ahlen et Akerlund. — Ingebord Forsberg : *Drottningen av Mesopotamien (la Reine de Mésopotamie)*, Stkhm, Norstedt. — Hj. Lundgren : *De gula husen (les Maisons jaunes)*, Stkhm, Wahlstrom et Widstrand. — Carl August Bolander : *Den hoppande lagan (la Flamme vacillante)*, Stkhm, Bonnier. — Selma Lagerlof : *Marbacka*, Stkhm, Bonnier. —

15 Novembre : Verner de Heidenstam : *Les Carolins*, traduits par Jacques de Boussange, Perrin. — Ola Hansson : *Samlade Skrifter (Œuvres Complètes)*, I-XVII, Tiden, Stockholm.

LETTRES TCHÉCOSLOVAQUES

1er Janvier : Jaroslav Vrchlicky. — Otakar Theer. — Milos Marten. — R. Svobodova. — Hviezdoslav.

LETTRES YIDISCH

15 Février: S. H. Setzer : *Reb Isroël baal-Chem-tob*, 2 volumes, New-York, 1921. — Jéhoïosch : *In Geveb*, New-York, 1921. — Jacob Glatstein : *Poèmes*, New-York, 1921. — **1er Août** : Schalom Asch : *Œuvres complètes*, New-York, 1922. — David Pinski : *Drames et contes*, New-York, 1922. — A. Kaganovski : *Tiren-Fenster*, Varsovie, 1921. — S. Gilbert : *Novelen*, Varsovie, 1922. — **15 Décembre :** Ozer Varchavsky : *Schmouglars*, Varsovie, 1921.—Baruch Glossman: *Af Ahor*, New-York, 1923. — Z. Ségalovitch, *Caprizen*, Varsovie, 1921.— Mort de Morris Rosenfeld.

LITTÉRATURE

1er Janvier : Ad. van Bever : *Correspondance de Paul Verlaine, publiée sur les manuscrits originaux*. Tome I, Messein. — J.-M. Carré : *Les Ardennes et leurs écrivains*, Ruben, à Charleville. — Comte de Gobineau : *L'Abbaye de Typhaines*, Nouvelle Revue Française. — Comte de Gobineau : *Trois ans en Asie*, 2 volumes, B. Grasset. — Emile Henriot : *Courrier littéraire*, La Renaissance du Livre. — Henri Martineau : *La Vie de P.-J. Toulet*, Editions du Divan. — P.-J. Toulet : *Les Trois Impostures*, Edit. du Divan et Emile-Paul. — Georges Grappe : *Sous le feuillage classique*, La Renaissance du Livre. — Albert de Bersaucourt : *Au temps des Parnassiens, Nina de Villard et ses amis*, La Renaissance du Livre. —Jehan d'Ivray : *L'Egypte Eternelle*, La Renaissance du Livre. — *Vingt-cinq ans de littérature, publié sous la direction de M. Eugène Montfort*. Tome I. : *L'Académie française*, par Maxime Revon et Paul Billotey. Tome II : *L'Académie Goncourt*, par Léon Deffoux, Librairie de France. — **15 Janvier :** *Théâtre complet et Poésies choisies de Jacques Grévin avec notice et notes par Lucien Pinvert*, Garnier frères. — *Contes de ma mère l'oye. Histoires ou Contes du temps passé, et Contes en vers par Perrault, avec des vignettes gravées sur bois, par J.-L. Perrichon*, Claude Aveline. — Casanova : *Histoire de ma fuite des prisons de la République de Venise qu'on appelle les Plombs. Introduction et notes de Charles Samaran*, Edit. Bossard. — **1er Février :** Ernest Raynaud : *Ch. Baudelaire*, Garnier. — *Œuvres complètes de Ch. Baudelaire. Les Fleurs du Mal*. Notice de Jacques Crépet, Louis Conard. — Aristide Marie : *Petrus Borel, le Lycanthrope, sa vie et son œuvre*, « La Force Française ». — Petrus Borel : *Rhapsodies*, « La Force Française ». — Petrus Borel : *Champavert, Contes immoraux*, « La Force Française ». — Pierre Flottes : *Baudelaire, l'Homme et le Poète*, Perrin. — Charles du Bois : *Approximations*, Plon. — Henriette Charasson : *Jules Tellier*, « Mercure de France ». — G. Meesemaeker : *Jules Laforgue*, Hanoï-Haïphong. — Cg. Guibier et P. d'Aulan : *Victor Segalen*, Hanoï-Haïphong. — Jules Laforgue : *Berlin, la Cour et la Ville*, « La Sirène ». — Louise Faure-Favier : *Guide des Voyages aériens. Paris-Lausanne*, Lecerf.—**15 Février :** *Aucassin et Nicolette, Chante-fable du douzième siècle, mise en français moderne par Gustave Michaut, avec une préface de Joseph Bédier*, E. de Boccard. — J. Van Dooren : *Les prosateurs français depuis le moyen âge jusqu'à nos jours*, Alb. Hefmann, Verviers. — *Extraits essentiels des grands Moralistes et Penseurs, Montaigne. Préface d'Anatole France*, J. Povolozky et Cie. — *Les Essais de Michel de Montaigne, Nouvelle édition conforme au texte de l'exemplaire de Bordeaux..., par Pierre Villey*, Félix Alcan. — *Œuvres complètes de Bourdaloue, Tome II publiées par l'abbé Eugène Griselle*, Bloud et Gay. — **1er Mars :** René Lalou : *Histoire de la Littérature contemporaine, 1870 à nos jours*, Crès. — Ernest Raynaud : *La Mêlée Symboliste*, III, « La Renaissance du Livre ». — Edouard Dujardin : *Les premiers poètes du vers libre*, « Mercure de France ». — Camille Mauclair : *Servitude et Grandeur littéraires*, Ollendorff. — René-Louis Doyon : *Le Paradoxe du Martyre*, « Editions du Monde Nouveau ». — **15 Mars ;** *Jean-*

Jacques Rousseau en Savoie, Annecy-Chambéry-Les Charmettes. Extraits des Confessions situés et commentés par F. Vermale, Libr. Dardel, Chambéry. — A. Viatte : *Le catholicisme chez les Romantiques*, E. de Boccard. — J. Barbey d'Aurevilly : *Victor Hugo*, G. Crès et Cie. — *Les grands Ecrivains de la France. Les Contemplations de Victor Hugo, par Joseph Vianey*, Hachette, 3 vol. — Paul Jarry : *Théophile Gautier à Neuilly*, Bull. de la Commission hist. de Neuilly-sur-Seine. — *Revue de littérature comparée.* — **1er Avril** : Drieu La Rochelle : *Mesure de la France*, « Les Cahiers verts », Grasset. — Maurice Gauchez : *Histoire des Lettres Françaises de Belgique, des origines à nos jours*, « Editions de la Renaissance d'Occident ». — Emmanuel de Thubert : *Les Races latines et la Nation française*, « Edition de la Douce France ». — Edouard Estève : *Leconte de l'Isle, L'Homme et l'Œuvre*, Boivin. — Gabriel Faure : *Pèlerinages passionnés* (2e série), Fasquelle. — Adrien Chevalier : *L'Italie de Gabriel Faure*, « Editions du Pigeonnier ». — Gabriel Faure : *Mon Lycée*, « Au Pigeonnier ». — **15 Avril** : Emile Bourgeois et Louis André : *Les Sources de l'Histoire de France, XVIIe Siècle* (1610-1715), Auguste Picard. — Georges Maurevert : *Le livre des Plagiats*, Arthème Fayard. — O. P. Gilbert : *Vie du Feld-maréchal Prince de Ligne*, Claude Aveline. — Prince de Ligne : *Lettres à Eugénie sur les Spectacles, édition critique par Gustave Charlier*, Edouard Champion. — A. E. M. Grétry : *Réflexions d'un solitaire, Tome IV, avec une introduction et des notes par Lucien Solvay et Ernest Closson*, Bruxelles, G. Van Œst. — *Les Cahiers Balzaciens publiés par Marcel Bouteron*, Cité des Livres. — **1er Mai** : Ernest Daudet : *Souvenirs de mon temps. Débuts d'un homme de lettres*, 1857-1861, Plon. — *L'œil de Gorgone*, Editions de la Phalange. — Fernand Vandérem : *Le Miroir des Lettres, tome IV* (Flammarion). — Fernand Vandérem : *Nos manuels d'histoire littéraire*, La Renaissance du Livre. — Marcel Prévost : *L'Art d'apprendre*, Flammarion. — **15 Mai** : P. Boissonnade : *Du Nouveau sur la Chanson de Roland. La Genèse historique. Le cadre géographique, le milieu, les personnages. La date et l'auteur du Poème*, Edouard Champion. — J. Lucas-Dubreton : *Ferrante Pallavicino ou l'Arétin manqué*, La Connaissance. — Henri d'Alméras : *La Femme amoureuse dans la vie et dans la littérature*, Albin Michel. — **1er Juin** : Lucien Aressy : *La Dernière Bohème, Verlaine et son milieu*, Jouve. — *L'Agonie de Paul Verlaine* (1890-1896), Escofier. — Pierre de Massot : *De Mallarmé à 391*, « Au bel exemplaire », à Saint-Raphaël. — Raymond de Rigné : *La cité vivante. Dans le style de Huysmans ; Conan Doyle, Paul Bourget*, s. n. d'éd.— Pierre Lasserre : *Renan et nous*, Les « Cahiers verts », Grasset. — H. Girard et H. Moncel : *Bibliographie des œuvres de Ernest Renan*, Les Presses universitaires de France. — H. Duckers-Ward : *L'âme ardente des Livres*, Editions des Tablettes, Saint-Raphaël. — **15 Juin** : Augustin Gazier : *Histoire générale du mouvement janséniste depuis ses origines jusqu'à nos jours*, 2 vol., Edouard Champion. — *Les Lettres de Blaise Pascal, accompagnées de Lettres de ses correspondants*, G. Crès. — Jacques Chevalier : *Pascal*, Plon-Nourrit. — **1er Juillet** : Paul Escoube : *La Femme et le sentiment de l'Amour chez Remy de Gourmont*, Mercure de France. — André Thérive : *Le Français langue morte ?* Plon. — Maurice Boissard : *Ma pièce préférée*, Les amis d'Edouard. — Edmond Rocher : *Louis Pergaud, conteur rustique*, Les hommes et les idées, Mercure de France. — Fernand Fleuret : *Trois Contes anciens*, Ecrin de Belles-Lettres. — **15 Juillet** : Gabriel Hanotaux : *Histoire de la nation française, tome XIII, Histoire des Lettres, Deuxième volume (De Ronsard à nos jours)*, par Fortunat Strowski, Plon-Nourrit. — *Les Satires françaises du XVIe siècle* recueillies et publiées avec une préface, des notices et un glossaire, par Fernand Fleuret et Louis Perceau, 2 vol. Garnier frères. — *Les Satires françaises du XVIIe siècle*, recueillies et publiées avec une préface, des notices et un glosaire par Fernand Fleuret et Louis Perceau, 2 vol. Garnier frères. — **1er Août** : Johannès Gros : *Alexandre Dumas et Marie Duplessis. Documents inédits*, Conard. — Ernest Seillières : *La morale de Dumas fils*, Alcan. — Alphonse Séché : *Paroles pour notre Bonheur*, Fayard. — F. Jean-Desthieux : *Alphonse Séché*, Chiberre. — Henri Ghéon : *L'Homme né de la guerre. Témoignage d'un converti*, Bloud. — *Lettres du lieutenant de vaisseau Dupouey. Préface d'André Gide*, Nouvelle Revue Française. — Charles-Louis Philippe : *Chroniques du Canard Sauvage*, Nouvelle Revue Française. — *Le tourment du passé*,« Les cahiers verts »,Grasset. — Florian-Parmentier : *Pierre*

Mille, Crès. — Pierre Mille : *Images exotiques et françaises*, édit. du Fauconnier. — Gus Bofa : *Synthèses littéraires et extralittéraires* présentées par Roland Dorgelès, Mornay. — *La Fiche bibliographique française*, Pijollet, La Rochelle. — **15 Août :** Gabriel Pérouse : *L'Abbaye de Talloires*. Dessins de André Jacques, Chambéry, Libr. Dardel. — Chrétien de Troyes : *Erec et Enide. Le chevalier au lion, trad. par André Mary*, Boivin et Cie. — Jacques Boulanger : *L'histoire de Merlin l'enchanteur. Les Enfances de Lancelot. Les Amours de Lancelot du Lac. Galehaut, sire des Iles lointaines. Le chevalier à la charrette. Le château aventureux*, 3 vol. Plon-Nourrit. — Joachim du Bellay : *Les Amours de Faustine, Poésies latines traduites par Thierry Sandre*, Amiens, Edgar Malfère. — Jehanne d'Orliac : *Chanteloup, la duchesse de Choiseul et Chérubin*, J. Ferenczi. — **1er Septembre :** René Ghil : *Les Dates et les Œuvres, symbolisme et poésie scientifique*, Crès. — Pierre Hamp : *La peine des hommes. Un nouvel Honneur*, Nouvelle Revue Française. — Pierre Hamp : *Gens*, Deuxième tableau, Nouvelle Revue Française. — Florian Delhorbe : *Les Etapes du voyage*, Edit. du Monde Nouveau. — Marquis de Foudras : *Les Gentilshommes chasseurs*, Librairie cynégétique. — Marquis de Foudras : *Le Père la Trompette*, Librairie cynégétique. — **15 Septembre :** J. Van Dooren : *Anthologie illustrée des Poètes et Prosateurs français de France et de Belgique depuis le XVIIe siècle jusqu'à nos jours*, Verviers, Libr. Hermann. — Abbé Alban Cabos : *Guy du Faur de Pibrac*, Edouard Champion. — Abbé Alban Cabos : *Un essai de propagande française à l'étranger au XVIe siècle. L'Apologie de la Saint-Barthélemy par Guy du Faur*, Edouard Champion. — Charles Sorel : *La jeunesse de Francion, introduction de Pibrac, et notes de André Thérive*, Editions Bossard. — **1er Octobre :** Alfred Poizat : *Les Maîtres du théâtre, d'Eschyle à Curel*, 1 vol., La Renaissance du Livre. — André Germain : *Têtes et Fantômes*, 1 vol., Emile-Paul. — D. Paganelli : *Un petit-fils de Renan : Ernest Psichari*, 1 vol., Edition des Tablettes. — Dussane : *La Comédie-Française*, 1 vol., La Renaissance du Livre. — *Correspondance de Paul Verlaine, tome II*, Crès. — Gustave Coquiot : *Vagabondages*, 1 vol., Ollendorff. — Lorenzi de Bradi : *La vraie Colomba*, 1 vol., Flammarion. — **15 Octobre :** Henry Lyonnet : *Les Premières de P. Corneille*. Préface d'Auguste Dorchain, Delagrave. — J. Lucas-Dubreton : *La petite vie de Samuel Pepys londonien*, Payot. — Vicomte Menjot-d'Elbène : *Madame de La Sablière, ses pensées chrétiennes et ses lettres à l'abbé de Rancé*, Plon-Nourrit. — **1er Novembre :** Ernest Delahaye : *Rimbaud, l'artiste et l'être moral*, Messein. — Marcel Coulon : *Le Problème de Rimbaud*, poète maudit, Gomès, Nimes. — André Gide : *Dostoïevsky*, Plon. — Henri Massis : *Jugements*, Renan, France, Barrès, Plon. — Vérine : *Derrière le sourire, pensées et réflexions*, Chiberre. — **15 Novembre :** Georges Maurevert : *Fisc et Blason ou l'impôt sur la vanité*, Ferenczi. — Maurice Wolff : *Un siècle d'amitié*, La Renaissance du Livre. — Francis Baumal : *Le Féminisme au temps de Molière*, La Renaissance du Livre. — Molière : *Les Femmes savantes*, avec une introduction historique et littéraire, des notes et un appendice par Maurice Levaillant, Delalain. — **1er Décembre :** Fagus : *Essai sur Shakespeare*, Malfère. — Longworth Chambrun : *Giovani Florio*, Payot. — Léon Bocquet : *Les Destinées mauvaises*, Malfère. — Raymond Mallet : *Dévastations*, Crès. — Ernest Raynaud : *Souvenirs de Police (au temps de Ravachol)*, Payot. — Aurel et Sirieyx de Villers : *Le Devoir de Grâce en amour*, Monté-Lenès. — Eugène Marsan : *Chronique de la Paix*, Nouvelle Revue Française. — Eugène Marsan : *Les Cannes de M. Paul Bourget et le Bon choix de Philinte*, Le Divan. — Archag Tchobanian : *La Roseraie d'Arménie*, tome II, Ernest Leroux. — **15 Décembre :** *Histoire de la Littérature française illustrée. Publiée sous la direction de MM. Joseph Bédier et Paul Hazard, tome premier*, Libr. Larousse. — François Villon : *Œuvres, édition critique avec notices et glossaires par Louis Thuasne*, 3 vol., Auguste Picard. — *Les Cahiers Balzaciens publiés par Marcel Bouteron, Fascicule II*, La Cité des Livres.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

1er Août : Henri Ghéon : *Saint Maurice ou l'Obéissance*, Nouvelle Revue Française. — Marcel Martinet : *La Nuit*, Editions « Clarté ».

LITTÉRATURES ANTIQUES

15 Décembre : Platon : *Œuvres complètes* (tome III), texte établi et traduit

par Alfred Croiset et Louis Bodin (Collection Guillaume-Budé). — *L'Etna*, texte établi et traduit par J. Vessereau (Collection Guillaume-Budé). — Euripide : *Les Bacchantes*, traduction de Mario Meunier (Payot). — Virgile : *Les Géorgiques*, traduction en vers de Paul Paget (Editions du Monde nouveau).

LIVRES D'ÉTRENNES

1er Janvier : Max et Alex Fischer : *Camembert-sur-Ourcq*, illustré par Georges Delaw, éditions André. — Camille Mallarmé : *La légende dorée de Mie-Seulette*, illustration de Constant Le Breton, Edition Crès. — Rudyard Kipling : *Contes*, Illustrations de M. Deluermoz, Delagrave. — A la manière de Buffon, *Coucou... les voilà !* texte et dessins de Marc Delagrave. — *Luce et Colas apprennent à lire*, dessins de Pierre de Lissac, Delagrave. — *Le hibou et les petits oiseaux*, dessins de Plumereau, Delagrave. — Xavier et Lorée Privas : *Douce-Amère* et *Pêcheurs de lunes*, illustrations de Reynolt, Delagrave.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

1er Janvier : Robert Schwarz : *la Chimie des complexes inorganiques* ; adaptation française par André Julliard ; préface de Marcel Boll, Dunod. — Recherches récentes sur la sexualité, par C. B. Bridges (American Naturalist), par Pézard (Académie des Sciences), par Champy (Archives de Morphologie générale). — **1er Février** : Le centenaire de Pasteur. — Auguste Lumière : *Théorie colloïdale de la Biologie et de la Pathologie*, Bibliothèque de Synthèse scientifique, E. Chiron. — Pierre Boutroux : *Les Mathématiques*, Petite Bibliothèque de Culture générale, Albin Michel. — **1er Mars** : Greffes d'organes ; greffes d'yeux et de têtes. — **1er Avril** : *Scientia*, Revue internationale de synthèse scientifique, F. Alcan. — A. Boutaric : *La Vie des atomes*, Bibliothèque de Philosophie scientifique, E. Flammarion. — A. Berthoud : *Les Nouvelles conceptions de la matière et de l'atome*, Encyclopédie scientifique, Doin. — A. Berthoud : *La Constitution des atomes*, Collection Payot. — Max Born : *La Constitution de la matière*, traduit par H. Bellenot, Collection de monographes scientifiques étrangères, A. Blanchard. — W. Kossel : *Les Forces de valence* et *les Spectres de Röntgen*, traduit par M. Golay, A. Blanchard, même collection. — **1er Mai** : Jacques Loeb : *Proteins and the theory of colloidal behavior*, Mc Graw-Hill Book Company, New-York. — Dr Jean Nageotte : *L'Organisation de la matière dans ses rapports avec la vie*, F. Alcan. — Julien Costantion : *Origine de la vie sur le globe*, E. Flammarion. — **1er Juin** : E. Apert, L. Cuénot, Le Major Darwin, F. Houssay, L. March, G. Papillault, Ed. Perrier, Ch. Richet, G. Schreiber : *Eugénique et Sélection*, Bibliothèque générale des sciences sociales, Félix Alcan. — **1er Juillet** : Marcel Boll : *Euclide, Galilée, Newton, Einstein*, Editions d'actualité. — A. et R. Sartory : *Vers le monde d'Einstein*, Encyclopédie illustrée des actualités scientifiques, A. Quillet. — Paul Drumaux : *L'Evidence de la Théorie d'Einstein*, J. Hermann. — H. Duport : *Critique des théories einsteiniennes*, la relativité et la loi de l'attraction universelle, Dijon, M. Darantière. — Louis Warsant : *Les Théories d'Einstein*, essai de réfutation, examen critique, Félix Alcan. — Edouard Branly : *La Télégraphie sans fil*, Collection Payot. — Commandant Marcel Jauneaud : *L'Evolution de l'aéronautique*, Bibliothèque de Philosophie scientifique, E. Flammarion. — Maurice Larrouy : *Le Ballon et l'Avion* ; la route aérienne, Collection Armand Colin. — **1er Août** : Rémy Perrier : *La Faune de la France illustrée* ; *Myriapodes et Insectes inférieurs*, Delagrave. — J.-H. Fabre : *Souvenirs entomologiques*, études sur les instincts et les mœurs des Insectes : sixième et septième séries de l'édition définitive, illustrée, Delagrave. — J.-H. Fabre : *Le Livre des champs*, Delagrave. — J.-G. Millet : *En lisant J.-H. Fabre, le « Virgile des Insectes »*, l'énigme de l'instinct en face de la science, avec une préface de Gaston Bonnier, Delagrave. — E. Bugnion : *La guerre des Fourmis et des Termites* ; la genèse des instincts expliquée par cette guerre, Genève, Kundig. — G. André : *Propriétés générales des sols en agriculture*, Collection Armand Colin. — Maurice Boubier : *L'Oiseau et son milieu*, Bibliothèque de Philosophie scientifique, E. Flammarion. — Guy Babault : *Recherches zoologiques* dans les provinces centrales de l'Inde et dans les régions occidentales de l'Himalaya, Plon. — **1er Septembre** : Le 75e anniversaire de la fondation de la Société de biologie de Paris. — **1er Octobre** : Professeur Char-

les Richet : *Le Savant* ; « les Caractères de ce temps », Hachette. — Professeur Sigmund Freud : *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, traduit de l'allemand par le Dr B. Reverchon, les Documents bleus, éditions de la Nouvelle Revue française. — **1er Novembre** : A propos de l'hérédité des caractères acquis. — Joh. Schmidt : *La Valeur de l'individu à titre de générateur*, comptes rendus des travaux du laboratoire Carlsberg. — T.-H. Morgan, A.-H. Sturtevant, H.-J. Muller, C. Bridges : *Le Mécanisme de l'hérédité mendélienne*, édition française, par Maurice Herlant, Lamertin, Bruxelles. —**1re Décembre** : P. Langevin : *La Physique depuis vingt ans*, Bibliothèque d'histoire et de philosophie des sciences de l'Encyclopédie scientifique, Doin. — André Metz : *La Relativité*, exposé des théories d'Effistein et réfutation des erreurs contenues dans les ouvrages les plus notoires, Chiron. — H. Bouasse : *La Question préalable contre la théorie d'Einstein*, A. Blanchard. — Christian Cornelissen : *Les Hallucinations des Einsteiniens* ou les erreurs de méthode chez les physiciens-mathématiciens, A. Blanchard. — Norman-Robert Campbell : *Les Principes de la Physique*, traduit et adapté en français, Nouvelle Collection scientifique, F. Alcan. — Abel Rey : *La Théorie de la Physique* chez les physiciens contemporains, 2e édition revue et augmentée, Bibliothèque de Philosophie contemporaine, F. Alcan. — Cinquantenaire de la Socété française de Physique : *Exposition de physique et de T. S. F.*

MUSÉES ET COLLECTIONS

1er Février : La question des cartes d'entrée dans les musées et palais nationaux et celle de l'ouverture des salles du Louvre. — La vente du collier de Mme Thiers. — Le legs Bonnat au Musée du Louvre et au Musée de Bayonne — Le fisc ennemi des musées. — Le legs Marcel Bing et le legs de la baronne Salomon de Rothschild au Musée du Louvre. — Nouvelle installation des pastels de La Tour au Musée du Louvre. —*Le Portrait de Pasteur* par Edelfelt au Musée du Luxembourg. — Le nouveau président du Conseil des musées nationaux. — Un bienfaiteur de nos musées : M. Jacques Zoubaloff. — Mémento bibliographique. — **15 Mars** : Une acquisition nouvelle du département égyptien du Musée du Louvre. — *Le Bon Bock*, de Manet. — Le délabrement du château et du parc de Versailles. — Les découvertes de M. Carter à Louqsor. — Mémento bibliographique. — **1er Mai** : L'Exposition du livre et de la reliure au Musée des Arts décoratifs, au Musée des Beaux Arts de la Ville de Paris et à la galerie Demotte. — **1er Juin** : Au Musée du Louvre : exposition de l'*Eva prima Pandora*, de Jean Cousin et d'autres nouvelles acquisitions, l'exposition des dessins de Claude Lorrain et des œuvres d'art léguées par Léon Bonnat au Musée de Bayonne. — Mémento bibliographique. — **15 Juin** : L'Exposition d'art belge ancien et moderne au Jeu de Paume. — Exposition des tapisseries des *Chasses de l'empereur Maximilien* à Bruxelles. — **1er Juillet** : Au Musée du Louvre, une sculpture française du XIIe siècle ; un tableau de Claude Gillot ; exposition d'une nouvelle série des donations Bonnat. — L'Exposition de la Vénerie française au Musée des Arts décoratifs. — L'exposition Daumier-Gavarni à la Maison de Victor Hugo. — Exposition au palais de la Légion d'Honneur des collections du Californian Palace de San Francisco. — L'exposition à Rome des objets d'art reconquis sur l'Autriche. — Les vitraux de la collégiale de Saint-Quentin et la question des réparations artistiques. —**1er Août** : Au Musée du Louvre : une tête royale égyptienne en pâte de verre ; la donation E. Corroyer. — Expositions au Musée Cernuschi, au Musée Guimet, au Musée Galliera et au Musée de Sèvres. — Un nouveau musée parisien ; le Musée Henner. — Le Musée Toulouse-Lautrec à Albi. — La Saison d'art à Beauvais. — Le produit des entrées dans les musées et monuments nationaux. — Mémento bibliographique. — **1er Novembre** : Exposition de l'Institut français d'archéologie et d'art musulmans de Damas au Musée des Arts décoratifs. — Le calice de Suger retrouvé. — L'exode des monuments français en Amérique. — Mémento bibliographique. — **1er Décembre** : Exposition au Musée du Louvre d'une nouvelle série des dons de Léon Bonnat au Musée de Bayonne. — Le vol des tapisseries du château de Versailles. — L'exposition du centenaire d'Abraham Bréguet au Musée Galliera. — Au Musée des arts décoratifs. — Mémento bibliographique.

MUSIQUE

15 Janvier : Concerts Koussevitzky : *Quatrième Symphonie*, d'Albéric

Magnard : *Liturgie de saint Jean Chrysostome*, de Gretchaninoff ; *Tableaux d'une Exposition* de Moussorgsky, orchestrés par M. Maurice Ravel ; Ouverture de *Rousslan et Ludmilla*, de Glinka ; *Pour une Fête de Printemps*, d'Albert Roussel ; *Neuvième Symphonie*, de Beethoven. — *Les Fêtes du Peuple*, d'Albert Doyen. — *La Lyre et la Harpe*, de Saint-Saëns. — Les *Sonates de Mozart* revisées par Saint-Saëns. — **15 Février** : OPÉRA-NATIONAL : *la Fille de Roland*, musique de M. Rabaud ; *Grisélidis*, conte lyrique d'Armand Sylvestre et E. Morand, musique de Jules Massenet ; *la Flûte enchantée*, de Mozart. — OPÉRA-COMIQUE : *les Uns et les Autres*, de Verlaine, musique de M. Max d'Ollone ; *Quand la Cloche sonnera*, drame lyrique de MM. d'Hansewick et de Wattyne, musique de M. Bachelet ; *Gianni Schicci*, opéra-bouffe de M. Forzano, musique de M. Piccini ; *Polyphème*, poème d'Albert Samain, musique de M. Jean Cras. — TRIANON-LYRIQUE : *Isabelle et Pantalon*, opéra-bouffe de M. Max Jacob, musique de M. Roland-Manuel. — **15 Mars** : Le cas Magnard. — OPÉRA-NATIONAL : *Cydalise et le Chèvre-Pied*, ballet de MM. Caillavet et Robert de Flers, musique de M. Gabriel Pierné. — **1er Mai** : Concerts de virtuoses : *Mlle Henriette Faure* ; *M. Jean Duhem* ; *M. Alexandre Borovsky*. — OPÉRA-COMIQUE : *le Hulla*, conte lyrique oriental, poème de M. André Rivoire, musique de M. Marcel Samuel-Rousseau. — **15 Juin** : OPÉRA-NATIONAL : *les Maîtres-Chanteurs*, de Richard Wagner, *la Khovanchtchina*, de Modeste Moussorgsky. — **1er Juillet** : Concerts Rubinstein. — Concerts Straram. — Concerts Wiener. — **1er Novembre** : OPÉRA-NATIONAL : *Padmavati*, opéra-ballet, poème de M. Louis Laloy, musique de M. Albert Roussel ; *le Trouvère*, opéra de Verdi. — **15 Novembre** : OPÉRA-COMIQUE : *Nausicaa*, opéra en 2 actes de M. René Fauchois, musique de M. Reynaldo Hahn ; *Pepita Jimenez*, comédie lyrique en 2 actes et 3 tableaux, musique d'Isaac Albeniz. — Editions Maurice Sénart : *L'Esthétique de l'Orgue*, de M. Jean Huré. — **15 Décembre** : OPÉRA-NATIONAL : *le Jardin du Paradis*, conte lyrique de MM. de Flers et Caillavet d'après un conte d'Andersen, musique de M. Alfred Bruneau. — OPÉRA-COMIQUE : *Sainte-Odile*, drame lyrique de M. Georges Lignereux, musique de M. Marcel Bertrand ; *la Griffe*, drame lyrique de M. Jean Sartène, musique de M. F. Fourdrain. — TRIANON-LYRIQUE : *Les Pèlerins de la Mecque ou la Rencontre imprévue*, opéra comique en 3 actes, paroles de Dancourt, musique de Gluck.

MYCOLOGIE

15 Mai : Le champignon supérieur et l'ami de la nature. — Iconographie mycologique. — J.-H. Fabre mycologue. — Le calendrier des champignons. — Les travaux de Louis Matruchot. — **1er Septembre** : Bibliothèque de l'apprenti mycologue. — Classification des champignons supérieurs. — Champignons mortels. — Mycologie poétique.

NOTES ET DOCUMENTS ARTISTIQUES

15 Janvier : Le tombeau de Cézanne. — **15 Février** : Clésinger. — **1er Mai** : Exposition de reliure à Versailles.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

1er Janvier : Le passé de Mata-Hari. — **1er Février** : Gambetta et l'Allemagne : un incident ignoré. — A propos de Nazareth. — **15 Février** : Le Lac de Génézareth. — **1er Mars** : Le français de « Madame Mère » (*Imperatoris mater*). — **15 Mars** : Les précurseurs de Lord Carnarvon. — **1er Avril** : Ce qu'était l'enseignement secondaire au XVIIe siècle. — **1er Mai** : Exécution de Patriarches et d'Evêques. — **15 Mai** : Une interview de Montgolfier et les vraies raisons de la mort de Pilâtre de Rozier et Romain en 1785. — **1er Juin** : La découverte du plus ancien texte des Evangiles dans un palimpseste espagnol de Tarragone. — **15 Juin** : Mata-Hari et les « Défaitistes ». — **1er Août** : La vie dans les collèges de Paris au XVIIe siècle. — **1er Septembre** : Le drame d'amour de Herbert von Bismarck.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

15 Février : Comment Heine s'entendait à « taper » les Rothschild. — **15 Mars** : A propos de la prière sur l'Acropole. — **15 Mai** : L'exactitude de citer. — **1er Août** : Baudelaire, Edgar Poe et le romantisme (d'après une

page inconnue de Baudelaire). — **1er Septembre** : Le réveil des Anti-Stendhaliens.—**15 Septembre** : Relations entre écrivains et critiques.— **1er Octobre** : L'Hypocrisie et Tartufe. Une des « Sources » de Molière : Les *Hypocrites* de Scarron. — **15 Octobre** : Pourquoi mutiler les titres des livres ? — **1er Novembre** : Trois lettres de George Sand à Pagello. —**15 Novembre** : A propos d'une édition nouvelle de la correspondance de Flaubert. — **1er Décembre** : Une collaboration de Stendhal. — **15 Décembre** : Une reconstitution du « Zaïmph » ou Voile de Tanit, de *Salammbô*.

NOTES ET DOCUMENTS SOCIOLOGIQUES

15 Décembre : La nouvelle mentalité ouvrière.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

1er Janvier : G. von Romberg : *Die Falschungen des russischen Orangebuches*, Berlin, Vreinigung wissenschaftlicher Verleger. — **15 Janvier** : Fernand-Hubert Grimauty : *Les derniers mois de la guerre en Belgique*, Perrin. — — J. Demolon : *On vous demande à la Commandanture*, Plon.— G.Hanotaux : *La Bataille de la Marne*, Plon, 2 vol. — **1er Février** : H. Delbruck : *Ludendorff peint par lui-même*, Payot. — **15 Février** : *Denkwurdigkeiten*, Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt. — **1er Mars** : Feldmarschall Conrad : *Aus meiner Dienstzeit*, III, Wien, Rikola. — **1er Avril** : Brand Whitlock : *La Belgique sous l'occupation allemande*, Berger-Levrault. — J. Isaac : *Joffre et Lanrezac*, Chiron. — Lieutenant-colonel H. Corda : *La Guerre Mondiale*, avec Atlas, Chapelot. — **15 Avril** : Lieutenant de vaisseau de Ryvoire : *Histoire de la Guerre Navale* 1914-18, gr. in-8, Fournier.—Commandant R. Thys : *Nieuport* 1914-18, *Les inondations de l'Yser et les Sapeurs-pontonniers du Génie Belge*, p. in-4 illust., Desoer., Liège. — Fr. Martial Lekeux: *Mes cloîtres dans la guerre*, Plon. — Lieutenant-colonel Albert Carré : *Les engagés volontaires alsaciens-lorrains pendant la guerre*, Flammarion. — X. Toran-Bayle : *Salonique, Monastir et Athènes*, Etienne Chiron. — **1er Mai** : Raymond Recouly : *Les Heures tragiques d'avant-guerre*, La Renaissance du Livre. — **15 Mai** : Capitaine de Mazenod : *Les Etapes du sacrifice*, Plon. — Leune : *L'éternel Ulysse*, ib. — **1er Juillet** : P. Conard : *Trois figures de chefs : Falkenhayn, Hindenburg, Ludendorff*, in-18, Flammarion. — Erich Ludendorff : *Conduite de la guerre et Politique*, trad. par le capitaine breveté M. Kœltz, in-8°, Berger-Levrault. — **1er Août** : J.-E. Edmonds : *Military Operations, France and Belgium*, 1914, London, Macmillan, 2 vol., dont 1 de cartes. — **15 Août** : Général A. Tanant : *La Troisième armée dans la Bataille*, in-18, Renaissance du Livre. — P. Pilant : *Le rôle du Général Galliéni* (1914), in-18 *idem*. — Commandant Dallie : *La Bataille de Montdidier*, in-8, Berger-Levrault. — Lieutenant-colonel de With-Guizot : *Les Grandes étapes de la Victoire*, in-8, *idem*. — Maurice Lewandowski. : *Comment l'Allemagne a su se faire payer*, Hachette. — Elisabeth Le Brocq : *Captive*, Librairie Colbert. —**1er Septembre** : J. William White : *La Mise en accusation de l'Allemagne par l'Amérique*, traduction J. Norland, Lib. Chiron. — Georges Gandy : *Le chemin des Dames en feu*, Plon. — L. Vigné d'Octon : *Les crimes du service de santé et de l'Etat-major général de la marine*. Editions du xxe siècle, Marseille. — Emile Massard : *Les Espions à Paris*, Albin Michel. — **1er Octobre** : Général d'Amade : *L'Expédition de 1915. Constantinople et les Dardanelles*, Revue des questions historiques, Plon. — Liman von Sanders : *Cinq ans de Turquie*, in-8°, Payot. — Général Chertils : *La guerre de la délivrance*, 3 tomes, nombreuses cartes et croquis, de Gigord, Paris. — **15 Octobre** : Commandant A. Grasset : *Un combat de rencontre. Neufchâteau* (22 *août* 1914), in-8°, Berger-Levrault. — Commandant breveté Ch. Paquet : *Etude sur le fonctionnement interne d'un 2e Bureau en Campagne*, in-8°, Berger-Levrault.—**15 Novembre** : Karl Rosner : *Der König : Au Quartier Général du Kaiser pendant la seconde bataille de la Marne*, trad. de l'allemand par H. Massoul et le lieutenant J. Massoul, Plon-Nourrit et Cie. — Michel Farnaise : *L'Aventure du* « Gœben », Renaissance du Livre.— Général *** : *Plutarque n'a pas menti*, Renaissance du Livre. — Reginald Kann : *Le plan de Campagne allemand de 1914 et son exécution*, in-8°, Payot. — Maurice Genevoix : *Les Eparges*, Flammarion. — Henri Duthell, *De Sauret-la-honte à Mangin-le-Boucher*, Nouvelle Librairie nationale. — Commandant Perreau : *Victoire chère et paix de dupes*, Paul Cotin.

PHILOSOPHIE

15 Janvier : Morales et Sagesses. — Han Ryner : *Les Véritables Entretiens de Socrate*, Editions « Athéna ». — *Le Cinquième Evangile* (huitième édition), Ed. « Athéna ». — *Le Subjectivisme* : Edition du Fauconnier. — *Petit Manuel Individualiste*, Ed. « Athéna ». — *Des diverses sortes d'Individualisme* ; « Le Fauconnier ». — *Les Artisans de l'Avenir*. — Bouglé, Bréthier, Delacroix et Parodi : *Du Sage Antique au Citoyen moderne*, A. Colin. — L'auteur des *Propos d'Alain* : *Quatre-vingt-un chapitres sur l'Esprit et les Passions* ; Camille Bloch. — Jacques Maritain : *Théonas*, Nouvelle Librairie Nationale. — Jules Sageret : *La Religion de l'Harmonie*, Les Presses universitaires de France. — Jean Finot : *L'Atelier des Gens heureux* ; Ed. de la *Revue Mondiale*. — Jules Latapy : *L'Art de vivre*, Alcan. — Jules Payot : *La Conquête du Bonheur*, Alcan. — Maurice de Gasté : *La Bêtise Humaine et la Science de la Vie*, Librairie Perche. — A propos de *La Philosophie officielle et la Philosophie*. M. Palante et la fin du principe de contradiction. Lettre de M. Jules de Gaultier.— **1er Février** : Bertrand Russell, *Le Mysticisme et la Logique* traduit de l'anglais par Jean de Menasce, 1 vol., Payot. — G. Papini : *Le Crépuscule des philosophes*, traduction française de Mlle J. Bertrand, 1 vol., Chiron.—Ch. Andler, *Nietzsche, sa vie et sa pensée*, t. IV : *Nietzsche et le transformisme intellectualiste*, la philosophie de sa période française, 1 vol., édition Bossard. — E. Lasbax : *La philosophie dans l'Afrique du Nord et l'Histoire de l'esprit africain*, 1 broch., Alcan. — R. Landry, *Duns Scot*, 1 vol. de la collection des Grands Philosophes, Alcan. — **15 Août** : Marcel Boll : *La science et l'esprit positif chez les penseurs contemporains*, Alcan, 1921 (les Questions actuelles). — J.-H. Rosny aîné : *Les sciences et le pluralisme*, ibid., 1922 (Nouvelle collection scientifique). — Gonzague Truc : *L'avenir de la raison*, Renaissance du Livre, s. d. (Bibl. intern. de critique). — Edme Tassy : *La philosophie constructive*, Chiron, 1921. — Baron Descamps : *Le génie des religions, les origines, avec un essai de protologie scientifique sur la vérité, la certitude, la science et la civilisation*, Alcan ; Bruxelles, Dewit ; Londres, Burns Oates and Washbourne, 1923. — Jacques Rueff : *Des sciences physiques aux sciences morales. Introduction à l'étude de la morale et de l'Economie politique rationnelles*. Préface de M. C. Colson, Alcan, 1922 (Questions du temps présent). — **15 Septembre** : Henri Piéron : *Le cerveau et la pensée*, Alcan, 1923. — Mathieu Gr. Peucesco : *Le mécanisme de la conscience*, Ibid. 1922. — Dr A. Hesnard : *L'inconscient*, Doin, 1923. — Edouard Jung : *Le principe constitutif de la nature organique*, Alcan, 1923. — André Cresson : *Les réactions intellectuelles élémentaires*, Ibid. 1922. — Firmin Nicolardot : *Habitude ou train ?* Vrin, 1922. — Dr Sigm. Freud : *La psychopathologie de la vie quotidienne*, trad. par le Dr S. Jankélévitch, Payot, 1922. — Jean Finot : *Préjugé et problème des sexes*, 8e éd., Alcan, 1923. — **15 Novembre** : Pater : *Platon et le Platonisme*, trad. par le Dr S. Jankélévitch, Payot, 1923. — Louis de Launay : *Descartes*, Payot, 1923, (les grands hommes de France). — A.Koyré : *Essai sur l'idée de Dieu et les preuves de son existence chez Descartes*, Leroux, 1922 (Bibl. Ec. des H. Etudes, Sc. relig. XXXIII). — Léon Chestov : *La nuit de Gethsémani. Essai sur la philosophie de Pascal*, Grasset 1923 (Les Cahiers verts, XXIII). — J. Vidgrain : *Le christianisme dans la philosophie de Malebranche*, Alcan (Grands philosophes). — *Malebranche, fragments philosophiques et correspondance*, ibid. — Proal : *La psychologie de J.-J. Rousseau*, Alcan, 1923. — *Maine de Biran* : *Œuvres*, publiées avec le concours de l'Institut de France, par P. Tisserand. T. II (Influence de l'Habitude sur la faculté de penser), Alcan, 1922. — Ph. Méditch : *La théorie de l'intelligence chez Schopenhauer*, Alcan, 1923. — E. Leroux : *Le Pragmatisme américain et anglais, étude historique et critique, suivie d'une bibliographie critique*, Alcan, 1923. — R. Berthelot : *Un romantisme utilitaire, étude sur le mouvement pragmatiste*, Alcan, 1922. —F. Abauzit : *L'énigme du monde et sa solution selon Ch. Secrétan*, Alcan, 1922. — E. Durkheim : *Education et sociologie*, introd. de P. Fauconnet, Alcan, 1922.

LES POÈMES

1er Janvier : Léon Deubel : *La Lumière Natale*, « Mercure de France ». — ThéoVarlet : *Aux Libres Jardins*, Edgar Malfère. — Fagus : *Frère Tranquille, poème suivi de la Dévotion aux Princesses Gardiennes et du Jeu-parti de Futile*, Edgar Malfère. — Paul Souchon : *Les Regrets de la Grande Ile*, « Monde Nou-

veau ». — René Maran : *Le Visage Calme*, « Monde Nouveau ». — Jean Sarment : *Le Cœur d'Enfance*, « Librairie de France ». — Suzanne Renaud : *Ta Vie est là*, « Au Pigeonnier », Saint-Félicien-en-Vivarais. — Maurice Martin du Gard : *Signes des Temps*, Emile-Paul frères. — André Romane : *Les Délassements Amoureux ou Quelques Flèches du Carquois*, « Les Gémeaux ».— **1er Février** : Georges Périn : *La Nuit brille*, Rieder. — Cécile Périn : *Les Ombres Heureuses*, Le « Divan ». — Fernand Dauphin : *Les Allégresses*, « le *Divan* ». — Albert Marchon : *Sous le signe de la vierge*, Garnier frères. — Charles Boulley-Duparc : *Mais où sont les neiges d'antan...*, Garnier frères. — A.-P. Garnier : *Le jardin d'amour*, Garnier frères. — Paul Fort : *L'Arbre à Poèmes*, précédé d'une conférence d'André Fontainas sur l'Auteur des Ballades françaises, J. Povolozki. — Paul Fort : *La Ronde autour du monde*, Préface de Pierre Louys, Flammarion. — **1er Mars** : Francis Vielé-Griffin : *Couronne offerte à la Muse Romaine*, Librairie de France : Marc Lafargue : *La belle journée*, Librairie de France. — Fontelroye : *La Dérive des Eaux Douces*, illustration de Henry Maurice Cahours, Albert Lambert. — Jean Racine : *Les Roses déchirées*, Edouard Privas, Toulouse. — Charles Dornier : *Feux et Chants dans la nuit*, « Athéna ». — Raymond Benda : *Poèmes achevés*, Chiberre. — André Cœuroy : *Les Poings lassés*, « Belles-Lettres ». — Daniel Guérin : *Le livre de la dix-huitième année*, Albin Michel. — A.-M. Gossez : *Au pays des pâtures*, J. Tallandier. — A.-M. Gossez : *La Nostalgie du Ciel Natal*, avec un frontispice de Francis Yard et 28 dessins de Camille Mériot, J. Tallandier. — Erwan Marec : *Les Cloches d'Is*, « à l'enseigne de l'Hermine », Dinard. — **1er Avril** : Albert Saint-Paul : *De la Lumière effeuillée*, poème d'un jour de fête orné de bois gravés par Jean Saint-Paul, Povolozky. — François-Paul Alibert : *Odes*, avec un portrait de l'auteur gravé au burin par J.-S. Laboureur, « Nouvelle Revue française ». — Maurice Magre : *Œuvre Amoureuse et Sentimentale*, « Bibliothèque des Curieux ». — Georges Boutelleau : *Poésies* 1874-1916, Alphonse Lemerre. — Charles Tillac : *Essai de Rêve moderne*, « La Renaissance du Livre ». — Charles Bauby : *La Bonne Ville de Paris*, « Editions du Monde Nouveau ». — Henri Deberly : *Grains d'Ambre et d'Or*, chez l'auteur. — Claude Duboscq : *La Solitude Nuptiale*, préface de Francis Jammes, Chiberre. — Yves-Gérard Le Dantec : *L'Or des Souvenirs*, « les Gémeaux ». — Francis Yard : *La Chanson des Cloches*, Henri Defontaine, Rouen. F. Chaffiol-Debillemont : *Mois d'Exil*, « Librairie des Lettres ». — **1er Mai** : Rosemonde Gérard : *Les Pipeaux*, Fasquelle. — Adrienne Blanc-Péridier : *Les Enchantements*, Plon. — Marg. Yourcenar : *Les Dieux ne sont pas morts*, Chiberre. — Marie-Paule Salonne : *Ma Maison dans la Brume*, préface de J.-H. Rosny aîné, de l'Académie Goncourt, « Belles-Lettres ». — Alice Rolland : *Au temps des Veillées*, Jouve. — Marguerite Henry-Rosier : *La Ronde des Jours*, Plon. — Germaine Emmanuel-Delbousquet : *Le Jardin dans le Soir*, avec un portrait de l'auteur, Ollendorff. — Thérèse-Marie de Cours : *Poèmes de vie et d'amour*, Jouve. — **1er Juin** : Fernand Gregh : *Couleur de la Vie*, Flammarion. — Jean Carrère : *Les Chants Orphiques*, Plon. — Paul Dermée : *Le Volant d'Artimon*, J. Povolozky. — François Gauzi : 12 *Signes et Chansons*, Sirven, Toulouse. — Jean Doyen : *Les Chants Agrestes*, « éditions du Fauconnier ». — Pierre Dominique : *Poèmes pour Déjanire*, « le Nouveau Mercure ». — Ivan Goll : *Les Cinq Continents*, « la Renaissance du Livre ». — *Poésie*, cahiers mensuels illustrés, « éditions d'art du Croquis ».—*Phœbus*, « éditions de Belles-Lettres ».— **1er Juillet** : Jean Pellerin : *Le Bouquet inutile*, « Nouvelle Revue française ». — Paul-Hyacinthe-Loyson : *Sous le Signe Eternel*, Helleu et Sergent. — Jules Romains : *Odes et Prières*, « Nouvelle Revue française ». — Alphonse Séché : *Dans toute Cage il y a deux Oiseaux*, bois originaux de S. Lewitzka, Chiberre. — Touny-Lérys : *Le Printemps souriant et grave*, G. Crès. — Léon Riotor : *Poèmes et Récits de Guerre*, notice par Ernest Raynaud, Impr. Frazier-Soye. — **1er Août** : Henry Bataille : *Vers préférés*, Flammarion. — Francis Jammes : *Le premier livre des Quatrains*, « Mercure de France ». — Francis Vielé-Griffin : *Le Domaine Royal, discours lyriques*, « Mercure de France ». — Jean de Cours : *Suite tourangelle à la louange de Diane*, « La Connaissance ». — Charles Cousin : *Galatée*, « La Connaissance ». — Octave Charpentier : *Le Poème de la Rose*, bois originaux de A. Deslignères, « éditions d'art du Croquis ». — Pierre-Jean Jouve : *Tragiques*, suivis de *Voyage Sentimental*, Stock. — Valéry Larbaud : *Les Poésies de A. O. Barnabooth*, « La Nouvelle Revue Française ». — **1er Septembre** : Robert de

Souza : *Modulations*, Crès. — Jean Royère : *Quiétude*, Emile Paul. — Johannes : *Cendres*, « la Phalange ». — Georges Dessoudeix : *La Corbeille des Soirs*, préface de Mme Lucie Delarue-Mardrus, Jouve. — Philippe Chabaneix : *Le Poème de la Rose et du Baiser*, « le Divan ». — Georges Gabory : *Poésies pour Dames seules*, avec un portrait de l'auteur par D. Galanis, « Nouvelle Revue Française ». — Yves Gandon : *Ventres de Guignols*, Chiberre. — Léon Moussinac : *Dernière heure*, avec un bois de Hermine David, « Librairie de France ». — Jane Hugard : *Joies et Peines mes compagnes*, « la Licorne ». — Alexandre Embiricos : *Poèmes de l'Egée*, Figuière. — **1er Octobre** : Pierre d'Arcangues : *Les Chansons de Kaddour*, préface de Claude Farrère, Chiberre. — Louis des Courières : *Chansons Attiques*, Messein. — Florian Delhorbe : *Les Etapes du Voyage*, « éditions du Monde Nouveau ». — Fortuné Paillot : *Les Piments doux d'Hassan Melek*, illustrations de l'auteur, Eugène Rey. — Faustin H. Rippert : *Cantique printanier*, « les Tablettes », Saint-Raphaël. — Pierre-Maurice de Styx : *Chants de Grenade et du Maghreb*, Alphonse Lemerre. — Gisèle Vallerey : *Les Cris de ma Souffrance*, « les Tablettes », Saint-Raphaël. — Marcel Yonnet : *Le Coffret d'Onyx*, bois gravés par Jean-Paul Dubray, « Le Livre et l'Image », Villevert, par Limours. — (Sans nom d'auteur) : *Chansons pour elles*, « les Tablettes », Saint-Raphaël. — Marcello Fabri : *Six Poèmes synchroniques suivis de la Messe d'Art*, oratorio, et illustrés de 32 bois gravés de P.-L. Menon, Povolozky. — Madame Alphonse Daudet : *Rome et quelques Poèmes*, Lemerre. — Louis Brauquier : *Et au delà de Suez*, « la Revue le Feu », Aix-en-Provence. — J.-A. Mattei : *La Méditerranée*, « édition de l'Aloès ». — Paul Morin : *Poèmes de Cendres et d'Or*, « édition du Dauphin », Montréal. — Elie J. Feinberg : *Le Poème de l'Egypte*,(sans nom d'éditeur). — Louis Durieux : *Les Incertaines*, Jouve. — Emma Pellerin et Joseph Bollery : *La Chasse Infernale*, Armand Huart. — Camille Andry : *Les Effluves et les Arcs*, Chiberre. — **15 Octobre** : Robert Boudry : *Humanité*, poèmes ornés de six gravures sur bois de Raymond Thiollière, « Images de Paris ». — A. Rolland de Renéville : *De l'Adieu à l'Oubli*, illustrations par Edm. Rocher, « éditions du Jardin de la France », Blois. — René Fernandat : *Ondes et Flammes*, « Au Pigeonnier », Saint-Félicien-en-Vivarais. — Michel Maurien : *Halte à l'Auberge*, Melzer. — Marie-Charles Marchal : *Quelques Poèmes*, Favyé, Thiers. — Maurice-Pierre Boyé : *L'Alcôve des Amants*, « la Pensée française ». — Marcel Dumenger : *Le Sang de l'âme*, « Les Gémeaux ». — Maurice Heim : *La Danseuse Nue*, Chiberre. — Pierre Rossillion : *Andante*, « le Divan ». — Paul de Stœcklin : *Au Jardin d'Aphrodite*, poèmes ornés de bois originaux par H. Amédée-Wetter, « la Pensée française ». — Albert de Monsaraz : *La Muse Intrépide*, « éditions Fast ». — **1er Novembre** : Jeanne Perdriel-Vaissière : *Le Toit sur la Hauteur*, Chiberre. — Amélie Murat : *Le Sanglot d'Eve*, Garnier. — Diane de Cuttoli : *L'Enchantement Multiple*, lettre-préface de Paul Valéry, Chiberre. — Adrienne Monnier : *La Figure*, « les Amis des Livres ». — Lucien Fabre : *Vanikoro*, avec un portarit de l'auteur par Foujita, « Nouvelle Revue française ». — René Kerdyk : *Nuages cousus*, avec un dessin de A. Dunoyer de Segonzac, « Librairie de France ». — Canudo : *S. P. 503, le Poème du Vardar, suivi de la Sonate à Salonique*, avec une image de l'auteur par Picasso et un frontispice musical de Maurice Ravel, « Renaissance du Livre ». — François Porché : *Sonates*, Emile-Paul frères. — **1er Décembre** :Louis Lefebvre : *La Peine Quotidienne*, Garnier. — Pascal Bonetti : *La Marche au Soleil*, Chiberre. — Maffre de Baugé : *Théâtre Méditerranéen*, Bernard Grasset. — Maurice Rostand : *les Insomnies*, Flammarion. — Louis Des Courières : *La Harpe effleurée*, Messein. — François-Paul Alibert : *Eglogues*, Garnier. — Louis Labèque : *Poèmes Expiatoires*, Messein. — Pau Souchon : *les Chants du Stade*, « éditions du Monde Nouveau ». — Marcel Sauvage : *Cicatrices*, « Société mutuelle d'Edition ». — Charles de Saint-Cyr : *Le Livre d'Yseult*, Edgar Malfère.

POÉTIQUE

15 Mars : *La Pléiade*, Librairie de France. — *La Muse française*, « Le Figaro », 13 février 1921. — « *La Muse française* », revue du mouvement poétique, n° 1, mars 1922. — Fernand Divoire : *Rapport sur les Tendances nouvelles de la Poésie*, « Revue mondiale », 15 novembre 1921. — Paul Valéry : préfaces. — *Les Tendances de la jeune poésie*, enquête, « Le Figaro », premier article : 9 avril 922. — *La jeune littérature*, enquête, « Revue hebdomadaire », 14 et 21 octobre-

4 novembre 1922.—Jules Romains : *Petite introduction à un Cours de Technique poétique*, « Nouvelle Revue française », 1er juillet 1922. — Georges Chennevière : *De la nécessité d'une Discipline poétique*, « Mercure de France », 1er octobre 1921. — **1er Juillet** : A propos du centenaire de Théodore de Banville : *Petit Traité de Poésie française* (première édition, 1871). — Charles Maurras : *L'avènement de Moréas* (1891. Réimpression : « La Revue Universelle », 15 novembre 1922). — Frédéric Lefèvre : *Une heure avec Charles Maurras*, « Les Nouvelles Littéraires », 5 mai 1923. — **1er Octobre** : Jules Romains et G. Chennevière : *Petit traité de Versification*, « Nouvelle Revue française », 1923.

PRÉHISTOIRE

15 Décembre : Raoul Montandon : *Genève, Des Origines aux Invasions barbares*, 4° Genève Georg. — Dr. Louis Dubreuil-Chambardel : *La Touraine préhistorique, Préface* de Camille Jullian, 4°, Paris, Champion. — Adrien Blanchet : *Les Souterrains-Refuges de la France, Contribution à l'Histoire de l'habitation humaine*, 8°, Paris, Picard. — Dr. E. Boismoreau : *Inventaire des Souterrains et excavations artificielles de la Vendée*, 8°, Saint-Mesmin, Vendée.— Dr Lucien Mayet et Jean Pissot : *Abris sous roche de la Colombière près Poncin, Ain*, 8° Lyon (Faculté des Sciences), A. Rey. — Lucien Mayet : *Division géologique du Quaternaire et Niveaux archéologiques paléolithiques*, 8°, Paris, Soc. préhis-franc. — Maurice Reygasse : *Etudes de Palethnologie maghrébine*, deuxième série 8°, Constantine, Braham. — G. B. M. Flamand : *Les Pierres écrites, Gravures et Inscriptions rupestres du Nord-Africain*, grand 8°, Paris, Masson.

QUESTIONS COLONIALES

1er Janvier : Arthur Girault : *Principes de Colonisation et de Législation Coloniale*. Introduction. Deuxième partie, tome I, et troisième partie, 3 volumes. Librairie de la Société du Recueil Sirey. Paris 1921-1922. — La Berbérie marocaine.— **15 Février** : Albert Sarraut : *La mise en valeur des colonies françaises*, Payot. — Le Livre colonial. — Albert de Pouvourville : *La Greffe*, Eug. Figuière. — Maurice Delafosse : *L'Ame nègre*, Payot. — Maurice Delafosse : *Broussard*, Emile Larose. — **1er Avril** : Les Chinois et l'Indochine française. — La soi-disant « impénétrabilité de l'âme indigène ». — **15 Juin** : Le cinéma colonial. — **1er Septembre** : François de Tessan : *Dans l'Asie qui s'éveille*. Essais indochinois, avec 16 photographies et 2 cartes. Renaissance du Livre, 1923. —**15 Octobre** : La langue française en Indochine. — **15 Novembre** : Pierre Daye : *L'Empire colonial belge*, Berger-Levrault, Paris.

QUESTIONS ÉCONOMIQUES

15 Janvier : B. Nogaro : *Réparations, Dettes interalliées et restauration monétaire*, Les Presses universitaires de France. — Maurice Dayet : *La Renaissance économique de l'Allemagne*, préface de J. Seydoux, les Presses Universitaires de France. —**1er Décembre** : La situation économique en Russie.

QUESTIONS FISCALES

1er Mars : Les charges de famille devant l'impôt.— **1er Avril** : Les titres au porteur et l'impôt.

QUESTIONS JURIDIQUES

1er Janvier : Spéculation illicite : Hausse sur les denrées et marchandises, Hausse sur les loyers, Droit prétorien. Locations frauduleuses. —Responsabilité civile : Incendie, Recours des voisins, Présomption de faute, Assurance obligatoire. — Droit ouvrier. — Evolution du droit pénal. — Instruction préalable. Instruction contradictoire.— **15 Mars** : Presse : Affaire Silvain-Jaubert contre Doumic, Droit de réponse, Liberté de la critique, Théorie de l'abus du droit. — Manœuvres pour fausser le prix,spéculation illicite, prix des journaux, cours des marchandises. — Match Carpentier-Siki. — **15 Avril** : Excitation à la débauche : Traite des femmes. Tentative. — Sursis à l'exécution de la peine, casier judiciaire, Bulletins nos 1, 2, 3. — Violation du secret des lettres. Privilège postal. — Outrages aux bonnes mœurs. Loi sur la Presse. Livres, journaux,

dessins. — **15 Juillet** : La nouvelle loi sur l'avortement. — **15 Août** : Adoption. — Tutelle officieuse. — Non cumul des peines. — Chasse. — Amende et réparation civile. — Délit impossible. — **15 Octobre** : La Dénatalité et l'Encouragement aux famille nombreuses. — **1er Décembre** : Violation du secret professionnel. — Dépositaires d'un secret par état ou profession. — Secret professionnel du journaliste. — Dénonciation publique d'un crime ou délit.— Témoins défaillants.— Devoir légal et devoir d'honneur.— Usurpation de Titres. — Impôt sur la vanité.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

15 Février : Capitaine Glasson : *La Guerre future*, éditions Attinger. — **1er Avril** : Comment définir la guerre. — Colonel Gros Long : *La connaissance de la guerre*, essai de critique positive, in-18, Nouv. Libr. Nationale. — Lieut. col. E. Mayer : *La Théorie de la guerre et l'étude de l'art militaire*, in-18, Alcan. — **15 Mai** : La Réforme de notre marine de guerre et les accords de Washington. — Vers la suppression des cuirassés.— **15 Juin** : Les civils et la guerre. La Prétendue faillite de l'art militaire. — **15 Septembre** : Contrôleur général Le Marquand : *La question des Arsenaux*, Plon, in-18.— Lieutenant de vaisseau Douin : *La campagne du Bruix en Méditerranée* (1799). Challamel, in-8°.— **15 Décembre** : La Marine française et les dirigeables.

QUESTIONS RELIGIEUSES

1er Juillet : Chanoine Duballet (docteur en théologie et en droit canonique, licencié en droit civil) : *L'Eglise en France et les Syndicats du Clergé*, chez l'auteur à Saint-Etienne-du-Vauvray (Eure). — **15 Octobre** : Le plus ancien texte des Evangiles ou le « Mercure de France » mystifié. — **15 Décembre** : Le plus ancien texte des Evangiles, ou les lecteurs du « Mercure de France » mystifiés (*suite*).

RÉGIONALISME

1er Février : Contre-vérités alsaciennes. — **1er Avril** : Lettre à propos du *Miroir de la France*. — **1er Mai** : AFRIQUE DU NORD. — Une Conférence nord-africaine. — M. T. Steeg. — L'assistance sociale. — Le Grand Prix littéraire d'Algérie. — *L'Afrique Latine*. — A propos de Brest. — **15 Mai** : BRETAGNE-ARMORIQUE. — Mort d'Emile Masson. — Pour la langue bretonne. — *Barzaz Taldir*, Editions de l' « Ouest-Eclair », Rennes.— Journaux et Revues. — Les Monuments aux Morts. — **1er Septembre** : AFRIQUE DU NORD. — Pour sauver Carthage. — Sur l'art nord-africain. — **1er Octobre** : BRETAGNE-ARMORIQUE. — Sur le Tourisme. — Fêtes bretonnes. — C. Danio, *Histoire de Notre Bretagne*, « à l'enseigne de l'Hermine », Dinard.

LES REVUES

1er Janvier : *Les Marges* : Albert Gorey journaliste, qui renseignait le public sur les travaux de l'Institut depuis vingt-cinq ans. — *Les Œuvres libres* : Claude Farrère et les Turcs. — *La Revue hebdomadaire* : Le dépeuplement de la France ; Raymond Lefebvre, vu par M. P. Drieu La Rochelle. — *La Nouvelle Revue Française* ; un trait des jours d'Alain-Fournier. — Naissance : *Le Domaine* — **1er Février** : Poésie : *Intentions* : poème de M. J. de Maleyssie ; *Montparnasse* : élégie de M. Géo Charles ; *Rythme et Synthèses* : Baudelaire et le renouvellement de la Poésie, par M. Gabriel Brunet .— *Clarté* : la Russie vue par Mme Kroupskaia, la « dévouée compagne de Lénine » ; la nouvelle littérature russe, par M. Victor Serge ; Homais ; indivisibilité de l'esprit, malgré le communisme. — Naissance : *Gazette des Sept Arts*. — **1er Mars** : *La Nouvelle Revue Française* ; hommage à Marcel Proust ; le souvenir de ses amis ; M. Maurice Barrès cite M. J.-H. Rosny ; M. M.-F. Gregh, R. Greyfus, L.-P. Fargue, R. Boylesve, B. Crémieux, G. de la Rochefoucauld, etc., parlent de l'homme et de l'écrivain. — *Le Correspondant* ; *Ecrits du Nord* ; études sur Proust. — *La Revue de France* ; une singularité du peintre Aimé Morot. — *Revue des Deux Mondes* : remarques sur le roman jubilaire de M. Paul Bourget. — Naissances : *France-Islam* ; *Revue contemporaine*. — — **1er Avril** : *Le Correspondant* : Ernest Renan, vu par Brunetière ; opinion de M. Pierre Moreau. — *Revue hebdo-*

madaire : Renan, poète, par M. C.-G. Amiot. — *Le Progrès Civique* : Renan, d'après M. C. Bouglé. — *Le Divan* : « Moréas », par M. L. Lièvre. — *Nouvelle Revue Française* : Le théâtre défini par M. Maurice Boissard. — Naissances. — **1er Mai :** *Cahiers d'Aujourd'hui* : numéro consacré à M. Léon Werth ; opinions de Mme Séverine, de MM. Romain Rolland, H. Duvernois, René Arcos, Georges Besson, un souvenir d'Octave Mirbeau en 1915. — *Le Monde nouveau* : M. Henri Bachelin, la politique d'avant-guerre et les arguments de la polémique royaliste. — *La Revue universelle* : le maréchal Vauban, Boisguillebert, M. Daniel Halévy et le bonheur du peuple sous Louis XIV. — Naissances : *La Revue européenne* ; *La Paix* ; *Les Cahiers littéraires*. — **1er Juin :** *La Revue Mondiale* : la voix, l'accent, le jeu de Sarah Bernhardt, fixés par M. Claude Berton. — *Revue Contemporaine* : une opinion de M. Ernest Raynaud sur François Coppée. — *Le Divan* : l'hommage à Elémir Bourges. — *Revue des Deux Mondes* : Balzac énonce ce qu'il faut pour devenir un auteur. — *Les Humbles* : un poème de M. Georges Vidal. — **1er Juillet :** *Europe* : Selon M. Romain Rolland, l'avenir, en Europe, de la non-violence du Mahatma Gandhi appliquée aux Indes contre le joug anglais. — *La Muse Française* : deux poèmes de M. Jean Lebreau. — *La Revue européenne* : un souvenir de Verlaine et Huysmans, par M. André Germain. — *Revue des Deux Mondes* : la Française et les femmes scandinaves, selon Mme Marcelle Tinayre. — **1er Août :** *Le Correspondant*, *la Revue de France* : Pascal ; M. Fortunat Strowski décrit le manuscrit des « Pensées » et chicane un de ses éditeurs ; M. Joseph Bédier découvre une erreur commise par tous les éditeurs des « Pensées », depuis Faugère, en 1844. — *Le Monde Nouveau* : fragments d'un poème de M. Fagus. — *La Nouvelle Revue française* : petites pièces de Mme Marie Laurencin. — **1er Septembre :** *La Revue française* : « Les Désenchantées » seraient le résultat heureux d'une mystification. — *Le Monde nouveau* : Gustave Kahn romancier, précurseur des jeunes romanciers actuels. — *L'Ane d'or* : Charles-Louis Philippe à 20 ans. — *La Revue de France* : La Russie jugée en 1905 au dîner Bixio, d'après Jules Claretie. — *Choses de théâtre* : le théâtre à Prague. — *Les livrets du Mandarin* : sur les jésuites. — **1er Octobre :** *Tentatives* : une odelette de M. Henri Bosco. — *Le Correspondant*, *Belles-Lettres* : MM. Alfred Poizat et Ed. Dujardin écrivent sur Mallarmé, à propos du 25e anniversaire de sa mort. — *Florilège* : poèmes de MM. Raymond de la Tailhède, Henri Courmont et Fernand Fleuret. — **1er Novembre :** *Revue des Deux Mondes* : Lettres à Coppée, de Stéphane Mallarmé : ses inquiétudes, dès 1866 ; un jugement du « bon » François Coppée dans son journal intime de 1873 ; Mallarmé supérieur aujourd'hui à ses contemporains comblés par le succès. — *La Renaissance d'Occident* : vers de Grégoire Le Roy, tirés d'une étude sur son œuvre. — *Rythme et Synthèse* : poèmes de MM. René Morand et Marcel Sauvage. — **1er Décembre :** *La Revue mondiale* : enquête sur les « gloires et écoles littéraires » ; réponse de Mme Rachilde ; d'une enquête à ouvrir. — *Nos poètes* : les seuls vers connus de feu Frédéric Masson célèbrent Victor Hugo. — *La Revue de Paris* : fragment d'un beau poème de Mme Lucie Delarue-Mardrus. — *L'Alsace française* : description du musée Gobineau à Strasbourg. — *La Revue de France* : opinion de M. Gustave Simon sur la chaire de Victor Hugo.

LES ROMANS

15 Janvier : J.-H. Rosny aîné : *Dans la nuit des cœurs*, Flammarion. — Henri Béraud : *Le martyre de l'obèse*, Albin-Michel. — Jacques de Lacretelle : *Silbermann*, Nouvelle Revue française. — Jean Balde : *La vigne et la maison*, Plon. — Georges Ponsot : *Le roman de la rivière*, Crès. — Georges Oudard : *Ma jeunesse*, Flammarion. — Renée Dunan : *La triple Caresse*, Albin-Michel. — Pierre de Valrose : *Le péché dont on meurt*, Perrin. — Raymond Clauzel : *l'Ile des femmes*, Monde Nouveau. — Albert Adès : *Un roi tout nu*, Calmann-Lévy. — Paul Souchon : *Le meneur de chèvres*, Delalain. — Albert Jean : *Rapaces et nocturnes*, Renaissance du Livre. — **15 Février :** Rachilde et Francis de Homem Christo : *Le Parc du mystère*, Flammarion. — Charles Oulmont : *Le Livre des amants*, Crès. — Maurice Level : *L'Ile sans nom*, Flammarion. — Marcel Berger : *L'Appel des ténèbres*, Ferenczi. — José Germain et Emile Guérinon : *Le Sosie*, Albin Michel. — Fernand Mysor : *Le Semeur d'épouvante*, Grasset. —

Magali Boisnard : *L'enfant taciturne*, Au Hérisson. — L. Stanislas Meunier : *La conquête du diamant*, Flammarion. — Henri Guerlin : *Le crime du pénitent gris*, Bloud et Gay. — Paul Serres : *Le diable au village*, Albin Michel. — Marmouset : *Au lion tranquille*, Librairie de France. — Frédéric Boutet : *Le spectre de M. Imberger*, Flammarion. — **15 Mars** : Legrand-Chabrier : *Christine liée et déliée*, Rieder. — Louis Bertrand : *Cardénio*, Ollendorf. — Victor Segalen : *René Leys*, Crès. — Ch.-Th. Féret : *La réincarnation de Claude le Petit*, Belles-Lettres. — Edmond Jaloux : *Les profondeurs de la mer*, Plon. — Yvonne Schultz : *Les nuis de fer*, Plon. — Louis Delluc : *Les secrets du confessionnal*, Monde nouveau. — Jules Hoches : *Une effarante aventure*, Albin Michel. — Horace Van Offel : *La terreur fauve*, Albin Michel. — Maurice Privat : *L'aventurière aux yeux verts*, Monde nouveau. — Maurice Duplay : *La Bacchanale*, Fayard. — Pierre Mille : *Myrrhine courtisane et martyre*, Ferenczi. — **15 Avril** : Charles-Henry. Hirsch : *Mimi Bigoudis*, Flammarion. — Jean-Michel Renaitour : *Monsieur Scepticus* et *L'enfant chaste*, Delalain-Albin Michel. — Benjamin Crémieux : *Le premier de la classe*, Bernard Grasset. — Claude Roger-Marx : *La tragédie légère*, Albin Michel. — Pierre Grasset : *Le Don Juan bourgeois*, Renaissance du Livre — Binet-Valmer : *Parce que tu souffres... Le désir et le péché*, Flammarion. — Louis Frédéric Bouquette : *Les oiseaux de tempête*, Ferenczi. — Luc Durtain : *Douze cent mille*, Nouvelle revue française. — J. Brousson-Gaubert : *L'aveugle et le Japonais*, B. Grasset. — Alfred Machard : *Graines de bois de lit*, Flammarion. — Maurice de Walelle : *La reine Tala*, Fasquelle. — Emma Lambotte : *Mots d'enfants*, Protin à Liège. — Francis Carco : *Rien qu'une femme*, Crès. — Alexandre Mercereau : *Seraphyma*, Povolozky. — **15 Mai** : Louis Pergaud : *La Vie des Bêtes*, « Mercure de France ». — Pierre Mille : *La Détresse des Harpagon*, Albin Michel. — A. t'Serstevens : *Le Vagabond sentimental*, Albin Michel. — Paul Morand : *Fermé la nuit*, « Nouvelle Revue française ». — Alexandre Arnoux : *Ecoute s'il pleut*, Arthème Fayard. — Francy Lacroix : *Voluptés d'autrefois*, Renaissance du Livre. — Henri Bachelin : *Le Chant du coq*, Ernest Flammarion. — Clément Vautel : *Mon curé chez les riches*, Albin Michel. — Gabrielle Réval : *La Fontaine des amours*, Ernest Flammarion. — Julien Benda : *La Croix de roses*, Grasset. — Georges Maurevert : *La plus belle fille du monde*, Ernest Flammarion. — Gabriel de Lautrec : *La Vengeance du portrait ovale*, Editions du Roseau. — **15 Juin** : Max Jacob : *Filibuth*, « Nouvelle Revue française ». — André Armandy : *Rapa-Nui*, Calmann-Lévy. — Edge Trémois : *César Walter, dictateur*, Edition française illustrée. — Louis Lecoq et Charles Hagel : *L'Empire du monde*, Fayard. — Professeur X... : *La guerre microbienne*, Jules Tallandier. — Dominique Sévriat : *L'Antarctique*, Plon. — Albert Erlande : *L'Immortelle Bien-Aimée*, Albin Michel. — Paul Lombard : *Le Cabaret du Nervoso*, Renaissance du Livre. — Albert Jean : *Derrière l'abattoir*, « Monde nouveau ». — Serge Barraux : *La Daune*, Bernard Grasset. — Laure Ferry de Pigny : *Du vent dans les fontas*, « Nouveau Mercure ». — Léopold Chauveau : *Histoire du poisson scie et du poisson marteau*, Payot. — **15 Juillet** : François Mauriac : *Le fleuve de feu*, B. Grasset. — Jean d'Esme : *Les dieux rouges*, Renaissance du livre. — Alfred Machard : *Le loup-garou*, Flammarion. — Michel Georges-Michel : *Dans la fête de Venise* et *la Vie à Deauville*, Arthème Fayard et Flammarion. — J. Delteil : *Sur le fleuve Amour*, Renaissance du livre. — Maurice le Glay : *Itto*, Plon. — Renée-Marie Hermant : *Kniazii*, B. du Hérisson. — N. Forbin : *Les fiancés du soleil*, Lemerre. — Pierre Mac Orlan : *Malice*, Crès. — André Beaunier : *L'Assassinée*, Flammarion. — Jehanne d'Orliac : *Une courtisane*, Flammarion. — André David : *Le Dieu inconnu*, Flammarion. — Rachilde : *Le château des deux amants*, Flammarion. — **15 Août** : Une lettre de M. Bernard Grasset, éditeur. — A. de Chateaubriant : *La Brière*, B. Grasset. — Roland Dorgelès : *Le réveil des morts*, Albin Michel. — Eugène Montfort : *L'oubli des morts*, Bibliothèque des Marges. — Jean Cocteau : *Le grand écart*, Stock. — Jacques Darnetal : *Patrice*, Monde Nouveau. — Francis de Miomandre : *Le greluchon sentimental*, Ferenczi. — Paul Lévy : *L'Idole*, Aux Ecoutes. — Emile Henriot : *Aventures de Sylvain Dutour*, Emile Paul. — Marcel Rouff : *Voyage au monde à l'envers*, Crès. — Cyprien Algan : *Le tragique amour de Mme de Pradun*, Perrin. — Jean de Jehay : *La lente épouvante*, La Pensée française. — **15 Septembre** : Georges Lecomte : *La Lumière retrouvée*, Fasquelle. — Louise Faure-Favier : *Les Chevaliers de l'air*, Renaissance du Livre. — Robert Randau : *La*

Ville de cuivre, Albin Michel. — Pierre Mac Orlan : *La Vénus internationale*, Nouvelle Revue française. — Max Daireaux : *La Toscanera*, Albin Michel. — F.-G. de Maigret : *La Femme de sable*, chez l'auteur. — Marcello Fabri : *Le Visage du vice*, Monde Nouveau. — J.-Joseph Renaud : *Lumières dans la nuit*, Ferenczi. — Willy : *Ça finit par un mariage*, Albin Michel. — Claude Gevel : *Une Bourgeoise et l'amour*, Flammarion. — Neel Doff : *Angelinette*, Crès. — Henri Church : *Indésirable*, Librairie de France.—René Martineau : *Le Musicien de Province*, Librairie de France. —**15 Novembre** : Albéric Cahuet : *Le missel d'amour*, Fasquelle.— J.-H. Rosny : *L'étonnant voyage de Hareton Ironcastle*, E. Flammarion. — Marcelle Tinayre : *Priscille Séverac*, Calmann-Lévy. — Lucie Delarue-Mardrus : *Le pain blanc*, Férenczi.—André Baillon : *En sabots et Zonzon Pépette*, Rieder et Férenczi. — Philippe Soupault : *Le bon apôtre*, Le Sagittaire. — Charles-Henry Hirsch : *Eva Tumarche, baronne. Le Tigre et Coquelicot*, E. Flammarion. — Gérard Gailly : *Le coin où le veau est mort*, E. Flammarion. — Marcel Roland : *Quand le phare s'alluma...*, E.Flammarion. — Victor Gœdorp : *La rivière du huit*, Grasset. — Edmond Cazal : *Les nuits de l'Alhambra*, Ollendorff. — Théo Varlet : *Le dernier satyre*, Le Hérisson. — Claude Farrère : *Histoire de très loin ou d'assez près*, E. Flammarion. —**15 Décembre** : Pauline Valmy : *Laissez faire aux dieux ?* Publication du Centre.— Jehan d'Ivray : *La cité de joie*, Ferenczi.— Jean Maucière : *L'Infernale*, Plon.— Jean d'Esme : *L'âme de la Brousse*, Ferenczi.— André Lamandé : *Les lions en croix*, Ollendorff, — Charles le Goffic : *L'illustre Robinet*, Plon. — Pierre Seize : *L'or du temps*, Ferenczi. — Raymond Escholin : *La nuit*, Ferenczi. — Ignace Legrand : *Le disciple du feu*, Fasquelle. — Pierre Courtois : *L'amour enseveli*, Roman nouveau. — Marius-Ary Leblond : *Fétiches*, Monde nouveau.

SCIENCE FINANCIÈRE

15 Février: Emmanuel Besson : *Traité pratique des impôts cédulaires et de l'impôt général sur le revenu*, Librairie Dalloz. — Emmanuel Besson : *Impressions de voyage au pays de l'Enregistrement*, chez l'auteur, Périgueux. — Pierre Bodin : *Les projets de réforme fiscale*, Dunod. — **15 Juillet** : Emmanuel Besson : *Traité pratique du privilège du Trésor en matière de contribution sur les bénéfices de guerre*, Librairie Dalloz.

SCIENCE SOCIALE

15 Janvier : Georges Guy-Grand : *La Démocratie et l'après-guerre*, Flammarion. — Georges Valois : *L'Etat et la production*, Nouvelle Librairie nationale, — Jean Hermitte : *Le Régime direct*, Editions de l'Ordre nouveau. — **15 Février** : Albert Aftalion : *Les Fondements du Socialisme, étude critique*, Marcel Rivière. — Maurice Lair : *Le Socialisme et l'agriculture française*, Plon-Nourrit.—Georges Deherme : *Le Positivisme dans l'action*, Librairie Auguste Comte, 16, rue Saint-Séverin. — **15 Mars** : Dr G. Deguidt : *Le statut des familles nombreuses*, Dunod. — Albert Tournaire : *La plaie française*, Bibliothèque Auguste Comte, 19, rue Saint-Séverin.— Gilles Normand : *Mon Village se meurt*, Perrin. — Georges Anquetil : *La Maîtresse légitime, essai sur le mariage polygamique de demain*, Edition Georges Anquetil. — **15 Avril** : M. Olivier : *La Politique du charbon*, 1914-1921, Alcan. — Charles Gide : *Effects of the war upon french economic life*, Carnegie Endowment. Clarendon Press, Oxford. — Henri Cavaillès : *La houille blanche*, A. Colin. — J. Levainville : *L'Industrie du fer en France*, A. Colin. — C. Bartuel et M. Rullière : *La Mine et les Mineurs*, Octave Doin. — **15 Mai** : Henri Joly : *Le droit féminin*, Flammarion. — Petre Trisca : *Prolégomènes à une mécanique sociale*, 3 vol., Alcan. — **15 Juin** : Lucien Deslinières : *Délivrons-nous du marxisme*, France-Edition, 19, rue Gazan. — Edouard Berth : *Les derniers aspects du socialisme*, Marcel Rivière. — S. Courgey : *Milieux de misères*, Maloine. — **15 Juillet** : Eugène Meyer : *La Philosophie politique de Renan* ; Boivin.— Julien Fontègue : *Manualisme et Education*, Eyrolles.— J. Bezard : *La Sélection par le Latin*, Vuibert.— Yves Guyot : *Les Problèmes de la Déflation*, Alcan. — **15 Août** : Michel Augé-Laribé : *Le Paysan français après la guerre*, Garnier. — Georges Risler : *Le travailleur agricole français*, Payot.— **15 Septembre** : Martin Saint-Léon : *Histoire des Corporations de métier*, 3e édition, Alcan. — Louis Le Fur :

Races, Nationalités, Etats, Alcan. — Henri et Joseph Hitier : *Les Problèmes actuels de l'agriculture*, Payot. — Edouard Kayser : *Microbes et fertilité du sol*, Payot. — **15 Octobre :** Hubert Bourgin : *Les Systèmes socialistes*, Encyclopédie scientifique, Doin. — Jacques Valdour : *Ateliers et taudis de la banlieue de Paris*, Editions Spes. — **15 Novembre :** Georges Aimel : *La Politique et le Réel*, Grasset. — Paul Louis : *Le Déclin de la Société bourgeoise*, Monde nouveau. — Paul Laury : *La Vie ou la mort de la France*, Alliance nationale. — Fénelon Gibon : *La crise de la natalité et la croisade pour la repopulation*, chez l'auteur, 70 *bis*, rue Dutt. — **15 Décembre :** Gustave le Bon : *Le Déséquilibre du monde*, Flammarion. — M. Drouilly : *Le Problème social et le Problème international*, Imp. de Marqueyssac, Santiago du Chili.

SCIENCES MÉDICALES

15 Mars : Henri Leclerc : *Précis de phytothérapie*, Masson, 1922. — **15 Mai :** Dr Paul Hartenberg : *Les Psychonévroses anxieuses et leur traitement*, Félix Alcan, éd. 1922. — Dr Charles Fiessinger : *Les pronostics du praticien en clientèle*, Maloine 1923. — Dr Reine H. Louge : *Monsieur Paul Bourget, psychiatre*, Jouve 1923. — Dr Jean Durand-Saladin : *L'observation et la documentation médicales dans les romans des Goncourt*, thèse Bordeaux. — Achille Delmas et Marcel Boll : *La personnalité humaine*, Flammarion éd. — Paul Lecène : *L'évolution de la chirurgie*, Flamm. éd. — Antoine Giraud : *La légende de l'Hystérie*, G. Ficker, éd. — Maurice Perrin et Paul Mathieu : *L'obésité*, Flammarion. — P. Ravaut : *Les maladies vénériennes*, A. Colin, éd. — Rancoule : *Connais-toi d'abord*. — Henri Verger : *L'évolution des idées médicales sur la responsabilité des délinquants*, Flammarion, éd. — A. Dolonne : *L'auto-guérison par l'auto-suggestion*, Victorion, éd. — **15 Août :** *Le 1er Congrès des tuberculeux de guerre*. — P. Nobécourt : *Les Syndromes endocriniens dans l'enfance et la jeunesse*, Flammarion. — Docteur Vaucaire : *Le Corps Humain*, Hachette. — Dr Rogues de Fursac : *Manuel de Psychiatrie*, 6e édition, F. Alcan. — Dr Le Damany : *La luxation congénitale de la Hanche*, Flammarion. — F. d'Hérelle : *Les défenses de l'organisme*, Flammarion. — Dr Léon Tixier : *Les anémies*, Flammarion. — Dr Pierre Janet : *La médecine psychologique*, Flammarion. — Dr Paul Carton : *La cure de soleil et d'exercices chez les enfants*, Maloine. — *Le Décalogue de la Santé*, Maloine. — *L'Education Physique*, revue d'Hébert, Paris. — **15 Novembre :** Récentes discussions médicales sur la psychoanalyse.

SOCIÉTÉ DES NATIONS

1er Juin : La Sarre. — **1er Août :** Les Etats-Unis d'Amérique et la S. D. N. — **1er Novembre :** Note sur la quatrième Assemblée.

THÉATRE

15 Janvier : Comédie-Française : *Les Grands Garçons*, de Paul Géraldy. — Vaudeville : *Femme*, de Léopold Marchand. — Deux revues de cabarets. — Le Théâtre artistique de Moscou au Théâtre des Champs-Elysées. — A la Potinière : *Chevaux de bois*, de MM. André-Paul-Antoine. — A la Comédie-Française et au Théâtre des Arts : deux comédies de Monsieur François de Curel. — A l'Odéon : *l'Autoritaire*, de Henri Clerc. — Vieux-Colombier : *Michel Auclair*, de Charles Vildrac. — Spectacles de l'*Atelier*. — *Le portrait de Dorian Grey* ou la Comédie des Champs-Elysées. — Incident. — **15 Février :** Après *Locus Solus* et le *Moulin de la Galette*. — GYMNASE : *Les vignes du Seigneur*, comédie en 3 actes de MM. R. de Flers et F. de Croisset (15 janvier). — COMÉDIE FRANÇAISE : *On ne badine pas avec l'amour*, comédie en 15 tableaux d'Alfred de Musset (mise en scène nouvelle de M. Granval). — Livres. — **1er Mars :** THÉATRE DU VAUDEVILLE : *La Couturière de Lunéville*, pièce en 4 actes de M. Alfred Savoir. — **15 Mars :** THÉATRE DES NOUVEAUTÉS : *L'Ecole des Amants*, pièce en 3 actes de M. Pierre Wolf. — MAISON DE L'ŒUVRE : *La Dame allègre*, pièce en 3 actes de J. Puig y Ferreter ; *La messe est dite*, pièce en 1 acte de M. Marcel Achard (18 février). — Un article de M. Jean Cocteau. — **1er Avril :** Le Théâtre Karmeny de Moscou aux Champs-Elysées : *Giroflé-Girofla*, opérette en 4 actes de Charles Lecocq (8 mars). — THÉATRE MICHEL : *En bombe*, pièce en 3 actes de M. Henry Kistemaeckers (9 mars). — Une confé-

rence de M. Antoine. — Une polémique. — **15 Avril :** COMÉDIE DES CHAMPS-ELYSÉES : *M. Le Trouhadec saisi par la débauche*, pièce en 5 actes de M. Jules Romains (13 mars). — THÉATRE DE L'ATELIER : *Huon de Bordeaux*, mélodrame féerique de M. Alexandre Arnoux. — Un article de M. Antoine. — **1er Mai :** Mort de Mme Sarah Bernhardt. — THÉATRE DES CHAMPS-ELYSÉES : *Mozart*, pièce en 3 actes de M. R. Fauchois. — COMÉDIE DES CHAMPS-ELYSÉES : *Six personnages en quête d'un auteur*, pièce en trois actes de M. Luigi Pirandello, traduction de M. Benjamin Crémieux. — **1er Juin :** MAISON DE L'ŒUVRE : *L'Otage*, pièce en trois actes de M. Paul Claudel (reprise). — L'ATELIER : *La Promenade du prisonnier*, pièce en deux actes de M. Blanchon ; *Celui qui vivait sa mort*, pièce en un acte de M. Marcel Achard. — **15 Juin :** THÉATRE DU VIEUX-COLOMBIER : *Bastos-le-Hardi*, comédie en 4 actes de M. Regis et de Veynes. — CHAUMIÈRE : *Fouchtra*, revue de MM. Mauricet et Pierre Varenne. — Les souvenirs du Père Coquillat — **15 Octobre :** *L'Enfant*, pièce en trois actes de M. Eugène Brieux, de l'Académie Française, représentée pour la première fois sur le Théâtre du Vaudeville le jeudi 20 septembre 1923. — **1er Novembre :** La Rentrée. — THÉATRE CORA LAPARCERIE : *Le Masque de Fer*, pièce en 4 actes et en vers, de M. Maurice Rostand. — Un manifeste de M. Copeau. — **15 Novembre :** COMÉDIE DES CHAMPS-ELYSÉES : *La Journée des aveux*, pièce en 3 actes de M. Georges Duhamel (25 octobre). — THÉATRE MONTMARTRE (ATELIER) : *Les risques de la Vertu*, parabole pour les désabusés, de M. Jarl Priel (2 octobre). — L'affaire *Vertu, Vertu*. — **15 Décembre :** AU VIEUX-COLOMBIER : *L'imbécile* ; *La Locandiera*. — CORA-LAPARCERIE : *L'oiseau bleu*. — THÉATRE DES ARTS : *La Fille perdue*. — THÉATRE FÉMINA : *L'Homme enchaîné*. — COMÉDIE DES CHAMPS-ELYSÉES : *Toutes les qualités viennent d'elle* ; *L'Indigent* ; *La Petite Baraque*.

URBANISME

15 Juillet : La formation d'une ville moderne. — Le Grand Paris. — L'assimilation des banlieues. — Les habitations à bon marché. — L'expropriation par zones *paiera*. — **1er Août :** Le problème de la circulation dans Paris.

VARIÉTÉS

1er Avril : Un féministe au XVIIIe siècle. — **15 Avril :** Le cas Russell. — **1er Mai :** Charles à l'Institut. — **15 Juin :** Salons littéraires féminins de la fin du XVIIIe siècle. — **1er Octobre :** L'Exposition des petits fabricants. — **15 Octobre :** L'Invasion de l'Angleterre par les Prussiens, une leçon oubliée.

VOYAGES

15 Mars : Henry Bordeaux : *Au pays de saint François de Sales*, Rey, à Grenoble. — Paul Berret : *Le Dauphiné*, Laurens. — André Maurel : *Paysages d'Italie*, Hachette. — Jean Mélia : *La ville blanche*, Plon. — **15 Juin :** Achille Ratti (S. S. Pie XI) : *Ascensions*, M. Dardel, Chambéry. — Joseph de Pesquidoux : *Sur la Glèbe*, Plon. — Daniel Halévy : *Visites aux Paysans du Centre*, Grasset. — Pierre de Kadoré : *Nipponeries d'Eté*, Société mutuelle d'édition. — Demetre Nicoulopoulos : *Addis Abeba*, Ant. Ged. Marseille. — **15 Septembre :** Lieutenant-Colonel C. K. Howard-Bury : *A la conquête du mont Everest*, Payot. — Fred. Boissonnas : *Lausanne*, Boissonnas à Genève. — André Hallay, *Bourgogne, Bourbonnais, Velay et Auvergne*, Perrin. — Gabriel Faure : *La vallée du Rhône*, Charpentier. — Joseph de Pesquidoux : *Chez Nous* (2e série), Plon. — **1er Octobre :** Odette Keun : *Au pays de la Toison d'or*, Flammarion. — G. Blachon : *Pourquoi j'aime la Flandre*, Valentin Bresle, à Lille. — Claude Lorris : *Dans le Moghreb en flammes*, La Renaissance du Livre. — **15 Décembre :** Augustin Bernard : *Le Bourbonnais et le Berry*, Laurens. — Camille Mauclair : *Florence*, E. de Bernard, 1, rue de Médicis. — E. Maurette : *Pour comprendre les paysages de la France*, Hachette.

Dans tous les Pays du Monde

l'OFFICE DE LIVRES

du « Crapouillot »



apporte à ses abonnés, avec la revue la plus vivante de Paris, les meilleures nouveautés littéraires, choisies d'après le goût du souscripteur et en accord avec ses critiques.

OFFICE DE LIVRES

DU " CRAPOUILLOT "

Provision de **300 fr.** par an.... 4 à 5 livres nouveaux par mois.
— **700 fr.** par an.... 10 livres nouveaux par mois.
— **1000 fr.** par an.... 12 livres nouveaux par mois, des éditions originales, des éditions d'art et de luxe.



Les principaux cercles des colonies françaises et étrangères sont abonnés au " **Crapouillot** " et possèdent un compte-courant à

" l'OFFICE DE LIVRES "

LIBRAIRIE ARMAND COLIN, 103, boulevard Saint-Michel, PARIS (5e)

GRÉGOIRE ALEXINSKY *Vient de paraître*
Ancien Député à la Douma

DU TSARISME AU COMMUNISME

LA RÉVOLUTION RUSSE — SES CAUSES — SES EFFETS

Un volume in-18, broché . . . . 8 fr.

Du même Auteur, précédemment paru

La Russie et la Guerre. Un volume in-18, broché . . . . 6 fr. 75

Deuxième Édition

P. VIDAL DE LA BLACHE et L. GALLOIS

LE BASSIN DE LA SARRE

ÉTUDE HISTORIQUE ET ÉCONOMIQUE

Un volume in-18, avec **2 Cartes** dans le texte et **2 Cartes hors texte**, broché. . . . 7 fr.

Précédemment paru

La France de l'Est *(Lorraine-Alsace)*, par P. VIDAL DE LA BLACHE. Un volume in-8° raisin (16 × 25), avec **3 cartes hors texte** et un **Index** broché. . . . . 15 fr.

" ROMANS POUR LES JEUNES FILLES "

ROGER DOMBRE *Vient de paraître*

LA PLUS FOLLE DES TROIS

Un volume in-18 : relié. . . . . . 10 fr. ; broché. . . . . 7 fr.

Dans la même Collection, récemment parus

La Bague Antique, par H. CÉLARIÉ. Un vol. in-18 ; relié, **10** fr. ; broché . . **7** fr.

Les Pierres qu'on brise, par JEAN BERTHEROY. Un vol. in-18 ; rel., **10** fr. ; br. 7 fr.

Dr R. MARTIAL et Mme L. DORESSE *Nouveau*

HYGIÈNE FÉMININE POPULAIRE

Un volume in-8° écu (13 × 20) avec **18 Figures**, broché. . . . . 6 fr.

" COLLECTION ARMAND COLIN "

Dernières Nouveautés

Éléments de Paléontologie, par L. JOLEAUD, Maître de conférences de Paléontologie à la Sorbonne : **Tome I (53 Fig.)**.

L'Atmosphère et la prévision du temps, par J. ROUCH, Professeur à l'École navale (**35 Figures**).

Les Méthodes actuelles de la Chimie, par P. JOLIBOIS, Professeur à l'École nationale supérieure des Mines (**45 Fig.**).

Les Coopératives de Consommation en France, par BERNARD LAVERGNE, Profr à la Faculté de Droit de Nancy.

La Grande Guerre, par le GÉNÉRAL THÉVENET, Ancien Gouverneur de Belfort

Chaque volume in-16 (11 × 17), relié. . **6** fr. ; — broché. . . . . 5 fr.

40 volumes en vente. — *Demander le prospectus :* **" Collection Armand Colin "**.

LES ÉDITIONS G. CRÈS & Cie
21, rue Hautefeuille, 21 — PARIS (VIe)

Vient de paraître :

GILBERT DE VOISINS



LE JOUR NAISSANT

Roman

Un volume in-16.. **6** fr. 50

Il a été tiré de cet ouvrage :

125 exemplaires sur papier pur fil Lafuma, dont 25 hors commerce, numérotés de 1 à 100 et de 101 à 125........................ **20** fr. »

« **Le Jour naissant** fut écrit pour la joie de tous ceux qui, mieux que les essais de psychologie douteuse et les romans aux trois pantins éternels, chérissent, quand ils sont " mis à jour " par un esprit subtil, les contes de fées, les beaux livres chimériques où tant de sagesse est enclose. »

Rappel. Du même auteur :

Le Bar de la Fourche, roman........................ **5** fr. »
La Conscience dans le mal, roman........................ **6** fr. »
Le Démon secret, roman........................ **6** fr. »
L'Enfant qui prit peur, roman........................ **6** fr. »
L'Esprit impur........................ **6** fr. »
Fantasques (petits poèmes, édition de luxe)........................ **22** fr. »
Moments perdus de John Shag........................ **3** fr. »
Pour l'amour du laurier........................ **6** fr. »
Le Bar de la Fourche (collection Maîtres et Jeunes d'aujourd'hui avec un portrait de l'auteur gravé sur bois par G.-D. de Monfreid.
Prix........................ **27** fr. 50

LES ÉDITIONS
DE LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE



3, RUE DE GRENELLE
PARIS-VIe
TÉL : FLEURUS 42-27

JULES ROMAINS

LE VIN BLANC DE LA VILLETTE

Un volume in-18.. 6.75

50 exemplaires sur pur fil... 18 fr.

Au moment de la réédition attendue de ce livre, paru en 1914 (***SUR LES QUAIS DE LA VILLETTE***), il nous a paru intéressant de réunir quelques-uns des jugements les plus caractéristiques formulés à cette époque, et d'en rapprocher l'opinion actuelle d'un critique de la jeune génération.

1914

La Prise de Paris en ses cinq chapitres, *La charge des Autobus* et l'*Ancien maître des hommes* en ses trois chapitres m'apparaissent comme des chefs-d'œuvre où je ne vois rien, ni un mot ni une intention, à reprendre. Il y a là une compréhension nouvelle de Paris... On y trouvera encore d'indéniables qualités d'enthousiasme épique emprunté, non pas à la légende des siècles dans le recul desquels spontanément tout s'embellit et se poétise, mais à la vie la plus banale et aux objets les moins propres en apparence à « inspirer » un écrivain.

Henri Bachelin.

«... C'est une page de souvenirs (*la Prise de Paris*) extraordinairement vivante et remplie d'aperçus qui, recherchés ou non par l'auteur, portent loin. L'effet psychologique de la scène se relie étroitement au fonds épisodique... Tout le morceau, d'ailleurs, est superbe, atteignant aux effets les plus saisissants avec les procédés les plus simples. »

L'Action Française.

«... Une page militaire (*la Prise de Paris*) qui est un morceau admirable... A côté des notations pittoresques qui font de cette histoire un modèle du genre descriptif et narratif, elle renferme une étude des mouvements d'âme d'un individu en opposition ou en parallélisme avec ceux de la troupe dont il fait partie, qui sont du plus poignant effet... C'est d'une psychologie aiguë et tragique. »

L'Humanité.

1923

«... Il reste à mettre en lumière un dernier apport de Romains à l'art du roman, ou plus exactement à l'art du conte. C'est en effet dans un recueil de contes, *SUR LES QUAIS DE LA VILLETTE*, qu'on trouve mis en page pour la première fois avec sobriété des récits modernes, épiques et légendaires : la charge des autobus, la conquête de Paris par la troupe une veille de 1er mai, la promenade des grévistes aux Champs Elysées, etc... Cette innovation de Romains (et ici il est évident que Walt Whitman, Paul Adam, Verhaeren ouvraient la route) a coïncidé avec de nombreuses recherches du même ordre — Pierre Hamp, Jean Richard Bloch, Luc Durtain notamment — et c'est, de toutes, celle qui a pris déjà le plus de développement et d'importance. »

Benjamin Crémieux,

Le Mouton Blanc, n° du 1er octobre 1923.

Hommage a Jules Romains.



Achetez chez votre libraire

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne.

LES ÉDITIONS G. CRÈS & Cie
21, Rue Hautefeuille, 21 — PARIS (VIe)
No au Registre du Commerce : Seine 100.412

Vient de paraître :

EDMOND PILON

LA VIE DE FAMILLE
AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

Avec 41 illustrations d'après des estampes du temps, empruntées aux œuvres de MOREAU le jeune, CHARDIN, FRAGONARD, GREUZE, LÉPICIÉ, BOUCHER, Mme VIGÉE-LEBRUN, LANCRET, etc...

Un volume in-4o (20×27) sur beau papier, couverture rempliée en papier marbré. Prix... **30 fr.**

Ce livre est un véritable livre d'étrennes

COLLECTION "L'ART DE L'ORIENT"
Monographies publiées sous la direction de WILLIAM COHN

L'ART
DE
L'EXTRÊME-ORIENT

PAR

OTTO KUMMEL

Traduction de CHARLOTTE MARCHAND
Avec 168 planches hors texte en photogravure

Un volume in-4o sur papier couché, cartonné.................... **35 fr.**

Déjà parus dans la même collection :

H. FECHHEIMER : **La Sculpture Egyptienne.** Un vol., 168 reproduct. **35 fr.**
ERNEST GROSSE : **Le Lavis en Extrême-Orient.** Un vol. 161 reprod. **35 fr.**
WILLIAM COHN : **La Sculpture Hindoue.** Un volume, 170 reproduct. **35 fr.**
F. SARRE : **L'Art de la Perse Ancienne.** Un volume, 150 reprod. **35 fr.**

L'EDITION. — Bibliothèque des Curieux

Registre du Com. Seine : 117.664. **4, rue de Furstenberg, 4. — PARIS-VI°**

Vient de paraître :

L'OEUVRE GALANTE DE VOLTAIRE

La Princesse de Babylone. — Contes. — L'Odalisque, ou Histoire des Amours de l'eunuque Zulphicara (*réimprimé pour la première fois*). — **Les Soirées philosophiques du Cuisinier du Roi de Prusse** (*réimprimé pour la première fois*).

Un volume in-8 carré sur papier alfa (1 portrait)............ **12** fr.

L'ŒUVRE DE PÉTRONE

LE SATYRICON

Traduction et notes par L. de LANGLE

Pétrone, l'arbitre des élégances et aussi des perversions de la cour de **Néron** ; **Pétrone** qui dormait le jour pour se livrer la nuit à toutes sortes de débauches, qui avait élevé l'épicurisme à la hauteur d'un art, a dépeint, dans son œuvre célèbre, les mœurs dépravées de son époque avec un relief saisissant.

Un volume in-8 carré sur papier alfa, 8 illustrations hors texte.... **12** fr.

L'ŒUVRE SENTIMENTALE ET AMOUREUSE DE

MAURICE MAGRE

LES BELLES DE NUIT — LES SOIRS D'OPIUM — LA ROBE ARRACHÉE
LES LÈVRES ET LE SECRET — SOIRS DE PARIS ET D'AILLEURS

— POÉSIES —

Un volume in-8 carré, sur papier alfa.......................... **12** fr.
Exemplaires sur papier d'Arches (numérotés).................. **33** fr.
Exemplaires sur japon impérial (numérotés)...................... **55** fr.

JEAN HERVEZ

LE BAISER

GESTES ET CHANTS D'AMOUR DES PEUPLES D'ISRAEL

L'Amour dans la Bible

Le Premier baiser. — Le Baiser légal. — Le Baiser vénal. — Loth et ses filles. — Le Cantique des Cantiques, d'après Voltaire d'après Michelet.

Un volume in-8 carré sur papier alfa, 4 illustrations hors texte.... **12** fr.

LE NOUVEAU CATALOGUE DE LA BIBLIOTHÈQUE DES CURIEUX sera envoyé franco aux personnes se recommandant de la Revue.

10 Boulevard Saint-Michel, PARIS (V^e)

DE L'ART

RS -:- Publiée sous la direction de ANDRÉ MICHEL, Membre de l'Institut, Professeur au Collège de France

PE AU XVIIIe SIÈCLE,

BAS, ALLEMAGNE, SCANDINAVIE, RUSSIE

texte, relié demi-chagrin, tête dorée, **80 fr.** ; broché.................... **50 fr.**

" **HISTOIRE DE L'ART** "

Emile MALE

Membre de l'Institut -:- Directeur de l'École française de Rome

L'ART RELIGIEUX EN FRANCE

Récemment paru :

LE XIIe SIECLE

Un volume in-4° (28 × 23), 450 pages, *253 gravures*, broché.......................... **50 fr.**

Relié demi-chagrin tête dorée.......................... **85 fr.**

5e Édition revue et corrigée :

LE XIIIe SIECLE

Un volume in-4° (28 × 23) 490 pages, *190 gravures*, broché.......................... **50 fr.**

Relié demi-chagrin tête dorée.......................... **85 fr.**

2e Édition revue et augmentée :

LA FIN DU MOYEN AGE

Un volume in-4° (28 × 23), 520 pages, *265 gravures*, broché.......................... **50 fr.**

Relié demi-chagrin tête dorée.......................... **85 fr.**

(Ces deux derniers ouvrages ont été couronnés par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et par l'Académie Française.)

COLLECTION " IVOIRE "

Collection de volumes de 14,5×19,5 tirés sur beau papier

BROCHÉ ou avec une ÉLÉGANTE RELIURE, dos toile ivoirine, plats papier maître relieur

A. RODIN

LES CATHÉDRALES DE FRANCE, avec un portrait de RODIN, broché **12** fr. ; relié... **15,50**

ÉMILE RIPERT

OVIDE, Poète de l'Amour, des Dieux et de l'Exil, broché **12** fr ; relié.................. **15.50**

S. ROCHEBLAVE

L'ART ET LE GOUT EN FRANCE de 1600 à 1900. Avec 16 planches hors texte broché **15** fr. Relié.................. **18.50**

ÉMILE MALE

L'ART ALLEMAND ET L'ART FRANÇAIS DU MOYEN AGE, broché **15** fr. ; relié. **18.50**

G. SÉAILLES

EUGÈNE CARRIÈRE. Avec *8 planches hors texte*, broché **15** fr. ; relié........ **18.50**

A. MORET

MYSTÈRES ÉGYPTIENS Avec *57 gravures*, *16 planches hors texte*, broché **18** fr. ; relié. **21,50**

ROIS ET DIEUX D'ÉGYPTE. Avec *20 gravures*, *16 planches* et *1 carte hors texte*, broché **18** fr. Relié.................. **21,50**

AU TEMPS DES PHARAONS. Avec *16 planches* et *1 carte hors texte*, broché **18** fr ; relié **21.50**

Demander le prospectus ***OUVRAGES ILLUSTRÉS*** *(Étrennes 1923)*



ÉDITIONS BOSSARD

43, RUE MADAME — PARIS (VIe)



DEUX OPINIONS

sur

LA FOSSE AUX FILLES

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE (**G. MARCEL, n° du 1er Novembre**) :

La **Fosse aux Filles** est un livre médiocrement composé, mais attachant, et même par endroits pathéthique, et nous présente un tableau sans doute exact de la vie et du personnel d'une maison publique. Le défaut principal de l'ouvrage me paraît lié à ce fait qu'il appartient à la catégorie un peu désuète du **Roman documentaire** ; c'est d'ailleurs ce qu'on pouvait déjà reprocher au **DUEL** où il y a cependant plus d'accent, une saveur d'expérience plus âcre et plus intense. Il est difficile de se défaire de l'impression que l'auteur a accumulé des notes pendant un certain nombre de semaines avant de composer **La Fosse aux Filles**. Le souci de réunir une « galerie » aussi complète que possible, où les principaux types de prostituées sont représentés, alourdit fâcheusement l'ouvrage, il y introduit je ne sais quel élément d'artifice et de convention qui en diminue l'intérêt et la portée

M. HENRI DE RÉGNIER, de l'Académie Française — (LE FIGARO, 6 Novembre) :

Conteur et romancier, M. Kouprine fait grande figure d'écrivain, et voici qu'il atteste avec plus de vigueur que jamais son vigoureux talent de réaliste dans le cruel et sombre **chef-d'œuvre**, intitulé **La Fosse aux Filles**.

Cette **Fosse**, je la verrais illustrée des cursifs dessins d'un Constantin Guys ou d'un Toulouse-Lautrec, mais le grand écrivain qu'est M. Kouprine n'a besoin que de sa prose, solide et colorée pour nous évoquer « l'enfer » où il nous conduit .. Et ce voyage dans les bas-fonds de l'amour, M Kouprine nous le fait faire sans complaisance et dans un sentiment de profonde pitié, mais cette pitié qu'il ressent pour ces déchues et ces maudites n'empêche pas M. Kouprine de les décrire avec une impitoyable exactitude.

En écrivant il obéit à l'instinct qui est en lui de reproduire la vie telle qu'elle est, et il me semble admirablement doué pour en fixer des aspects vrais. C'est ce souci de vérité qui fait le sombre et sévère attrait d'un livre comme **La Fosse aux Filles.** Pour remuer toutes ces boues vivantes, il faut l'autorité d'un grand talent. C'est le cas de M. Kouprine. **Son livre est d'un maître.**

Il est rappelé que le grand événement littéraire que sera la publication INTÉGRALE et CONFORME au texte russe des FRÈRES KARAMAZOV (3 volumes de 400 pages à 39 lignes, au lieu d'un seul volume de 332 pages à 30 lignes) **aura lieu dans les premiers jours de Décembre**................................ Prix : **25 fr.**

Edition de luxe tirée à 50 exemplaires numérotés sur vélin pur fil de Lafuma. Prix des 3 vol. : **120 fr.** (en partie souscrits).



OFFICE DE LIVRES

DU " CRAPOUILLOT "

Provision de **360 fr.** par an.... 5 livres nouveaux par mois.
— **700 fr.** par an.... 10 livres nouveaux par mois.
— **1000 fr.** par an (et plus) 10 à 12 livres nouveaux par mois, des éditions originales, des éditions d'art et de luxe.



Les principaux cercles des colonies françaises et étrangères sont abonnés au **" Crapouillot "** et possèdent un compte-courant à

" l'OFFICE DE LIVRES "

Bulletin de souscription à l'abonnement du "CRAPOUILLOT" et à "L'OFFICE DE LIVRES" du Crapouillot

NOM ET ADRESSE : ______________________

____

1. — Je vous adresse ci-joint { **40 fr.** (France) / **50 fr.** (Étranger) } pour un abonnement d'un an au "Crapouillot"

2. — Je vous adresse ci-joint { **200 fr.** (France) / **225 fr.** (Étranger } pour recevoir la collection reliée des cinq premières années du Crapouillot (1919-1923)

OFFICE DE LIVRES DU CRAPOUILLOT

3. — Je vous adresse ci-joint une provision de .... (2), destinée à couvrir les frais d'achat et d'envoi de 2, 3, 4, 5, 6, 10, 12, 20 .... (1) livres par mois, les plus intéressants à votre choix et d'accord avec votre critique littéraire — ainsi que tous les ouvrages que je vous commanderai personnellement.

INDICATIONS SPÉCIALES (1)

I. Je désire, en principe, recevoir, dès leur apparition, les grands prix littéraires :

....

II. Les œuvres de mes auteurs préférés (à savoir) : ....

....

III. Ma maison d'édition favorite est : ....

IV. J'aime : les romans psychologiques ; d'aventures ; les livres d'histoire ; les pièces de théâtre ; les livres de critique littéraire, artistique, théâtrale, cinégraphique ; les livres sur la guerre et sur l'histoire de la guerre ; les livres de vers ; les romans coloniaux ou exotiques ; les livres gais ou satiriques ; les traductions d'auteurs étrangers.

V. Je désire des livres d'art illustrés d'un prix ne dépassant pas............ .

VI. Je désire de plus ....

Signature :

(1) **Rayer les indications inutiles.**

(2) Comme base, tabler sur environ 360 fr. pour 5 livres par mois pendant un an, 700 fr. pour 10 livres. Ajouter une provision supplémentaire si vous désirez des livres d'art, éditions originales, etc...

Pour 1 Franc

PAR JOUR

vous pouvez, dans n'importe quel pays du monde, être tenu au courant du mouvement littéraire français et étranger et recevoir toutes les meilleures nouveautés grâce à « l'*Office de LIVRES* » du « Crapouillot ».



Pour recevoir cinq volumes nouveaux par mois, provision à " l'Office de livres " . . . . 360 fr.

Abonnement au «Crapouillot» : France, 40 fr., Étranger 50 fr.

COLLECTION MAURICE GENTIEN

Tableaux Modernes

Par COROT, TH. COUTURE, C.-F. DAUBIGNY, A.-G. DECAMPS, N. DIAZ
JULES DUPRÉ, EUG. FROMENTIN, TH. ROUSSEAU, C. TROYON, ANT. VOLLON, F. ZIEM

AQUARELLES

Par A.-L. BARYE, A.-G. DECAMPS, H. HARPIGNIES, EUG. LAMI, TH. ROUSSEAU

Quatre Aquarelles par Jules JACQUEMART

ŒUVRES IMPORTANTES DE BARYE

Objets d'Art et d'Ameublement

DU XVIIIe SIÈCLE ET AUTRES

PENDULES — BRONZES — MEUBLES

rès importante Collection de Pierres dures de la Chine

JADES, CRISTAUX DE ROCHE, AGATES, etc...

BEAUX ÉMAUX CLOISONNÉS CHINOIS DU XVe AU XVIIIe SIÈCLE

BRONZES — CÉRAMIQUE — OBJETS DIVERS — VITRINES

VENTE :

GALERIE GEORGES PETIT, 8, rue de Sèze

Les Lundi 3 et Mardi 4 Décembre 1923, à 2 heures

COMMISSAIRES-PRISEURS

Me F. LAIR-DUBREUIL
6, rue Favart, 6

Me HENRI BAUDOIN
10, rue Grange-Batelière, 10

EXPERTS

Pour les Tableaux et Bronzes :

M. J. ALLARD
20, rue des Capucines, 20
PARIS

M. ANDRÉ SCHŒLLER
Directeur Général des Galeries Georges Petit
8, rue de Sèze, 8

Pour les Objets d'art :

MM. MANNHEIM
7, rue Saint-Georges, 7
PARIS

Experts pour les Objets d'Extrême-Orient :

Mme F. LANGWEILL
61, rue de Varenne, 61

M. ANDRÉ PORTIER
24, rue Chauchat, 24

EXPOSITIONS

PARTICULIÈRE : *Le Samedi 1er Décembre 1923, de 2 heures à 6 heures.*
PUBLIQUE : *Le Dimanche 2 Décembre 1923, de 2 heures à 6 heures.*

Tournez la page, S. V. P.

PAYOT, 106, Boulevard Saint-Germain, PARIS

R. C. Seine 207-743 B

HENRI-ROBERT

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LES GRANDS PROCÈS DE L'HISTOIRE

1re Série. — In-16 jésus, avec 60 illustrations .... 10 fr.
2e Série. — In-16 jésus, avec 49 illustrations .... 10 fr.

BENJAMIN VALLOTTON

SUR LE ROC

In-16 .... 7 fr.

LYTTON STRACHEY

LA REINE VICTORIA

Traduit par F. Roger-Cornaz

In-16 de la *Collection Ecu* .... 10 fr.

LÉONARD ROSENTHAL

FAISONS FORTUNE

In-16 de la *Bibliothèque politique et économique* 7,50

WERNER SOMBART

Professeur à l'Université de Berlin

LES JUIFS ET LA VIE ÉCONOMIQUE

In-8 de la *Bibliothèque politique et économique* .... 20 fr.

GASTON RAPHAËL

LE ROI DE LA RUHR

HUGO STINNES : L'Homme — Son Œuvre — Son Rôle

In-8 de la *Bibliothèque politique et économique* .... 12 fr.

PHILIPP SCHEIDEMANN

Ancien Président du Conseil des Ministres d'Allemagne

L'EFFONDREMENT

Traduit par M. LOUSSERT, agrégé de l'Université, et M. HALFF, licencié ès lettres

In-8 de la *Collection de Mémoires, Études et Documents pour servir à l'histoire de la guerre mondiale* .... 12 fr.

L. LINDET

Membre de l'Institut, Membre de l'Académie d'Agriculture
Professeur à l'Institut National Agronomique

LE LAIT ET LA SCIENCE

In-16 de la Collection *La Renaissance Agricole* .... 6 fr.

Dr SIGMUND FREUD

Professeur à la Faculté de Médecine de Vienne

TOTEM ET TABOU

Interprétation par la psychanalyse de la vie sociale des peuples primitifs

In-8 .... 12 fr.

ROBERT HICHENS

BELLA DONNA

Roman traduit de l'anglais par F. DES COURTIS

Ce roman qui vient d'avoir un immense succès d'actualité en Angleterre raconte la passion tragique d'une femme d'Occident pour un homme d'Orient.

In-16 7,50

LE PRIX LASSERRE
1923

a été attribué à

VICTOR GIRAUD

pour

LA VIE HÉROIQUE
DE
BLAISE PASCAL

qui vient de paraître.

Un volume in-16 avec 4 phototypies............... 7 fr. 50

Il a été tiré de cet ouvrage :

550 exemplaires sur grand velin de Rives (dont 50 hors commerce) numérotés de 1 à 500 et de 501 à 550, ornés d'un frontispice de P.-E. VIBERT et de huit phototypies........... **25 fr.** »

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

RVE DE CONDÉ, 26. — PARIS (VIe) (R. C. Seine 80.493)

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

Collection sur beau papier (0,20×0,13,5) à 15 fr. le volume

ŒUVRES DE GEORGES DUHAMEL

I. *Vie des Martyrs.......... 1 vol.
II. *Civilisation.......... 1 vol.

ŒUVRES DE FRANCIS JAMMES

I. De l'Angélus de l'aube à l'Angélus du soir. Souvenirs d'enfance. La Naissance du poète. Un jour. La Mort du poète. La Jeune Fille nue. Le Poète et l'Oiseau, etc.......... 1 vol.
II. *Quatorze prières. Elégies. Tristesses. Eglogue. Tableau d'automne. Tableau d'hiver. En Dieu. L'Eglise habillée de feuilles.......... 1 vol.
III. *Clara d'Ellébeuse. Almaïde d'Etremont. Pomme d'Anis.......... 1 vol.

ŒUVRES DE RUDYARD KIPLING

I. *Le Livre de la Jungle.......... 1 vol.
II. *Le Second Livre de la Jungle 1 vol.

ŒUVRES DE JULES LAFORGUE

I. *Poésies : Le Sanglot de la Terre. Les Complaintes. L'Imitation de Notre-Dame la Lune.......... 1 vol.
II. *Poésies : Des fleurs de bonne volonté. Le Concile *féerique*. Derniers Vers. Appendice (Notes et Variantes).......... 1 vol.
III. *Moralités légendaires.......... 1 vol.

ŒUVRES DE MAURICE MAETERLINCK

I. *Le Trésor des Humbles.......... 1 vol.
II. La Sagesse et la Destinée.......... 1 vol.

ŒUVRES DE JEAN MORÉAS

I. *Les Syrtes. Les Cantilènes. Le Pèlerin passionné. Enone au clair visage. Sylves. Eryphile et Sylves nouvelles.......... 1 vol.

ŒUVRES DE HENRI DE RÉGNIER

de l'Académie Française

I. Les Médailles d'argile. La Cité des Eaux.......... 1 vol.
II. La Sandale ailée. Le Miroir des Heures.......... 1 vol.
III. *Les Jeux rustiques et divins. 1 vol.

ŒUVRES DE ARTHUR RIMBAUD

Vers et proses. Revues sur les manuscrits originaux *et les premières éditions*, mises en ordre et annotées par PATERNE BERRICHON. Poèmes retrouvés. Préface de PAUL CLAUDEL.......... 1 vol.

ŒUVRES DE ALBERT SAMAIN

I. Au Jardin de l'Infante, augmenté de plusieurs poèmes.......... 1 vol.
II. Le Chariot d'or. La Symphonie héroïque. Aux Flancs du Vase.. 1 vol.
III. Contes. Polyphème. Poèmes inachevés.......... 1 vol.

ŒUVRES DE MARCEL SCHWOB

I. *Spicilège.......... 1 vol.
II. *La Lampe de Psyché. Il Libro della mia Memoria.......... 1 vol.

ŒUVRES DE LAURENT TAILHADE

I. *Poèmes élégiaques.......... 1 vol.
II. *Poèmes aristophanesques.... 1 vol.

ŒUVRES DE JEAN DE TINAN

I. *Penses-tu réussir *? ou les Différentes Amours de mon ami Raoul de Vallonges*.......... 1 vol.
II. *Aimienne ou *Le détournement de mineure*. L'Exemple de Ninon de Lenclos amoureuse.......... 1 vol.

ŒUVRES DE ÉMILE VERHAEREN

I. Les Campagnes hallucinées. Les Villes tentaculaires. Les Douze Mois. Les Visages de la Vie.......... 1 vol.
II. Les Soirs. Les Débâcles. Les Flambeaux noirs. Les Apparus dans mes chemins. Les Villages illusoires. Les Vignes de ma muraille.......... 1 vol.
III. *Les Flamandes. Les Moines. Les Flambeaux noirs.......... 1 vol.

ŒUVRES DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

I. *L'Eve future.......... 1 vol.
II. *Contes cruels.......... 1 vol.
III. *Tribulat Bonhomet, suivi de Nouveaux Contes cruels.......... 1 vol.
IV. *Axel.......... 1 vol.

IL A ÉTÉ TIRÉ DES OUVRAGES MARQUÉS D'UN ASTÉRISQUE DES EXEMPLAIRES SUR PAPIER PUR FIL A 25 FRANCS

Les volumes de cette collection peuvent être fournis reliés.

GENRE DE RELIURE	1/2 basane	1/2 chagrin	1/2 maroquin
Janséniste (dos sans dorure), quatre nerfs, tête dorée...	15. »	17. »	26. »
Le même, avec coins..........	16. »	23. »	33. »
Dos quatre nerfs ou long orné, tête dorée..........	18. »	18. »	29. »
Le même, avec coins..........	19. »	24. »	38. »

Ces prix s'entendent de la reliure seulement : il faut y ajouter le prix du volume.

Envoi franco, sur demande, du catalogue complet.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

Vente au Palais, 12 janvier 1924, à 2 heures.

MAISON A LEVALLOIS - PERRET (SEINE), **119**, *rue Victor-Hugo*. M. à prix : **25.000** fr. S'adr Etude DÉGLISE, av., 39 rue de l'Arcade, *Ancelot*, *Moreau* et *Bethout*, av. à Paris, *Dusapt*, not. Cormeilles-en-Parisis (S.-et-O.).

Vente au Palais, Paris, 5 Janvier 1924, 2 heures.

IMMEUBLE A ASNIÈRES (SEINE) rue de Nanterre, nº 46. **M. à prix : 120.000 fr.** S'ad. à Mes BEAUGÉ, CHARDEAU, av., HUSENOT-DESENONGES, not. Paris, RIQUOIS, not. Louviers.

Vente Palais, le 15 décembre 1923, à 2 h.

IMMEUBLES A PARIS, en deux lots. 1er lot :

8 et 10, RUE FRANCOIS-Ier

Cont 1.129 m² 45. Rev. 22.240 fr. 2me lot : **10, RUE FRANÇOIS-Ier**. Cont. 360 m². Rev. 5.000 fr. **M. à pr.** : *1er lot* : **1.200.000 fr.** *2e lot* : **400.000 fr.** S'adr. BRUNET, avoué. — Direction des Domaines, 9, r. de la Banque, et sur les lieux pour visiter.

Vente Trib. Civ. de Mantes-s/-Seine (S.-et-O.), le 27 déc. 1923, à 13 h. 1/2 de

1º PROPté sise à VERSAILLES 9, rue Montbauron, et 7, rue Dangeau, av. **Grand atelier. M. à pr. : 100.000 fr.**

2º MAISON A MANTES-SUR-SEINE. 33, rue du Chemin-de-Fer, av. cour, ateliers, jardin. Conten. 1.059m. **M. à pr. : 60.000 fr.** S'adr. à Me DEVEAU, av. à Mantes, 5, Av. de la République, et Me GUYON, not. Mantes.

TERRAIN, 128, AVEN. GAMBETTA. Conten. **625** m. Libre loc. **M. à pr. : 100.000 fr.** Adj. Ch. not Paris, 8 janv. S'adr. Me BURTHE, not. 6, r. Royale.

Vente au Palais, à Paris, le 19 Décembre 1923, 2 h.

1º **PROPRIÉTÉ A PARIS**,

RUE DU CHEVALLERET, Nº 6. **Mise à prix : 300.000 francs**; — 2º **TERRAIN A PARIS, RUE DE PATAY, Nos 69 ET 71.** **M. à pr.: 120.000 fr.**; — 3º **TERRAIN A PARIS, RUE ALBERT Nos 36, 38 ET 40.** **M. à pr.: 70.000 fr.**

4º TERRAIN A PARIS, RUE ALBERT, Nos 46, 48 et 50 et RUE DE PATAY, Nº 63. Mise à prix : 300.000 fr.

5º MAISON A SAINT-LEU-LA-FORÊT (**S.-ET-O**), rue de Pontoise, nº 70. **Mise à prix : 100.000** fr. ;— 6º **9 ares, 39 cent.** **TERRE A SAINT-LEU,** lieu dit « *Les Cochevis* ». **Mise à prix. : 4.000 fr.** S'adresser Mes BEAUG et CHARDEAU, avoués Paris, Brécheux, notaire.

Etude de Me GUÉROULT, notaire à Bernay (Eure). Adjudication samedi 22 déc. 1923, 2 h. en l'étude, d'**UNE VILLA AU BORD DE LA MER A CARTERET,** arrond. de **VALOGNES**, rez-de-chaussée : cuisine, salle et débarras, 1er étage : cuisine, salle à manger et salon, 2e étage : 3 chambres. **Jardin, eau, w. c.**, entrée en **jouissance immédiate. M. à pr.: 35.000 fr.** S'adr. pr r. au not.; p. visit., à M. *Lemaire*, menuisier à Carteret.

CRÉDIT FONCIER DE FRANCE

Emission de 1.600.000 obligations communales de 500 fr. 6 o/o avec lots, remboursables au plus tard en 70 années et rapportant 30 fr. d'intérêt par an. Souscription ouverte du 4 décembre au 20 décembre 1923 au plus tard. Prix d'émission pour les titres non libérés 475 fr. Pour les titres libérés 477 fr.

Les obligations du présent emprunt participent chaque année à 4 tirages de lots comprenant annuellement 416 obligations remboursées par 3.600.000 francs de lots dont 2 lots de un million de fr.; 2 lots de 250.000 fr et 4 lots de 100.000 fr.

Les souscriptions sont reçues au Crédit Foncier de France à Paris, 19, rue des Capucines; — A la Chambre Syndicale de la Compagnie des Agents de Change de Paris, Palais de la Bourse; — Chez les Banquiers et dans les Etablissements de Crédit agréés par le Crédit Foncier, dans toutes leurs agences et succursales; — Chez les Trésoriers-Payeurs généraux et Receveurs particuliers des Finances.